



OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

TOME LV.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

CORRESPONDANCE AVEC D'ALEMBERT.

TOME II.



PARIS

CHEZ E. A. LEQUIEN, LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, Nº 45.

M DCCC XXIII.

LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE
ET
DE M. D'ALEMBERT.

LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE
ET DE M. D'ALEMBERT.

188. — DE M. DE VOLTAIRE.

1[er] de juillet.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Oui, mon cher philosophe, ces deux mauvais vers sont de moi. Je suis comme l'évêque de Noyon, qui disait dans un de ses sermons, « Mes frères, je n'ai « pris aucune des vérités que je viens de vous dire ni « dans l'Écriture, ni dans les Pères; tout cela part de « la tête de votre évêque. »

Je fais bien pis; je crois que j'ai raison; et que le feu est précisément tel que je le dis dans ces deux vers. Votre académie n'approuva pas mon idée, mais je ne m'en soucie guère. Elle était toute cartésienne alors, et on y citait même les petits globules de Malebranche; cela était fort douloureux. Je vous recommande, mon cher frère et mon maître, les Vernet dans l'occasion.

Vous m'enchantez de me dire que mademoiselle Clairon a rendu le pain bénit; on aurait bien dû la claquer à Saint-Sulpice. Je m'y intéresse d'autant plus,

moi qui vous parle, que je rends le pain bénit tous les ans avec une magnificence de village que peut-être le marquis Simon Le Franc n'a pas surpassée. Je suis toujours fâché que le puissant auteur de la belle *Préface*[1] ait pris martre pour renard, en citant saint Jean. Les pédants tireront avantage de cette méprise, comme Cyrille se prévalut de quelques balourdises de l'empereur Julien; et de là ils concluront que les philosophes ont toujours tort.

Nous aurons incessamment dans notre ermitage un prince qui vaut un peu mieux que le protecteur de Catherin Fréron.

Êtes-vous homme à vous informer de ce jeune fou nommé M. de La Barre et de son camarade, qu'on a si doucement condamnés à perdre le poing, la langue, et la vie, pour avoir imité Polyeucte et Néarque? On me mande qu'ils ont dit à leur interrogatoire qu'ils avaient été induits à l'acte de folie qu'ils ont commis par la lecture des livres des encyclopédistes.

J'ai bien de la peine à le croire; les fous ne lisent point, et assurément nul philosophe ne leur aurait conseillé des profanations. La chose est importante. Tâchez d'approfondir un bruit si odieux et si dangereux.

M. le chevalier de Rochefort m'a bien consolé de tous les importuns qui sont venus me faire perdre mon temps dans ma retraite. Dieu merci, je ne les reçois plus; mais quand il me viendra des hommes tels que M. le chevalier de Rochefort, qui me parleront de vous, mes moments seront bien employés avec eux.

[1] Voyez les lettres 185, 186, et la 190.

Je viens de voir aussi un M. Bergier[1] qui pense comme il faut; il dit qu'il a eu le bonheur de vous voir quelquefois, et il ne m'en a pas paru indigne.

N'oubliez pas, je vous en supplie, Polyeucte et Néarque; mais surtout mandez-moi si vous êtes dans une situation heureuse, et si vous vous consolez des niches qu'on fait tous les jours à la philosophie.

189. — DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

Avez-vous connu, mon cher maître, un certain M. Pasquier, conseiller de la cour, qui a de gros yeux, et qui est un grand bavard? on a dit de lui que sa tête ressemblait à une tête de veau dont la langue était bonne à griller. Jamais cela n'a été plus vrai qu'aujourd'hui; car c'est lui qui, par ses déclamations, a fait condamner à la mort des jeunes gens qu'il ne fallait mettre qu'à Saint-Lazare. C'est lui qui a péroré, dit-on, contre les livres des philosophes, qu'il a pourtant dans sa bibliothèque, et qu'il lit même avec plaisir, comme le lui a reproché une femme de ma connaissance; car il n'est point du tout dévot, et c'est lui qui du temps de M. de Machault fit contre le clergé une assez plate levée de bouclier dans une assemblée de chambres. Quoi qu'il en soit, je ne sais ce que les jeunes écervelés condamnés par nosseigneurs ont dit à leur interrogatoire; mais je sais bien qu'ils n'ont trouvé dans aucun livre de philosophie les extravagances qu'ils ont faites, extravagances au reste qui ne

[1] Frère de Bergier le théologien.

méritaient qu'une correction d'écoliers; car le plus âgé n'a pas vingt-deux ans, et le plus jeune n'en a que seize. On vous aura sans doute envoyé le bel arrêt qui les condamne, arrêt digne du siècle du roi Robert. Vous verrez la belle kyrielle des crimes qu'on leur reproche, et qui ne sont que des sottises de jeunes gens libertins et échauffés par la débauche. En vérité il est abominable de mettre à si bon marché la vie des hommes. Il y a ici un religieux italien[1], homme d'esprit et de mérite, qui ne revient point de cette atrocité, et qui dit qu'à l'inquisition de Rome ces jeunes fous auraient tout au plus été condamnés à un an de prison. Au reste le seul de ces jeunes gens qui ait été exécuté, car les autres sont en fuite, est mort avec un courage, ou, ce qui est encore mieux, un sang froid digne d'une meilleure tête. Il a demandé du café, en disant qu'*il n'y avait pas à craindre que cela l'empêchât de dormir.* Le bourreau a voulu se joindre au confesseur pour l'exhorter, il a prié le bourreau de *se borner à son ministère:* il lui a seulement recommandé de ne le point faire souffrir, et de lui bien placer la tête; et ses derniers mots, étant à genoux et les yeux bandés, ont été, *Suis-je bien comme cela?* Vous savez qu'on a brûlé, conjointement avec lui, le *Dictionnaire philosophique*, où il n'a assurément rien trouvé de toutes les platitudes dont on l'accuse, d'avoir passé devant une procession sans ôter son chapeau, d'avoir dit des grossièretés sur des burettes, d'avoir donné des coups de canne à un crucifix de bois, et autres sottises semblables. Je ne veux plus parler de tout cet auto-da-fé si

[1] Le nonce du pape.

honorable à la nation française, car cela me donne de l'humeur, et je ne veux que me moquer de tout.

Frère Mords-les est arrivé, il y a deux jours, enchanté du séjour qu'il a fait chez le respectable patriarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures les plus édifiantes, entouré de *Bibles* et de pères de l'Église, et qu'il vous a procuré un grand secours, celui d'une *Concordance de la Bible*, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais entendu parler. Pour moi, il y a long-temps que j'avais l'honneur de connaître cette rapsodie digne de Pasquier-Quesnel et de Pasquier tête-de-veau.

J'oubliais vraiment de vous parler d'une grande nouvelle; c'est la brouillerie de Jean-Jacques et de M. Hume. Je me doutais bien qu'ils ne seraient pas long-temps amis; le caractère féroce de Jean-Jacques ne le permettait pas : mais je ne m'attendais pas à la noirceur dont M. Hume l'accuse. Vous savez sans doute de quoi il s'agit. M. Hume a demandé une pension du roi d'Angleterre pour Rousseau, du consentement de ce dernier; il l'a obtenue avec beaucoup de peine; il s'est pressé de lui écrire cette bonne nouvelle; Rousseau lui a répondu, en l'accablant d'injures, qu'il ne l'avait amené en Angleterre que pour le déshonorer, qu'il ne voulait ni de la pension du roi, ni de l'amitié de M. Hume, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui. On peut dire de M. Hume, comme dans la comédie, « Voilà un bourgeois bien payé de ses bons services. » Ce qu'il y a de fâcheux pour Jean-Jacques, c'est que tous les gens raisonnables croiront M. Hume; quand il dit qu'il avait le consentement de Rousseau

pour cette pension; mais Rousseau le niera, et il trouvera aussi des gens qui le croiront; car je gagerais bien qu'il n'a pas donné son consentement par écrit. Il paraît que son plan a été de laisser agir M. Hume, en lui donnant un simple consentement verbal, et de refuser ensuite la pension avec éclat, pour se faire des amis dans le parti de l'opposition; se mettant peu en peine de compromettre M. Hume envers le roi et envers la nation, pourvu que Jean-Jacques ait des partisans, et fasse parler de lui. Le bon M. Hume dit avoir des preuves que depuis deux mois Rousseau méditait de lui jouer ce tour.

Il se prépare à donner toute cette histoire au public. Que de sottises vont dire à cette occasion tous les ennemis de la raison et des lettres! les voilà bien à leur aise: car ils déchireront infailliblement ou Rousseau ou M. Hume, et peut-être tous les deux.

Pour moi, je rirai, comme je fais de tout, et je tâcherai que rien ne trouble mon repos et mon bonheur. Adieu, mon maître.

P. S. J'oubliais de vous dire un mot de Socin Vernet; j'en aurai soin, ne vous mettez pas en peine. Cela ne m'empêche pas de vous le recommander. J'espère le rendre ridicule sous tous les méridiens [1].

190. — DE M. DE VOLTAIRE.

18 de juillet.

Frère Damilaville vous a communiqué sans doute la *Relation* d'Abbeville, mon cher philosophe. Je ne

[1] Voyez la lettre 187.

conçois pas comment des êtres pensants peuvent demeurer dans un pays de singes qui deviennent si souvent tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même sur la frontière. En vérité voici le temps de rompre ses liens, et de porter ailleurs l'horreur dont on est pénétré. Je n'ai pu parvenir à recevoir la consultation des avocats; vous l'avez vue, sans doute; et vous avez frémi. Ce n'est plus le temps de plaisanter; les bons mots ne conviennent point aux massacres. Quoi! des Busiris en robe font périr dans les plus horribles supplices des enfants de seize ans! et cela malgré l'avis de dix juges intégres et humains! et la nation le souffre! A peine en parle-t-on un moment, on court ensuite à l'opéra-comique; et la barbarie, devenue plus insolente par notre silence, égorgera demain qui elle voudra juridiquement; et vous surtout, qui aurez élevé la voix contre elle deux ou trois minutes. Ici Calas roué, là Sirven pendu, plus loin un bâillon dans la bouche d'un lieutenant-général; quinze jours après, cinq jeunes gens condamnés aux flammes pour des folies qui méritaient Saint-Lazare. Qu'importe l'avant-propos du roi de Prusse[1]? Apporte-t-il le moindre remède à ces maux exécrables? est-ce là le pays de la philosophie et des agréments? c'est celui de la Saint-Barthélemi. L'inquisition n'aurait pas osé faire ce que des juges jansénistes viennent d'exécuter. Mandez-moi, je vous en prie, ce qu'on dit du moins, puisqu'on ne fait rien. C'est une misérable consolation d'apprendre que des monstres sont abhorrés, mais c'est la seule qui reste à notre faiblesse, et je vous la demande. M. le

[1] Voyez les lettres 185, 186, et 188.

prince de Brunsvick est outré d'indignation, de colère, et de pitié. Redoublez tous ces sentiments dans mon cœur par deux mots de votre main, que vous enverrez, par la petite poste, à frère Damilaville. Votre amitié et celle de quelques êtres pensants est le seul plaisir auquel je puisse être sensible.

La méprise de l'avant-propos consiste en ce qu'on suppose que ces paroles, *In principio erat*, etc., ont été falsifiées. Ce sont les deux passages sur la trinité qui ont été interpolés dans l'épître de Jean. Quelle pitié que tout cela! on perd à déterrer des erreurs un temps qu'on emploierait peut-être à découvrir des vérités.

N. B. Le théologien Vernet s'est plaint au conseil de Genève qu'on se moquait de lui; le conseil lui a offert une attestation de vie et de mœurs, comme quoi il n'avait pas volé sur les grands chemins, ni même dans la poche. Cette dernière partie de l'attestation paraissait bien hasardée.

191. — DE M. DE VOLTAIRE.

Aux eaux de Rolle en Suisse, 23 de juillet.

Oui, vraiment, je le connais, ce mufle de bœuf, et ce cœur de tigre, qui mérite par ses fureurs ce qu'il a fait éprouver à l'extravagance; et vous voulez prendre le parti de rire, mon cher Platon! il faudrait prendre celui de se venger, ou du moins quitter un pays où se commettent tous les jours tant d'horreurs. N'auriez-vous pas déjà lu la *Relation* ci-jointe? Je vous prie de l'envoyer à frère Frédéric, afin qu'il accorde une pro-

tection plus marquée et plus durable à cinq ou six hommes de mérite qui veulent se retirer dans une province méridionale de ses états, et y cultiver en paix la raison, loin du plus absurde fanatisme qui ait jamais avili le genre humain, et loin des scélérats qui se jouent ainsi du sang des hommes. L'extrait de la première relation est d'une vérité reconnue : je ne suis pas sûr de tous les faits contenus dans la seconde; mais je sais bien qu'en effet il y a une consultation d'avocats; et si je puis, par votre moyen, parvenir à l'avoir, vous ferez une œuvre méritoire. Je sais que vous n'êtes pas trop lié avec le barreau; mais voilà de ces occasions où il faut sortir de sa sphère. L'abbé Morellet, M. Turgot, pourraient vous procurer cette pièce. Vous pourriez me la faire tenir par Damilaville, qui la cherche de son côté.

Pourquoi faut-il n'avoir que de telles armes contre des monstres qu'il faudrait assommer! C'est bien dommage, encore une fois, que Jean-Jacques soit un fou et un méchant fou; sa conduite a fait plus de tort aux belles-lettres et à la philosophie que le *Vicaire savoyard* ne leur fera jamais de bien.

Non, encore une fois, je ne puis souffrir que vous finissiez votre lettre en disant, *Je rirai*. Ah! mon cher ami, est-ce là le temps de rire? riait-on en voyant chauffer le taureau de Phalaris? Je vous embrasse avec rage.

192. — DE M. DE VOLTAIRE.

30 de juillet.

Ma rage vous embrasse toujours tendrement, mon cher et aimable philosophe. Il m'a tant passé d'horreurs par les mains depuis quelques jours, que je ne sais plus ce que je vous ai écrit. Vous ai-je mandé que j'avais obtenu de frère Frédéric une gratification pour les Sirven? Cette goutte de baume sur tant de blessures, faites à la raison et à l'innocence, m'a un peu soulagé, mais ne m'a pas guéri. Je suis honteux d'être si sensible et si vif à mon âge. Je m'afflige du tremblement de terre à Constantinople, tandis que vous examinez gaiement combien il faut de parties sulfureuses pour renverser une ville dont les dimensions sont données. Je pleure les gens dont on arrache la langue, tandis que vous vous servez de la vôtre pour dire des choses très agréables et très plaisantes. Vous digérez donc bien, mon cher philosophe, et moi je ne digère pas. Vous êtes encore jeune, et moi je suis un vieux malade; pardonnez à ma tristesse. Je viens de voir dans la *Gazette de France* un article du tonnerre qui a pulvérisé une vieille femme; et le tonnerre n'est point tombé sur les juges d'Abbeville! comment cela peut-il se souffrir?

Si vous savez quelque chose sur Polyeucte et Néarque[1], daignez m'en écrire un petit mot aux eaux de Rolle.

[1] La Barre et d'Étallonde. Voyez la lettre 188.

J'ai vu le mémoire des huit avocats [1]; il dit peu de chose, il ne m'apprend rien, il me laisse dans ma rage.

Les plénipotentiaires viennent de commencer leurs opérations à Genève, en déclarant Jean-Jacques Rousseau un calomniateur infame. Un parti vient de faire un libelle abominable contre tous les particuliers de l'autre parti. On cherche à pendre l'auteur du libelle. Vernet a fait un nouveau mémoire, mais il ne trouve personne qui veuille l'imprimer; les libraires y ont été déjà attrapés.

Vivez gaiement, mon grand philosophe; mais pourquoi les gens qui pensent ne vivent-ils pas ensemble?

193. — DE M. DE VOLTAIRE.

7 d'auguste.

Vous pensez bien, mon vrai philosophe, que mon sang a bouilli quand j'ai lu ce mémoire écrit avec un cure-dent; ce cure-dent grave pour l'immortalité. Malheur à qui la lecture de cet écrit ne donne pas la fiévre! Il doit au moins faire mourir d'apoplexie le..., et le..., et le.... N'admirez-vous pas les sobriquets que le sot peuple donne à de certaines gens? C'est donc de tous les côtés à qui se couvrira d'horreur et d'infamie. Je vous plains d'être où vous êtes. Vous pouvez me dire, « Ubicumquè calculum ponas, ibi naufragium « invenies. »

Vous avez des liens, des pensions, vous êtes enchaîné; pour moi, je mourrai bientôt, et ce sera en

[1] Voyez leurs noms, tome XXIX, p. 368.

détestant le pays des singes et des tigres, où la folie de ma mère me fit naître, il y a bientôt soixante et treize ans. Je vous demande en grace d'écrire de votre encre au roi de Prusse, et de lui peindre tout avec votre pinceau. J'ai de fortes raisons pour qu'il sache à quel point on doit nous mépriser. Un des plus grands malheurs des honnêtes gens, c'est qu'ils sont des lâches. On gémit, on se tait, on soupe, on oublie. Je vous remercie par avance des coups de foudre dont vous écrasez les jansénistes. Il est bon de marcher sur le basilic après avoir foulé le serpent. Donnez-vous le plaisir de pulvériser les monstres sans vous commettre. Genève est une pétaudière ridicule, mais du moins de pareilles horreurs n'y arrivent point. On n'y brûlerait pas un jeune homme pour deux chansons faites il y a quatre-vingts ans. Rousseau n'est qu'un fou et un plat monstre d'orgueil. Adieu; je vous révère avec justice, et je vous aime avec tendresse.

Gardons pour nous notre douleur et notre indignation; gardons-nous le secret de nos cœurs.

194. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguste.

Il n'y a rien de nouveau, que je sache, mon cher et illustre maître, sur l'atroce et absurde affaire d'Abbeville. On dit seulement, mais ce n'est qu'un ouï-dire, que le jeune Moinel, qui était resté en prison et qui a seize ans, a été condamné par les Torquemada d'Abbeville à être blâmé : sur quoi je vous prierai d'abord d'observer la cruauté de ce jugement, qui déclare in-

fame un pauvre enfant digne tout au plus d'être fouetté au collége; et puis de voir la singulière gradation du jugement que ces Busiris en robe, comme vous les appelez très bien, ont prononcé contre des jeunes gens tous également coupables; le premier, brûlé vif; le second, décapité; le troisième, blâmé; j'espère que le quatrième sera loué. Je ne veux plus parler de cette exécration, qui me rend odieux le pays où elle s'est commise.

Vous saurez qu'il y a actuellement quatre-vingt-trois jésuites à Rennes, pas davantage, et que ces marauds, comme vous croyez bien, ne s'endorment pas dans l'affaire de M. de La Chalotais. Il est transféré à Rennes, et apparemment sera bientôt jugé. Son mémoire lui a concilié tout le public, et rend ses persécuteurs bien odieux. Laubardemont de Calonne surtout (car on l'appelle ainsi) ne se relèvera pas de l'infamie dont il est couvert; c'est ce que j'ai entendu dire aux personnes les plus sages et les plus respectables.

Une autre sottise (car nous sommes riches en ce genre) qui occupe beaucoup le public, c'est la querelle de Jean-Jacques et de M. Hume. Pour le coup, Jean-Jacques s'est bien fait voir ce qu'il est, un fou et un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de personne, parcequ'il n'en trouve pas le sentiment au fond de son cœur, malgré le beau pathos avec lequel il en fait sonner le nom; ingrat, et, qui pis est, haïssant ses bienfaiteurs (c'est de quoi il est convenu plusieurs fois lui-même), et ne cherchant qu'un prétexte pour se brouiller avec eux, afin d'être dispensé de la reconnaissance. Croiriez-vous qu'il veut aussi me

mêler dans sa querelle, moi qui ne lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai jamais senti pour lui que de la compassion dans ses malheurs, et quelquefois de la pitié de son charlatanisme? Il prétend que c'est moi qui ai fait la lettre sous le nom du roi de Prusse, où on se moque de lui. Vous saurez que cette lettre est d'un M. Walpole, que je ne connois même pas, et à qui je n'ai jamais parlé. Jean-Jacques est une bête féroce qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux, et toucher qu'avec un bâton. Vous ririez de voir les raisons d'après lesquelles il a soupçonné et ensuite accusé M. Hume d'intelligence avec ses ennemis. M. Hume a parlé contre lui en dormant; il logeait à Londres, dans la même maison, avec le fils de Tronchin; il avait le regard fixe, et surtout il a fait trop de bien à Rousseau pour que sa bienfesance fût sincère. Adieu, mon cher maître; que de fous et de méchants dans ce meilleur des mondes possibles!

Je vous embrasse *ex animo*.

195. — DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'auguste.

Le roi de Prusse, mon cher philosophe, me mande[1] qu'il aurait condamné ces cinq jeunes gens à marcher quinze jours chapeau bas, à chanter des psaumes, et à lire quelques pages de la *Somme* de saint Thomas. Gardez-vous bien de dire à qui il a écrit ce jugement de Salomon. Il faut qu'on tourne les yeux vers le nord, le midi n'a que des marionnettes barbares. Vous sa-

[1] Lettre du 7 auguste 1766.

vez qu'on vient de donner en Scythie le plus beau, le plus galant, le plus magnifique carrousel qu'on ait jamais vu; mais on n'y a brûlé personne pour n'avoir pas ôté son chapeau. Je suis fâché que vous ne soyez pas là. Tout ce que j'apprends de votre pays fait hausser les épaules et bondir le cœur. Je crois que vous verrez bientôt le mémoire d'Élie de Beaumont en faveur des Sirven, et que vous en serez plus content que de celui des Calas.

Je recommande les Sirven à votre éloquence. Parlez pour eux à ceux qui sont dignes que vous leur parliez; échauffez les tièdes: c'est une belle occasion d'inspirer de l'horreur pour le fanatisme.

Si vous avez oublié l'ami Vernet, voici une occasion de vous souvenir de lui. On dit que cette autre tête de bœuf dont la langue doit être fumée[1] mugit beaucoup contre moi. En avez-vous ouï dire quelque chose? Je brave ses beuglements et ceux des monstres qui peuvent crier avec lui. J'ai peu de temps à vivre, mais je ne mourrai pas la victime de ces misérables. Je mourrai en souhaitant que la nature fasse naître beaucoup de Français comme vous, et qu'il n'y ait plus de Welches.

Je voulais vous envoyer une facétie sur Vernet, je ne la retrouve point; la perte est médiocre.

Ah! mon cher maître! que les philosophes sont à plaindre! Leur royaume n'est pas de ce monde, et ils n'ont pas l'espérance de régner dans un autre.

Monstres persécuteurs, qu'on me donne seulement

[1] Pasquier. Voyez la lettre 189.

sept ou huit personnes que je puisse conduire, et je vous exterminerai.

196. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'auguste.

Je ne sais trop où vous prendre, mon cher maître, mais je vous écris à tout hasard à Ferney. M. le chevalier de Rochefort m'avait chargé d'un paquet pour vous, qui contenait le mémoire des avocats sur l'affaire d'Abbeville, et un petit mot de lettre; mais, comme frère Damilaville me dit qu'il vous avait déjà envoyé le mémoire, j'ai gardé le paquet, que j'ai remis à M. le chevalier de Rochefort. Je ne sais rien de nouveau sur les suites de l'assassinat juridique commis à Abbeville par un arrêt des *pères de la patrie*, sinon que ces pères de la patrie en sont aujourd'hui l'excrément et les tyrans aux yeux de tous ceux qui ont conservé le sens commun. Ce qui occupe à présent nos Welches, ce sont deux affaires d'un genre fort différent; celle de M. de La Chalotais, et celle du trop fameux Jean-Jacques, qu'on punirait bien et qu'on attraperait bien en ne parlant point de lui. M. Hume vient de m'envoyer une longue lettre de ce drôle (car il ne mérite pas d'autre nom) qui excite tour-à-tour l'indignation et la pitié en la lisant; c'est le commérage et le cailletage le plus plat joint à la plus vilaine ame. Je crois qu'il serait bon qu'elle fût imprimée. Imaginez-vous que ce maraud m'accuse aussi d'être de ses ennemis, moi qui n'ai d'autre reproche à me faire que d'avoir trop bien parlé et trop bien pensé de lui. Je l'ai

toujours cru un peu charlatan, mais je ne le croyais pas un méchant homme. Je suis bien tenté de lui faire un défi public d'administrer les preuves qu'il a contre moi; ce défi l'embarrasserait beaucoup : mais en vaut-il la peine?

A l'égard de M. de La Chalotais, il paraît que tous les gens du métier conviennent que toutes les régles ont été violées dans la procédure qu'on a faite contre lui; et que le roi, si plein de bonnes intentions, a été bien indignement et bien odieusement trompé dans cette affaire. Toute la France en attend la décision; et, en attendant, ses persécuteurs sont l'objet de l'exécration publique. Adieu, mon cher maître; la colère me rend malade, et m'empêche de vous en écrire davantage. Portez-vous bien, dormez (c'est ce que j'ai bien de la peine à faire), digérez de votre mieux (je ne parle pas de ce qui se fait, car cela est impossible à digérer), et surtout aimez-moi toujours.

197. — DE M. D'ALEMBERT.

Ce 9 de septembre.

C'est en effet, mon cher et illustre maître, un jugement de Salomon que celui dont vous me parlez [1]. Nos pères de la patrie sont à bien des siécles de ce jugement-là. Heureusement tous les magistrats ne sont pas aussi absurdes. La cour des aides, qui à la vérité est présidée par M. de Malesherbes, vient d'en donner la preuve. Un nommé Broutel, qui, avec les trois ou quatre marauds de la sénéchaussée d'Abbeville, avait

[1] Voyez la lettre 195.

principalement influé dans la condamnation de ces malheureux écervelés, a voulu être président de l'élection, qui est un autre tribunal, et qui, ainsi que toute la ville, a pris en horreur les juges de la sénéchaussée: l'élection n'en a point voulu; il en a appelé à la cour des aides, qui, au rapport de M. Goudin, homme de mérite, instruit, et très éclairé, a débouté tout d'une voix ce maraud de sa demande. Cette aventure est une faible consolation pour les mânes du pauvre décapité, mais c'en est une pour les gens raisonnables qui ont encore leur tête sur leurs épaules. Je ne sais pas bien exactement si la tête de veau[1] a parlé contre vous à ses confrères les singes; on prétend au moins qu'il a dit qu'il ne fallait pas s'amuser à brûler des livres, que c'était les auteurs que Dieu demandait en sacrifice: ces tigres voudraient encore nous ramener au temps des druides, qui offraient à leurs dieux des victimes humaines. Vous saurez pourtant que la plupart des conseillers de la classe du parlement de Paris sont honteux de ce jugement, que plusieurs en sont indignés, et le disent à très haute voix, entre autres le président comte abbé de Guébriant, qui regrette beaucoup de ne s'être pas trouvé ce jour-là à la grand'chambre, et qui est persuadé qu'il lui aurait épargné cette infamie. Vous saurez de plus qu'un conseiller de Tournelle, de mes amis et de mes confrères dans l'académie des sciences[2], a empêché, il y a peu de temps, que la Tournelle ne rendît encore un jugement pareil dans une affaire semblable, et a fait mettre l'accusé hors de cour.

[1] Pasquier. — [2] Dionis du Séjour.

Adieu, mon cher maître; l'abbé de Laporte, qui fait un almanach des gens de lettres, m'a chargé de vous demander à vous-même votre article, contenant votre nom, les titres que vous voulez prendre, ceux de vos ouvrages que vous avouez, ceux mêmes qu'on *vous attribue*, c'est-à-dire que vous avez faits sans les avouer, etc., *Iterùm vale.*

198. — DE M. DE VOLTAIRE.

16 de septembre.

Mon cher et grand philosophe, vous saurez que j'ai chez moi un jeune conseiller au parlement, mon neveu, qui s'appelle d'Ornoi. La terre d'Ornoi est à cinq lieues d'Abbeville. C'est par le moyen d'un de ses plus proches parents qu'on est venu à bout de honnir ce maraud de Broutel. Il broutera désormais ses chardons; et voilà du moins cet âne rouge incapable de posséder jamais aucune charge; c'est, comme vous dites, une bien faible consolation. Je voudrais que vous fussiez à Berlin ou à Pétersbourg; mais vous êtes nécessaire à Paris: que ne pouvez-vous être partout!

Quand vous écrirez à celui qui a rendu le jugement de Salomon ou de Sancho-Pança, certifiez-lui, je vous prie, que je lui suis toujours attaché comme autrefois, et que je suis fâché d'être si vieux.

Le procureur-général de Besançon[1], dont la tête ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle dont la langue est si bonne à cuire[2], fit mettre en prison ces jours passés un pauvre libraire qui avait vendu des

[1] Il se nommait Doroz. — [2] Pasquier. Voyez la lettre 189.

livres très suspects. Il n'y allait pas moins que de la corde par les dernières ordonnances. Le parlement a absous le libraire tout d'une voix, et le procureur-général a dit à ce pauvre diable, « Mon ami, ce sont les « livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges. »

La discorde régne toujours dans Genève, mais la moitié de la ville ne va plus au sermon. Je demande grace à l'abbé de Laporte ; je ne sais plus ni ce que je suis, ni ce que j'ai fait ; il faudra que je me recueille.

Il pleut des Fréret, des Dumarsais, des Bolingbroke. Vous savez que, Dieu merci, je ne me mêle jamais d'aucune de ces productions ; je ne les garde pas même chez moi ; je les rends quand je les ai parcourues. C'est une chose abominable qu'on aille quelquefois fourrer mon nom dans tous ces caquets-là ; mais il y aura toujours des méchantes langues. Prenez toujours le parti de l'innocence : je vous embrasse très tendrement. Les philosophes ne sont guère tendres, mais je le suis.

199. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

Mon vrai philosophe, Jean-Jacques est un maître fou, et aussi fou que vous êtes sage. La lettre de M. Hume me prouve que les Anglais ne sont point du tout hospitaliers, puisqu'ils n'ont pas donné une place dans Bedlam à Jean-Jacques. Ce petit bon-homme aurait été enchanté d'y être logé, pourvu qu'on eût mis son nom sur la porte, et que les gazettes en eussent parlé. Au moins les folies de cette espèce ne font pas grand mal ; mais nous en avons eu à Toulouse et à

Paris d'une espèce plus dangereuse. Les fous atrabilaires, les furieux, sont plus remarqués dans notre nation que dans toute autre. Je m'imagine que mon ancien disciple vous a écrit ce qu'il en pensait; il est admirable sur ce chapitre. Je le crois enfin devenu tout-à-fait philosophe. Je me trompe fort, ou plus il vieillira, plus il sera humain et sage. Je voudrais savoir si vous écrivez toujours à une certaine dame qui donne des carrousels [1]; elle donne quelque chose de mieux; elle a minuté de sa main un édit sur la tolérance universelle. L'église grecque n'était pas plus accoutumée que la latine à ce dogme divin. Si elle continue sur ce ton, elle aura plus de réputation que Pierre-le-Grand.

Ne pourriez-vous point me dire ce que produira, dans trente ans, la révolution qui se fait dans les esprits, depuis Naples jusqu'à Moscou? je n'entends pas les esprits de la Sorbonne ou de la halle, j'entends les honnêtes esprits.

Je suis trop vieux pour espérer de voir quelque chose, mais je vous recommande le siècle qui se forme.

Adieu; je me console en vous écrivant, et vous me rendrez heureux quand vous m'écrirez.

200. — DE M. DE VOLTAIRE.

28 de novembre.

Il y a trois heures que j'ai reçu le cinquième volume [2], mon très cher philosophe. Ce que j'en ai lu m'a paru digne de vous. Je ne puis vous donner un plus

[1] Catherine II. Voyez la lettre 195.

[2] Des *Mélanges de littérature*, etc. par d'Alembert.

grand éloge. Quoi! vous dites dans l'avertissement que l'*Apologie de l'étude* n'a pas été heureuse dans l'assemblée où elle fut lue. Êtes-vous encore la dupe de ces assemblées? ne savez-vous pas que le *Catilina* de Crébillon fut reçu avec transport?

« Aspice auditores torvis oculis, percute pulpitum « fortiter, dic nihil ad propositum, et benè prædicabis. »

Vôtre *Apologie de l'étude* est un morceau excellent, entendez-vous; n'allez pas vous y tromper.

Je vous rendrai compte incessamment du manuscrit que votre ami a envoyé à M. Boursier. Il faut attendre que la fermentation de la fourmilière de Genève soit un peu apaisée.

A l'égard de l'ami Vernet, il est dans la boue avec Jean-Jacques, et ni l'un ni l'autre ne se reléveront.

Il y a aussi bien des gens qui barbotent dans Paris. En vérité, mon cher philosophe, je ne connais guère que vous qui soit clair, intelligible, qui emploie le style convenable au sujet, qui n'ait point un enthousiasme obscur et confus, qui ne cherche point à traiter la physique en phrases poétiques, qui ne se perde point dans des systèmes extravagants.

A l'égard de l'ouvrage sur les courbes [1], je vous répète encore que c'est ce que j'ai vu de mieux sur cette matière.

Puisque vous daignez mettre le petit buste d'un petit vieillard sur votre cheminée avec des magots de la Chine, je vais commander un nouveau magot à celui qui a imaginé cette plaisanterie. J'aimerais bien

[1] Voltaire désigne ici l'ouvrage de d'Alembert, intitulé, *Sur la Destruction des jésuites*, etc.

mieux avoir votre portrait au chevet de mon lit, car je suis de ces dévots qui veulent avoir leur saint dans leur alcôve.

J'oubliais de vous dire que j'ai été très fâché qu'on ait mis sur mon compte la *Lettre au docteur Pansophe*, qui est fort plaisante, à la vérité, mais où il y a des choses trop longues et trop répétées, et dans laquelle on voit même des naïvetés tirées de *Candide*. Cette lettre est de l'abbé Coyer : il devrait avoir au moins le bon procédé, et même encore la vanité de l'avouer; en la mettant sous mon nom, il me met en contradiction avec moi-même, lorsque je proteste à M. Hume que je n'ai rien écrit à Jean-Jacques depuis sept à huit ans. Je l'ai prié très instamment de ne me point faire ce tort; il s'en ferait à lui-même. Il veut être de l'académie, et je pense que l'académie n'aime pas ces petits tours de passe-passe.

Je vous embrasse de tout mon cœur; je vous salue, lumière du siècle.

201. — DE M. DE VOLTAIRE.

20 de décembre.

Mon cher philosophe, vous êtes mon philosophe; plus je vous lis, plus je vous aime. Que de choses neuves, vraies, et agréables! Votre idée du livre antiphysique est aussi neuve que plaisante. Vous parlez mieux médecine que les médecins. Puissent tous les magistrats apprendre par cœur votre page 79! Il y a un petit *Commentaire*[1] *sur Beccaria*, dont l'auteur est

[1] Voyez tome XXVIII, page 225.

entièrement de votre avis. Or, quand deux gens qui pensent sont d'accord sans s'être donné le mot, il y a beaucoup à parier qu'ils ont raison. Chez les Athéniens il fallait, autant qu'il m'en souvient, les deux tiers des voix sur cinq cents, pour condamner un coupable; je n'en suis pas sûr pourtant. En parlant de Creyge, vous marchez sur des charbons ardents, et vous ne brûlez point. Pourquoi vous étonnez-vous tant que les Turcs n'aient point rebâti le temple de Jérusalem? il y a une mosquée à la place, et il n'est pas permis de détruire une mosquée.

C'est, je crois, de Sanderson qu'on a dit qu'il jugeait que l'écarlate ressemblait au son d'une trompette, parceque l'écarlate est éclatante, et le son de la trompette aussi; mais malheureusement il n'y a point en anglais de mot qui réponde à notre éclatant, et qui puisse signifier à-la-fois brillant et bruyant; on dit *shining* pour les couleurs, *sounding* pour les sons.

Bassesse au figuré vient de *bas* au propre, comme *tendresse* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire passer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle m'a toujours paru une fanfreluche de Rabelais. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaise avec leur infini du second ordre sont de grands charlatans. Dieu merci, Euclide, autant que je m'en souviens, ne traite point cette question.

Je vais lire le reste. Je vous remercie du plaisir que je vais avoir, et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à présent que je vous parle de la petite

affaire de M. Boursier : il a essayé de trois ou quatre formules pour faire passer les ordonnées de ses courbes; mais il dit que la géométrie transcendante qui régne aujourd'hui s'y oppose entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puisse l'aider; cependant il ne désespère point de son problème, mais il faudra du temps.

Vous allez, je crois, bientôt examiner les discours présentés pour un nouveau prix à l'académie; le sujet n'est pas neuf assurément, et ne prête guère qu'à la déclamation, puisque je vous recommande une déclamation dont la devise est, *Humanum paucis vivit genus*[1]; il m'a paru qu'il y avait de bonnes choses. L'écriture n'en est pas agréable aux yeux. Cette négligence fait quelquefois tort. Si vous pouviez vous charger de la lire à la séance, après avoir accoutumé vos yeux à ce griffonnage, elle acquerrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle est de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous intéresser; mais je ne veux et je ne dois demander que justice.

Quel est le Jean f... de janséniste qui a dit que c'est tenter Dieu que de mettre à la loterie du roi?

Quel est le conseiller usurier qui a fait banqueroute?

Qu'a fait le duc de Mazarin? le cardinal de ce nom était un grand fripon.

Vous devriez bien au moins me mettre dans une partie de votre secret, et me dire à qui il faudrait que

[1] C'est l'épigraphe que La Harpe avait mise à son *Discours des malheurs de la guerre et des avantages de la paix*, qui obtint en effet le prix de l'académie française en janvier 1767.

votre ami La Harpe écrivît une lettre en général. Il me semble que cela serait convenable.

202. — DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier 1767.

Je ne peux jamais vous écrire que par ricochet, mon cher philosophe; nous avons une guerre cruelle avec les Génevois. Notre armée s'est déjà emparée de plus de douze bouteilles de vin et de six pintes de lait qui passaient aux ennemis. Tout le poids de la guerre est tombé sur nous. Nous n'avons pas, à la lettre, de quoi faire du bouillon.

Il n'est pas physiquement possible que le sieur Regnard[1] donne vingt-cinq louis d'or d'un discours académique, dont on vend d'ordinaire cent exemplaires tout au plus.

Voici des vers à la louange de Vernet[2], qu'on m'a confiés. On parle d'un poème sur la *Guerre de Genève*, qui ne sera pas si long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres compliments à M. Thomas. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là dans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adresse à l'abbé d'Olivet une petite réponse à sa prosodie; il doit vous la remettre: il y est beaucoup question de votre correspondant du Brandebourg. Quand votre correspondant du mont Jura pourra-t-il vous embrasser?

[1] Imprimeur de l'académie française.

[2] Voyez tome XIV, la satire intitulée, l'*Hypocrisie*.

203. — DE M. D'ALEMBERT.

Le 26 de janvier.

J'ai d'abord, mon cher et illustre maître, mille remerciements à vous faire du nouveau présent que j'ai reçu de votre part, de vos excellentes notes sur *le Triumvirat*, que j'ai lues avec transport, et qui sont bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philosophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine académie votre lettre à l'abbé d'Olivet[1], qui nous a fait très grand plaisir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raison, mon cher maître; on veut toujours dire mieux qu'on ne doit dire; c'est là le défaut de presque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le style affecté et recherché! et que je sais bon gré à M. de La Harpe de connaître le prix du style naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à Diogène-Rousseau. On a publié ici pour sa défense quatre brochures toutes plus mauvaises les unes que les autres : c'est un homme noyé, ou peu s'en faut; et tout son *pathos*, pour l'ordinaire si bien placé, ne le sauvera pas de l'odieux et du ridicule.

J'avais déjà lu *l'Hypocrisie;* il y a des vers qui resteront, et Vernet vous doit un remerciement. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon cinquième volume : je crois qu'on ne sera pas fâché non plus des deux passages de Rousseau qui disent le blanc et le noir, et que je me suis contenté de mettre à la suite l'un de l'autre.

[1] Voyez tome XLVII, page 307.

M. de La Harpe m'a déjà parlé du poème sur la *Guerre de Genève*; ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire; je ne consentirai pourtant à trouver cette guerre plaisante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manquerait plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey, pour faire repentir les Genevois de n'avoir pas remercié M. de Beauteville de son digne et éloquent discours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un discours de l'académie; détrompez-vous: ces sortes d'ouvrages sont plus achetés que vous ne pensez; tous les prédicateurs, avocats, et autres gens de la ville et de la province, qui font métier de paroles, se jettent à corps perdu sur cette marchandise.

A propos d'avocats et de paroles, avez-vous lu un très bon *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat-général nommé M. Servan? Vous en serez, je crois, très content: je voudrais seulement que le style, en certains endroits, fût un peu moins recherché; mais le fond est excellent, et ce jeune magistrat est une bonne acquisition pour la philosophie.

J'imagine que l'ouvrage sur les courbes [1], qu'on imprime actuellement à Genève, sera bientôt fini. Dites, je vous prie, à l'imprimeur de n'en envoyer d'exemplaires à personne, avant que l'auteur n'en ait au moins un; car il est désagréable que des ouvrages de science courent le monde avant que l'auteur sache au moins s'ils sont correctement imprimés. Faites-moi le plaisir

[1] Voyez ma note sur la lettre 200, page 23.

de remettre cette lettre à M. de La Harpe : je lui mande d'écrire un mot d'honnêteté à M. de Boullongne, intendant des finances, auprès duquel j'aurai soin de ménager ses intérêts quand l'occasion me paraîtra favorable. Son discours a beaucoup plus de succès que celui de son concurrent ou post-concurrent Gaillard [1], qui s'est avisé de faire une note où il dit que la superstition, appuyée de l'autorité légitime, a droit de faire respecter ses oracles, et que le rebelle a toujours tort. Imaginez-vous quelle bêtise! il n'a dit cette impertinence que pour justifier la persécution contre les philosophes; et il résulte de son beau principe que les persécutions contre les chrétiens mêmes étaient très justes. Ainsi il aura contre lui, par ce beau trait de plume, et dévots et antidévots : j'en ai dit hier mon avis en pleine académie, et nos dévots mêmes ont trouvé que j'avais raison. On dit pourtant du bien de ce Gaillard; mais il a des liaisons avec gens qui me sont suspects : *Dis-moi qui tu hantes*, etc. Ses notes n'ont point été lues à l'académie; je vous prie de croire qu'on n'eût pas souffert celle dont je vous parle [2].

Croyez-vous que les *gloire-eu*, *victoire-eu*, etc., qui sont si choquantes dans notre musique, soient absolument la faute de notre langue? je crois que c'est, au moins pour les trois quarts, celle de nos musiciens, et qu'on pourrait éviter cette désinence désagréable, en

[1] Un anonyme fit remettre en mars 1766, à l'académie française, les fonds d'une médaille d'or destinée à celui qui aurait le mieux traité le sujet suivant : *Exposer les avantages de la paix*, etc. Le prix fut adjugé en 1767 à La Harpe; un second prix fut donné à Gaillard.

[2] La note dont parle d'Alembert n'est point dans l'imprimé.

mettant la note sensible (madame Denis me servira d'interpréte), non comme ils le font sur la pénultième, mais sur l'antépénultième; la tonique ou finale appuierait sur la pénultième, et la dernière serait presque muette; mais il est encore plus sûr, comme vous le dites, pour éviter cet inconvénient, de ne terminer jamais le chant que sur des rimes masculines.

Adieu, mon cher et illustre maître; voilà bien du bavardage. On m'a dit que Marmontel vous avait écrit le détail de la réception de Thomas; elle a été fort brillante. Je crois, comme vous, que nous avons fait une très excellente acquisition. *Iterùm vale.*

204. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 de janvier.

Mon cher philosophe, je vous ai déjà mandé qu'il y a cent lieues entre Ferney et Genève; rien ne peut passer en France, pas même un problème de géométrie. J'éprouve la guerre et la famine. Les maux causés par la rigueur de la saison me tiennent lieu de peste; il ne me manque plus rien. On dit que vous avez été comparé à Socrate; mais Socrate n'écrivit rien, et vous écrivez des choses charmantes. Vous n'avez point eu d'Alcibiade, et vous ne boirez point de ciguë. Je vous comparerais plutôt à Pascal vivant dans le monde.

Il y a deux mois que je n'ai vu Cramer; l'esprit malin s'est emparé de notre petit pays: c'est la discorde en Laponie.

Est-il vrai que le secrétaire[1] est en Italie? Je me

[1] Duclos, secrétaire perpétuel de l'académie française.

flatte que notre nouveau confrère va bien vous seconder dans votre dessein de rendre la littérature libre et respectable.

Je suis bien content de votre correspondant berlinois ; s'il persévère, il faut tout oublier.

205. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 6 d'avril.

Je vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé ; il aurait grand besoin d'un *errata*, étant rempli de fautes, dont quelques unes sont absurdes. Je desirerais fort que vous pussiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de ses amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée, en même temps que le supplément, sur l'exemplaire que vous avez reçu corrigé de la main de l'auteur : il se flatte que les imprimeurs y auront moins fait de bévues que dans l'impression du manuscrit.

Le cinquième volume de mes *Mélanges* ne paraît point encore ici, grace à la négligence de l'imprimeur Bruyset, de Lyon, qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées et la manière dont elles le sont me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques, qui devient ici plus odieuse et plus importune que jamais. Cette vermine est une vraie plaie d'Égypte, et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils sont actuellement aux trousses de Marmontel, qui, je crois,

s'est trop avancé avec eux, et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de censures pour expliquer ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaisir une certaine *Anecdote sur Bélisaire*[1], où cette maudite et plate engeance est traitée comme elle le mérite. J'aurais voulu seulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la Sorbonne sur l'embarras où elle doit être au sujet du sort des païens vertueux; car si ces païens sont damnés, Dieu est atroce; et, s'ils ne le sont pas, on peut donc à toute force être sauvé sans être chrétien. Damnés ou sauvés, Dieu nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs!

Votre ami Jean-George de Pompignan, par la permission divine, évêque du Puy et frère de Simon Le Franc, a refusé de faire l'oraison de madame la dauphine, pour laquelle l'archevêque de Reims l'avait fait nommer, par quelques raisons d'intrigue qu'on ignore. Jean-George a senti qu'il n'y ferait pas bon pour lui; que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourraient bien lui prouver qu'il est encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux, parcequ'ils tenaient, dit-on, des assemblées secrètes. On ne sait ce qu'il en arrivera; mais, pendant qu'on se battra, la raison aura peut-être quelques moments pour respirer. Adieu, mon cher maître; on m'a assuré que *les Scythes* avaient bien réussi aux deux dernières représentations: recevez-en mes compliments. *Vale et me ama.*

[1] Voyez tome XLV, p. 264.

Savez-vous que Rousseau a une pension de 2,400 livres du roi d'Angleterre? Un honnête homme ne l'aurait pas obtenue.

206. — DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mai.

M. Necker, qui part dans l'instant, mon cher et véritable philosophe, vous rendra une *Lettre au conseiller*. Messieurs de la poste en ont butiné deux, selon leur louable coutume. Ces messieurs de la poste aux lettres deviendront des gens très lettrés; ils se forment une belle bibliothéque de tous les livres qu'ils saisissent. Chaque pays, comme vous voyez, a son inquisition; vous n'êtes pas plus tôt délivré des renards que vous tombez dans la main des loups.

Votre *Lettre au conseiller* devrait exciter le monde à faire une battue. Ne voudriez-vous point ajouter à l'histoire de *la Destruction* quelque chose concernant l'Espagne, en retranchant le dernier chapitre touchant le serment que devaient prêter les jésuites, chapitre devenu inutile par les précautions que l'on a prises en France contre ces pauvres diables dignes aujourd'hui de pitié?

L'imbécile et ignorant libraire qui s'est chargé de votre seconde édition ne l'aura pas achevée sitôt. Je n'ai de lui aucune nouvelle; toute communication est interrompue entre Genève et la France. On s'est imaginé assez ridiculement que je suis en France, et je m'aperçois en effet que j'y suis, parceque je manque de tout. Je ne sais comment on fera pour faire passer

dans votre monarchie française la *Lettre au conseiller*. Il n'est plus permis de lire, et il n'y a que les auteurs du *Journal chrétien* et Fréron qui aient la liberté d'écrire.

Vous verrez par les deux petites piéces ci-jointes [1] qu'on ne rogne pas les ongles de si près dans les pays étrangers. L'exemple que donne l'impératrice de Russie est unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille Russes prêcher la tolérance, la baïonnette au bout du fusil. Vous m'avouerez qu'il était bien plaisant que les évêques polonais accordassent des priviléges à trois cents synagogues, et ne voulussent plus souffrir l'église grecque.

Bonsoir, mon cher philosophe; souvenez-vous, je vous en prie, que je n'ai aucune part aux *Anecdotes sur Bélisaire*. On m'accuse de tout: voyez la malice!

207. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 4 de mai.

> Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
> Ilium in Italiam portans victosque penates.
>
> VIRG., Æn., I.

Voilà, mon cher et illustre philosophe, ce que disait l'autre jour des jésuites d'Espagne un abbé italien qui, comme vous voyez, les aime tendrement, attendu qu'ils ont empêché son oncle d'être cardinal. Et vous, mon cher maître, que dites-vous de cette singulière aventure? ne pensez-vous pas que la société se précipite vers sa ruine? ne pensez-vous pas qu'elle travaille

[1] Voyez tome XLV, pages 264 et 271.

depuis long-temps à mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a semé? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce sujet? croyez-vous à la lettre de M. d'Ossun, lue en plein conseil, et qui marque que les jésuites avaient formé le complot d'assassiner, le jeudi-saint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Espagne et toute la famille royale? ne croyez-vous pas, comme moi, qu'ils sont bien assez méchants, mais non pas assez fous pour cela, et ne desirez-vous pas que cette nouvelle soit tirée au clair? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Espagne, qui les chasse si brusquement? persuadé, comme moi, qu'il a eu pour cela de très bonnes raisons, ne pensez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans son cœur royal*[1]? ne pensez-vous pas qu'on devrait permettre aux jésuites de se justifier, surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas? ne pensez-vous point encore qu'il serait très injuste de les faire tous mourir de faim, si un seul frère coupe-chou s'avise d'écrire bien ou mal en leur faveur? Que dites-vous aussi des compliments que fait le roi d'Espagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires, et sacristains de ses états, qui ne sont, à ce que je crois, moins dangereux que les jésuites que parcequ'ils sont plus plats et plus vils? enfin ne vous semble-t-il pas qu'on pouvait faire avec plus de raison une chose si raisonnable? Le *cœur royal* me fait souvenir de la surprise impériale d'un certain *Rescrit de l'empereur de la*

[1] L'édit qui chasse les jésuites d'Espagne n'en donne pas les raisons, et porte que le roi les renferme *dans son cœur royal*.

Chine[1]. Ma surprise de tout ce qui arrive et de la manière dont il arrive n'est ni royale ni impériale, mais n'en est ni moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut attendre la fin.

Soyez sûr que c'est à M. Hume, et point à d'autres, que Rousseau est redevable de sa pension. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même ; mais il ne veut pas paraître le savoir, et son cœur reconnaissant en sera plus à son aise. La Sorbonne vient de faire imprimer trente-sept propositions extraites du livre de Marmontel, et qu'elle se propose de qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand il plaira à Dieu. Cet extrait va d'avance la couvrir d'opprobre. Voici une des propositions par où vous pourrez juger des autres : « La vérité « brille de sa propre lumière, et l'on n'éclaire pas les « esprits avec la flamme des bûchers. » Que dites-vous de cette impudente et odieuse canaille? On dit que vous allez demeurer à Lyon ; permettez-moi de vous demander, par le tendre intérêt que je prends à vous, si vous y avez bien pensé. N'est-ce pas vous mettre à la merci d'une race d'hommes aussi méchante que les jésuites, plus puissante et plus dangereuse, et plus déterminée à chercher les moyens de vous nuire? Pourquoi quittez-vous le ressort du parlement de Bourgogne, dont vous avez lieu d'être content? Adieu, mon cher maître ; le papier m'oblige de finir ; je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de Rochefort, que je viens de voir, et qui, par parenthèse, vous aime à la folie, est

[1] Voyez tome XLV, page 67.

inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés contresignés *Vice-chancelier*, et dont vous ne lui avez point accusé la réception. Il me charge de vous faire mille compliments. M. de Chabanon part mercredi pour vous aller voir; je lui envie bien le plaisir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime, et combien j'ai de plaisir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous serez content, supposé pourtant que je n'aie point été séduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il est impossible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement qui renvoie les évêques chez eux vient d'être cassé par un arrêt du conseil. Les jansénistes, qui, comme vous savez, sont fort plaisants, ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point résider. Cette aventure fera sans doute dire et faire bien des sottises aux imbéciles et aux fanatiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'instance? Est-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien est-ce qu'il ne m'aime plus? J'aurais bien envie de le quereller aussi sur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourrait m'envoyer; ni l'*Anecdote sur Bélisaire*, de son ami l'abbé Mauduit[1]; ni les *Honnêtetés littéraires*[2], que je n'ai pas encore lues; ni la *Lettre à Elie de Beaumont*[3]; ni le poème sur la belle *Guerre de Genève*, aussi intéressante que celle de nos pédants en robe et

[1] C'est sous le nom de l'abbé Mauduit que fut imprimée l'*Anecdote* (première) *sur Bélisaire*.

[2] Voyez tome XXVII. — [3] Voyez tome XXIX, page 324.

en soutane[1]. Dites, je vous prie, à l'auteur de toutes ces pièces, qu'il a tort d'oublier ainsi ses amis.

208. — DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

Si on vous a appelé Rabsacès, mon cher philosophe, on m'appelle Capanée. Nos savants d'aujourd'hui prodiguent les titres honorifiques. Je vous garderai le secret : dites-moi quel est le cuistre nommé Foucher qui vient, dit-on, de faire un *Supplément à la Philosophie de l'histoire*[2]? N'est-il pas de l'académie des inscriptions et belles-lettres? S'il y a des académies de politesse et de raison, je ne crois pas qu'il y soit reçu.

Je vous ai mandé que je vous avais envoyé par M. Necker un volume de la *Lettre au conseiller;* mais Dieu sait quand M. Necker arrivera à Paris.

Faites-moi, je vous prie, réponse en droiture sur mon ami Foucher. Je ne sais qu'est devenu le libraire à qui on a donné *la Destruction* jésuitique. Nous avons quatre mille cinq cents soldats autour de Genève; c'est la seule nouvelle que j'aie. Quand il y aura des guerres ou des bruits de guerre, fuyez aux montagnes.

Interìm vale et me ama.

209. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de mai.

Je crois, mon cher maître, vous avoir parlé dans ma dernière lettre d'une liste de propositions que la

[1] Voyez t. XII. — [2] Voyez t. XXVI, *la Défense de mon oncle.*

Sorbonne a extraites de *Bélisaire* pour les condamner; liste qui est le comble de l'atrocité et de la bêtise. Cette canaille mourait de peur que cette liste ne se répandît avant la censure: en conséquence les amis de Marmontel l'ont fait imprimer, et frère Damilaville vous l'enverra: vous ne pourrez pas en croire vos yeux, tant ces animaux-là sont absurdes. Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans la boue, et qu'ils n'oseront pas publier leur censure: tant la seule liste des propositions les rendra d'avance odieux et ridicules!

Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de sa pièce. Je vous avoue qu'elle m'avait fait beaucoup de plaisir, et me paraissait bien meilleure que dans le premier état; mais vous vous y connaissez mieux que moi. La seule chose que je vous demande, mon cher maître, et que mon amitié pour Chabanon exige de la vôtre pour moi, c'est de vouloir bien donner à son ouvrage, pour le fond et pour les détails, toute l'attention possible; Chabanon le mérite, en vérité, et par lui-même, et par les sentiments qu'il a pour vous. L'intérêt que vous lui marquerez en cette occasion sera une nouvelle obligation que je vous aurai; car on ne saurait lui être plus attaché que je le suis.

Voilà donc les jésuites chassés d'Espagne, et puis de France, grace à l'abbé de Chauvelin, et vraisemblablement bientôt de Naples et de Parme. On dit pourtant que Naples sera difficile, parcequ'ils y ont à leurs ordres cent cinquante mille coquins. L'autre jour je déplorais leur triste sort; car au fond je suis bon-

homme; quelqu'un me dit, Vous êtes bien bon de vous lamenter sur des hommes qui vous verraient brûler en riant. J'avoue que j'essuyai un peu mes larmes; ils me font pitié pourtant: *O qu'il est doux de plaindre!* etc. Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur. Vous ne voulez donc pas dire au libraire de m'envoyer quelques exemplaires de l'ouvrage de mathématiques [1]? Ce sera de la moutarde après dîner. *Vale et me ama.*

210. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de mai.

J'ai reçu, mon cher et illustre maître, le paquet que vous avez bien voulu m'envoyer par M. Necker: je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé Mauduit [2], de la *Seconde anecdote sur Bélisaire* [3], qui m'a fort amusé; la *Lettre sur les Panégyriques* [4] m'a fait encore plus de plaisir; elle est pleine de vérités utiles, dont il faut espérer qu'à la fin l'espèce écrivante fera son profit.

Il y a bien à l'académie des belles-lettres un abbé Foucher, assez plat janséniste, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie;* mais plusieurs de ses confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il soit l'auteur du *Supplément à la Philosophie de l'histoire;* ils ne connaissent pas même ce beau supplément qui en effet est ici fort ignoré, et ne produit pas

[1] Voyez ma note sur la lettre 200. — [2] Voyez ma note sur la lettre 208, seconde de la page 40. — [3] Voyez tom. XLV. — [4] Voyez tome XLVII, page 318.

la moindre sensation : y répondre, ce serait le tirer de l'obscurité, comme on en a tiré Nonotte.

Avez-vous lu les trente-sept propositions que la Sorbonne doit condamner? votre ami l'abbé Mauduit ne nous donnera-t-il pas ses réflexions sur ce prodige d'atrocité et de bêtise? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'inquisition est ici à son comble; on permet à toute la canaille du quartier de la Sorbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Bélisaire*, et on ne permet pas à l'auteur de se défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite suite pour l'ouvrage de mathématiques[1] que vous connaissez, où il traite de l'état de la géographie en Espagne; vous la recevrez incessamment, quelque mécontent qu'il soit de la négligence du libraire.

Adieu, mon cher maître; je vous embrasse mille fois.

211. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

Mon cher philosophe, j'ai envoyé vos gants d'Espagne sur-le-champ a leur destination; ils ont une odeur qui m'a réjoui le nez. Vous savez que je n'ai point de troupes, et que je ne peux forcer le cordon de dragons qui coupe toute communication entre Genève et mes déserts. Celui qui s'est chargé de donner des soufflets aux jésuites et aux jansénistes n'a jamais pu

[1] Voyez les lettres 200, 206, et 209. Cette suite est la *Lettre à M**, conseiller au parlement de***, pour servir de supplément à l'ouvrage qui est dédié à ce même magistrat, et qui a pour titre,* Sur la Destruction des jésuites; 1767, in-12.

venir chez moi; je ne le connais point, et j'ai craint même de lui écrire. Gabriel Cramer, qui est le seul à qui je puisse me fier, a fait agir cet homme, qui est un sot et un pauvre diable, lequel fait agir encore en sous-ordre un autre sot pauvre diable. Ces sots pauvres diables n'ont aucun débouché, nulle correspondance en France, et tout va comme il plaît à Dieu. Les Génevois touchent au moment de la crise de leurs affaires; pour moi, je m'occupe à cultiver mon jardin, et à me moquer d'eux.

Dieu maintienne votre Sorbonne dans la fange où elle barbote! La gueuse a rendu un service bien essentiel à la philosophie. On commence à ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre. Le fanatisme, qui sent son avilissement, et qui implore le bras de l'autorité, fait malgré lui l'aveu de sa défaite. Les jésuites chassés partout, les évêques de Pologne forcés d'être tolérants, les ouvrages de Bolingbroke, de Fréret, et de Boulanger, répandus partout, sont autant de triomphes de la raison. Bénissons cette heureuse révolution qui s'est faite dans l'esprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années; elle a passé mes espérances. A l'égard de la canaille, je ne m'en mêle pas; elle restera toujours canaille. Je cultive mon jardin, mais il faut bien qu'il y ait des crapauds; ils n'empêchent pas mes rossignols de chanter.

Adieu, aigle; donnez cent coups de bec aux chouettes qui sont encore dans Paris.

212. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 de juin.

Mon cher et grand philosophe, un brave officier, nommé M. le comte de Wargemont, vient à notre secours; car nous avons des prosélytes dans tous les états. Il vous fait parvenir trois exemplaires d'une très jolie *Lettre à un conseiller au parlement.* J'en ai eu six; madame Denis, M. de Chabanon, et M. de La Harpe ont pris chacun le leur; en voilà trois pour vous. Cela vient bien tard; le mérite de l'à-propos est perdu, mais le mérite du fond subsistera toujours. C'est bien dommage que l'auteur n'écrive pas plus souvent, et ne conseille pas tous les conseillers du roi. L'inquisition redouble; il est beaucoup plus aisé de faire parvenir une brochure à Moscou qu'à Paris. La lumière s'étend partout, et on l'éteint en France, où elle venait de naître. Il semble que la vérité soit comme ces héros de l'antiquité que des marâtres voulaient étouffer dans leur berceau, et qui allaient écraser des monstres loin de leur patrie.

La sixième édition du *Dictionnaire philosophique* paraît en Hollande tête levée. Les dissidents de Pologne ont fait imprimer le petit panégyrique de Catherine, ou plutôt de la tolérance; c'est une édition magnifique. La superstition fanatique est bafouée de tous côtés. Le roi de Prusse dit qu'on la traite comme une vieille p..... qu'on adorait quand elle était jeune, et à qui l'on donne des coups de pied au cul dans sa vieillesse.

Voici quelques échantillons qui vous prouveront que le roi de Prusse n'a pas tort.

Je reçois dans le moment les *Trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés de Bélisaire, par un bachelier ubiquiste*[1] ; cela me paraît salé.

J'espère qu'il viendra un temps où on sèmera du sel sur les ruines du tripot où s'assemble la sacrée faculté.

Je sais bien que les gens du monde ne liront point le *Supplément à la Philosophie de l'histoire;* mais il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre, et les savants le liront. L'auteur se joint à l'évêque hérétique Warburton contre l'abbé Bazin. Son neveu est obligé, en conscience, de prendre la défense de son oncle; c'est un nommé Larcher qui a composé cette savante rapsodie sous les yeux du syndic de la Sorbonne, Riballier, principal du collége Mazarin. Je connais le neveu de l'abbé Bazin; il est goguenard comme son oncle; il prend le sieur Larcher pour son prétexte, et il fait des excursions partout. Il n'est pas assez sot pour se défendre; il sait qu'il faut toujours établir le siége de la guerre dans le pays ennemi.

Ne vous ai-je pas mandé que le roi de Prusse avait donné une enseigne au camarade[2] du chevalier de La Barre, condamné par *messieurs*, dans le dix-huitième siècle, à être brûlé vif pour avoir chanté deux chansons de corps-de-garde, et pour n'avoir pas salué des capucins?

Est-il vrai que Diderot a fait un roman intitulé *l'Homme sauvage?*

[1] Cette pièce est de Turgot. Elle fut attribuée à Voltaire.

[2] Voyez la fin de la lettre 188.

Si cet homme sauvage est sot, pédant, et barbare, nous connaissons l'original.

Tout ce qui est chez nous vous fait les plus tendres compliments; nous ne sommes, en vérité, ni sauvages, ni barbares.

213. — DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

Pendant que la Sorbonne, entraînée par un zéle louable, mais très peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer *Bélisaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie mande de Casan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction russe. M. d'Alembert est prié de faire passer ce petit billet à M. Marmontel, en quelque lieu qu'il puisse être.

(BILLET POUR M. DE MARMONTEL.)

« Dans le long voyage que sa majesté l'impératrice « de Russie vient de faire dans l'intérieur de ses états, « elle a daigné s'amuser, dans ses loisirs, à traduire « *Bélisaire* en langue russe. Les seigneurs de sa suite « ont eu chacun leur chapitre. Le neuvième, sur les « vrais intérêts d'un souverain, est tombé en partage à « sa majesté. Il ne pouvait être en de meilleures mains: « aussi dit-on qu'il est traduit dans la plus grande per- « fection. Sa majesté a pris la peine de rédiger elle- « même tout l'ouvrage. Elle le fait imprimer actuelle- « ment; et comme il a été commencé dans la ville de

« Tvere, c'est à l'archevêque de Tvere que l'impéra-
« trice l'a dédié. »

214. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de juillet.

Je n'ai pas besoin de vous dire, ou plutôt de vous répéter, mon cher et illustre maître, avec quel plaisir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer; vous connaissez mon avidité pour tout ce qui vient de vous, et il ne tiendrait qu'à vous de la satisfaire encore mieux que vous ne faites. Je suis presque fâché quand j'apprends, par le public, que vous avez donné, sans m'en rien dire, quelque nouveau camouflet au fanatisme et à la tyrannie, sans préjudice des gourmades à poing fermé que vous leur appliquez si bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation qu'on ne peut plus attaquer ces deux monstres que de loin; ils sont trop redoutables sur leurs foyers, et trop en garde contre les coups qu'on pourrait leur porter de trop près.

Les nouveaux soufflets que votre ami s'est essayé à donner aux jésuites et aux jansénistes ont bien de la peine à leur parvenir; ce seront vraisemblablement des coups perdus: il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que les vérités qui accompagnent ces soufflets ne soient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi, je vous prie, à propos de cela, où en est la nouvelle édition de *la Destruction des jésuites.*

Pourriez-vous, si elle est enfin achevée, m'en faire parvenir quelques exemplaires?

J'ai donné à mes petits gants d'Espagne [1] une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur; je vous enverrai cela au premier jour par frère Damilaville. Que dites-vous, en attendant, de ces pauvres diables-là qui courent la mer sans pouvoir trouver d'asile? on serait presque tenté d'en avoir pitié, si on n'était pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auraient pitié ni d'un janséniste ni d'un philosophe. J'écrivais ces jours passés à votre ancien disciple, que j'étais persuadé que s'il chassait jamais les jésuites de Silésie, il ne tiendrait pas *renfermées dans son cœur royal* les raisons de leur expulsion. Je lui ai fait, par la même occasion, mes remerciements, au nom de la raison et de l'humanité, de ce qu'on peut espérer des graces de sa part, quoiqu'on ait passé le chapeau sur la tête devant une procession de capucins, et qu'on ait chanté devant son perruquier et son laquais des chansons de b......

J'ignore qui est ce faquin de Larcher qui a écrit sous les yeux du syndic Riballier contre la *Philosophie de l'histoire;* mais je recommande très instamment ce syndic Riballier au neveu de l'abbé Bazin. Je lui donne ce syndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui existe; Marmontel pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de se défendre, à visage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué sous le masque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'é-

[1] Voyez les lettres 210 et 211.

pingle qu'il en a reçus par les mains d'un autre faquin, nommé Cogé, dit *Coge pecus*, régent de rhétorique au collége Mazarin, dont Riballier est principal? Il faut que le neveu de l'abbé Bazin applique à ces deux drôles des soufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers mêmes.

On dit que la censure de la Sorbonne va enfin paraître; ce sera sans doute une pièce rare. En attendant, les *Trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés* les ont couverts de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils désavoueront, dans leur censure, les trente-sept propositions condamnées; mais à qui en imposeront-ils? Il est certain que cette liste a été imprimée chez Simon, et qu'elle était signée du syndic qui, à la vérité, a essuyé, sur ce sujet, quelques mortifications en Sorbonne, quoiqu'il n'eût rien fait que de concert avec les députés commissaires de la sacrée Faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à M. de La Harpe? Nous avons pour l'éloge de Charles V un concours nombreux; mais le jugement ne sera pas aussi long que je le croyais d'abord. Comme je sais l'intérêt que vous y prenez, je ne manquerai pas de vous en mander le résultat, dès que le prix sera donné; ce qui ne tardera pas : nous avons une pièce excellente, contre laquelle je doute que les autres puissent tenir. Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie [1]? J'ai fait l'impossible pour qu'on abolît ce plat usage;

[1] L'article 6 du Règlement de 1671 portait qu'aucun discours ne serait admis au concours sans être revêtu d'une approbation signée de deux docteurs de la faculté de Paris.

croiriez-vous que j'ai été contredit sur ce point par des gens même qui auroient bien dû me seconder? L'esprit de corps porte malheur aux meilleurs esprits. Si nous proposons, l'année prochaine, l'éloge de Molière, comme cela pourrait être, je suis persuadé que le public nous rira au nez, quand nous annoncerons devant lui qu'il faut que cet éloge soit approuvé par deux prêtres de paroisse.

Je ne sais quand Marmontel reviendra des eaux: on dit que la femme avec qui il y est allé, et qui comptait mourir en chemin, pour éviter les prêtres, se porte beaucoup mieux, et reviendra peut-être se remettre entre leurs saintes mains cet hiver.

Je ne sais ce qu'est devenu J.-J. Rousseau, et je ne m'en inquiète guère. On dit qu'il avoue ses torts avec M. Hume, ce qui me paraît bien fort pour lui. On dit même qu'il a changé de nom; ce que j'ai bien de la peine à croire.

Adieu, mon cher et illustre confrère; j'embrasse de tout mon cœur tous les habitants de Ferney, à commencer par vous. Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous pourrez envoyer quelque chose à Paris. *Vale et me ama.*

215. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de juillet.

Il est juste, mon cher confrère, de vous laisser une seconde fois la satisfaction d'annoncer vous-même à M. de La Harpe qu'il a remporté le prix d'éloquence d'une voix unanime; ce jugement a été porté dans

notre assemblée d'hier. Il avait vingt-neuf concurrents, parmi lesquels on dit qu'il y en avait de redoutables; mais aucun n'a tenu devant lui, et son discours est infiniment supérieur à tous les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'académie ait encore couronnés, et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement.

Faites-lui, je vous prie, mon compliment sur ce nouveau succès qui, vraisemblablement, ne sera pas le dernier, à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature, et que je vois avec le plaisir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en est bien persuadé. Il faut qu'il écrive à notre secrétaire qui lui fera tenir, à son choix, ou la médaille ou l'argent de la médaille. Il serait bien juste que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon discours, un honoraire convenable; mais une loi, que je trouve très injuste, rend notre librairie propriétaire des discours qui ont remporté le prix; il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit réformée par la suite, ainsi que la loi absurde de l'approbation des docteurs. A propos de docteurs, j'ai remarqué, dans le discours de M. de La Harpe, quelques lignes rayées qui me paraissent être de leur besogne; il me semble qu'en cela ils ont passé leurs pouvoirs, les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs; j'en conférerai avec quelques uns de nos amis, et je verrai si ces endroits-là ne peuvent se rétablir à l'impression. Au reste, le fourrage qu'ils ont fait est peu de chose, et le discours n'y perdra rien ou presque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de six lignes effacées.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé Bazin, que j'ai lu, avec un grand plaisir, la *Défense de* feu *son oncle*[1]; mais qu'il aurait bien dû me l'envoyer, ainsi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman intitulé *l'Ingénu*[2], que j'ai grande envie de lire. L'abbé Bazin, dont j'étais l'ami intime, m'a recommandé, en mourant, à ce neveu qui doit respecter les volontés de son oncle, et avoir quelque égard pour ses plus zélés admirateurs. Je prie aussi ce neveu de me dire où en est la deuxième édition de *la Destruction*, et si je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

216. — DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguste.

Il faut que je vous dise ingénument, mon cher philosophe, qu'il n'y a point d'*Ingénu*, que c'est un être de raison; je l'ai fait chercher à Genève et en Hollande; ce sera peut-être quelque ouvrage comme *le Compère Matthieu*[3]. L'ami *Coge pecus* fait apparemment courir ces bruits-là, qui ne rendront pas sa cause meilleure. Vous voyez l'acharnement de ces honnêtes gens: leur ressource ordinaire est d'imputer aux gens des *Ingénus* pour les rendre suspects d'hérésie, et malheureusement le public les seconde; car, s'il paraît quelque brochure avec deux ou trois grains de sel, même du gros sel, tout le monde dit, C'est lui, je le reconnais; voilà son style; il mourra dans sa peau comme il a

[1] Voyez tome XXVI. — [2] Voyez tome XLIII. — [3] Par l'abbé Dulaurent.

vécu. Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'*Ingénu*, je n'ai point fait *l'Ingénu*, je ne l'aurai jamais fait; j'ai l'innocence de la colombe, et je veux avoir la prudence du serpent.

En vérité je pense que vous et moi nous ávons été les seuls qui aient prévu que la destruction des jésuites rendrait les jansénistes trop puissants. Je dis d'abord, et même en petits vers, qu'on nous avait délivrés des renards pour nous abandonner aux loups [1]. Vous savez que la chasse aux loups est beaucoup plus difficile que la chasse aux renards; il y faut du gros plomb : pour moi, qui ne suis qu'un vieux mouton, j'achéve mes jours dans ma bergerie, en vous priant d'armer les pasteurs, et de les exciter à défendre le troupeau.

J'attends avec impatience votre réponse sur *Coge pecus*. Ce ne sont pas ces cuistres-là qui sont les plus daugereux. Les trompettes ne sont pas à craindre, mais les généraux le sont. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en se cachant derrière les haies. Il y a des choses qui affligent; cependant il faut vivre gaiement; c'est ce que je vous souhaite au nom du père, etc.; en vous embrassant de tout mon cœur.

217. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguste.

Tranquillisez-vous, mon cher maître. Aussitôt votre billet reçu, j'ai volé chez Capperonnier, qui est

[1] Voyez ces vers, tome XIV, dans la pièce intitulée, *Sur l'Expulsion des jésuites.*

un galant homme; il m'a dit vous avoir déjà fait une réponse qui a dû calmer vos inquiétudes; il est aussi indigné que vous et moi de l'insolence du maraud qui s'est avisé de le mettre en jeu. Je sais que le président Hénault pense de même, et je ne doute pas que M. Lebeau, tout janséniste et dévot qu'il est, ne vous donne la même satisfaction au sujet de la liberté que *Coge pecus* a prise de le citer. Au fond, cette tracasserie vous tourmente plus qu'elle ne vaut, et je ne puis surtout approuver la peine que vous avez prise d'écrire à ce cuistre de collége une lettre[1] dont il se glorifiera, et qui lui fera croire que vous le craignez. Je suis toujours étonné que vous ne sentiez pas votre force, et que vous ne traitiez pas tous les polissons qui vous attaquent comme vous avez fait Aliboron. A votre place, je me serais contenté d'avoir le désaveu du président Hénault, qui, par parenthèse, doit se plaindre à M. de Sartine de Capperonnier et de Lebeau, et j'aurais ensuite publiquement donné à Cogé un démenti bien formel, supposé encore que la chose en vaille la peine: car répondre à cette canaille, c'est lui donner l'existence qu'elle cherche. Capperonnier ignorait, sans votre lettre, que Cogé eût écrit, et qu'il y eût une critique de *Bélisaire* où il est cité.

J'ai reçu et lu avec grand plaisir la *Défense de mon oncle*, et je vous prie d'en faire mes remerciements à son neveu, qui demeure, à ce qu'on dit, dans vos quartiers. Je ne sais qui est *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé Bazin répond: les coups de gaule qu'il

[1] *Correspondance générale*, lettre à M. l'abbé Cogé, du 27 juillet 1767.

lui donne me divertissent fort; cependant j'aimerais encore mieux qu'il s'en dispensât, et il me semble voir César qui étrille des porte-faix; il ne doit se battre que contre Pompée.

La réponse *à Warburton* [1], dans la petite feuille, est juste; mais je la voudrais moins amère : il faut pincer bien fort, même jusqu'au sang, mais ne jamais écorcher; ou du moins il faut écorcher avec gaieté, et donner le knout en riant à ceux qui le méritent. J'en dis autant du ministre ou ex-ministre La Beaumelle que de l'évêque Warburton. Le premier est un va-nu-pieds, le second est un pédant; mais ni l'un ni l'autre ne sont dignes de votre colère. Vous êtes si persuadé, mon cher philosophe, qu'il faut rire de tout, et vous savez si bien rire quand vous voulez; que ne riez-vous donc toujours, puisque Dieu vous a fait la grace de le pouvoir? Pour moi, dans ce moment, je n'en ai guère envie : on ne nous paie point nos pensions; et, à la longue, cela ne peut produire tout au plus que le rire sardonique, qui est la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à Marmontel votre petit billet, qui sûrement lui fera plaisir. La censure de la Sorbonne se fait toujours attendre; ce sera sans doute un bel ouvrage. A propos, je trouve que le neveu de l'abbé Bazin ne l'a pas suffisamment vengé; il dit presque autant de mal du capitaine Bélisaire que des censeurs du roman. Je lui recommande, encore une fois, les Cogé, Riballier, et compagnie; et je le prie de leur donner si bien les étrivières, qu'il n'y ait plus à y revenir;

[1] Voyez tome XLV, page 201.

cette canaille a grand besoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrais que vous vissiez les deux ou trois phrases qu'ils ont retranchées dans le discours de M. de La Harpe. Par exemple, en parlant de l'autorité du clergé, qu'il faut, dit l'auteur, *renfermer dans de justes bornes*, ils ont mis *dans ses justes bornes*. Au lieu du mot *juger le clergé*, ils ont mis *réprimer ses excès;* ils ont retranché *principes cruels* et la phrase suivante, *Porterez-vous encore long-temps le fardeau des vieilles erreurs?* Je voulais rétablir ces phrases à l'impression; mais la plupart de nos confrères ont cru plus prudent de n'en rien faire, pour ne pas compromettre l'académie. Avec cette prudence-là, on recevrait, sans mot dire, cent coups de bâton. Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et surtout riez.

218. — DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'auguste.

Mon cher philosophe saura que le maudit libraire n'a point voulu se charger de la seconde édition de *la Destruction* des prêtres de Baal. Il dit qu'on lui saisit une partie de la première à Lyon, qu'il ne veut pas en risquer une seconde; que personne ne s'intéresse plus à l'humiliation des prêtres de Baal; et il n'a point encore rendu l'exemplaire corrigé qu'on lui avait remis: l'interruption du commerce désespère tout le monde.

Riballier, Larcher, et Cogé, sont trois têtes du collége Mazarin dans un bonnet d'âne. Ce sont les troupes légères de la Sorbonne; il faut crier, Point de Mazarin!

Warburton est un fort insolent évêque hérétique, auquel on ne peut répondre que par des injures catholiques. Les Anglais n'entendent pas la plaisanterie fine; la musique douce n'est pas faite pour eux; il leur faut des trompettes et des tambours.

Je fais la guerre à droite, à gauche. Je charge mon fusil de sel avec les uns, et de grosses balles avec les autres. Je me bats surtout en désespéré, quand on pousse l'impudence jusqu'à m'accuser de n'être pas bon chrétien; et, après m'être bien battu, je finis par rire; mais je ne ris point quand on me dit qu'on ne paie point vos pensions; cela me fait trembler pour une petite démarche que j'ai faite auprès de monsieur le contrôleur-général en faveur de M. de La Harpe: je vois bien que, s'il fait une petite fortune, il ne la devra jamais qu'à lui-même. Ses talents le tireront de l'extrême indigence, c'est tout ce qu'il peut attendre:

Atque inopi lingua desertas invocat artes.

A propos, je ne trouve point ma lettre à *Coge pecus* si douce; il me semble que je lui dis, d'un ton fort paternel, qu'il est un coquin. *Interìm vale et me ama.*

219. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 d'auguste.

Les philosophes, mon cher et illustre confrère, doivent être comme les petits enfants; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le chat qui a tout fait. Je crois très ingénument que *l'Ingénu* n'existe pas; je ne le croirai que le plus tard que je

pourrai; mais enfin, si on me le montre, et que je trouve cet *Ingénu* tant soit peu malicieux, je dirai que c'est le neveu ou le chat de l'abbé Bazin qui en est l'auteur.

A propos d'*Ingénu*, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit ingénument aux prêtres de toutes les sectes leurs vérités? c'est une espèce de dictionnaire dont les articles sont courts, mais où il y en a un grand nombre de très plaisants et de très salés; c'est encore quelque chat qui a fait cette malice.

Voilà une lettre que Marmontel m'envoie pour vous la faire parvenir. On dit que la belle censure de la Sorbonne va enfin paraître, et, qui plus est, le mandement du révérendissime père en Dieu Cristophe de Beaumont. On ajoute que la censure de la Sorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance; mais que cette canaille les a supprimées pour laisser toute la gloire de ce beau sujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement sur cet article. Il faudra, pour réponse, faire imprimer les lettres de la czarine à la suite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire si la seconde édition de l'ouvrage de mathématiques [1] est imprimé, et si je pourrai en avoir au moins un exemplaire? Il n'est plus possible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorsqu'on effleure la canaille jansénienne : je crois pourtant que, quoique ces loups soient à craindre, la philosophie, avec un peu d'adresse, viendra à bout de leur arracher les dents. Vous avez bien raison, mon

[1] Voyez les lettres 200 et suivantes.

cher maître; les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en se cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de là de bons coups de fusil contre les bêtes féroces qui infestent le pays.

L'essentiel, comme vous le dites, est de vivre gaiement, et de rire quand on a eu l'adresse de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illustre philosophe; mille respects à madame Denis, et mille compliments à MM. de Chabanon et de La Harpe. Les amis de ce dernier ont fait annoncer son prix dans la gazette; ils se sont trop pressés, et ils sont cause que dorénavant l'académie ne déclarera son jugement que le jour même de l'assemblée. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

N. B. J'oubliais de vous dire que le collége Mazarin, où président les deux cuistres Riballier et *Coge pecus*, le premier comme principal, le second comme régent de rhétorique, est un des plus mauvais colléges de l'université, et reconnu pour tel; cela peut servir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédants à ne pas tant parler de philosophie, et à mieux instruire la jeunesse qui leur est confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer, s'il est possible, tout ce que le neveu et le chat de l'abbé Bazin pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaisir que celui-là.

220. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

Mon cher philosophe, voici une occasion d'exercer votre philosophie. Vous connoissez très bien les théologiens de Genève, pédants, sots, de mauvaise foi, et, Dieu merci, sans crédit, comme tout animal sacerdotal devrait l'être; mais vous ne connaissez pas les libraires. L'ami Cramer avait donné à un nommé Chirol le livre de mathématiques à imprimer avec les planches corrigées. Ce Chirol est le même qui avait fait la première édition, et qui a refusé de faire la seconde. Je lui demande, depuis près de quinze jours, qu'il rende au moins l'exemplaire qu'on lui a confié en dernier lieu. Il dit qu'il ne l'a point reçu. Cramer dit qu'il le lui a donné, et je n'ai pas encore pu juger qui des deux se trompe ou me trompe. Il y a mille lieues de chez moi à Genève et davantage, puisque toute communication est interrompue. Chirol est un pauvre diable qui n'a pas même encore pu payer le prix de la première édition, mais qui le paiera.

Gabriel Cramer donne de grands soupers dans le petit castel de Tourney, que je lui ai abandonné. C'est un homme d'ailleurs fort galant, qui ne me paraît pas faire une extrême attention aux livres qu'on lui confie: voilà l'état des choses. Je suivrai cette affaire, car je suis exact, et il s'agit de mathématiques. On dit qu'on vous a prêché Louis IX et non pas saint Louis, qu'on s'est fort moqué des croisades et du pape: le prédica-

teur[1] ne sera pas archevêque de Paris, mais il doit être de l'académie. On parle d'une drôle de *Théologie portative;* je ne l'ai point encore. J'espère que bientôt tous ces marauds de théologiens seront si ridicules, qu'ils ne pourront nuire. Notre impératrice russe les mène grand train. Leur dernier jour approche en Pologne: il est tout arrivé en Prusse et dans l'Allemagne septentrionale. Les maisons d'Autriche et de Bavière sont les seules qui soutiennent encore ces cuistres-là; cependant on commence à s'éclairer à Vienne même. Pardieu, le temps de la raison est venu. O nature! graces immortelles vous en soient rendues!

Mon cher philosophe, rendez tous ces pédants-là aussi énormément ridicules que vous le pouvez dans vos conversations avec les honnêtes gens; car cela est impossible à Paris par la voie de la typographie; mais un bon mot vaut bien un beau livre. Foudroyez-moi ces marauds-là, je vous en prie.

Répandez pour eux le sel dont il a plu à Dieu de favoriser votre conversation. Faites qu'on les montre au doigt quand ils passeront dans la rue; et quand vous les aurez bien écorchés, bien salés, marchez-leur sur le ventre en passant, cela est fort amusant. Il paraît un ouvrage de feu milord Bolingbroke[2] qui est curieux. Julien l'apostat n'y fit œuvre. Bonsoir, vous dis-je; je vous aime, je vous estime, et je vous révère autant que je hais les b...... dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

[1] C'était l'abbé Bassinet, mort en 1813.

[2] L'*Examen important de milord Bolingbroke*, tome XXXII, page 1.

221. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de septembre.

Avouez, mon cher et illustre maître, que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raison de se louer de vos libraires huguenots ; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feraient le *Cathéchisme* du docteur Vernet, ou le *Journal chrétien;* ils en font des papillotes, et en sont quittes après pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils se frisent, quoique leur patriarche Calvin l'ait défendu ; mais j'aimerais autant que ce fût avec *la Religion vengée* du père Hayer, récollet, qu'avec mes œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers, et à voir si les débris de mes calculs ne pourraient pas se retrouver dans les ordures. Vous aimez les mathématiques, et je vous recommande instamment mes intérêts en cette occasion.

Il est vrai que c'est l'oraison funèbre de Louis IX, et non pas le panégyrique de saint Louis qui a été prêché à l'académie; mais l'ouvrage n'en était que meilleur. Les d'Olivet et compagnie avaient déjà murmuré dès le matin; mais le murmure a augmenté le soir à Saint-Roch, où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de faussetés que la canaille des prêtres habitués n'ait dites à cette occasion : il est pourtant vrai que deux curés de Paris, qui avaient assisté au sermon du matin, ont dit qu'ils étaient prêts à signer tout ce que le prédicateur avait avancé contre les croisades et contre le pape.

Il nous pleut ici de Hollande des ouvrages sans nombre contre l'infame; c'est la *Théologie portative*, l'*Esprit du clergé*, *les Prêtres démasqués*, *le Militaire philosophe*, le *Tableau de l'esprit humain*, etc., etc., etc. Il semble qu'on ait résolu de faire le siége de l'infame dans les formes, tant on jette de boulets rouges dans la place. Il est vrai qu'elle ne sera pas sitôt prise, car c'est le feld-maréchal Riballier qui y commande, et qui a sous lui le capitaine d'artilleurs Jean-Gilles Larcher, et le colonel de hussards *Coge pecus.* Avec ces grands généraux-là, une ville assiégée doit tenir longtemps.

Priez Dieu qu'il tire la Sorbonne et l'archevêque d'embarras au sujet de *Bélisaire;* ils ne savent plus comment s'y prendre pour faire paraître leur censure. Ils y avaient mis un grand article contre la tolérance; la cour, qui est sur cela dans des principes un peu différents de ces messieurs, et même, dit-on, le parlement, tout intolérant qu'il est, leur ont fait dire qu'ils voulaient voir cet endroit de la censure avant qu'elle parût: on dit qu'ils sont actuellement occupés à bourrer leur censure de cartons. Figurez-vous le ridicule dont ils vont se couvrir. On dira que ces pédants-là ne sont pas même décidés sur le genre de sottises qu'ils ont à dire. D'autres prétendent que l'article de la tolérance sera supprimé: c'est ce qu'ils pourraient faire de mieux; mais ils ne veulent pas qu'on dise qu'ils ont cédé ce quartier de la place. D'autres disent que la censure ne paraîtra point du tout; ils feraient encore mieux: il est vrai qu'on se moquera d'eux tant soit peu, mais un peu de honte est bientôt passé. Je sais,

de science certaine, que plusieurs docteurs sont de cet avis, et pensent que la Sorbonne a déjà eu dans cette affaire sa dose d'opprobre assez compléte pour ne pas grossir davantage la pacotille.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous recommande l'ouvrage de mathématiques, abandonné si vilainement aux barbiers de Calvin. Voulez-vous bien remettre cette lettre à M. de La Harpe? J'écris par le même courrier à Chabanon, qui me paraît bien pénétré de reconnaissance et d'attachement pour vous. Les expressions de son cœur à votre sujet m'ont d'autant plus attendri, que j'y retrouve les sentiments du mien. Vous ne sauriez croire combien il est sensible à l'intérêt que vous prenez à son ouvrage, et combien il sent le prix de vos conseils. Je le recommande à votre amitié pour lui, et à celle que vous avez pour moi. Vous pouvez être bien sûr que vous obligez en lui l'ame la plus honnête et la plus reconnaissante. Il me mande, ainsi que M. de La Harpe (dont je ne vous parle point, parceque je sais combien vous l'aimez et combien il en est digne), que vous avez été malade, et que pendant ce temps vous avez fait une comédie; vos maladies font honte à la santé des autres. A propos, vraiment j'oublie de vous dire, car j'oublie tout, que je suis enchanté de *l'Ingénu*, quoique ce ne soit pas le neveu de l'abbé Bazin qui l'ait fait, comme il est évident dès la première page: on dit que c'est un petit-fils de l'abbé Gordon, qui me paraît avoir très bien élevé cet enfant-là. Les ennemis du père Quesnel, qui n'aiment pas qu'on les voie ingénument tels qu'ils sont, ont si bien fait que l'ouvrage vient d'être défendu. Il

est vrai qu'il n'y en avait eu que trois mille cinq cents de vendus en quatre ou cinq jours, au moyen de quoi personne n'en aura. Ce petit-fils de l'abbé Gordon est un fin courtisan; il a appris à ses semblables qu'avec un petit mot d'éloge on fait passer bien de la contrebande. La recette est bonne, sans doute, mais un peu difficile à avaler. *Iterùm vale*, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

222. — DE M. DE VOLTAIRE.

30 de septembre.

Mon cher philosophe, Gabriel Cramer dit qu'il n'a point retrouvé votre livre de géométrie. Je ne lui donne point de relâche, mais il s'en moque; il donne de bons soupers dans mon château de Tourney, que je lui ai prêté. Il renoncera bientôt au métier d'imprimeur, comme moi à celui d'auteur. Il est d'ailleurs si dégoûté par l'interruption totale du commerce, qu'il ne songe qu'à se réjouir. Pour moi, j'ai un régiment entier à Ferney. Les grenadiers ni les capitaines ne se soucient que fort peu de géométrie, et quand je leur dis que la Sorbonne veut écrire contre *Bélisaire*, ils me demandent si Bélisaire est dans l'infanterie ou la cavalerie. Cependant la raison perce jusque dans ces têtes peu pensantes, et occupées de demi-tours à gauche. Genève surtout commence une seconde révolution plus raisonnable que celle de Calvin. Les livres dont vous me parlez sont entre les mains de tous les artisans. On ne peut voir passer un prêtre dans les rues sans rire; c'est bien pis dans le nord : l'affaire des dissidents

achève de rendre Rome ridicule et odieuse, et dans dix ans la Pologne aura entièrement secoué le joug. On a fait en Angleterre une seconde édition de l'*Examen de milord Bolingbroke;* elle est beaucoup plus ample et beaucoup plus forte que la première. Les femmes, les enfants, lisent cet ouvrage, qui se vend à très bon marché. Voilà plus de trente écrits, depuis deux ans, qui se répandent dans toute l'Europe. Il est impossible qu'à la longue cela n'opère pas quelque changement utile dans l'administration publique. Celui qui dit le premier que les hommes ne pourraient être heureux que sous des rois philosophes avait sans doute grande raison. Je suis trop vieux pour voir un si beau changement, mais vous en verrez du moins les commencements. Je reconnais déjà le doigt de Dieu dans la bêtise de la Sorbonne. On craignait qu'elle n'élevât le trône du fanatisme sur le colosse renversé des Lessius et des Escobar: elle est devenue plus ridicule que les jésuites mêmes, et beaucoup moins puissante. Ces polissons sont l'opprobre de la France, et le capitaine Bélisaire reviendra d'Aix-la-Chapelle leur tirer leurs longues oreilles. Ils ont fait souvent des démarches plus scandaleuses et plus atroces, mais ils n'en ont jamais fait de plus impertinentes.

Gardez-vous bien de recevoir jamais dans l'académie un seul homme de l'université. Vous reverrez probablement, vers la fin de l'automne, M. de Chabanon et M. de La Harpe. Il faut qu'ils soient un jour vos confrères; mais il faut que M. de La Harpe ait du pain, et nous n'avons point de Colbert qui encourage le génie. Il commence une carrière bien épineuse. Le

théâtre de Paris n'existe plus. Nous sommes dans la fange des siécles pour tout ce qui regarde le bon goût. Par quelle fatalité est-il arrivé que le siécle où l'on pense soit celui où l'on ne sait plus écrire? Vous qui savez l'un et l'autre, aimez-moi toujours un peu.

223. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de novembre.

Mon cher philosophe (car il faut toujours vous appeler de ce nom respectable que la cour ne respecte guère), le philosophe M. de Chabanon aura donc le bonheur de vous embrasser! vous léverez donc les épaules ensemble sur l'avilissement où l'on veut jeter les lettres, sur la conspiration contre la raison et contre la liberté, sur les sottises dont vous êtes environné, sur la barbarie où l'on va nous replonger, si vous n'y mettez ordre.

M. de Chabanon a un beau plan de tragédie, et a fait un premier acte qui annonce le succès des quatre autres[1]; mais pour qui travaille-t-il? quels comédiens et quels spectateurs! Le temps des beaux arts est passé, et la philosophie, qui fesait l'honneur de ce siécle, est persécutée. La Sorbonne est dans la boue, mais les gens de lettres sont *sub gladio*. L'approbateur de *Bélisaire* est toujours destitué. Rien ne marque plus le dessein formé d'empêcher la nation de penser; c'était tout ce qui lui restait. Battue par le prince de Brunsvick et par le margrave de Brandebourg; par les Anglais et par le roi de Maroc; sans argent, sans

[1] *Eudoxie*, tragédie de Chabanon.

commerce, et sans crédit; si elle ne se met pas à penser, que deviendra-t-elle? Votre cour de parlement fait conduire en place de Gréve un lieutenant-général avec bâillon en bouche, sans daigner alléguer le moindre délit; on coupe la main, la langue, et la tête à un jeune gentilhomme à Abbeville, et on jette tout cela dans un grand feu, pour n'avoir pas salué des capucins, et pour avoir chanté deux vieilles chansons; et les gens coupables de ces assassinats judiciaires sont honorés! Vraiment, après cela, il faut boucher les yeux, les oreilles, et l'entendement d'une nation; mais on n'y parviendra pas. Les hommes s'éclaireront malgré les tigres et les singes. Vous ne voulez pas être martyr, mais soyez confesseur. Vos paroles feront plus d'effet qu'un bûcher. Mon cher philosophe, criez toujours comme un diable.

Je vous aime autant que je hais ces monstres.

224. — DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

Sur une lettre que frère Damilaville m'a écrite, j'ai envoyé, mon cher frère, chercher dans tout Genève les lettres qui pouvaient vous être adressées; on n'a trouvé que l'incluse. Vous savez que je ne vais jamais dans la ville sainte où Jésus-Christ ne passe pas plus pour Dieu que Riballier et Cogé ne passent à Paris pour être des gens d'esprit et d'honnêtes gens. Je ne sais quel démon a soufflé depuis quinze ans sur les trois quarts de l'Europe, mais la foi est anéantie. Mon cœur en est aussi navré que le vôtre. Les jansénistes

sont aussi méprisés que les jésuites sont abhorrés. La totale interruption du commerce entre Genève et la France a empêché vos sages lettres sur les jansénistes d'entrer dans le royaume. La douane des pensées les a saisies à Lyon. L'imprimeur jette les hauts cris, et s'en prend à moi. Consolons-nous; un temps viendra où il sera permis de penser en honnête homme.

J'ai écrit, il y a long-temps, à M. le duc de Choiseul, en faveur de frère Damilaville; point de réponse. Un Cromelin, agent de Genève, qui va tous les mardis dîner à Versailles, avec deux laquais à cannes derrière son fiacre, a persuadé aux premiers commis que je prenais le parti des représentants; c'est comme si on disait que vous favorisez les capucins contre les cordeliers. Il y a deux ans que je ne bouge de ma chambre, et trois mois que je suis dans mon lit; mais nous autres pauvres diables de gens de lettres nous sommes faits pour être calomniés.

Ne voilà-t-il pas encore qu'on m'impute une épigramme contre la maîtresse et les vers de M. Dorat; cela est très impertinent[1]: je ne connais ni sa maîtresse ni les vers qu'il a faits pour elle. Ce qui me fâche le plus, c'est que les cuistres, les fanatiques, les fripons, sont unis, et que les gens de bien sont dispersés, isolés, tièdes, indifférents, ne pensant qu'à leur petit bien-être; et, comme dit l'autre, ils laissent égorger leurs camarades, et lèchent leur sang. Cela n'empêchera pas M. Chardon de rapporter l'affaire des Sirven. C'est un nouveau coup de massue porté au fanatisme, qui lève encore la tête dans la fange où il est plongé.

[1] Cette épigramme était de La Harpe.

Hercule, ameutez des Hercules. Encore une fois, c'est l'opinion qui gouverne le monde, et c'est à vous de gouverner l'opinion.

Qui vous aime et qui vous regrette plus que moi? personne.

225. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de janvier 1768.

J'ai reçu, mon cher et illustre maître, la lettre de Genève que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurais laissée à la poste de Genève, si j'avais pu deviner le peu d'importance du sujet. J'ai reçu aussi certaines *Lettres sur Rabelais*[1] qui me paraissent de son arrière-petit-fils, à qui le ciel a donné le précieux avantage de se moquer de tout comme son bisaïeul; mais de s'en moquer avec plus de finesse et de goût. Ces lettres me rappellent un certain *Dîner du comte de Boulainvilliers*[2], auquel j'assistai il y a quelques jours, et dont j'aurais bien voulu que vous eussiez été un des convives; on y traita fort gaiement des matières très sérieuses, entre la poire et le fromage. Jean-Jacques n'est pas aussi gai; il veut à présent retourner en Angleterre: il mande à M. Davenport (c'est le bon M. Hume qui me l'écrit) qu'il est le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il desire de retourner avec lui. M. Davenport y a consenti: ainsi l'Angleterre aura le bonheur de le posséder encore une fois, à condition que ce ne sera pas pour long-temps. M. Hume me mande, dans la même lettre, que ce pauvre fou tra-

[1] Voyez tome XXXIV, p. 265. — [2] Voyez tome XXXV, p. 377.

vaille actuellement à ses mémoires, dont le premier volume a été fait en Angleterre, et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas si c'est in-folio ou in-24); l'Histoire romaine n'en a pas tant. Il est vrai que ce qui regarde ce grand philosophe est absolument la nature entière pour lui, et je lui conseillerais d'intituler son bel ouvrage *Histoire universelle, ou Mémoires de J. J. Rousseau*. M. Hume, dans la même lettre où il me parle de cet homme, me charge de le rappeler dans votre souvenir, et de vous assurer de tous ses sentiments et de son admiration pour vous. Il craint que vous ne soyez mécontent de ce qu'il n'a pas répondu à la lettre que vous lui avez écrite au sujet de Jean-Jacques; mais il m'assure qu'il n'a eu connaissance de cette lettre que par l'impression, chez un libraire d'Écosse, où il l'a trouvée long-temps après qu'elle eut paru, et qu'il était alors trop tard pour y répondre, d'autant plus qu'il n'avait aucune preuve que cette lettre lui fût réellement adressée par vous [1].

Adieu, mon cher et illustre confrère. M. de La Harpe, avec qui j'ai le plaisir de parler souvent de vous, pourra vous dire combien je vous suis attaché, et combien je suis vôtre à la vie et à la mort. *Vale et me ama*. L'affaire du pauvre Damilaville ne finit point; cela n'est-il pas odieux? Vous devriez bien écrire à M. d'Ormesson, intendant des finances; le succès de cette affaire dépend de lui. *Iterùm vale.*

[1] Voyez dans la *Correspondance générale* la lettre à M. Hume, du 24 octobre 1766.

226. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de février.

Marmontel vient de me dire, mon cher et illustre maître, que vous vous plaignez de mon silence, et ce reproche m'afflige d'autant plus, que je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'ayez pas reçu une lettre que je vous ai écrite huit à dix jours avant le départ de M. de La Harpe, c'est-à-dire il y a environ trois semaines, et depuis laquelle je n'en ai reçu aucune de vous; ainsi vous voyez que, si je vous parais négligent, c'est la faute de la poste et non la mienne. Je vous parlais dans cettte lettre d'un certain *dîner* auquel on assure qu'une personne de votre connaissance a assisté. Comme je sais positivement le contraire, je soutiens, j'ai soutenu, et je soutiendrai à tout le monde, que rien n'est plus faux, et que le convive qui a assisté à ce *dîner*, et qui vient de nous en donner les actes, est, comme le savent tous les gens instruits, le sieur Saint-Hyacinthe, fils ou bâtard de Bossuet, que son père aurait fait mettre à Saint-Lazare, s'il avait pu prévoir qu'il dînât en si dangereuse compagnie.

Vous savez sans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre saint-père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens ecclésiastiques. Il me semble que notre mère sainte Église travaille d'un côté à jeter elle-même sa maison à bas, tandis que les philosophes y mettent le feu de l'autre. Oh! que le saint-siége entend bien ses

affaires! Les mécréants seraient tentés de dire à Clément XIII ce que disait Timon le misanthrope à Alcibiade, « Que je suis content de te voir à la tête du gou-
« vernement! tu me feras raison de toute la canaille
« athénienne. »

On a affiché, non pas à la porte de l'académie française précisément, mais à la porte du Louvre, la plus proche, le beau et long mandement du révérendissime père en Dieu Christophe de Beaumont contre *Bélisaire*. Quelqu'un (assez mauvais plaisant) s'est avisé d'écrire au bas, *Défense de faire ici ses ordures*. Le suisse du Louvre a effacé cet avis, disant que la défense était inutile, et que personne ne s'était jamais avisé de venir faire ses ordures en cet endroit-là. Vous saurez au reste que, dans ce beau mandement, l'intolérance est prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres Sirven déboutés de leur demande. O temps! ô mœurs! Adieu, mon cher ami; il faut pleurer sur le sort de Jérusalem; j'essuierai pourtant mes larmes, si vous m'assurez que vous m'aimez toujours, et si vous êtes bien persuadé de mon tendre et sincère dévouement.

M. de La Harpe peut vous avoir dit combien je suis *tuus ex animo*. Dites-lui, je vous prie, que je n'oublierai point son affaire, et que M. de Boullongne me promet toujours, mais n'a encore rien fini, à mon très grand regret. *Vale, vale*.

227. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 5 d'avril.

Mon cher et ancien ami, j'ai une grace à vous demander, que je souhaite fort que vous ne me refusiez pas, mais sur laquelle pourtant je serais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune Espagnol de grande naissance et de plus grand mérite, fils de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, et gendre du comte d'Aranda, qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien apparenté, mais c'est là son moindre mérite; j'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus net, plus cultivé, et plus éclairé: soyez sûr que, tout jeune, tout grand seigneur, et tout Espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est près de retourner en Espagne, et il est tout simple que, pensant comme il fait, il desire de vous voir et de causer avec vous. Il sait que vous êtes seul à Ferney, et que vous voulez y être seul; aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de là converser avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Espagne vous fera certainement plaisir; il est destiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de Villa-Hermosa, que je ne connais point; mais qui doit avoir du mérite, puisqu'il est ami de M. le marquis de Mora: c'est le nom de celui qui desire de vous voir. Il vous

verra avec son ami, si cela ne vous gêne pas trop; sinon M. le marquis de Mora vous ira voir tout seul. Je puis vous répondre que quand vous l'aurez vu, vous me remercierez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponse ostensible, soit pour accepter ce que je vous propose, soit pour le refuser honnêtement; ce qui m'affligerait, je vous l'avoue, sans cependant que je vous en susse mauvais gré, ni M. de Mora non plus. Il compte partir le 20 de ce mois; ainsi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh! qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets welches! Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et aimez-moi toujours.

228. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 d'avril.

Mon cher et illustre confrère, M. le marquis de Mora que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite, veût bien se charger de vous remettre cette lettre, dont il n'aura pas besoin, quand vous aurez causé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un esprit et un cœur selon le vôtre, juste, net, sensible, éclairé, et cultivé, sans pédanterie, et sans sécheresse. M. le duc de Villa-Hermosa, qui voyage avec M. le marquis de Mora, desire et mérite de partager avec lui la satisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître, vous me remercierez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous féliciterez l'Espagne de les posséder, et vous nous souhaiterez des grands seigneurs semblables à ceux-

là, au lieu de nos conseillers de la cour, imbéciles et barbares, de nos danseuses, et de notre opéra-comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les assurances de mon dévouement et de ma sensibilité pour tout ce qui peut vous intéresser.

229. — DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

Mon cher ami, mon cher philosophe, je suis tenté de croire que l'abbé de La Bletterie est en effet janséniste, tant il est orgueilleux. Son amour-propre, dévot ou non, a été extrêmement blessé d'un avis fort honnête qu'on lui avait donné dans un petit livre dont on disait mal à propos que j'étais l'auteur. Voici une petite épigramme, ou soi-disant telle, qu'on m'envoie de Lyon sur son compte :

A M. L'ABBÉ DE LA BLETTERIE,

AUTEUR D'UNE VIE DE JULIEN ET DE LA TRADUCTION DE TACITE.

Apostat comme ton héros,
Janséniste signant la bulle,
Tu tiens de fort mauvais propos,
Que de bon cœur je dissimule.
Je t'excuse et ne me plains pas ;
Mais que t'a fait Tacite, hélas !
Pour le tourner en ridicule?

On me consulte pour savoir s'il ne faudrait pas *traduire en ridicule;* mais il y a si long-temps que je n'ai

assisté aux assemblées de l'académie que je ne saurais décider.

D'ailleurs ma dévotion ne me permet guère d'examiner avec complaisance les épigrammes bonnes ou mauvaises contre mon prochain. Je sais qu'il y a des gens qui s'avisent de dire du mal de mes pâques; c'est une pénitence qu'il faut que j'accepte pour racheter mes péchés. Le monde se plaira toujours à dénigrer les gens de bien, et à empoisonner leurs meilleures actions. Oui, j'ai fait mes pâques, et, qui plus est, j'ai rendu le pain bénit en personne; il y avait une très bonne brioche pour le curé. J'aime à remplir tous mes devoirs; je n'admets plus aucun plaisir profane: j'ai purifié les habits sacerdotaux qui avaient servi à Sémiramis, en les donnant à la sacristie de ma chapelle: je pourrai bien même faire du théâtre une école pour les petits garçons, école dans laquelle je leur ferai apprendre l'agriculture. Après cela, je défierai hardiment les jansénistes et les molinistes; et si on continue à me calomnier, je mettrai ces nouvelles épreuves aux pieds de mon crucifix. Je prétends, quand je mourrai, vous charger de ma canonisation. En attendant, soyez sûr qu'il n'y a point de pénitent au monde qui vous aime autant que moi. Ma santé est bien faible; je ne sais comment je pourrai faire les honneurs de ma retraite à ces deux aimables seigneurs espagnols que vous m'annoncez. Demandez-leur, je vous prie, la plus grande indulgence; qu'ils songent qu'ils viennent voir don Quichotte fesant pénitence sur la montagne Noire.

230. — DE M. DE VOLTAIRE.

1er de mai.

Mon cher ami, mon cher philosophe, que l'Être des êtres répande ses éternelles bénédictions sur son favori d'Aranda, sur son très cher Mora, et sur son bien-aimé Villa-Hermosa!

Un nouveau siécle se forme chez les Ibériens. La douane des pensées n'y ferme plus l'allée à la vérité, ainsi que chez les Welches. On a coupé les griffes au monstre de l'inquisition, tandis que chez vous le bœuf-tigre frappe de ses cornes et dévore de ses dents.

L'abominable jansénisme triomphe dans notre ridicule nation, et on ne détruit des rats que pour nourrir des crocodiles. A votre avis, que doivent faire les sages, quand ils sont environnés d'insensés barbares? il y a des temps où il faut imiter leurs contorsions, et parler leur langage. *Mutemus clypeos*[1]. Au reste, ce que j'ai fait cette année, je l'ai déjà fait plusieurs fois; et, s'il plaît à Dieu, je le ferai encore. Il y a des gens qui craignent de manier des araignées, il y en a d'autres qui les avalent.

Je me recommande à votre amitié et à celle des frères. Puissent-ils être tous assez sages pour ne jamais imputer à leurs frères ce qu'ils n'ont dit ni écrit! Les mystères de Mithra ne doivent point être divulgués, quoique ce soient ceux de la lumière; il n'importe de quelle main la vérité vienne, pourvu qu'elle vienne. C'est lui, dit-on, c'est son style, c'est sa ma-

[1] Virgile, *Én.* liv. II, v. 89.

nière; ne le reconnaissez-vous pas? Ah! mes frères, quels discours funestes! Vous devriez au contraire crier dans les carrefours : Ce n'est pas lui. Il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre, et qu'il tombe enfin sous mille coups redoublés. *Amen.*

Je vous embrasse avec toute la tendresse de l'amitié et toute l'horreur du fanatisme.

231. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 13 de mai.

Dieu m'est témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du spectacle que vous avez donné le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain bénit, à la grande satisfaction de la Jérusalem céleste, et principalement des *trônes*, des *dominations*, et des *puissances*, qui, à ce que je me suis laissé dire, en sont fort contents, d'autant plus qu'on leur a assuré que le beurre en était bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer une la première fois que vous réitèrerez cette belle cérémonie; car je sais qu'il cherche à se disculper des mauvais propos qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant; car, *timeo Danaos et verba ferentes*. Surtout engagez, si vous le pouvez, le nommé Chirol, ou le nommé Grasset, et leur compère Marc-Michel Rey, à ne pas imprimer tant de sottises, qu'on a la platitude de mettre sur votre compte. S'il était permis de plaisanter sur un sujet aussi grave que le pain bénit, j'aurais répondu, comme Pourceaugnac, à toutes les sottises que j'ai en-

tendu dire à ce sujet, « Quel grand raisonnement faut-« il pour manger un morceau [1]. »

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de Mora, il l'est bien davantage de vous; et je vous manderais ce qu'il m'écrit à ce sujet, si je ne songeais que vous êtes en état de grace, et que le chanoine de saint Bruno a été damné par un mouvement de vanité.

A propos d'Espagne, j'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre excellente de votre ancien disciple [2] sur l'affaire de Parme; il me mande « que le grand lama « du Vatican ressemble à un vieux danseur de corde « qui, dans un âge d'infirmité, veut répéter ses tours « de force, tombe et se casse le cou. » Cette comparaison vaut mieux que toutes les écritures de Madrid et de nosseigneurs du parlement de Paris sur ce beau sujet.

L'épigramme contre le janséniste La Bletterie est bien douce pour un orgueil aussi coriace que le sien; ces gens-là sont comme les Russes, qui ne sentent pas les croquignoles, et à qui il faut appliquer le knout. Au reste sa traduction est la meilleure épigramme qu'on puisse faire contre lui; ce serait le sujet d'une assez plaisante brochure que le relevé de toutes les expressions ridicules qui s'y trouvent, sans compter les contre-sens.

M. le duc de Villa-Hermosa, aussi enchanté de vous que son compagnon de voyage, m'a remis votre lettre, et m'a chargé de vous faire parvenir celle-ci. Adieu, mon cher maître; continuez, pour l'édification des

[1] Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, acte I, scène II. Voyez ci-devant la lettre 177. — [2] Le roi de Prusse.

anges, des curés, des conseillers, des paysans, et des laquais, à rendre le pain bénit, mais avec sobriété pourtant; car, je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les indigestions de pain bénit ne valent pas le diable.

232. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de mai.

J'ai reçu, mon cher et illustre maître, le poème et la relation [1] que M. de Laborde m'a envoyés de la part du jeune Franc-Comtois, qui me paraît avoir son franc parler sur les sottises de la taupinière de Calvin et les atrocités du tigre aux yeux de veau. Ce Franc-Comtois peut, en toute sûreté, tomber sur le janséniste apostat, sans avoir à redouter les protecteurs dont il se vante, et qui sont un peu honteux d'avoir si mal choisi. On donne l'aumône à un gueux, et on trouve très bon qu'un autre lui donne les étrivières quand il est insolent. M. le comte de Rochefort n'est point à Paris; il est actuellement dans les terres de madame sa mère, avec sa femme; je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir. Votre ancien disciple vient encore de m'écrire une assez bonne lettre sur l'excommunication du duc de Parme. Il me mande que si l'excommunication s'étend jusqu'ici, les philosophes en profiteront; que je deviendrai premier aumônier; que Diderot confessera le duc de Choiseul; et Marmontel, le dauphin; que j'aurai la feuille des bénéfices, et que je vous ferai archevêque de Paris ou de Lyon, comme il vous plaira:

[1] *La guerre civile de Genève,* tome XII; et la *Relation du bannissement des jésuites,* tome XXXV, page 421.

ainsi soit-il. Que dites-vous de l'expédition de Corse? n'avez-vous point peur qu'il n'en résulte une guerre dont l'Europe n'a pas besoin, et nous moins que personne? Que dites-vous aussi du train que fait Wilkes en Angleterre? Il me semble que le despotisme n'a pas plus beau jeu dans ce pays-là que la superstition. Adieu, mon cher et illustre maître; le ciel vous tienne en joie et en santé! je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire *ex toto corde et animo*.

233. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 de mai.

Je profite, mon cher et illustre maître, d'une occasion qui se présente pour vous écrire autrement que par la poste, et pour vous parler à cœur ouvert. Je sais que vous vous plaignez de vos amis et des discours qu'ils ont tenus; dites-vous, ou du moins laissé tenir sur la cérémonie que vous avez cru devoir faire le jour de Pâques dernier. Je ne sais pas s'il en est quelqu'un parmi eux qui l'ait blâmée hautement; il est au moins bien certain que je ne suis pas de ce nombre, mais il ne l'est pas moins que je ne saurais l'approuver dans la situation où vous êtes. Peut-être ai-je tort; car enfin vous savez mieux que moi les raisons qui vous ont déterminé: mais je ne puis m'empêcher de vous demander si vous avez bien réfléchi à cette démarche. Vous savez la rage que les dévots ont contre vous; vous savez qu'ils vous attribuent, sans preuve à la vérité, mais avec affirmation, toutes les brochures qui paraissent contre leur idole. Ils sont

bien persuadés que vous en avez juré la ruine, et craignent même que vous ne réussissiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïssent, et s'ils sont disposés à chercher les occasions de vous nuire? Avez-vous cru leur faire prendre le change par le parti que vous avez pris? La plupart font leurs pâques sans y croire; ils ne vous croient point certainement plus imbécile qu'eux, et ne regardent les vôtres que comme un scandale de plus: c'est ainsi qu'ils s'en expliquent. Ils sont fâchés que le roi ne fasse pas les siennes; mais c'est parce-qu'ils espèrent qu'il les fera un jour de bonne foi: et que lui diront-ils alors de l'espèce de profanation qu'ils vous attribuent? J'ai donc bien peur, mon cher ami, que vous n'ayez rien gagné à cette comédie, peut-être dangereuse pour vous. On dit que l'évêque d'Annecy vous a écrit à ce sujet une lettre insolente et fanatique; si cet évêque n'était pas un polisson de Savoyard, il vous aurait peut-être fait beaucoup de mal. Quoi qu'il en soit, croyez, mon cher maître, encore une fois, que l'amitié seule m'engage à vous dire ce que je pense sur cet article, que je n'en ai parlé aussi franchement qu'à vous seul, et que je ne tiens point le même discours aux indifférents. Quand vous feriez vos pâques tous les jours, je ne vous en serais pas moins attaché comme au soutien de la philosophie et à l'honneur des lettres. Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et surtout votre amitié, en vous embrassant de tout mon cœur.

234. — DE M. D'ALEMBERT.

Du 15 de juin.

Mon cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre, *Examen de l'Histoire de Henri IV par M. de Buri?* Cet homme semble avoir pris pour devise, *Tros Rutulusve fuat;* je ne parle point de Buri, qui n'en vaut pas la peine, mais de son critique. Il ne vous a pas même épargné; il prétend que vous avez écrit l'histoire en poëte, et que nous n'avons pas un seul historien. A ces deux sottises près, il me semble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuses pour celui qui les a dites. Ce qui me console, c'est qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puisque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu la *Profession de foi des théistes*[1], adressée au roi de Prusse? cet ouvrage m'a fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est de vous, il faudra répondre à cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et comme le capucin Valérien répondait aux jésuites, *Mentiris impudentissimè.* A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention au chapitre IX d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécile mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécile. Je crois que ce chapitre pourrait tenir assez bien sa place dans quelqu'une des brochures que Marc-Michel Rey imprime tous les mois.

[1] Tome XXXI, page 383.

On dit, mais je ne saurais le croire, que M. de Choiseul est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat La Bletterie. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il serait indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que Dieu fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs insolents.

Nota benè que c'est un honnête docteur de Sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifiants de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu, mon cher ami; je vous écris au chevet du lit de votre ami Damilaville, qui souffre comme un diable d'une sciatique. Je ne sais pourquoi ce meilleur des mondes possibles est infecté de tant de sciatiques, de tant de v......, et surtout de tant de sottises. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

235. — DE M. DE VOLTAIRE.

2 de septembre.

Comment donc! il y avait de très beaux vers dans la pièce de La Harpe; le sujet même en était très intéressant pour les philosophes[1]; longue et monotone? d'accord; mais celle du couronné est-elle polytone? En un mot, il nous faut des philosophes; tâchez donc que ce M. de Langeac le soit.

[1] La pièce de vers présentée par La Harpe était intitulée, *Les Avantages de la philosophie*. Le prix fut adjugé à la *Lettre d'un Fils parvenu à son père laboureur*, par M. l'abbé de Langeac.

Je suis, mon cher ami, aussi malingre que Damilaville, et j'ai d'ailleurs trente ans plus que lui. Il est vrai que j'ai voulu tromper mes douleurs par un travail un peu forcé, et je n'en suis pas mieux. Est-il vrai que notre doyen d'Olivet a essuyé une apoplexie? je m'y intéresse. L'abbé d'Olivet est un bon-homme, et je l'ai toujours aimé. D'ailleurs il a été mon préfet dans le temps qu'il y avait des jésuites. Savez-vous que j'ai vu passer le père Letellier et le père Bourdaloue, moi qui vous parle?

Vous me demandez de ces rogatons imprimés à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, et débités à Genève chez Chirol; mais comment, s'il vous plaît, voulez-vous que je les envoie? par quelle adresse sûre, sous quelle enveloppe privilégiée? Qui veut la fin donne les moyens, et vous n'avez aucun moyen. Je me servais quelquefois de M. Damilaville, et encore fallait-il bien des détours; mais il n'a plus son bureau; le commerce philosophique est interrompu. Si vous voulez être servi, dites-moi donc comment il faut que je vous serve.

J'écrivis, il y a quelques jours, une lettre à Damilaville, qui était autant pour vous que pour lui. J'exprimais ma juste douleur de voir que le traducteur de Lucréce adopte encore la prétendue création d'anguilles avec du blé ergoté et du jus de mouton [1]. Il est bien plaisant que cette chimère d'un jésuite irlandais, nommé Needham, puisse encore séduire quelques physiciens. Notre nation est trop ridicule. Buffon

[1] Lagrange (mort en 1775, à trente-sept ans). Voyez sa note sur le vers 719 du second chant de Lucrèce.

s'est décrédité à jamais avec ses molécules organiques, fondées sur la prétendue expérience d'un malheureux jésuite. Je ne vois partout que des extravagances, des systèmes de Cyrano de Bergerac dans un style obscur ou ampoulé. En vérité, il n'y a que vous qui ayez le sens commun. Je relisais hier *la Destruction des jésuites;* je suis toujours de mon avis; je ne connais point d'ouvrage où il y ait plus d'esprit et de raison.

A propos, quand je vous dis que j'ai écrit à frère Damilaville, j'ignore s'il a reçu ma lettre, car elle était sous l'enveloppe du bureau où il ne travaille plus. Informez-vous-en, je vous prie; dites-lui combien je l'aime, et combien je souffre de ses maux. Il doit être content, et vous aussi, du mépris où l'*inf...* est tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe. C'était tout ce qu'on voulait et tout ce qui était nécessaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes; c'est le partage des apôtres. Il est vrai qu'il y a des gens qui ont risqué le martyre comme eux; mais Dieu en a eu pitié. Aimez-moi, car je vous aime, mon très cher philosophe, et je vous rends assurément toute la justice qui vous est due.

236. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de septembre.

Je crois, mon cher maître, que la pièce qui a remporté le prix est plus polyplate que polytone; mais je doute que celle de La Harpe, quoique meilleure et mieux écrite, eût fait un grand effet. Le meilleur parti à prendre était celui que j'avais proposé, de ne point

donner de prix. Nos sages maîtres en ont jugé autrement; je leur ai prédit qu'ils s'en repentiraient, et c'est ce qui leur arrive.

Quand il y aura dans vos quartiers quelque nouveauté intéressante, vous pourriez en adresser deux exemplaires à l'abbé Morellet par la voie dont vous vous êtes déjà servi; il m'en remettra un. J'ai lu ces jours-ci les réflexions d'un capucin et d'un carme sur les colimaçons [1]. Je ne m'étonne pas qu'ils en parlent si bien, on doit connoître son semblable.

A l'égard des expériences de Needham, répétées et crues par Buffon, je n'en dirai rien, ne les ayant pas vues; mais il ne me paraît pas plus évident que *rien ne puisse venir de corruption*, ou plutôt de *transformation*, qu'il ne me paraît démontré que du blé ergoté et du jus de mouton forment des anguilles. *Que sais-je?* est en physique ma devise générale et continuelle.

Notre ami Damilaville est toujours dans un état fâcheux, ayant de cruelles nuits et des jours qui ne valent guère mieux. Il vous a écrit, et nous parlons souvent de vous. Que dites-vous du grand-turc, qui arme contre les Russes pour soutenir la religion catholique? car il ne peut pas avoir un autre objet. Notre saint-père le pape ne se serait pas attendu à cet allié-là: il ne nous manque plus que l'alliance des loups avec les moutons, pour faire absolument revivre l'âge d'or; sans cela nous croirions toujours être à l'âge de fer.

Que pensez-vous de l'expédition de Corse? Je ne

[1] Voyez dans le tome XXX, les *Colimaçons du révérend père Lescarbotier*.

sais si nous combattons pour notre compte ou pour celui des Génois, mais j'ai bien peur que ce ne soit ici la fable de la grenouille et du rat emportés par le milan. Adieu, mon cher maître; votre ancien préfet, l'abbé d'Olivet, est mourant, et ne vit peut-être plus au moment où je vous écris; il a tout à-la-fois apoplexie, paralysie, hydrocéle, et gangrène. C'était un assez bon académicien, mais un assez mauvais confrère. Au reste il meurt avec beaucoup de tranquillité et presque en philosophe, quoiqu'il ait fait très décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-le fort tard, mon cher ami, pour vous, pour moi, et pour la raison, qui a grand besoin de vous:

> Serus in cœlum redeas, diùque
> Lætus intersis populo Quirini!
> Hor., lib. I, od. II.

Ce souhait vous est mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'Horace et Virgile flattaient. *Vale iterùm et me ama.*

237. — DE M. DE VOLTAIRE.

Du 15 d'octobre.

Je ne sais plus où j'en suis, mon très cher et très aimable philosophe. J'écrivis, il y a quinze jours, à l'ami Damilaville, que des gens qui revenaient de Baréges, prétendaient ces eaux souveraines pour les dérangements que les loupes et les autres excroissances peuvent causer dans la machine; je le mandai sur-le-champ à notre ami. Je lui offris d'aller le prendre à Lyon, et de faire le voyage ensemble. J'adressai ma

lettre à son ancien bureau du vingtième, adresse qu'il m'avait donnée; je n'ai eu de lui aucune nouvelle. Ce silence me fait trembler : il faut qu'il ne soit pas plus en état d'écrire que de voyager. Je vous demande en grace de me dire en quel état il est. Et vous, mon cher philosophe, comment vous portez-vous, que faites-vous? La pluie des livres contre la prêtraille continue toujours à verse. Avez-vous lu la *Riforma d'Italia*, dans laquelle le terme de canaille est le seul dont on se serve pour caractériser les moines, *per genus proprium et differentiam proximam.*

Vous connaissez le petit abrégé des usurpations papales, sous le nom des *Droits des hommes*[1]. Les philosophes finiront un jour par faire rendre aux princes tout ce que les prêtres leur ont volé; mais les princes n'en mettront pas moins les philosophes à la bastille, comme nous tuons les bœufs qui ont labouré nos terres.

Il paraît des *Lettres philosophiques*[2] où l'on croit démontrer que le mouvement est essentiel à la matière. Tout ce qui est pourrait bien être essentiel; car autrement pourquoi serait-il? Pour moi, je cesserai bientôt d'être, car j'ai soixante et quinze ans, et je ne suis pas de la pâte de Moncrif. Quel cicéronien donnez-vous pour successeur à mon ancien préfet d'Olivet, et qui me donnerez-vous à moi? Je me recommande à vous, et je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] Voyez tome XXVIII, page 77.

[2] *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés du dogme de l'immortalité de l'ame*, etc. (par Toland, traduit par le baron d'Holbach, avec deux notes de Naigeon); 1768, in-12.

238. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 d'octobre.

Vous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami Damilaville; il m'a assuré vous avoir écrit. Son état est toujours bien fâcheux; depuis quelques jours cependant il a de meilleures nuits; mais son estomac se dérange de plus en plus, et ses glandes ne se dégonflent guère. Il lui est impossible de se soutenir sur ses jambes, et à peine peut-il se traîner de son lit à son fauteuil, avec le secours de son domestique. Quant à moi, mon cher ami, ma santé est assez bonne; mais j'ai le cœur navré des sottises de toute espèce dont je suis témoin. Avez-vous su que la chambre des vacations, à laquelle préside le janséniste de Saint-Fargeau et le dévot politique Pasquier, a condamné au carcan et aux galères un pauvre diable (qui est mort de désespoir le lendemain de l'exécution), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connoissait pas, et qu'on lui avait donnés en paiement?

Vous noterez que parmi ces volumes on nomme dans l'arrêt *l'Homme aux quarante écus*, et une tragédie de *la Vestale*[1] (imprimée avec permission tacite), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité absurde fait à-la-fois horreur et pitié; mais quel remède y apporter, quand on est placé à la gueule du loup?

Ce sera l'abbé de Condillac qui succédera à l'abbé

[1] *Éricie, ou la Vestale*, drame, par Dubois-Fontanelle.

d'Olivet; je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'Olivet, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à son sujet, si vous en savez d'intéressantes? L'abbé Batteux, notre directeur, qui se trouve chargé de son éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il se serait adressé directement à vous-même, s'il avait l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour: tant mieux pour le public, mais que ce ne soit pas tant pis pour votre santé, qui est, comme disait Newton, du repos, *res prorsùs substantialis. Vale et me ama.*

239. — DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

Mon cher et illustre philosophe, je ne sais d'autre anecdote sur M. l'abbé d'Olivet, sinon que, quand il était notre préfet aux jésuites, il nous donnait des claques sur les fesses par amusement. Si M. l'abbé de Condillac veut placer cela dans son éloge, il faudra qu'il fasse une petite dissertation sur l'amour platonique.

Depuis ce temps-là, il fut éditeur, commentateur, traducteur de Cicéron, et a vécu vingt ans plus que lui. C'était sans doute le plus grand cicéronien de tous les Francs-Comtois, sans même en excepter l'abbé Bergier, malgré sa catilinaire contre Fréret.

M. l'abbé Caille m'a chargé de vous envoyer *Trois empereurs* [1]. Ce jeune abbé Caille promet quelque cho-

[1] Voyez tome XIV.

se; il pourra aller loin en théologie. L'abbé Mords-les doit en avoir fourni un exemplaire à notre confrère Marmontel, qui est fort bien dans la cour de ces trois empereurs damnés. Ces secrets ne sont que pour les adeptes. Il doit y avoir à présent pour vous un *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV* à la chambre syndicale: il y a huit jours qu'il est parti par la diligence.

Mon Dieu, que les articles de physique de M. O[1] sont bien faits! On me lit l'*Encyclopédie* tous les soirs. Si tout était dans le goût de M. O, quel excellent livre! et voilà ce qu'on a persécuté! ah infames Welches! Et le quinzième chapitre de *Bélisaire* aussi persécuté! ah les monstres! L'abbé Caille grince des dents; toutefois il vous prie instamment, mon cher philosophe, d'engager les adeptes à ne point prodiguer ces *Trois empereurs*,

Hic est panis angelorum,
Non mittendus canibus[2].

Ayons seulement la consolation de voir avec l'excès de l'horreur et du mépris de méprisables et d'horribles coquins; je ne sais si je m'explique. Je vous aime autant que je les abhorre.

240. — DE M. D'ALEMBERT.

Ce 12 de novembre.

J'ai reçu, mon cher maître, il y a déjà quelques jours, le *Siècle de Louis XIV*, augmenté du *Siècle de*

[1] L'O est la lettre indicative des articles de M. d'Alembert dans l'*Encyclopédie*. — [2] Prose du Saint-Sacrement.

Louis XV, et *les Trois empereurs* de M. l'abbé Caille. Je vous prie de recevoir tous mes remerciements du premier, et de faire à M. l'abbé Caille tous mes remerciements du second. Ce jeune abbé me paraît en effet, comme à vous, promettre beaucoup par cet échantillon, qui pourtant a bien l'air de n'en être pas un; car je gagerais bien que ce n'est pas là un coup d'essai, et qu'il a déjà fait d'excellents vers. Je ne manquerai pas de faire ses compliments à Riballier, ou Ribaudier, qui, par parenthèse, vient de donner à une brochure sur l'inoculation une approbation qu'on dirait presque d'un philosophe.

Quid domini facient, audent cum talia fures?
VIRG., ecl. III.

A l'égard du *Siècle de Louis XIV*, il me paraît augmenté de plusieurs morceaux bien intéressants; et je ne me m'étonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire à Fontainebleau que l'auteur *lui avait appris à penser*. On écrase ici ce jeune prince de fêtes et de plaisirs qui l'ennuient. Il voudrait, à ce qu'on assure, voir les gens de lettres à son aise, et converser avec eux; mais le conseil supérieur a décidé, dit-on, qu'il fallait qu'il ne les vît pas. De toutes les académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On lui est, je crois, bien obligé de venir faire diversion à l'affaire de Corse, où vous savez nos succès, qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si Paoli venait ici, je ne connais de roi que le roi de Prusse qui attirât autant de curiosité.

Notre pauvre Damilaville est toujours dans un bien

misérable état, souffrant de tous ses membres, sans appétit, ne pouvant se remuer, et digérer sans douleur le peu qu'il mange pour se soutenir. Il me paraît à bout de patience, et je suis pénétré de sa triste situation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de Condillac l'anecdote que vous m'envoyez sur l'abbé d'Olivet, dont les mânes vous doivent bien de la reconnaissance de l'avoir placé dans votre ouvrage [1]. C'était un passable académicien, mais un bien mauvais confrère, qui haïssait tout le monde, et qui, entre nous, ne vous aimait pas plus qu'un autre. Je sais qu'il envoyait à Fréron toutes les brochures contre vous qui lui tombaient entre les mains, mais,

Seigneur, Laïus est mort, laissons en paix sa cendre [2].

Adieu, mon cher et illustre confrère; portez-vous bien, et continuez à vous moquer de toutes nos sottises.

241. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 6 de décembre.

Vous ne m'écrivez plus que de petits billets, mon cher et ancien ami; je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps. Je crois vous avoir remercié du *Siècle de Louis XIV*. Vous en avez envoyé un exem-

[1] L'abbé d'Olivet et le président Hénault étaient les seuls auteurs vivant alors à qui Voltaire ait donné place en 1768 dans le *Catalogue des écrivains* placé en tête du *Siècle de Louis XIV*. Voyez tome XIX.

[2] On lit dans *OEdipe*, acte II, scène II:

Seigneur, Laïus est mort, laissez en paix sa cendre.

plaire à notre secrétaire, M. Duclos, qui, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre Damilaville, il est dans un état affreux, ne pouvant ni vivre ni mourir, et n'ayant de connaissance que pour sentir toute l'horreur de sa situation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, sans savoir ce qu'on lui fesait. Je vais le voir tous les jours, et j'ai besoin de tout mon attachement pour lui pour soutenir ce spectacle. J'ai bien peur que son agonie ne soit longue et affreuse. Que le sort de la condition humaine est déplorable!

Le roi de Danemarck a été samedi dernier aux académies. Il donnera son portrait à l'académie française, comme la reine Christine. Je lui ai fait de mon mieux les honneurs de celle des sciences par un discours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient. J'avais vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec plusieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des services que vos ouvrages avaient rendus, des préjugés que vous avez détruits, des ennemis que votre liberté de penser vous avait faits; vous vous doutez bien de mes réponses.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

242. — DE M. DE VOLTAIRE.

12 de décembre.

Mon cher philosophe, mon cher ami, je suis étonné et affligé de ne point recevoir de vos nouvelles dans le tombeau où le cher La Bletterie m'a condamné.

J'avais écrit à Damilaville sous l'ancienne enveloppe de M. Gaudet, quai Saint-Bernard, comme il me l'avait recommandé. Je l'avais prié dans ma lettre de vous engager à m'instruire de son état, s'il ne pouvait m'en informer lui-même. Je vous demande en grace de me faire savoir dans quel état il est. J'ai besoin d'être rassuré; ayez pitié de mon inquiétude.

M. de Rochefort, votre ami, a été assez bon pour venir passer trois jours dans ma solitude avec madame sa femme, dont le joli visage n'a à la vérité que dix-huit ans, mais dont l'esprit est très majeur. Je doute qu'aucun des capitaines des gardes-du-corps, de quelque roi que ce puisse être, soit plus instruit que ce chef de brigade. Il n'y a point, à mon gré, de place qui ne soit au-dessous de son mérite.

Je ne sais si vous avez connaissance de toutes les manœuvres qu'a faites votre hypocrite La Bletterie pour armer le gouvernement contre tous ceux qui ont trouvé sa traduction de Tacite ridicule. Vous devez, en ce cas, être puni plus sévèrement que personne. Au reste, s'il veut absolument qu'on m'enterre, je vous demande en grace de ne lui point donner ma place à l'académie. J'ai lu, dans une gazette suisse, que vous avez été présenté au roi danois avec une volée de phi-

losophes, tels que les Saurin, les Diderot, les Helvétius, les Duclos, les Marmontel, et que les Ribaudier n'en étaient pas.

Dites, je vous en prie, au premier secrétaire de Bélisaire, que son ouvrage est traduit en Russe, et qu'une partie du quinzième chapitre est de la façon de l'impératrice. On a prêché devant elle un sermon sur la tolérance qui mérite d'être connu, quand ce ne serait que pour le sujet. Dieu bénisse les Welches! ils viennent les derniers en tout.

On dit que vous avez enfin une salle de Vauxhall, mais que vous n'avez point encore de salle de *Magna Charta*.

Ayez la bonté, je vous en prie, de mettre *Marie de Médicis* au lieu de *Catherine de Médicis* à la page 285 du premier volume du *Siècle de Louis XIV*[1].

Ce beau siécle a eu ses sottises comme les autres, mais du moins il y avait de grands talents.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami, vous qui empêchez que ce siécle ne soit la chiasse du genre humain.

243. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de décembre.

Je suis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illustre maître, et je me sers d'un secrétaire pour vous répondre sur-le-champ. Je suis étonné que vous n'ayez point reçu une lettre que je vous ai écrite il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandais le triste état de

[1] Cette faute a été corrigée dans les éditions postérieures à 1768.

notre pauvre ami Damilaville, qui a cessé de vivre, ou plutôt de souffrir, le 13 de ce mois. Il y avait plus de trois semaines qu'il existait avec douleur, et presque sans connaissance, et sa mort n'est un malheur que pour ses amis. Il a été confessé sans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction sans s'en apercevoir.

Je vous disais aussi, dans la même lettre, que notre secrétaire Duclos, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avait chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ouvrage, que vous lui avez envoyé. Il est mieux à présent, mais encore bien faible; et il m'a chargé de vous réitérer ses remerciements, et de vous dire que l'académie recevrait avec grand plaisir l'exemplaire que vous lui destinez.

Je vous félicite d'avoir eu M. de Rochefort dans votre solitude pendant quelques jours; c'est un très galant homme, fort instruit, et ami zélé de la philosophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a presque parlé que de vous dans la conversation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui: je vous assure qu'il aurait mieux aimé vous voir à Paris que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'académie des sciences, le jour qu'il est venu, un discours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contents; j'y ai parlé de la philosophie et des lettres avec la dignité convenable. Le roi m'en a remercié; mais les ennemis de la philosophie et des lettres ont fait la mine; je vous laisse à penser si je m'en soucie.

J'ignore les intrigues de La Bletterie, et je les méprise autant que sa traduction et sa personne. Je ne

vous mande rien de toutes les sottises qui se font et qui se disent ; vous les savez sans doute par d'autres, et sûrement vous en pensez comme moi. J'ai lu, il y a quelques jours, une brochure intitulée l'*A*, *B*, *C*[1] ; j'ai été charmé surtout de ce qu'on y dit sur la guerre et sur la liberté naturelle. Adieu, mon cher et ancien ami ; pensez quelquefois, dans votre retraite, à un confrère qui vous aime de tout son cœur, et qui vous embrasse de même.

244. — DE M. DE VOLTAIRE.

23 de décembre.

Nos lettres s'étaient croisées, mon très cher philosophe. Je regretterai Damilaville toute la vie. J'aimais l'intrépidité de son ame ; j'espérais qu'à la fin il viendrait partager ma retraite. Je ne savais pas qu'il fût marié et cocu. J'apprends avec étonnement qu'il était séparé de sa femme depuis douze ans. Il ne lui aura pas assurément laissé un gros douaire.

Provera e nuda vai, filosofia.

Si vous pouviez me faire lire votre discours prononcé devant le roi danois[2], vous me feriez un grand plaisir ; vous pourriez me le faire parvenir par Marin.

On dit qu'il y a un premier gentilhomme de la chambre non danoise qui a tenu un étrange discours. Je ne veux pas le croire, pour l'honneur de votre pays.

[1] Voyez tome XXXV, page 222.

[2] Ce discours est dans la *Correspondance de Grimm*, tome VI, page 214.

Croiriez-vous bien que le traducteur de Tacite m'a fait écrire par un homme très considérable, pour me reprocher de n'être pas encore enterré, et de trouver son style pincé et ridicule? Le croquant veut être de l'académie, je vous le recommande.

Mais qu'est-ce qu'un Linguet? pourquoi a-t-il fait une si longue réponse aux docteurs modernes? pourquoi n'a-t-il pas été aussi plaisant qu'il pouvait l'être? Il avait beau jeu, mais il n'a pas joué assez adroitement sa partie; il a de l'esprit pourtant, et a quelquefois la serre assez forte; mais il n'entend pas comme il faut le secret de rendre les gens parfaitement ridicules: c'est un don de la nature qu'il faut soigneusement cultiver; d'ailleurs rien n'est meilleur pour la santé. Si vous êtes encore enrhumé, servez-vous de cette recette, et vous vous en trouverez à merveille.

On dit que vous faites un grand diable d'ouvrage de géométrie; cela ne nuira point à votre gaieté; vous possédez tous les tons.

Que dites-vous de la collection des ouvrages de Leibnitz? ne trouvez-vous pas que cet homme était un charlatan et le gascon de l'Allemagne? mais Descartes était bien un autre charlatan. Adieu, vous qui n'êtes point un charlatan; je vous embrasse aussi tendrement qu'on peut embrasser un philosophe.

P. S. Vous sentez bien que l'*A*, *B*, *C* n'est pas de moi et ne peut en être; il serait même très cruel qu'il en fût: il est traduit de l'anglais par un avocat nommé Échiniac.

245. — DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

Mon cher philosophe, le démon de la discorde et de la calomnie souffle terriblement sur la littérature. Voyez ce qu'on a imprimé dans plusieurs journaux du mois de novembre : il est nécessaire que vous en soyez instruit ; je ne crois pas que ces journaux soient fort connus à Paris, mais ils le sont dans l'Europe.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la duchesse de Choiseul ont daigné m'écrire pour disculper La Bletterie? mais comment se justifiera-t-il, non seulement d'avoir traduit Tacite en style pincé, mais de n'avoir fait des notes que pour insulter tous les gens de lettres? Je ne parle pas de Linguet, qui s'est défendu un peu trop longuement : mais pourquoi désigner Marmontel dans le temps de la persécution qu'il essuyait? N'a-t-il pas désigné de la manière la plus outrageante le président Hénault, par ces paroles que vous trouverez page 235 du second tome? « Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude, c'est le sublime de nos prétendus historiens modernes ; cela leur tient lieu de génie et des talents historiques. »

Quoi! cet homme attaque tout le monde, et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragements! Est-ce pour l'éducation des enfants de France qu'il a publié son Tacite? Je sais certainement qu'il veut être de l'académie, et probablement il en sera.

Je crois connaître enfin le beau marquis qui[1] a peint le président Hénault et le petit-fils de Sha-Abbas d'un pinceau si rembruni et si dur; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage, dans lequel je suis moi-même maltraité? Il faut donc combattre jusqu'au dernier jour de sa vie; eh bien! combattons.

Avez-vous jamais lu *le Catéchumène*[2], une ode contre tous les rois dans la dernière guerre, une *Lettre au docteur Pansophe?* tout cela est de la même main. On a cru y reconnaître mon style. L'auteur n'a jamais eu l'honnêteté de détourner ces injustes soupçons; et moi, qui le connais parfaitement aussi bien que Marin, j'ai eu la discrétion de ne le jamais nommer. Je sais très bien quel est l'auteur du livre attribué à Fréret, et je lui garde une fidélité inviolable. Je sais qui a fait *le Christianisme dévoilé*, *le Despotisme oriental*, *Énoch et Élie*, etc., et je ne l'ai jamais dit. Par quelle fureur veut-on m'attribuer l'*A*, *B*, *C?* C'est un livre fait pour remettre le feu et le fer aux mains des assassins du chevalier de La Barre.

Je compte sur votre amitié, mon cher philosophe. Qu'elle soit mon bouclier contre la calomnie, et la consolation de mes derniers jours.

Je vous embrasse très tendrement.

[1] Il s'agit du marquis de Belestat, qu'on croit auteur de l'*Examen de l'histoire de Henri IV*, dont il a été question dans la lettre 234.

[2] Par M. Bordes.

246. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de janvier 1769.

Je ne suis plus enrhumé, mon cher maître; mais je me sers d'un scribe pour ménager mes yeux, qui sont très faibles aux lumières. Je vous envoie mon discours, puisque vous lui faites l'honneur de vouloir le lire. Je vous l'ai fait attendre quelques jours, et beaucoup plus long-temps qu'il ne mérite, parcequ'il était à courir le monde, et que je n'ai pu le ravoir qu'aujourd'hui; voulez-vous bien me le renvoyer sous l'enveloppe de Marin? Il n'est que trop vrai qu'un certain gentilhomme a tenu au roi de Danemarck le ridicule propos qu'on vous a dit. Vous verrez dans mon discours un petit mot de correction fraternelle pour ce gentilhomme, qui était présent, et qui, à ce que je crois, l'aura sentie; car je ne gâte pas ces messieurs. Vous voyez, mon cher ami, ce qui en arrive quand on les flatte: ils trouvent mauvais qu'on se moque des plats auteurs qu'ils protégent; on s'expose à de tels reproches quand on caresse ceux qui les font. La critique de Linguet aurait pu être meilleure et de meilleur goût; cependant, comme il a raison presque en tout, elle a beaucoup chagriné son maussade adversaire; la liste des phrases tirées de la traduction est bien ridicule, et peut-être aurait suffi.

Vous devez des regrets au pauvre Damilaville; il vous était bien attaché. Je savais qu'il était marié, mais non par lui, car il ne me disait rien de ses affaires. J'ai vu sa femme une seule fois, et, d'après cette

vue, je doute fort qu'il ait été cocu; mais ce qui me fâche le plus, c'est que cette vilaine mégère (car c'en était une) emporte tout le peu qu'il laisse, et qu'il ne restera pas même de quoi payer un excellent domestique qu'il avait.

Je n'ai point lu la collection des ouvrages de Leibnitz; je crois que c'est un fatras où il y a bien peu de choses à apprendre.

Il est vrai que j'ai donné cette année deux gros volumes in-4° de géométrie[1]; ce seront vraisemblablement les derniers.

Notre secrétaire, toujours convalescent et assez faible, vous fait mille compliments. Quant à l'*A*, *B*, *C*, personne n'ignore qu'il est en effet traduit de l'anglais par un avocat. *Vale et me ama.*

247. — DE M. DE VOLTAIRE.

13 de janvier.

Je vous renvoie, mon cher philosophe, votre chien danois; il est beau, bien fait, hardi, vigoureux, et vaut mieux que tous les petits chiens de manchon qui lèchent et qui jappent à Paris.

Votre discours est excellent; vous êtes presque le seul qui n'alliez jamais ni en-deçà ni en-delà de votre pensée. Je vous avertis que j'en ai tiré copie.

Le *Mercure* devient bon. Il y a des extraits de livres fort bien faits. Pourquoi n'y pas insérer ce discours, dont le public a besoin? La Bletterie a juré à son pro-

[1] *Opuscules mathématiques*, tomes IV et V. Ils ont été suivis de trois autres.

tecteur et à sa protectrice qu'il ne m'avait point eu en vue, et qu'il me permettait de ne me pas faire enterrer. Il dit aussi qu'il n'a point songé à Marmontel quand il a parlé de *Bélisaire*, ni au président Hénault quand il a dit que « la précision des dates est le sublime des historiens sans talents. » J'ai tourné le tout en plaisanterie.

A propos du président Hénault, le marquis de Belestat m'a écrit enfin qu'il était très fâché que j'eusse douté un moment que le portrait de Sha-Abbas et du président fussent de lui; qu'ils sont très ressemblants; que tout le monde est de son avis, et qu'il n'en démordra pas. J'ai envoyé sa lettre à notre ami Marin. On a fait trois éditions de ce petit ouvrage en province; car la province pense depuis quelques années. Il s'est fait un prodigieux changement, par exemple, dans le parlement de Toulouse; la moitié est devenue philosophe, et les vieilles têtes rongées de la teigne de la barbarie mourront bientôt.

Oui, sans doute, j'ai regretté Damilaville; il avait l'enthousiasme de Saint-Paul, et n'en avait ni l'extravagance ni la fourberie: c'était un homme nécessaire.

Oui, oui, l'*A*, *B*, *C* est d'un membre du parlement d'Angleterre, nommé Huet; parent de l'évêque d'Avranches, et connu par de pareils ouvrages. Le traducteur est un avocat nommé La Bastide; ils sont trois de ce nom-là: il est difficile qu'ils soient égorgés tous les trois par les assassins du chevalier de La Barre.

Vous n'avez point les bons livres à Paris: *le Militaire philosophe*, *les Doutes*, *l'Imposture sacerdotale*, *le Polissonisme dévoilé*. Il paraît tous les huit jours un

livre dans ce goût en Hollande. La *Riforma d'Italia*, qui n'est pourtant qu'une déclamation, a fait un prodigieux effet en Italie. Nous aurons bientôt de nouveaux cieux et une nouvelle terre, j'entends pour les honnêtes gens; car, pour la canaille, le plus sot ciel et la plus sotte terre est ce qu'il lui faut.

Je prends le ciel et la terre à témoin que je vous aime de tout mon cœur.

Pardieu, vous êtes bien injuste de me reprocher des ménagements pour gens puissants, que je n'ai connus jadis que pour gens aimables à qui j'ai les dernières obligations, et qui même m'ont défendu contre les monstres. En quoi puis-je me plaindre d'eux? est-ce parcequ'ils m'écrivent pour me jurer que La Bletterie jure qu'il n'a pas pensé à moi? Faudrait-il que je me brûlasse toujours les pattes pour tirer les marrons du feu? Ce sont les assassins que je ne ménage pas. Voyez comme ils sont fêtés tome I et tome IV du *Siècle*.

248. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 de janvier.

Vous aimez la raison et la liberté, mon cher et illustre confrère, et on ne peut guère aimer l'un sans l'autre. Eh bien! voilà un digne philosophe républicain que je vous présente, et qui parlera avec vous philosophie et liberté; c'est M. Jennings, chambellan du roi de Suède, homme du plus grand mérite et de la plus grande réputation dans sa patrie. Il est digne de vous connaître et par lui-même et par le cas qu'il fait de vos ouvrages, qui ont tant contribué à répan-

dre ces deux sentiments parmi ceux qui sont dignes de les éprouver. Il a d'ailleurs des compliments à vous faire de la part de la reine de Suède et du prince royal, qui protègent dans le nord la philosophie, si mal accueillie par les princes du midi. M. Jennings vous dira combien la raison fait de progrès en Suède sous ces heureux auspices. Les prêtres n'ont garde d'y faire comme le roi, et d'offrir aux peuples leur démission; ils craindraient d'être pris au mot. Adieu, mon cher et illustre confrère; continuez à combattre, comme vous faites, *pro aris et focis*. Pour moi, qui ai les mains liées par le despotisme ministériel et sacerdotal, je ne puis que faire comme Moïse, les lever au ciel pendant que vous combattez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

249. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

J'ai vu votre Suédois, mon cher ami; et quoique je ne reçoive plus personne, je l'ai accueilli comme un homme annoncé par vous méritait de l'être; c'est un de vos bons disciples. Que le bon Dieu nous en donne beaucoup de cette espèce! La vigne du Seigneur est cultivée partout; mais nous n'avons encore à Paris que du vin de Surène.

Vous devez vous consoler actuellement avec M. Turgot, que je crois à Paris; c'est un homme d'un rare mérite. Quelle différence de lui à un conseiller de grand'chambre! Il semble qu'il y ait des corps faits pour être les dépositaires de la barbarie, et pour com-

battre le sens commun. Le parlement commença son cercle d'imbécillité en confisquant, sous Louis XI, les premiers livres imprimés qu'on apporta d'Allemagne, en prenant les imprimeurs pour des sorciers : il a gravement condamné l'*Encyclopédie* et l'inoculation. Un jeune homme, qui serait devenu un excellent officier, a été martyrisé pour n'avoir pas ôté son chapeau, en temps de pluie, devant une procession de capucins. On doit m'envoyer son portrait; je le mettrai au chevet de mon lit, à côté de celui des Calas. Comment les hommes se laissent-ils gouverner par de tels monstres? Du moins je suis loin de la ville qui a vu la Saint-Barthélemi, et qui court au singe de Nicolet et au *Siége de Calais*.

Je suis devenu bien vieux et bien infirme; mais sachez que mes derniers jours seraient persécutés sans la personne à qui je ne puis reprocher autre chose, sinon de m'avoir assuré que La Bletterie n'avait pas pensé à moi. J'envoie *mon Testament*[1] à Marin pour vous le donner; il est dédié à Boileau. Je n'ai pas besoin d'un codicille pour vous dire que je vous aime autant que je vous estime et que je vous révère.

250. — DE M. DE VOLTAIRE

24 de mai.

Il y a long-temps que le vieux solitaire n'a écrit à son grand et très cher philosophe. On lui a mandé que vous vous chargiez d'embellir une nouvelle édition de l'*Encyclopédie* : voilà un travail de trois ou

[1] Tome XIII.

quatre ans. *Carpent ea poma nepotes* (VIRG., eg. IX).

Il est bon, mon aimable sage, que vous sachiez qu'un M. de La Bastide, l'un des enfants perdus de la philosophie, a fait à Genève le petit livre ci-joint, dans lequel il y a une lettre à vous adressée, lettre qui n'est pas peut-être un chef-d'œuvre d'éloquence, mais qui est un monument de liberté [1]. On débite hardiment ce livre dans Genève, et les prêtres de Baal n'osent parler. Il n'en est pas ainsi des prêtres savoyards. Le petit-fils de mon maçon, devenu évêque d'Annecy, n'a pas, comme vous savez, le mortier liant: c'est un drôle qui joint aux fureurs du fanatisme une friponnerie consommée, avec l'imbécillité d'un théologien né pour faire des cheminées ou pour les ramoner. Il a été porte-Dieu à Paris, décrété de prise de corps, ensuite vicaire, puis évêque. Ce scélérat a mis dans sa tête de faire de moi un martyr. Vous savez qu'il écrivit contre moi au roi l'année passée; mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il écrivit aussi au Pantalon-Rezzonico, et qu'il employa en même temps la plume d'un ex-jésuite nommé Nonotte. Il y eut un bref du pape dans lequel je suis très clairement désigné, de sorte que je fus à-la-fois exposé à une lettre de cachet et à une excommunication majeure; mais que peut la calomnie contre l'innocence? la faire brûler quelquefois, me direz-vous; oui, il y en a des exemples dans notre sainte et raisonnable religion: mais n'ayant pas la vocation du martyre, j'ai pris le parti de m'en tenir au rôle de confesseur, après avoir été fort singulièrement confessé.

[1] Elle est d'un avocat nommé Mallet. Cela va faire un beau bruit dans le tripot de Genève.

Or voyez, je vous prie, ce que c'est que les fraudes pieuses. Je reçois dans mon lit le saint viatique, que m'apporte mon curé devant tous les coqs de ma paroisse; je déclare, ayant Dieu dans ma bouche, que l'évêque d'Annecy est un calomniateur, et j'en passe acte par-devant notaire: voilà mon maçon d'Annecy furieux, désespéré comme un damné, menaçant mon bon curé, mon pieux confesseur, et mon notaire. Que font-ils? ils s'assemblent secrétement au bout de quinze jours, et ils dressent un acte dans lequel ils assurent par serment qu'ils m'ont entendu faire une profession de foi, non pas celle du Vicaire savoyard, mais celle de tous les curés de Savoie (elle est en effet du style d'un ramoneur). Ils envoient cet acte au maçon sans m'en rien dire, et viennent ensuite me conjurer de ne les point désavouer. Ils conviennent qu'ils ont fait un faux serment pour tirer leur épingle du jeu. Je leur remontre qu'ils se damnent, je leur donne pour boire, et ils sont contents.

Cependant ce polisson d'évêque, à qui je n'ai pas donné pour boire, jure toujours comme un diable qu'il me fera brûler dans ce monde-ci et dans l'autre. Je mets tout cela aux pieds de mon crucifix; et pour n'être point brûlé, je fais provision d'eau bénite. Il prétend m'accuser juridiquement d'avoir écrit deux livres brûlables, l'un qui est publiquement reconnu en Angleterre pour être de milord Bolingbroke; l'autre la *Théologie portative*[1], que vous connaissez, ouvrage,

[1] La *Théologie portative* est du baron d'Holbach; l'*Examen important de milord Bolingbroke* fait partie du tome XXXII de cette édition.

à mon gré, très plaisant, auquel je n'ai assurément nulle part, ouvrage que je serais très fâché d'avoir fait, et que je voudrais bien avoir été capable de faire.

Quoique cet énergumène soit Savoyard, et moi Français, cependant il peut me nuire beaucoup, et je ne puis que le rendre odieux et ridicule: ce n'est pas jouer à un jeu égal. Toutefois j'espère que je ne perdrai pas la partie; car heureusement nous sommes au dix-huitième siécle, et le marousle croit être au quatorzième. Vous avez encore à Paris des gens de ce temps-là; c'est sur quoi nous gémissons. Il est dur d'être borné aux gémissements; mais il faut au moins qu'ils se fassent entendre, et que les bœufs-tigres frémissent. On ne peut élever trop haut sa voix en faveur de l'innocence opprimée.

On dit que nous aurons bientôt des choses très curieuses qui pourront faire beaucoup de bien, et auxquelles il faudra que tous les gens de lettres s'intéressent; j'entends les gens de lettres qui méritent ce nom. Vous, qui êtes à leur tête, mon cher ami, priez Dieu que le diable soit écrasé, et mettez, autant que la prudence le permet, votre puissante main à ce très saint œuvre. Je vous embrasse bien tendrement, et je ne me console point de finir ma vie sans vous revoir.

251. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

Mon très cher philosophe, je crois connaître beaucoup M. de Schomberg, quoique je ne l'aie jamais vu; je sais que c'est un homme de tous les pays, qui aime

la vérité, et qui la dit hardiment. S'il passe dans mes déserts, il faut qu'il regarde ma maison comme la sienne, il en sera le maître; j'aurai l'honneur de le voir dans les moments de liberté que mes souffrances continuelles pourront me donner. C'est ainsi qu'en usaient avec moi les philosophes espagnols duc de Villa-Hermosa et comte de Mora. Un être véritablement pensant me console de ma vieillesse, de mes maladies, des fripons, et des sots. Vous n'avez pu recevoir encore, par M. de Rochefort, un paquet que je lui donnai pour vous, il y a environ trois semaines; il contient un petit livre d'un jeune homme nommé La Bastide, et dans ce livre étrange il y a une plus étrange lettre que vous adresse un citoyen de Genève. L'auteur vous y prie de vouloir bien établir le déisme sur les ruines de la superstition. Il s'imagine qu'un citoyen de Paris, quand il est supérieur par son esprit à sa nation, peut changer sa nation. Il ne sait pas qu'un capucin prêchant à Saint-Roch a plus de crédit sur le peuple que tous les gens de bon sens n'en auront jamais. Il ne sait pas que les philosophes ne sont faits que pour être persécutés par les cuistres et par les sous-tyrans.

Le marquis d'Argence de Dirac, et non pas le prétendu marquis d'Argens Boyer, n'a pas trop bien fait d'imprimer la lettre à M. le comte de Périgord; mais il faut que vous sachiez que Patouillet est l'archevêque d'Auch. Son archevêché vaut cinquante mille écus de rente, et par conséquent lui donne un très grand crédit dans la province, tout imbécile qu'il est. Il avait donné un mandement scandaleux quand son voisin,

le marquis d'Argence, écrivit cette lettre. Ce fut Patouillet qui aida à faire contre moi ce mandement, qui fut brûlé par le parlement de Bordeaux et par celui de Toulouse, ainsi qu'une lettre du grand Pompignan, évêque du Puy. Vous ne savez pas, vous autres Parisiens, combien de cuistres en mitre, en robe, en bonnet carré, se sont ligués dans les provinces contre le sens commun. Ce Nonotte, dont le nom seul est un ridicule, est un prédicateur fanatique, un monstre capable de tout. Il écrivit lettre sur lettre au pape Rezzonico contre moi, et en obtint un bref que j'ai entre les mains. L'évêque d'Annecy, soi-disant prince de Genève, cousin germain du maçon qui bâtit actuellement ma grange, a voulu non seulement me damner dans l'autre monde, mais me perdre dans celui-ci. Il m'a calomnié auprès du roi; il a conjuré sa majesté très chrétienne de me chasser de la terre que je défriche; il a employé contre moi sa truelle, sa croix, sa crosse, sa plume, et tout l'excès de son absurde méchanceté. C'est le calomniateur le plus bête qui soit dans l'Église de Dieu. Je n'ai pu le chasser d'Annecy comme les Génevois ont chassé ses prédécesseurs de Genève, parceque je n'ai pas douze mille hommes à mon service. Je n'ai pu combattre l'excès de son insolence et de sa bêtise qu'avec les armes défensives dont je me suis servi. Je n'ai fait que ce qui m'a été conseillé par deux avocats, et par un magistrat très accrédité du parlement de Dijon, dans le ressort duquel je suis. En un mot, on ne me traitera pas comme le chevalier de La Barre. J'ai agi en citoyen, en sujet du roi, qui doit être de la religion de son prince, et je braverai les

scélérats persécuteurs jusqu'à mon dernier moment.

Je vous ai demandé, mon cher ami, mon cher philosophe, si vous travaillez en effet à la nouvelle *Encyclopédie.* Les éditeurs de Paris ont paru craindre un rival dans un apostat italien nommé Felice. Cest un polisson plus imposteur encore qu'apostat, qui demeure dans un cloaque du pays de Vaud. Ce fripon, qui a été prêtre autrefois, et qui en était digne, qui ne sait ni le français ni l'italien, prétend qu'il a quatre mille souscriptions, et il n'en a pas une seule; il veut tromper Panckoucke. J'ai peur que la librairie ne soit devenue un brigandage; pour la philosophie, elle n'est qu'une esclave. Vous êtes né avec le génie le plus mâle et le plus ferme; mais vous n'êtes libre qu'avec vos amis, quand les portes sont fermées.

Nous avons heureusement un chancelier[1] plein d'esprit, de raison, et d'indulgence; c'est un trésor que Dieu nous a envoyé dans nos malheurs. Il faudrait qu'il s'en rapportât à M. Marin pour les affaires de la librairie; il peut rendre beaucoup de services à la littérature. Il faudrait que Marin fût un jour de l'académie, et qu'il succédât à quelque cuistre à rabat pour purifier la place.

Je vous renvoie à la lettre que M. de Rochefort doit vous rendre, pour que vous soyez instruit des petites friponneries ecclésiastiques qui sont en usage depuis plus de dix-sept cents ans.

Adieu, mon cher philosophe; je secoue la fange dont je suis entouré, et je me lave dans les eaux

[1] Le chancelier Maupeou II, nommé le 16 septembre 1768, sur la démission de son père.

d'Hippocrène pour vous embrasser avec des mains pures.

252. — DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

Mon cher philosophe, je vous envoie la copie d'une lettre que je suis obligé d'écrire à l'auteur du *Mercure*. Je vois que cette *Histoire du Parlement*, qu'on m'impute, est la suite de ce petit écrit qui parut, il y a dix-huit mois, sous le nom du marquis de Belestat, et qui fit tant de peine au président Hénault. C'est le même style ; mais je ne dois accuser personne, je dois me borner à me justifier. Il me paraît absurde de m'attribuer un ouvrage dans lequel il y a deux ou trois morceaux qui ne peuvent être tirés que d'un greffe poudreux, où je n'ai assurément pas mis le pied ; mais la calomnie n'y regarde pas de si près.

Je vous demande en grace d'employer toute votre éloquence et tous vos amis pour détruire un bruit encore plus dangereux que ridicule. Ma pauvre santé n'avait pas besoin de cette secousse. Je me recommande à votre amitié.

J'attends M. de Schomberg. Il voyage comme Ulysse, qui va voir des ombres. Mon ombre vous embrasse de tout son cœur.

253. — DE M. DE VOLTAIRE.

Ce 23 de juillet.

La Providence fait toujours du bien à ses serviteurs, mon cher philosophe. J'ai beaucoup souffert pour la

bonne cause; j'ai été confesseur, confessé, et presque martyr; mais le dieu de miséricorde m'a envoyé un ange consolateur. Quoique cet envoyé soit du métier des exterminateurs, c'est un des plus aimables hommes du monde: vous me l'aviez bien dit, il y en a peu dans la milice céleste qui lui soient comparables.

Je voudrais qu'il m'eût pris par le peu de chevenx qui me restent, comme Habacuc, et qu'il m'eût transporté vers vous. Comme j'irai bientôt dans l'autre séjour de la gloire, je serais très fâché d'en aller prendre possession sans vous avoir embrassé; mais je vous promets mes prières et mes bénédictions.

Il faut que je vous dise un mot de cette *Histoire du Parlement* qu'on m'attribue: voici ce que j'en sais très certainement. Des *Recherches sur l'histoire de France* ayant été volées à bonne intention, on les a fait imprimer avec des erreurs et des sottises. C'est une chose très désagréable, et sur laquelle il n'y a d'autre parti à prendre que celui de souffrir et se taire

L'ombre du chevalier de La Barre apparut ces jours passés à un homme de votre connaissance; il lui dit,

> Heu, fuge crudeles terras, fuge littus *iniquum.*
>
> VIRG., Æn., III.

Notre ami lui répondit,

> . . . . Sed contrà audentior *ibo.*
>
> Ibid., VI.

Il faudrait avoir établi une ville de philosophes comme Tycho-Brahé fonda Uranembourg. Par quelle fatalité est-il plus aisé de rassembler des laboureurs et des vignerons que des gens qui pensent! Quoi qu'il en

soit, je m'unis de loin à vous dans votre charité philosophique, dans le saint amour de la vérité, et dans l'horreur des cagots.

O mes philosophes! il faudrait marcher serrés comme la phalange macédonienne; elle ne fut vaincue que parcequ'elle combattit dispersée. Ma consolation est que vous m'aimiez un peu; moi, je vous aime beaucoup, et de toutes mes forces.

254. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 d'auguste.

Mon cher et illustre confrère, quelque scrupule que je me fasse de troubler votre solitude, je ne puis me dispenser de recommander à vos bontés M. Maty, qui vous remettra cette lettre; c'est le fils d'un homme de mérite que vous connaissez sûrement, au moins de réputation, et qui a long-temps travaillé à un très bon ouvrage périodique intitulé *Journal britannique.* Le fils est digne de son père, et digne d'être connu et bien reçu de vous. Il a l'esprit très cultivé, et, ce qui vaut encore mieux, très droit et très juste, et surtout une franchise et une philosophie qui vous plairont. Je ne lui compte pas pour un mérite le desir qu'il a de vous connaître; car c'est un mérite trop banal. M. de Schomberg est revenu de chez vous, pénétré de la réception que vous lui avez faite, et enchanté de votre personne. Je ne doute pas que M. Maty n'en revienne avec les mêmes sentiments.

On ne parle plus, ce me semble, de l'*Histoire du Parlement*, et il me semble que la fureur de vous l'at-

tribuer est calmée; ainsi je crois que vous devez être tranquille à cet égard. On se plaint de plusieurs inexactitudes, qui vraisemblablement sont des fautes d'impression. Par exemple, à la page 182, on dit que Coligni avait été assassiné avant la Saint-Barthélemi par Montrevel; c'est Maurevert, comme le disent le président Hénault et beaucoup d'autres. Je ne vous parle point des autres critiques, qui au fond ne vous intéressent guère, et sont d'ailleurs très peu de chose. Adieu, mon cher et ancien ami; je voudrais bien avoir une santé qui me permît d'aller vous embrasser; je vis pourtant toujours dans cette espérance.

En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur, en esprit et en Lucrèce. *Vale et me ama.*

255. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'auguste.

De cent brochures qu'on m'a envoyées, mon très cher philosophe, voici la seule qui m'a paru mériter vos regards. Personne n'imaginait que Saul-Paul et Nicolas Malebranche approchassent du spinosisme; c'est à vous d'en juger. Il faut que Benoît Spinosa ait été un esprit bien conciliant; car je vois que tout le monde retombe malgré soi dans les idées de ce mauvais juif. Dites-moi, je vous en prie, votre avis sur cette petite brochure.

J'ai aussi à vous consulter sur un point de jurisprudence. Un gros cultivateur, nommé Martin, d'un village du Barrois, ressortissant au parlement de Paris, est accusé d'avoir assassiné un de ses voisins. Le juge

confronte les souliers de Martin avec les traces des pas auprès de la maison du mort. On trouve en effet que les vestiges des pas conviennent à peu près aux souliers; sur cette admirable preuve, Martin est condamné à la roue; il est roué, et le lendemain le véritable meurtrier est découvert. Je raconterai cette aventure au chevalier de La Barre, dès que j'aurai l'honneur de le voir, ce qui arrivera dans peu.

A propos, le cuistre d'Annecy voulait m'intenter un procès criminel: il y a encore de belles ames dans le monde.

Dites beaucoup de bien des *Guèbres*[1], je vous en prie; criez bien fort: il faut qu'on les joue, cela est important pour la bonne cause. Je vous embrasse tendrement. Adieu; mes respects au diable, car c'est lui qui gouverne le monde.

256. — DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 15 d'auguste.

J'ai reçu, mon cher maître, le petit *Tout en Dieu*[2], et je vous prie d'en remercier pour moi votre ami, premièrement de ce qu'il a bien voulu songer à moi, et ensuite du fonds de raison qui me paraît être dans sa doctrine. Il y a bien long-temps que je suis persuadé que Jean Scot, Malebranche, et tous ces rêveurs, ou ne savaient pas ce qu'ils étaient, ou étaient réellement spinosistes, et qu'à l'égard de Spinosa, ou toute

[1] Tragédie de Voltaire.

[2] *Commentaire sur Malebranche*, ouvrage de Voltaire, publié en 1769. Voyez tome XXXI, page 201.

sa métaphysique ne signifie rien, ou elle signifie que la matière est la seule chose existante, et que c'est dans elle qu'il faut chercher ou supposer la raison de tout. Je sais que ce sentiment est abominable, mais du moins il s'entend, et c'est quelque chose en philosophie que de savoir au moins ce qu'on veut dire, quand on ne sait pas ce qu'on doit dire. Votre ami suppose à tort, ce me semble, que dans l'opinion des métaphysiciens orthodoxes il n'y a point chez les bêtes de principe distingué de la matière : c'était la folie de Descartes, et j'avoue même que s'il a été sur ce point le plus fort des philosophes, c'est parcequ'il était le plus conséquent, et qu'il voyait bien l'inconvénient effroyable, pour ce que vous savez, d'admettre dans les bêtes une ame intelligente. Mais la prétention contraire est si absurde qu'on est aujourd'hui forcé d'y renoncer dans les écoles, au risque de se tirer comme on peut des objections. Vous trouverez dans le tome V de mes *Mélanges de philosophie*, page 131, une petite diatribe à ce sujet, qui, je crois, ne vous déplaira pas, ce qui peut-être vous fera dire après l'avoir lue, *Latet anguis in herbâ.*

L'argument de votre ami sur l'inutilité des organes des sens, s'il faut autre chose que les sens même pour voir, pour entendre, et pour toucher, etc., me paraît péremptoire; mais cet argument même me paraît s'étendre tout naturellement à exclure toute autre cause de nos sensations et de nos idées que les organes mêmes qui les produisent, et, si je ne me trompe, c'est en effet l'intention de l'auteur. A foi et à serment, je ne trouve dans toutes ces ténèbres métaphysiques de parti rai-

sonnable que le scepticisme; je n'ai d'idée distincte, et encore moins d'idée complète, ni de la matière ni d'autre chose; et en vérité quand je me perds dans mes réflexions à ce sujet, ce qui m'arrive toutes les fois que j'y pense, je suis tenté de croire que tout ce que nous voyons n'est qu'un phénomène qui n'a rien hors de nous de semblable à ce que nous imaginons, et j'en reviens toujours à la question du roi indien, « Pourquoi y a-t-il quelque chose? » car c'est là en effet le plus surprenant.

L'histoire exécrable que vous me faites du nouveau jugement rendu par la Tournelle me fait demander, Pourquoi y a-t-il des monstres aussi absurdes et aussi atroces? Mais êtes-vous bien sûr de ce fait? pourriez-vous m'en donner la date précise? J'en ai parlé à un conseiller au parlement, vrai philosophe, nommé M. du Séjour; il m'a assuré que ce jugement n'était pas rendu par la tournelle actuelle, dont il est un des membres, et où, par parenthèse, il a souvent empêché bien des atrocités. Il m'a promis de s'en informer. Donnez-moi, de votre côté, les lumières que vous pourrez sur ce sujet, car il importe que cette horreur soit connue, et je ne m'y épargnerai pas.

Pendant que nous sommes tous deux de mauvaise humeur, j'ai envie de vous apprendre, pour vous ragaillardir, que j'avais proposé cette année à l'académie française pour le sujet du prix de poésie, *Les progrès de la raison sous le règne de Louis XV*; que cette proposition avait passé après de grands débats; que même quelques uns de nos prêtres, car nous en avons de raisonnables, y avaient accédé, mais que d'autres s'y

sont montrés si opposés, que, dans la crainte de quelques protestations et de quelque éclat de leur part, nous avons été obligés de renoncer à ce sujet, et d'en proposer un trivial, qui prête plus à la déclamation qu'à la philosophie. *Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.* Qu'en dites-vous, mon cher maître?

257. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

Martin était un cultivateur établi à Bleurville, village du Barrois, bailliage de la Marche, chargé d'une nombreuse famille. On assassina, il y a deux ans et huit mois, un homme sur le grand chemin auprès du village de Bleurville. Un praticien ayant remarqué sur le même chemin, entre la maison de Martin et le lieu où s'était commis le meurtre, une empreinte de soulier, on saisit Martin sur cet indice, on lui confronta ses souliers, qui cadraient assez avec les traces, et on lui donna la question. Après ce préliminaire, il parut un témoin qui avait vu le meurtrier s'enfuir; le témoin dépose, on lui amène Martin; il dit qu'il ne reconnaît pas Martin pour le meurtrier; Martin s'écrie, « Dieu « soit béni! en voilà un qui ne m'a pas reconnu. »

Le juge, fort mauvais logicien, interpréte ainsi ces paroles, « Dieu soit béni! j'ai commis l'assassinat, et « je n'ai pas été reconnu par le témoin. »

Le juge, assisté de quelques gradués du village, condamne Martin à la roue, sur une amphibologie. Le procès est envoyé à la Tournelle de Paris; le jugement est confirmé; Martin est exécuté dans son village.

Quand on l'étendit sur la croix de Saint-André, il demanda permission au bailli et au bourreau de lever les bras au ciel pour l'attester de son innocence, ne pouvant se faire entendre de la multitude. On lui fit cette grace, après quoi on lui brisa les bras, les cuisses, et les jambes, et on le laissa expirer sur la roue.

Le 26 juillet de cette année, un scélérat ayant été exécuté dans le voisinage, déclara juridiquement, avant de mourir, que c'était lui qui avait commis l'assassinat pour lequel Martin avait été roué. Cependant le petit bien de ce père de famille innocent est confisqué et détruit; la famille est dispersée depuis trois ans, et ne sait peut-être pas que l'on a reconnu enfin l'innocence de son père.

Voilà ce qu'on mande de Neufchâteau en Lorraine; deux lettres consécutives confirment cet événement.

Que voulez-vous que je fasse, mon cher philosophe? *Villars ne peut pas être partout.* Je ne peux que lever les mains au ciel comme Martin, et prendre Dieu à témoin de toutes les horreurs qui se passent dans son œuvre de la création. Je suis assez embarrassé avec la famille Sirven. Les filles sont encore dans mon voisinage. J'ai envoyé le père à Toulouse; son innocence est démontrée comme une proposition d'Euclide. La crasse ignorance d'un médecin de village, et l'ignorance encore plus crasse d'un juge subalterne, jointe à la crasse du fanatisme, ont fait condamner la famille entière, errante depuis six ans, ruinée, et vivant d'aumônes.

Enfin j'espère que le parlement de Toulouse se fera un honneur et un devoir de montrer à l'Europe qu'il

n'est pas toujours séduit par les apparences, et qu'il est digne du ministère dont il est chargé. Cette affaire me donne plus de soins et d'inquiétudes que n'en peut supporter un vieux malade; mais je ne lâcherai prise que quand je serai mort, car je suis têtu.

Heureusement on a fait, depuis environ dix ans, dans ce parlement, des recrues de jeunes gens qui ont beaucoup d'esprit, qui ont bien lu, et qui pensent comme vous.

Je ne suis pas étonné que votre projet sur les progrès de la raison ait échoué. Croyez-vous que les rivaux du maréchal de Saxe eussent trouvé bon qu'il eût fait soutenir une thèse en leur présence sur les progrès de son art militaire?

J'ai vu le fils du docteur Maty;

Dignus, dignus est intrare
In nostro *philosophico* corpore.

Je viens de retrouver dans mes paperasses une lettre de la main de Locke, écrite la veille de sa mort à mylady Péterborough; elle est d'un philosophe aimable.

Les affaires des Turcs vont mal. Je voudrais bien que ces marauds-là fussent chassés du pays de Périclès et de Platon: il est vrai qu'ils ne sont pas persécuteurs, mais ils sont abrutisseurs. Dieu nous défasse des uns et des autres!

Tandis que je suis en train de faire des souhaits, je demande la permission au révérend père Hayer de faire des vœux pour qu'il n'y ait plus de récollets au Capitole. Les Scipion et les Cicéron y figureraient un peu mieux à mon avis. Tantôt je pleure, tantôt je ris

sur le genre humain. Pour vous, mon cher ami, vous riez toujours, par conséquent vous êtes plus sage que moi.

A propos, savez-vous que l'aventure du chevalier de La Barre a été jugée abominable par les cent quarante députés de la Russie pour la confection des lois? Je crois qu'on en parlera dans le code comme d'un monument de la plus horrible barbarie, et qu'elle sera long-temps citée dans toute l'Europe, à la honte éternelle de notre nation.

258. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 15 d'octobre.

J'ai reçu, mon cher et illustre confrère, en arrivant de la campagne, les tristes éclaircissements que vous m'avez envoyés sur l'aventure abominable du pauvre Martin. Ses juges, dignes de martin-bâton, sont actuellement allés voir leurs dindons, auxquels ils ressemblent. Dès que la Saint-Martin, qui fait égorger tant de dindons à deux pieds avec plumes, aura ramené les dindons à deux pieds sans plumes, je vous promets de tirer cette affaire au clair, et de couvrir ces marauds de l'opprobre qu'ils méritent. J'en ai déjà parlé à quelques uns de *messieurs*, qui sont actuellement de la chambre des vacations; ils prétendent qu'ils ne savent ce que c'est, car ils n'enragent point pour mentir. Ils viennent de condamner un assassin de Mont-Rouge à être roué dans *la place la plus convenable* du village; cela rappelle le bourreau d'armée qui était de Beauvais, et qui fesait des excuses à un maraudeur

pendu, son compatriote, de ce qu'il n'aurait pas *autant de commodités*, étant pendu à un arbre, qu'à une potence. Cette place, *la plus convenable* pour rouer un homme, doit être mise à côté *des coups de bâton* donnés à un crucifix, dont il était parlé dans le bel arrêt du malheureux chevalier de La Barre. Je suis charmé que cette canaille parlementaire soit traitée comme elle le mérite dans le code de lois de la Russie; et que les Tartares apprennent aux Welches à être humains.

Avez-vous entendu parler d'une petite drôlerie sur nosseigneurs du parlement, intitulée *Michaut et Michel?* Je ne sais qui en est l'auteur [1], ni s'il est à Paris; mais s'il avait envie d'y venir, je lui dirais en ami,

Occursare capro, cornu ferit ille, caveto.

Je ne sais pas si le parlement de Toulouse rendra justice au pauvre Sirven; je le souhaite pour son honneur (j'entends pour celui du parlement.) A propos de Sirven, Damilaville avait un pauvre domestique qui l'a logé pendant long-temps, et à qui son maître avait promis de lui procurer pour cette bonne œuvre quelque gratification dont il a besoin, étant chargé de famille. Madame Denis m'a promis de vous en parler. Elle vous dira d'ailleurs que nous continuons, comme de raison, à la cour et à la ville, à dire et à faire beaucoup de sottises; mais elle ne vous dira sûrement pas assez combien je vous aime et vous regrette, et combien j'aurais de desir de vous embrasser encore une fois. En attendant, je vous embrasse en esprit et en ame, de toutes mes forces, et de tout mon cœur.

[1] C'était Turgot.

P. S. J'espérais un peu de l'infant duc de Parme, attendu la bonne éducation qu'il a eue; mais où il n'y a point d'ame, l'éducation n'a rien à faire. J'apprends que ce prince passe la journée à voir des moines, et que sa femme, Autrichienne et superstitieuse, sera la maîtresse. O pauvre philosophie! que deviendrez-vous! Il faut cependant tenir bon et combattre jusqu'à la fin.

Fesons notre devoir, et laissons faire aux dieux [1].

259. — DE M. DE VOLTAIRE.

28 d'octobre.

Madame Denis, mon très cher et très grand philosophe, m'apporte votre lettre du 15. J'aurais encore mieux aimé causer avec vous à Paris; mais le triste état où je suis ne m'a pas permis de voyager, et je crois entre nous que ni *messieurs* ni les révérends pères n'auront plus désormais de querelle avec moi.

Soyez très sûr que l'histoire de Martin est dans la plus exacte vérité. Martin fut condamné, il y a environ trois ans, à Paris, comme je vous l'ai mandé. Les annales du pays ne m'ont point encore annoncé la date de sa mort, mais je vous ai mandé celle de la déclaration que fit le coupable de l'innocence de Martin. On a rassemblé la pauvre famille dispersée. On fait un mémoire actuellement en sa faveur. Je suis bien sûr que vous ne me citerez pas, mais il est bien étrange

[1] Voltaire a dit (*Rome sauvée*, acte I, scène VI):

Fesons notre devoir, les dieux feront le reste.

qu'on craigne d'être cité quand il s'agit de secourir une malheureuse famille qui demande justice de la mort abominable de son père. . . . .

Madame Denis m'a parlé d'une piéce de vers intitulée *Michaut, ou Michon et Michelle;* elle dit que c'est une piéce satirique contre des conseillers au parlement, mais qu'elle ne l'a pas vue. Elle ajoute qu'on a la fureur de me l'attribuer. Je suis si malade que je ne puis me livrer à une juste colère; ces infames calomnies m'empêcheraient de venir à Paris, quand même j'aurais la force de soutenir la vie qu'on y méne, et qui ne me plaît point du tout.

Vous savez peut-être que Panckoucke m'a proposé de travailler à la partie littéraire du *Supplément de l'Encyclopédie*. Je m'en chargerai avec grand plaisir, si la nature m'en donne le temps et la force; j'ai même des matériaux assez curieux. Il se vante que vous travaillez à tout ce qui regarde les mathématiques et la physique. Comment ferez-vous quand il faudra combattre les molécules organiques, les générations sans germe, et les anguilles de blé ergoté? Laissera-t-on subsister dans l'*Encyclopédie* les exclamations, *O mon cher ami Rousseau?* déshonorera-t-on un livre utile par de pareilles pauvretés? laissera-t-on subsister cent articles qui ne sont que des déclamations insipides? et n'êtes vous pas honteux de voir tant de fange à côté de votre or pur? . . . .

Je vous demanderais aussi de retrancher un petit mot, à la fin d'un article, concernant Maupertuis. Il n'est pas bien sûr qu'il eût raison, mais il est très sûr qu'il a été fou et persécuteur. Madame Denis m'a bien

étonné en m'apprenant le déplorable état où se sont trouvées les affaires de Damilaville à sa mort. Je plains beaucoup son pauvre domestique. Permettez que je vous adresse ce petit billet qui me coûte beaucoup plus de peine à écrire qu'il ne coûte d'argent; car à peine puis-je à présent me servir de ma main.

Si je puis travailler à la partie littéraire, il faudra toujours que je dicte.

Vous m'avez fait un vrai plaisir en réduisant dans plus d'un article l'infini à sa juste valeur.

Je vous prie, mon cher philosophe, de me mander si, dans mille cas, les diagonales des rectangles ne sont pas aussi incommensurables que les diagonales des carrés. C'est une fantaisie de malade.

Voici une chose plus intéressante. Grimm assure que l'empereur est des nôtres; cela est heureux, car la duchesse de Parme, sa sœur, est contre nous.

> Sæpe, premente deo, fert deus alter opem.
>
> OVID., Trist.

Fers mihi opem, quand vous m'écrivez. Ce n'est pas seulement parceque je vous regarde comme le premier écrivain du siècle, mais parceque je vous aime de tout mon cœur.

260. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 9 de novembre.

Que béni soit l'homme de Dieu, mon très cher et très illustre maître, qui travaille à un mémoire pour la famille de ce malheureux! J'espère que ce mémoire

ne sera pas déshonoré par la mauvaise rhétorique du palais, comme l'ont été ceux de Calas. J'attends qu'un de mes amis et de mes confrères à l'académie des sciences, M. Dionis du Séjour, homme vertueux et éclairé, quoique conseiller de la cour, soit de retour de la campagne, pour tirer au clair cette histoire abominable, qui doit achever de couvrir de honte ces juges du dixième siécle, bien indignes de vivre au dix-huitième siécle, à moins que ce ne soit pour y être traités comme ils ont traité Martin.

Je n'ai point vu cette piéce de vers intitulée *Michaut et Michel.* On dit que les deux héros sont Michel de Saint-Fargeau et Michault de Montaron de Montblin, deux fanatiques du parlement, bien connus pour tels. Si la piéce est bonne, comme on le dit, je souhaite qu'elle soit publique, et que l'auteur ne se fasse pas connaître; je ne manquerai pas au reste d'assurer, et c'est la vérité, que vous n'y avez aucune part. Il est sûr que la piéce existe, mais elle est peu connue.

J'ai promis à Panckoucke de lui donner quelques additions pour les articles de mathématiques et pour quelques uns de physique. Les molécules organiques et les anguilles de Needham ont rapport à l'article *Génération*, qui n'est pas de ma partie. Du reste je ne crois pas plus à ces sornettes que vous. Quant aux déclamations et autres sottises qui déshonorent l'*Encyclopédie*, on fera bien de les supprimer; mais je ne m'en mêlerai pas, ayant déclaré que je ne voulais point être éditeur. Je me fais d'avance un grand plaisir de lire vos articles de belles-lettres.

Je ne sais plus ce que j'ai dit de Maupertuis; ce que

je sais, c'est qu'il faut que je ne l'aie pas trop flatté, car il était mécontent, et nous étions très froids ensemble quand il est mort.

Je donnerai au domestique de Damilaville, qui doit être à la campagne, le billet que vous m'envoyez pour lui; c'est une œuvre de charité et de justice. Son pauvre maître est mort banqueroutier.

Oui, sans doute, il y a une infinité de cas où la diagonale d'un rectangle est aussi incommensurable aux côtés que la diagonale du carré; ce cas est même bien plus fréquent que celui de la commensurabilité.

Je ne sais si l'empereur est des nôtres, mais je m'accoutumerai difficilement à ne pas voir la maison d'Autriche avec un vernis de superstition.

> . . . . Timeo Danaos et dona ferentes.
>
> VIRG., Æn., II.

Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

261. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de décembre.

Je vous dois, mon cher et illustre maître, des remerciements pour la tragédie des *Guèbres*, que j'ai reçue il y a quelque temps de votre part. Je souhaiterais fort que cette pièce pût être représentée; elle achèverait peut-être, sur les esprits des Welches, l'ouvrage que la tragédie de *Mahomet* avait déjà commencé, celui d'inspirer l'horreur de l'intolérance et du fanatisme; mais trop de gens, mon cher philosophe,

sont intéressés à empêcher le progrès de la raison. Toutes les fois qu'on veut aujourd'hui rendre ridicules ou odieux des prêtres, de quelque secte que ce soit, les nôtres regardent au-dedans d'eux-mêmes, et se disent, en grinçant les dents :

. . . . Mutato nomine, de *me*
Fabula narratur.
HOR., lib. I, sat. I.

Quant à la préface de cette tragédie, je suis depuis long-temps entièrement de votre avis sur *Athalie*. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de versification, et comme une très belle tragédie de collège. Je n'y trouve ni action ni intérêt; on ne s'y soucie de personne, ni d'Athalie, qui est une méchante carogne, ni de Joad, qui est un prêtre insolent, séditieux, et fanatique; ni de Joas même, que Racine a eu la maladresse de faire entrevoir en deux endroits comme un méchant garnement futur. Je suis persuadé que les idées de religion dont nous sommes imbus dès l'enfance contribuent, sans que nous nous en apercevions, au peu d'intérêt qui soutient cette pièce; et que, si on changeait les noms, et que Joad fût un prêtre de Jupiter ou d'Isis, et Athalie une reine de Perse ou d'Égypte, cette pièce serait bien froide au théâtre. D'ailleurs à quoi sert toute cette prophétie de Joad qu'à faire languir l'action, qui n'est pas déjà trop animée? Je crois en général (et je vais peut-être dire un blasphème) que c'est plutôt l'art de la versification que celui du théâtre qu'il faut apprendre chez Racine. J'en connais à qui je donnerais un plus grand éloge, mais ils n'ont pas l'honneur d'être morts.

On dit que vous êtes malade, mon cher ami; et on ajoute que vous avez du chagrin pour une cause qui me paraît bien juste. Je ne saurais croire que cette cause soit réelle; si par malheur elle l'était, elle me rappellerait la belle tirade de la péroraison *pro Milone*, qui commence par ces mots, *Hiccine vir patriæ natus*, etc.

Le contrôleur-général est, dit-on, bien embarrassé pour trouver de l'argent; Dieu le père n'en trouverait pas. Hippocrate, Esculape, et toute l'école de médecine, ne rétabliraient pas un malade qui se donnerait tous les jours, à dîner et à souper, une indigestion. Ce sera le cas de la France, tant qu'on n'y connaîtra pas l'économie. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur. Mes respects à madame Denis.

262. — DE M. DE VOLTAIRE.

12 de janvier 1770.

Premièrement, mon cher philosophe, il faut que je vous dise que j'ai vu, il y a quelque temps, une annonce intitulée *Supplément à l'Encyclopédie*, etc. Ce plan ou programme, appelé *Prospectus,* comme si nous manquions de mots français, commence ainsi :

« Des libraires associés avaient projeté de refondre « entièrement l'immense *Dictionnaire de l'Encyclopédie*, et d'en faire un ouvrage nouveau; mais on leur « a représenté, etc. »

Il manquait à cet édit la formule, *car tel est notre plaisir*. Vous avez enrichi les libraires, et vous voyez qu'ils n'en sont pas plus modestes.

Il y a quelqu'un qui fait, dit-on, un petit supplément[1] pour se réjouir; mais il ne fera aucune représentation à ces messieurs.

J'ai lu un petit *Avis aux gens de lettres*, par M. de Falbaire, auteur de *l'Honnête criminel;* il ne traite pas ces despotes (j'entends les libraires) avec tout le respect possible.

Je ne sais où en est actuellement l'affaire de Luneau de Boisjermain; j'imagine qu'elle s'en ira en fumée, comme toutes les affaires qui traînent.

Je sais à présent qui vous a récité des vers sur Michon ou Michaut; je sais qui vous a dit qu'ils étaient de moi. Il n'est point du tout honnête qu'Achille ait voulu combattre sous les armes de Patrocle. Heureusement il est assez sage pour n'avoir point lâché son ouvrage dans le monde; mais je ne dois pas être content du procédé. Je lui pardonne à condition qu'il assommera le bœuf-tigre quand il le rencontrera; mais je ne lui pardonne qu'à cette condition.

Je m'aperçois que je passe ma vie à pardonner; mais ce n'est pas à vous, qui êtes mon vrai philosophe, et qui remplissez tous les devoirs de la société. Vos théorèmes sur cet article sont aussi bons que sur tout le reste.

Est-il vrai que l'abbé Alary soit encore plus vieux et plus mal que moi? je l'en défie, car je n'en puis plus.

L'oncle et la nièce vous embrassent de tout leur cœur.

[1] Il s'agit des *Questions sur l'Encyclopédie*, qui ont été refondues dans le *Dictionnaire philosophique*. Voyez, dans le tome XXXVI, l'*Avertissement des éditeurs de Kehl*.

263. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de janvier.

Mon cher confrère, mon cher maître, mon cher ami, je vous prie d'en croire mon tendre attachement pour vous; soyez sûr qu'on ne vous a pas dit vrai sur la personne qu'on a accusée auprès de vous. Il est vrai qu'un de vos amis et des miens me dit, il y a environ trois ou quatre mois, avoir entendu quelques morceaux d'un poème intitulé *Michaut et Michel;* mais il ne m'en dit pas un seul vers, et n'ajouta absolument rien qui pût me faire connaître ou même me faire soupçonner l'auteur. Il est d'ailleurs trop de vos amis pour qu'il puisse jamais avoir à se reprocher la moindre imprudence à votre égard, à plus forte raison l'ombre même de la calomnie. Personne ne vous rend justice avec plus de connaissance, et j'ajoute avec plus de courage; il vous en a donné des preuves publiques dans cette capitale des Welches, où ceux mêmes qui courent en foule à vos pièces de théâtre n'osent encore vous donner la place que vous méritez, et on peut dire de lui, « Repertus erat qui efferret « quæ omnes animo agitabant. »

A cette occasion, je veux vous faire part de ce que je pensais, il y a quelques jours, en lisant vos vers, et en les comparant à ceux de Despréaux et de Racine. Je pensais donc qu'en lisant Despréaux on *conclut* et on *sent* que ses vers lui ont coûté; qu'en lisant Racine, on le *conclut* sans le *sentir*, et qu'en vous lisant on ne le *conclut* ni ne le *sent;* et je *concluais*, moi,

que j'aimerais mieux être vous que les deux autres.

Je n'ai point lu le *Plan* ou *Prospectus* des *Suppléments à l'Encyclopédie*. L'impertinence des libraires ne m'étonne pas; j'en dirai pourtant un mot à Panckoucke; et je vous invite aussi à lui faire sur ce sujet une petite correction fraternelle ou magistrale.

Je crois que l'affaire de Luneau de Boisjermain s'en ira en fumée. On voudrait bien, je crois, donner gain de cause aux libraires; mais on craint un peu le cri des gens de lettres, et c'est quelque chose que ce cri retienne un peu les gens en place.

Avez-vous lu un ouvrage intitulé *Dialogue sur le commerce des blés*[1]? il excite ici une grande fermentation. Cet ouvrage pourrait être de meilleur goût à certains égards; mais il me paraît plein d'esprit et de philosophie. Je voudrais seulement que l'auteur fût moins favorable au despotisme; car, depuis les premiers commis jusqu'aux libraires, j'ai presque autant d'aversion que vous pour les despotes.

Nous avons bien des confrères qui menacent ruine, l'abbé Alary, le président Hénault, Paradis de Moncrif, qui sera bientôt Moncrif de paradis. Ne vous avisez pas d'être leur compagnon de voyage; vous n'êtes pas fait pour cette compagnie; attendez plutôt que nous partions ensemble: pour peu que vous soyez pressé, je crois que je ne vous ferai pas attendre: j'ai des étourdissements et un affaiblissement de tête qui m'annoncent le détraquement de la machine. Je vais essayer de vivre en bête pendant trois ou quatre mois; car je ne connais de remède que le régime et le repos.

[1] Par l'abbé Galiani.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de toute mon ame. Quand je me verrai prêt à mourir, je vous manderai, si je puis, le jour que j'aurai retenu ma place au coche.

264. — DE M. DE VOLTAIRE.

31 de janvier.

Rétablissez votre santé, mon très cher philosophe; j'en connais tout le prix, quoique je n'en aie jamais eu, *porrò unum est necessarium;* et, sans ce nécessaire, adieu tout le plaisir, qui est plus nécessaire encore. Je me souviens que je n'ai pas répondu à une galanterie de votre part qui commençait par *sic ille vir:* soyez sûr que *vir ille* n'a jamais trempé dans l'infame complot dont vous avez entendu parler. Il n'est pas homme à demander ce que certaines personnes avaient imaginé de demander pour lui; mais il desirerait fort de vous embrasser et de causer avec vous.

Je vous avais bien dit que l'aventure de Martin était véritable. Le procureur-général travaille actuellement à réhabiliter sa mémoire; mais comment réhabilitera-t-on les Martins qui l'ont condamné? le pauvre homme a expiré sur la roue, et le tout par une méprise. Qu'on me dise à présent quel est l'homme qui est assuré de n'être pas roué!

Voici l'édit des libraires, tel que je l'ai reçu; c'est à vous à voir si vous l'enregistrerez. Pour moi, je déclare d'abord que je ne souffrirai pas que mon nom soit placé avant le vôtre et celui de M. Diderot dans un ouvrage qui est tout à vous deux. Je déclare ensuite

que mon nom ferait plus de tort que de bien à l'ouvrage, et ne manquerait pas de réveiller des ennemis qui croiraient trouver trop de liberté dans les articles les plus mesurés. Je déclare, de plus, qu'il faut rayer mon nom, pour l'intérêt même de l'entreprise.

Je déclare enfin que, si mes souffrances continuelles me permettent l'amusement du travail, je travaillerai sur un autre plan qui ne conviendra pas peut-être à la gravité d'un *Dictionnaire encyclopédique*.

Il vaut mieux d'ailleurs que je sois le panégyriste de cet ouvrage que si j'en étais le collaborateur.

Enfin ma dernière déclaration est que, si les entrepreneurs veulent glisser dans l'ouvrage quelques uns des articles auxquels je m'amuse, ils en seront les maîtres absolus, quand mes fantaisies auront paru. Alors ils pourront corriger, élaguer, retrancher, amplifier, supprimer tout ce que le public aura trouvé mauvais; je les en laisserai les maîtres.

Vous pourrez, mon très cher philosophe, faire part de ma résolution à qui vous jugerez à propos; tout ce que vous ferez sera bien fait: mais surtout portez-vous bien. Madame Denis vous fait ses compliments; nous vous embrassons tous deux de tout notre cœur.

265. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de février.

Que vous êtes heureux, mon cher et illustre maître, de pouvoir, à votre âge de soixante et seize ans, vous occuper encore plusieurs heures par jour! Pour moi, je suis obligé depuis six semaines de renoncer à toute

espèce de travail, grace à une faiblesse de tête qui me permet à peine de vous écrire. Elle me tourne presque autant qu'au nouveau contrôleur-général, dont vous aurez appris les belles opérations, et aux pauvres libraires de l'*Encyclopédie*, dont vous aurez appris la déconfiture. Je voudrais bien aller partager votre solitude; mais je ne puis, dans l'état où je suis, m'exposer à changer de place, quoique je ne me trouve pas trop bien à la mienne.

Vous n'êtes que trop bien informé de l'affaire de Martin; il est très vrai que le procureur-général travaille à réhabiliter sa mémoire: cela fera grand bien au pauvre roué et à sa malheureuse famille dispersée et sans pain. En vérité notre jurisprudence criminelle est le chef-d'œuvre de l'atrocité et de la bêtise. A propos, on dit que les Sirven ont été déclarés innocents au parlement de Toulouse; on ajoute que la tragédie des *Guèbres* a été ou doit être représentée sur le théâtre de cette ville. C'est ici le cas des poltrons révoltés, et on pourrait dire,

> Quid domini facient, audent cùm talia fures?
>
> VIRG., ecl. III.

Connaissez-vous le nouvel ouvrage de La Harpe [1], dont le sujet est une autre atrocité arrivée, il y a deux ans, dans un couvent de Paris, grace encore à l'humanité et à la sagesse de nos lois ecclésiastiques, bien dignes de figurer avec nos lois criminelles? Cet ouvrage me paraît bien supérieur à tout ce qu'il a fait

[1] *Mélanie*, drame de La Harpe. Voyez la *Correspondance générale*, année 1770.

jusqu'à présent, et pourrait bien lui ouvrir incessamment les portes de l'académie. Que dites-vous de la traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille? je doute que celle de Simon Le Franc soit meilleure. A propos de vers, je me console dans mon inaction en lisant les vôtres, et je persiste dans ce que je vous disais, il n'y a pas long-temps, que Despréaux me paraît forger très habilement les siens, ou, si vous voulez, les travailler fort bien au tour; Racine, les jeter parfaitement en moule; et vous, les créer.

Vous ne m'avez rien répondu sur ce que je vous ai mandé pour justifier un de vos plus zélés admirateurs accusé très injustement auprès de vous; aurais-je eu le malheur de ne vous pas détromper? vous pouvez cependant être bien sûr que je vous ai dit la pure vérité. Qu'est-ce qu'une madame Maron de Meilhonat qui vous a, dit-on, envoyé des vers charmants? serait-ce une descendante de Virgile Maron?

Vous faites donc l'*Encyclopédie* à vous tout seul? Vous avez bien raison de dire qu'on a employé trop de manœuvres à cet ouvrage, et qu'on y a trop mis de déclamations. En vérité on est bien bon d'en avoir tant de peur, et de ruiner par ce motif de pauvres libraires. C'est un habit d'arlequin, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe, et trop de haillons. Bonjour, mon cher et illustre maître; aimez-moi et portez-vous bien; mes respects à madame Denis. Le chevalier de La Tremblaye est en peine de savoir si vous avez reçu, il y a quelques mois, les remerciements qu'il vous a faits au sujet, je crois, de vos œuvres, que vous lui avez envoyées.

266. — DE M. DE VOLTAIRE

28 de février.

Je suis bien étonné et bien affligé, mon cher philosophe, de ne pas recevoir de vos nouvelles. Vous avez dû voir, par ma dernière lettre, que j'avais besoin des vôtres.

Panckoucke m'écrit son désastre. Il s'imagine qu'on fait une petite *Encyclopédie;* il se trompe, et je vous prie de le lui dire. On fait, par ordre alphabétique, un ouvrage[1] qui n'a rien de commun avec le *Dictionnaire encyclopédique*, et dans lequel on rend à cet ouvrage immense la justice qui lui est due. On y parle de vous comme vous méritez qu'on en parle; ce sont des médailles qu'on frappe à votre honneur.

Voilà de quoi il est question. Vous devriez bien donner signe de vie à ceux qui ne vivent que pour vous témoigner leur zéle.

La ville de Genève n'est plus socinienne, elle est iroquoise; on s'y égorge, on y assassine des femmes grosses, des vieillards de quatre-vingts ans; huit personnes ont été assassinées, quatre en sont mortes; tout est en combustion, tout est en arme, et ce n'est pourtant pas au nom du Seigneur.

Tout capucin que je suis, j'étends ma miséricorde jusque sur Genève; car vous savez peut-être que non seulement j'ai reçu mes lettres-patentes de frère Amatus de Lamballa, notre général, résidant à Rome; mais que je suis père temporel des capucins de mon

[1] Voyez ma note sur la lettre 262, page 136.

petit pays. Je vous donne ma malédiction si vous ne m'écrivez pas, et si vous ne me mandez pas ce que vous savez de l'assemblée du clergé.

Avez-vous lu *la Religieuse* de La Harpe?

† Frère V., capucin indigne.

267. — DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

Je commence à être dans le cas de notre pauvre Damilaville, mon cher philosophe, malgré mon cordon de saint François.

J'ai reçu votre lettre dans le temps même que je venais de me plaindre de vous; elle m'a bien consolé.

Vraiment je serai très satisfait, pourvu qu'on ne m'impute pas ce qui n'est pas de moi. Vous sentez bien que, dans les circonstances où je suis, une telle accusation me serait plus mortelle que la grosseur qui me vient à la gorge. Je m'en rapporte à votre prudence, et je suis persuadé que celui qui vous a confié son ouvrage le tiendra secret. Il ne servirait qu'à lui attirer la haine de deux cents personnes toujours très redoutables quand elles sont réunies : cela pourrait l'empêcher d'être de l'académie. Je l'aime, je l'estime, je suis son partisan le plus déclaré et le plus invariable; je compte sur son amitié. Les philosophes doivent se tenir serrés comme la phalange macédonienne.

Sirven va prendre ses premiers juges à partie au parlement de Toulouse. On l'y protége hautement; mais, ce qui vous surprendra, c'est que l'abbé Audra, parent et ami de l'abbé Morellet, docteur de Sorbonne

comme lui, professeur d'histoire à Toulouse, enseigne publiquement mon *Histoire générale*. Il a fait plus, il l'a fait imprimer à l'usage des colléges, avec privilége. Un vicaire l'a brûlée devant sa porte; le premier président l'a envoyé prendre par deux huissiers, et l'a menacé du cachot en pleine audience. Presque tout le parlement court aux leçons de l'abbé Audra. On ne reconnaît plus ce corps; la philosophie commence à expier le sang des Calas: quel plaisir pour un pauvre capucin comme moi!

Voici la première feuille d'un ouvrage qu'on imprime en Hollande; elle m'est tombée entre les mains. Je me flatte, mon très cher et très véritable philosophe, que vous m'en direz votre avis. Je vous embrasse en saint François et en saint Cucufin.

268. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de mars.

Nos lettres se sont croisées, mon cher et illustre maître. Vous avez dû voir par la mienne que si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est que depuis six semaines j'ai l'honneur d'être imbécile; plaignez-moi donc, et ne me grondez pas. Tous nos amis communs sont témoins de mon tendre attachement pour vous: aux sentiments de qui rendriez-vous justice, si vous ne la rendiez pas aux miens?

Je verrai Panckouke, et je le tranquilliserai, si cependant un pauvre diable, qui a cent mille écus en papier sous un hangar à la Bastille, peu têtre dûment tranquillisé. Je ne comprends pas, je vous l'avoue,

pourquoi on veut empêcher de répandre dans le royaume et en Europe quatre mille exemplaires de l'*Encyclopédie*, lorsqu'il y en a déjà quatre mille de distribués.

On s'égorge donc dans Genève, et, Dieu merci, ce n'est pas pour la consubstantialité ou consubstantiabilité du Verbe. A quoi pense l'orateur Vernet de ne pas faire comme ce philosophe dont parle Tacite, d'aller se mettre entre les deux armées, *bona pacis et belli mala disserens?* il y attraperait quelque coup de fusil ou de broche, et ce serait grand dommage.

Oui, vraiment, je sais que vous êtes devenu capucin, et je vous fais mon compliment sur cette nouvelle dignité séraphique. Ne vous avisez pas au moins de vous faire jésuite, surtout en Bretagne, car ils y sont actuellement très malmenés, et on vient de les en chasser pour prix des troubles qu'ils y excitent depuis trois à quatre ans. Le roi de Prusse me mande qu'il est le meilleur ami du cordelier pape [1], et que le successeur de Barjone le regarde, tout hérétique qu'il est, comme le soutien de sa garde prétorienne-ignatienne, que les autres majestés très chrétienne et très catholique voudraient lui faire chasser. Je ne doute point que le nouveau sujet de frère Amatus de Lamballa ne devienne bientôt aussi le meilleur ami de frère Ganganelli. Si vous allez jamais lui baiser les pieds et servir sa messe, avertissez-moi, je vous prie, car je veux au moins l'aller sonner.

On est bien plus occupé en ce moment du contrôleur-général [2] et de ses opérations (vraiment chirur-

[1] Clément XIV. — [2] L'abbé Terray.

gicales) que de l'assemblée du clergé. Je ne doute point que cette assemblée ne se passe, comme toutes les autres, à payer, à clabauder, et à se faire moquer d'elle. Quand on aura son argent, on lui dira comme Harpagon, « Nous n'avons que faire de vos écritures[1]; » et tout le monde s'en ira content.

Oui, j'ai lu *la Religieuse* de La Harpe, et je trouve qu'il n'a rien fait qui en approche. Ne pensez-vous pas de même? Adieu, mon cher et illustre ami; croyez que je suis et serai toujours *tuus ex animo*.

Que dites-vous des *Géorgiques* de l'abbé Delille et du livre de l'abbé Galiani?

269. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Nos lettres vont toujours se croisant, mon cher et illustre confrère. J'ai reçu le cahier[2] que vous m'avez envoyé. Je suis touché, comme je le dois, de votre confiance, et je vous envoie, puisque vous le voulez, mes petites observations.

Page 7. Ce n'est point à la tête du troisième volume de l'*Encyclopédie*, mais à la tête du septième, que se trouve l'éloge de Dumarsais.

Page 8. Je crois cette digression déplacée pour plusieurs raisons : 1° parceque les secours dont il s'agit, si je suis bien instruit, ont été très modiques, et, si je ne me trompe, pour une seule personne, et de plus accordés de mauvaise grace, et en déclarant qu'on

[1] *L'Avare*, acte V, scène VI.

[2] Des *Questions sur l'Encyclopédie*. Voyez ma note page 136.

n'aime point les gens de lettres ni les philosophes; c'est en effet ce qu'on a prouvé en plus d'une occasion; 2° parceque je crois qu'un homme en place, qui aide les gens de lettres du *bien de l'état*, pense et agit plus noblement pour elles et pour l'état que celui qui leur donne des secours de son propre bien, surtout s'ils sont donnés comme je viens de le dire; 3° parceque je crains que ces éloges, donnés dès le commencement d'un dictionnaire dans un article qui ne les amène pas, et à propos de la voyelle *A*, ne paraissent de l'adulation, et ne préviennent le lecteur contre un ouvrage d'ailleurs excellent.

Page 9. Les remarques sur l'orthographe de *françois* sont très justes; mais on ferait peut-être bien d'ajouter que *français* ne représente guère mieux la prononciation, et qu'on devrait écrire *francès*, comme *procès*. C'est un autre abus de notre écriture que cet emploi d'*ai* pour *è*.

Page 12. Les *hiatus* sont sans doute un défaut en général; mais 1° il y a des hiatus à chaque moment au milieu des mots, et ces hiatus ne choquent point; croit-on qu'*ilia*, intestins, soit plus choquant qu'*il y a* dans notre langue? 2° Ne devrait-on pas dire que c'est une puérilité et souvent un défaut contraire à la simplicité et à la naïveté du style que le soin minutieux d'éviter des hiatus dans la prose, comme le pratique l'abbé de La Bletterie? Cicéron se moque, dans son *Orator*, de l'historien Théopompe, qui s'étoit trop occupé de ce soin ridicule. Il me semble qu'au mot *hiatus* ou *bâillement* on pourrait faire à ce sujet un article plein de goût. 3° Notre poésie même me paraît ridi-

cule sur ce point; on rejette, *J'ai vu mon père immolé à mes yeux*, et on admet, *J'ai vu ma mère immolée à mes yeux*, quoique l'*hiatus* du second vers soit beaucoup plus rude. 4° Il *a Antoine* en aversion n'est point proprement le concours de deux *a*, parceque *an* est une voyelle nasale très différente de *a*. 5° Pourquoi est-ce un défaut qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre; qu'importe qu'on y emploie une seule lettre ou plusieurs? le seul défaut, c'est l'identité de la préposition *à* et du verbe *a*.

Page 13. Vers la fin, ne faut-il pas dire, *Vous voyez très rarement dans Virgile une voyelle suivie du mot commençant* PAR LA MÊME *voyelle?* car rien n'est plus commun, ce me semble, dans Virgile et dans tous les poëtes, qu'une rencontre de *deux voyelles différentes*. D'ailleurs il y a, ce me semble, dans Virgile, et assez fréquemment, des élisions encore plus rudes que *arma amens*, comme *multùm ille et terris*, etc., et mille autres semblables. Voilà bien du bavardage dont j'aurais dû me dispenser, en songeant au proverbe *Ne sus Minervam*. L'auteur devrait bien consoler mon imbécillité (qui dure toujours), en m'envoyant la suite de l'ouvrage, si elle lui tombe entre les mains. J'embrasse de tout mon cœur mon illustre et respectable confrère, et je lui fais mon compliment sur le succès de Sirven, dont l'humanité lui est uniquement redevable. J'ai reçu, il y a quelque temps, par l'abbé Audra lui-même, l'*Histoire générale abrégée*, et je lui en ai écrit une lettre de remerciements, de félicitation, et d'encouragement.

270. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 de mars.

Mon cher philosophe, mon cher ami, vous êtes assurément fort modeste, car vous traitez bien mal vos panégyristes, qui n'ont entrepris cet ouvrage que pour vous rendre hommage.

Si l'imprimeur a mis 3 pour 7, cela se corrigera aisément.

Vous avez toujours sur le bout du nez un certain homme. Le contrôleur-général vient de me prendre deux cent mille francs, seul bien libre que j'avais, et dont je pusse disposer; de sorte que, s'il ne me les rend point, je n'ai pas de quoi récompenser mes domestiques après ma mort. L'autre, au contraire, m'a accordé sur-le-champ toutes les graces que je lui ai demandées, places, argent, honneurs, et je ne lui ai jamais rien demandé pour moi. Vous devriez me mépriser, si je ne l'aimais pas.

Il me paraît que *français* doit avoir la préférence sur *francès:* 1° parceque dans plusieurs livres nouveaux on emploie *français* et non pas *francès;* 2° parcequ'on doit écrire je *fais*, tu *fais*, il *fait*, et non pas je *fès*, tu *fès*, il *fèt;* 3° parceque la diphthongue *ai* indique bien plus sûrement la prononciation qu'un accent qu'on peut mettre de travers, qu'on peut oublier, et que les provinciaux prononcent toujours mal.

4° Parceque la diphthongue *ai* a bien plus d'analogie avec tous les mots où elle est employée;

5° Parcequ'elle montre mieux l'étymologie. Je *fais*,

facio; je plais, placeo; je tais, taceo. Vous voyez qu'il y a toujours un *a* dans le latin.

Je fais une grande différence entre les bâillements des voyelles au milieu des mots et les bâillements entre les mots, parceque les syllabes d'un mot se prononcent tout de suite, et qu'on doit très souvent, dans le discours soutenu, séparer un peu les mots les uns des autres.

Je fais encore une grande différence entre le concours des voyelles et le heurtement des voyelles. *Il y a* long-temps que je vous aime: cet *il y a* est fort doux; *il alla à Arles* est un heurtement affreux.

Nous avons voyelle qui entre et voyelle qui n'entre point. Je dirais hardiment dans une comédie de bas comique, *Il y a plus d'un mois que je ne vous ai vu.*

Je n'aime point un verbe en monosyllabes. Nos barbares de Welches ont fait *il a* d'*habet.*

L'abbé Audra a à Toulouse, un, etc.

J'avoue qu'il y a un peu d'arbitraire dans mon euphonie; chacun a l'oreille faite comme il peut.

Un *e* ne me paraît point choquer un *e*, comme *a* choque un *a*.

Immolée à mon père n'écorche point mon oreille, parceque les deux *e* font une syllabe longue. *Immolé à mon père* m'écorche, parcequ'*e* est bref. Je peux avoir tort en voyelles et en consonnes; mais je crois que si les vers des quatre *Saisons* et de *la Religieuse*[1] flattent mon oreille, et si tant d'autres vers la déchirent, c'est que MM. de Saint-Lambert et de La Harpe ont senti comme je sens.

[1] *Les Saisons*, de Saint-Lambert, et *Mélanie*, de La Harpe.

Je vous demande très humblement pardon de toutes ces pauvretés; elles sont au-dessous de vous, je le sais bien; il ne faut pas parler d'a b c à Newton. J'espère qu'il y aura quelques articles plus amusants pour votre imbécillité. Vous êtes imbécile, à ce que je vois, comme Archimède et Tacite, quand ils étaient las de travailler.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de Saint-Lambert. Madame Denis et moi nous vous embrassons de tout notre cœur. V.

Voici une affaire qui n'est pas de grammaire: je vous prie instamment d'en conférer avec M. Duclos.

Vous me demandez ce que je pense de *la Religieuse*, des *Géorgiques*, et de *l'Exportation des blés*.

Je dis anathème à quiconque ne pleurera pas en lisant *la Religieuse*;

A quiconque ne rira pas des facéties de Galiani, lequel pourrait bien avoir raison sous le masque;

Et à quiconque ne sera pas charmé de voir *Virgile* traduit mot à mot avec élégance.

Puisque je suis en train d'excommunier, et que c'est mon droit, en qualité de capucin, j'excommunie aussi les gens sans goût et sans connaissance de la campagne, qui n'aiment pas les quatre *Saisons* de M. de Saint-Lambert.

Bonsoir, mon cher philosophe; je suis bien malade; mais je prends cela *de la part d'où ça vient*.

Mémoire sur lequel M. Duclos est prié de dire son avis, et d'agir selon son cœur et sa prudence.

Le sieur Royou, avocat au parlement de Rennes, me mande de Londres, où il est réfugié, que le nommé Fréron, ayant épousé sa sœur depuis trois ans, a dissipé sa dot en débauches, et fait coucher sa femme sur la paille, qu'il la maltraite indignement, etc.

Qu'étant venu à Paris pour y mettre ordre, Fréron l'a accusé d'un commerce secret avec M. de La Chalotais, et a obtenu une lettre de cachet contre lui; que Fréron a conduit lui-même les archers dans son auberge, et lui a fait mettre les fers aux pieds et aux mains. *N. B.* Fréron tenait le bout de la chaîne.

Que par un hasard singulier, le sieur Royou s'est échappé de sa prison; que Fréron a servi, pendant six mois, d'espion à Rennes; qu'il a depuis été espion de la police, et que c'est la seule chose qui l'a soutenu.

Qu'on peut s'informer de toutes les particularités de cette affaire au sieur Royou, père du déposant, lequel demeure à Quimper-Corentin; à M. Dupont, conseiller au parlement de Rennes; à M. Duparc, professeur royal en droit français à Rennes; à M. Chapelier, doyen des avocats à Rennes.

La personne à qui le fugitif s'est adressé ne fera rien sans que M. Duclos ait pris des informations, qu'il ait donné son avis, et accordé sa protection au sieur Royou.

271. – DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 26 de mars.

Mon cher et illustre ami, je pourrais vous dire comme Agrippine,

> Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.
>
> RACINE, Britannicus, act. I, sc. I.

Je sais que la personne dont vous me parlez fait profession de haine pour la philosophie et les lettres; je ne sais pas non plus si l'état a plus à s'en louer que la philosophie; mais je lui reconnais des qualités très louables, et je sais qu'en particulier vous avez à vous en louer beaucoup. Je trouve seulement que son éloge eût été mieux placé dans cent autres endroits du *Dictionnaire*, qu'il ne l'est à la première page, et à propos de la lettre *A*. A l'égard du contrôleur-général, que Dieu absolve! il me fait aussi perdre à moi environ cinq à six cents livres, et c'est le denier de la veuve. Jusqu'à présent nous voyons comment il sait prendre; le temps nous fera voir comment il saura payer. Tout mis en balance, la personne que vous louez me paraît en effet la plus louable de ses semblables; vous en avez loué d'autres qui assurément le méritaient moins, et dont vous n'avez pas eu depuis à vous louer beaucoup.

A l'égard de notre petite controverse poétique et grammaticale, je conviens d'abord que *françois* est absurde, et que *français* est plus raisonnable; mais pourquoi employer deux lettres *ai* pour marquer un

son simple comme celui de l'*e* dans *procès?* La raison de l'étymologie me paraît faible, car il y a mille autres mots où l'orthographe fait faux bond à l'étymologie, et avec raison, parceque la première régle, et la seule raisonnable, est d'écrire comme on prononce : les Italiens nous en donnent l'exemple, et nous devrions le suivre.

Mon oreille est assurément la très humble servante de la vôtre; mais *immolée à mes yeux* me paraît plus dur qu'*immolé à mes yeux*, par la raison même que vous apportez du contraire, celle de la prolongation de la voyelle. Croyez-vous d'ailleurs que *la hauteur, un héros, tout le camp ennemi*,

> Disperse tout son camp à l'aspect de Jéhu.
>
> RACINE, Athalie, act. I, sc. I.

et mille autres heurtements semblables, ne soient pas plus écorchants qu'une simple rencontre de voyelles que nos régles interdisent? Ces régles vous paraissent-elles bien conséquentes? Je conviens qu'il *alla à Arles* est affreux; mais je voudrais qu'on ne fît pas plus de grace aux autres heurtements que j'ai cités, et qui me paraissent comme ces grands seigneurs qui ne se font respecter qu'à force de morgue.

Vous ne savez donc pas que notre secrétaire Duclos est absent depuis trois semaines? On prétend qu'il est allé négocier avec M. de La Chalotais; on assure même que sa négociation n'a pas réussi : je n'en sais pas plus là-dessus que le public, qui pourrait bien n'en rien savoir. Dès que Duclos sera de retour, je lui donnerai votre mémoire; au reste je vous avertis que l'homme

qui bat sa femme et qui est espion de la police est protégé au-delà de tout ce que vous pouvez croire, et que la personne de France la plus respectable après le maître lui a sauvé, en dernier lieu, le For-Lévêque, ou Fort-l'Évêque, qu'il avait mérité, pour je ne sais quelle impertinence nouvelle.

Priez Dieu pour l'ame de l'archidiacre Trublet, mort à Saint-Malo le 14, après avoir porté l'aumusse pendant quatre ans avec grande édification. Son *Journal chrétien* a dû lui faire ouvrir les deux battants du paradis. J'espère que nous aurons Saint-Lambert à sa place, et qu'il pourra nous consoler de cette perte.

Priez Dieu surtout, mon cher ami, pour ma pauvre tête; car je n'en ai plus; il ne me reste qu'un cœur pour vous aimer, et une plume pour vous le dire.

272. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 12 d'avril.

M. Duclos est arrivé, il y a dix ou douze jours, mon cher et illustre maître. Je n'ai rien eu de plus pressé que de lui donner le mémoire sur le sieur Royou. Il m'a demandé un peu de temps pour faire des informations; et c'est ce qui a retardé tant soit peu la réponse que je vous dois à ce sujet. Il s'est donc informé à différentes personnes de Bretagne, qui sont à Paris, et qui lui ont toutes assuré que ce Royou est à la vérité un homme de beaucoup d'esprit, mais un très mauvais sujet. On a dû écrire, il y a quelques jours, en Bretagne, pour avoir plus de détails, et on attend la réponse, dont je ne manquerai pas de vous faire

part. En attendant, M. Duclos, qui me charge de vous faire mille compliments et remerciements de votre confiance, vous exhorte à aller, comme on dit, bride en main, et à ne pas vous intéresser pour ce Royou, avant que de savoir s'il en est digne.

Vous n'ignorez pas, sans doute, que notre confrère était allé à Saintes, pour négocier avec M. de La Chalotais, qui n'a voulu entendre à rien, et qui ne demande qu'à être jugé et à retourner à ses fonctions. Voilà l'affaire de M. le duc d'Aiguillon entamée; elle pourrait devenir très sérieuse, mais elle pourrait bien aussi n'aboutir à rien, comme il n'arrive que trop dans ce drôle de pays.

Le libraire Panckoucke, qui voit toujours ses cent mille écus en l'air, par la déconfiture de l'*Encyclopédie*, se propose d'aller incessamment vous rendre ses hommages. C'est un honnête garçon dont je crois que vous serez content, quoiqu'il ait fait, pendant quelque temps, comme vous le lui avez dit, la litière de maître Aliboron, qui même lui doit encore beaucoup d'argent.

Nous attendons de belles fêtes qui seront, à ce qu'on dit, magnifiques; en attendant, nous n'avons pas le sol ou le sou; nous danserons bien, et nous rirons tant bien que mal; mais nous mourrons de faim. Quant à moi, j'ai toujours assez peu d'envie de rire, attendu mon imbécillité, qui continue; mais cette imbécillité ne m'empêchera pas de vous chérir et de vous honorer comme je le dois.

273. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 d'avril.

Il n'y a pas d'apparence, mon cher philosophe, mon cher ami, que ce soit à Voltaire vivant; ce sera à Voltaire mourant, car je n'en puis plus; et depuis quelques jours je sens que je suis au bout de mon écheveau. Je me regarde, dans votre entreprise illustre, comme votre prête-nom. On veut dresser un monument contre le fanatisme, contre la persécution; c'était vous, c'était Diderot qu'il fallait mettre là; je me tiens pierre d'attente.

N'allez pas au reste y mettre une barbe de capucin; car tout capucin que je suis, je n'en porte point la barbe.

Il ne serait pas mal que Frédéric se mît au rang des souscripteurs; cela épargnerait de l'argent à des gens de lettres trop généreux qui n'en ont guère. Il me doit cette réparation, et vous êtes le seul qui soyez à portée de lui proposer cette bonne œuvre philosophique. Il vous a envoyé sans doute le petit ouvrage qu'il a composé en dernier lieu, dans le goût de Marc-Aurèle, pendant qu'il avait la goutte: cela sent encore plus son Frédéric que son Marc-Aurèle.

Je vous suis très obligé de l'article de M. Duclos. Je vous supplie de l'en bien remercier: il est clair, par ce nom même d'Audouer, qui est actuellement en fuite, qu'il y a beaucoup de turpitude dans cette affaire. On m'assure que Fréron jouait alors le rôle d'espion à Rennes, et qu'il l'est à Paris; voilà la source cachée

de la protection qu'il obtient. L'anecdote de la chaîne, dont maître Aliboron tenait le bout, est curieuse, et tout-à-fait digne de ceux qui protégent ce maraud. Il est plaisant que certain libraire ait l'honneur d'être lié avec vous et avec M. Diderot, après avoir imprimé tant de sottises atroces contre vous deux dans les ordures de ce folliculaire. Il a eu même la bêtise d'imaginer d'en faire une édition nouvelle par souscription: l'excès de ce ridicule l'a couvert de honte. J'ai peur qu'il ne fasse une mauvaise fin.

Il est vrai que les feuilles de maître Aliboron eurent d'abord un cours prodigieux, et furent l'école de tous les petits provinciaux; mais cela est tombé au fond de la bourbe du fleuve de l'oubli avec les ouvrages extravagants de Jean-Jacques, qui vaut pourtant beaucoup mieux que lui.

Adieu, mon digne et illustre ami; et si mon mal de poitrine augmente, adieu pour toujours.

274. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de mai.

C'est M. Pigalle qui vous remettra lui-même cette lettre, mon cher et illustre maître. Vous savez déjà pourquoi il vient à Ferney, et vous le recevrez comme Virgile aurait reçu Phidias, si Phidias avait vécu du temps de Virgile, et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus illustre de leurs compatriotes. Avec quel tendre respect la postérité n'aurait-elle pas vu un pareil monument, s'il avait pu exister? Elle aura, mon cher et illustre maî-

tre, le même sentiment pour le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'avez plus de visage à offrir à M. Pigalle; le génie, tant qu'il respire, a toujours un visage que le génie, son confrère, sait bien trouver; et M. Pigalle prendra, dans les deux escarboucles dont la nature vous a fait des yeux, le feu dont il animera ceux de votre statue. Je ne saurais vous dire, mon cher et respectable confrère, combien M. Pigalle est flatté du choix qui a été fait de lui pour ériger ce monument à votre gloire, à la sienne, et à celle de la nation française. Ce sentiment seul le rend aussi digne de votre amitié, qu'il l'est déjà de votre estime. C'est le plus célèbre de nos artistes qui vient, avec enthousiasme, pour transmettre aux siècles futurs la physionomie et l'ame de l'homme le plus célèbre de notre siècle; et, ce qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éterniser sur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. Avec tant de titres pour être bien reçu, M. Pigalle n'a pas besoin de recommandation; cependant il a desiré que je lui donnasse pour vous une lettre dont il est si fort en droit de se passer; mais ce desir même est une preuve de sa modestie, et par conséquent un nouveau titre pour lui auprès de vous. Adieu, mon cher et illustre et ancien ami; renvoyez-nous M. Pigalle le plus tôt que vous pourrez; car nous sommes pressés de jouir de son ouvrage. Je ne vous dis rien de moi, sinon que je suis toujours imbécile; mais cet imbécile vous aimera, vous respectera, et vous admirera tant qu'il lui restera quelque faible étincelle de ce bon ou mauvais présent

appelé *raison*, que la nature nous a fait. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Un très grand nombre de gens de lettres a déjà contribué, et un plus grand nombre a promis d'imiter leur exemple. M. le maréchal de Richelieu et plusieurs personnes de la cour ont contribué aussi; M. le duc de Choiseul et beaucoup d'autres promettent de s'y joindre. Je ne doute pas que plus d'un prince étranger n'en fît autant, si vos compatriotes n'étaient jaloux d'être seuls; cependant ils feraient volontiers à votre gloire le sacrifice de leur délicatesse. Adieu, adieu.

275. — DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 8 de juin.

Mon cher et illustre confrère, cette lettre vous sera remise par M. Panckoucke, que vous connaissez depuis long-temps, et dont vous m'avez souvent parlé, dans vos lettres, avec estime et avec intérêt. J'espère que cet intérêt augmentera encore, s'il est possible, par celui que je prends à M. Panckoucke, et par la connaissance que vous aurez de l'honnêteté de son caractère, et des sentiments de respect et d'attachement dont il est rempli pour vous. Il va à Genève pour des affaires qui l'intéressent, et je l'ai assuré que vous ne lui refuseriez pas vos bontés et vos conseils. Il vous contera tous les malheurs qu'a essuyés l'infortunée *Encyclopédie*, et le besoin qu'elle a que les honnêtes gens et les philosophes fassent un bataillon carré pour la soutenir. J'espère qu'il m'appren-

dra en quel état est l'ouvrage que vous avez entrepris, et qui sera si utile à la perfection du nôtre. Je vous recommande le Suisse de Félice et ses coopérateurs, au nombre desquels sont quelques polissons d'écrivailleurs français qui prétendent, à ce qu'on dit, élever autel contre autel. A en juger par les programmes ou prospectus qu'ils ont publiés, ce sera de la besogne bien faite; et je ne doute pas que cette société de gens de lettres, soi-disant, ne renferme plusieurs Suisses de porte nouvellement arrivés de Zug ou d'Underwald. Quoi qu'il en soit, mon cher et illustre maître, je vous demande vos bontés et votre amitié pour M. Panckoucke; et j'espère que quand vous l'aurez vu, vous l'en trouverez digne, et que ma recommandation lui deviendra tout-à-fait inutile. Je vous embrasse de tout mon cœur.

276. — DE M. DE VOLTAIRE.

11 de juin.

Mon cher ami, mon cher philosophe, êtes-vous toujours bien imbécile à la manière de Locke et de Newton? Prêtez-moi un peu de votre bêtise, j'en ai grand besoin. On dit que vous nous donnez pour confrère monsieur l'archevêque de Toulouse, qui passe pour une bête de votre façon, très bien disciplinée par vous. Savez-vous quand les bêtes d'une autre espèce cesseront d'être assemblées? cela est assez important pour ce pauvre Panckoucke.

Répondez, je vous prie, à une autre question.

Le roi de Prusse vous a envoyé, sans doute, son

petit écrit contre un livre, imprimé cette année, intitulé *Essai sur les préjugés*[1]; ce roi a aussi les siens, qu'il faut lui pardonner: on n'est pas roi pour rien. Mais je voudrais savoir quel est l'auteur de cet *Essai* contre lequel sa majesté prussienne s'amuse à écrire un peu durement. Serait-il de Diderot? serait-il de Damilaville? serait-il d'Helvétius? peut-être ne le connaissez-vous point; je le crois imprimé en Hollande. L'auteur, quel qu'il soit, me paraît ressembler à Leclerc de Montmerci; il a de la force, mais il fait trop de prose, comme l'autre fait trop de vers.

Il faut que je vous dise un mot de la plaisanterie de l'effigie. Le vieux magot que Pigalle veut sculpter sous vos auspices a perdu toutes ses dents, et perd ses yeux; il n'est point du tout sculptable; il est dans un état à faire pitié. Conseillez, je vous en prie, à votre Phidias de s'en tenir à la petite figure de porcelaine faite à Sévres, qui lui servirait de modéle. J'aimerais bien mieux avoir votre buste que tout autre.

Bonsoir, mon très cher philosophe; badinez avec la vie, elle n'est bonne qu'à cela.

277. — DE M. DE VOLTAIRE.

21 de juin.

Vous qui, chez la belle Hypatie[2],
Tous les vendredis raisonnez
De vertu, de philosophie,
Et tant d'exemples en donnez,

Vous saurez que, dans ma retraite,
Aujourd'hui Phidias-Pigal

[1] Par le baron d'Holbach, 1770, 1 vol. in-8°. — [2] Madame Necker.

A dessiné l'original
De mon vieux et maigre squelette.

Chacun rit vers le mont Jura,
En voyant mes honneurs insignes;
Mais la France entière dira
Combien vous en étiez plus digne [1].

C'est un beau soufflet, mon cher et vrai philosophe, que vous donnez au fanatisme et aux lâches valets de ce monstre. Vous employez l'art du plus habile sculpteur de l'Europe, pour laisser un témoignage d'amitié à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des Pompignans, et des Frérons, etc. Vous écrasez sous ce marbre la superstition, qui levait encore la tête.

M. le duc de Choiseul se joint à vous, et c'est en qualité d'homme de lettres; car je vous assure qu'il fait des vers plus jolis que tous ceux qu'on lui adresse; et soyez très certain que, sans Palissot, fils de son avocat, et sans Fréron, qui a été son régent au collége des jésuites, il aurait été votre meilleur ami: je le crois actuellement entièrement revenu.

Pour moi, je lui ai presque autant d'obligation qu'à vous. Vous savez dans quel affreux désordre est tombée cette malheureuse petite république de Genève. Les sociniens sont devenus assassins. J'ai recueilli vingt

[1] Ces strophes sont adressées, non à d'Alembert seul, mais aux gens de lettres qui se réunissaient chez madame Necker. La statue faite par Pigalle est dans la bibliothèque de l'Institut. On lit au bas ces mots :

A MONSIEUR DE VOLTAIRE, PAR LES GENS DE LETTRES
SES COMPATRIOTES ET SES CONTEMPORAINS, 1776.

familles émigrantes; j'ai établi une manufacture de montres chez moi; M. le duc de Choiseul les a protégées, et a fait acheter par le roi plusieurs de leurs ouvrages. Vous voyez si son nom ne doit pas être placé à côté du vôtre dans l'affaire de la statue.

A l'égard de Frédédic, je crois qu'il est absolument nécessaire qu'il soit de la partie. Il me doit, sans doute, une réparation comme roi, comme philosophe, et comme homme de lettres; ce n'est pas à moi à la lui demander, c'est à vous à consommer votre ouvrage. Il faut qu'il donne peu. Pour quelque somme qu'il contribue, madame Denis donnera toujours vingt fois plus que lui; elle est au rang des artistes les plus célèbres, en fait de croches et de doubles croches.

M. Pigalle m'a fait parlant et pensant, quoique ma vieillesse et mes maladies m'aient un peu privé de la pensée et de la parole; il m'a fait même sourire: c'est apparemment de toutes les sottises que l'on fait tous les jours dans votre grande ville, et surtout des miennes. Il est aussi bon-homme que bon artiste, c'est la simplicité du vrai génie.

J'ai vu le dessin du mausolée du maréchal de Saxe; ce sera le plus grand et le plus beau morceau de sculpture qui soit peut-être en Europe. Il m'a fait l'honneur de me dire, avec sa naïveté dépouillée de tout amour-propre, qu'il avait conçu le dessein des accompagnements de la statue du roi, qu'il a faite pour Reims, sur ces paroles, qu'il avait lues dans le *Siècle de Louis XIV* [1], « C'est un ancien usage des sculpteurs de mettre des

[1] Chap. XXVIII. tome XX, page 231.

« esclaves aux pieds des statues des rois ; il vaudrait « mieux y représenter des citoyens libres et heureux. »

Il communiqua cette idée à M. Bertin, qui, en qualité de ministre d'état, et plus encore de citoyen, la saisit avec chaleur, et doubla sa récompense : ainsi c'est à lui que nous devons l'abolition de cette coutume barbare de sculpter l'esclavage aux pieds de la royauté. Il faut espérer du moins que cette lâcheté insultante à la nature humaine ne reparaîtra plus ; il faut espérer aussi qu'en figurant des citoyens heureux bénissant leurs maîtres, jamais les artistes ne mentiront à la postérité.

Adieu, mon grand philosophe, mon cher ami, et mon soutien.

278. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de juin.

Vous avez dû, mon cher maître, recevoir une lettre de moi par M. Pigalle, et une autre par M. Panckouke ; celle-ci ne sera pas longue ; car à mon imbécillité continue s'est joint, depuis quelques jours, une profonde mélancolie. Je crois que je serai votre précurseur dans l'autre monde, si cela continue ; je voudrais bien pourtant, après vous y avoir annoncé, ne pas vous y voir arriver de long-temps. Nous avons élu, lundi dernier, M. l'archevêque de Toulouse à la place du duc de Villars, et assurément nous ne perdons pas au change. Je crois cette acquisition une des meilleures que nous puissions faire dans les circonstances présentes. Il ne sera reçu qu'après l'assemblée du

clergé, qui finira dans les derniers jours d'auguste.

Oui, le roi de Prusse m'a envoyé son écrit contre l'*Essai sur les Préjugés*. Je ne suis point étonné que ce prince n'ait pas goûté l'ouvrage; je l'ai lu depuis cette réfutation, et il m'a paru bien long, bien monotone, et trop amer. Il me semble que ce qu'il y a de bon dans ce livre aurait pu et dû être noyé dans moins de pages; et je vois que vous en avez porté à peu près le même jugement. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée de Pigalle, et de la bonne réception que vous lui avez faite. Savez-vous que Jean-Jacques Rousseau m'a envoyé sa contribution, et que ce Jean-Jacques est actuellement à Paris? Adieu, mon cher maître, je n'ai pas la force de vous en écrire davantage; mais je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à répondre à vos questions. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

279. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de juillet.

Mon cher et illustre ami, j'ai reçu à-la-fois, par Marin, deux de vos lettres, et je me hâte de répondre aux articles essentiels; car je ne vous écrirai pas une longue lettre, étant toujours imbécile, triste, et presque entièrement privé de sommeil.

Je n'aime ni n'estime la personne de Jean-Jacques Rousseau, qui, par parenthèse, est actuellement à Paris; j'ai fort à me plaindre de lui; cependant je ne crois pas que ni vous ni vos amis deviez refuser son offrande. Si cette offrande était indispensable pour

l'érection de la statue, je conçois qu'on pourrait se faire une peine de l'accepter; mais qu'il souscrive ou non, la statue n'en sera pas moins érigée; ce n'est plus qu'un hommage qu'il vous rend, et une espèce de réparation qu'il vous fait. Voilà du moins comme je vois la chose, et ceux de vos amis à qui j'ai fait part de votre répugnance me paraissent penser comme moi.

Quant à La Beaumelle, il n'en est pas de même; c'est un homme décrié et déshonoré, ainsi que Fréron et Palissot; il ne serait pas juste de mettre Jean-Jacques Rousseau dans la même classe: cependant si vous insistez, je verrai avec nos amis communs le parti qu'il faudra prendre. On ne pourrait lui rendre sa souscription que comme associé étranger, ce qui aurait un inconvénient, car alors comment y admettre le roi de Prusse? Rousseau ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Je vous invite donc à souffrir son offrande. A l'égard de Frédéric, je lui écrirai à ce sujet, puisque vous le desirez, et certainement je ne négligerai rien pour l'engager à se joindre à nous.

Je sais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoisonner votre plaisir, que ce n'est point à l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre*, etc., que nous élevons ce monument, mais au destructeur de la religion. Ne croyez point cette calomnie; et pour vous prouver, et à toute la France, combien elle est atroce, il est facile de graver sur la statue le titre de vos principaux ouvrages. Soyez sûr que madame du Deffand, qui vous a écrit cette noirceur, est bien moins votre amie que nous; qu'elle lit et applaudit les feuilles de Fréron, et qu'elle en cite avec éloge les méchan-

cetés qui vous regardent : c'est de quoi j'ai été témoin plus d'une fois. Ne la croyez donc pas dans les méchancetés qu'elle vous écrit. Palissot avait fait une comédie intitulée *le Satirique*[1], dans laquelle il se déchirait lui-même à belle dents, pour pouvoir déchirer à son aise les philosophes. Comme il a su qu'on le soupçonnait d'être l'auteur de la pièce, il a écrit les lettres les plus fortes pour s'en disculper ; la pièce a été refusée à la police, malgré la protection de votre ami M. de Richelieu, et pour lors Palissot s'en est déclaré l'auteur. Adieu, mon cher maître ; je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

280. — DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juillet.

J'ai un petit moment pour répondre à la lettre du 2 de juillet, par le courrier de Lyon à Versoy. Il me paraît que la littérature est comme ce monde, il y a de l'or et de la fange. Vous êtes mon or, mon cher ami.

Je crois qu'il est très convenable que le roi de Prusse souscrive, et qu'on rende à Jean-Jacques son denier ; que la conduite de ce misérable Fréron soit approfondie, et que l'on connaisse ce folliculaire qui a été si long-temps l'oracle de madame du Deffand.

Vous êtes ami de l'archevêque de Toulouse. Je suis persuadé que vous l'avez mis au rang des souscripteurs, puisqu'il est notre confrère ; mais ce n'est pas assez, il faut qu'il soit au rang des vengeurs de l'innocence. Toute la jeunesse du parlement de Toulouse

[1] *Le Satirique, ou l'Homme dangereux*, comédie en trois actes.

est devenue philosophe, et j'en reçois tous les jours des témoignages évidents; mais les vieux sont encore des druides barbares.

Madame Calas, que j'embrassai hier avec tous ses enfants, m'apprit que le procureur-général Riquet avait conclu à la faire pendre et à rouer un de ses fils avec Lavaisse. Nous avons contre nous ce procureur-général de Belzébuth dans l'affaire de Sirven. Nous demandons des dédommagements considérables, et on nous les doit. Riquet s'y oppose. Pouvez-vous nous donner la protection de l'archevêque? Il faut se lier quelquefois avec ses anciens ennemis contre des ennemis nouveaux.

Je suis un peu en guerre avec Genève, pour avoir recueilli chez moi une centaine de Génevois, et pour avoir établi sur-le-champ une manufacture considérable rivale de la leur. Je suis obligé de bâtir plus de maisons que je n'ai fait de livres. M. le duc de Choiseul me soutient de toutes ses forces, il fait son affaire de la mienne; madame la duchesse de Choiseul l'encourage encore, et nous lui avons les dernières obligations. La tolérance universelle est établie chez moi plus qu'à Venise.

Madame de Choiseul est intime amie de madame du Deffand.

Vous voyez d'un coup d'œil la situation délicate où je me trouve.

Elle l'est bien davantage par rapport à votre *Encyclopédie;* Panckoucke pourra vous en informer.

Voilà bien des fardeaux pour un malade de soixante et seize ans.

Mandez-moi, s'il vous plaît, si monsieur et madame de Choiseul ont souscrit, ou s'ils l'ont oublié; il est très nécessaire qu'ils souscrivent.

Portez-vous bien, mon grand et véritable philosophe, et vivez pour faire respecter la raison et l'esprit.

N. B. Je crois la Grèce entière libre, au moment que je vous parle; voulez-vous que nous allions y faire un tour?

281. — DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juillet.

Mon très cher philosophe, je vous prie de me dire ce que vous pensez du *Système de la nature;* il me paraît qu'il y a des choses excellentes, une raison forte, et de l'éloquence mâle, et que par conséquent il fera un mal affreux à la philosophie. Il m'a paru qu'il y avait des longueurs, des répétitions, et quelques inconséquences; mais il y a trop de bon pour qu'on n'éclate pas avec fureur contre ce livre. Si on garde le silence, ce sera une preuve du prodigieux progrès que la tolérance fait tous les jours. On s'arrache ce livre dans toute l'Europe.

Je persiste dans la prière que je vous ai faite de faire rendre à Jean-Jacques sa mise; c'est l'avis de M. de Saint-Lambert. Je ne peux voir cet homme dans la liste à côté de vous et de M. le duc de Choiseul; mais je vous recommande toujours Frédéric, non pas parcequ'il est roi, mais parcequ'il m'a fait du mal, et qu'il me doit une réparation.

Je vous prie instamment, mon cher ami, de me mander si vous lui avez écrit.

J'ai appris avec plaisir qu'on ne jouerait point cette infame piéce intitulée *le Satirique;* ceux qui l'ont protégée doivent rougir.

Si vous voyez monsieur l'archevêque de Toulouse, dites-lui, je vous en prie, qu'on lui demandera sa protection pour les Sirven. Les Sirven plaident hardiment pour avoir des dépens, dommages, et intérêts, qu'on leur doit. La jeunesse du parlement est pour nous; mais nous avons contre nous un procureur-général qui, dans ses conclusions sur le procès des Calas, requit qu'on pendît et qu'on brûlât madame Calas. Cette bonne et vertueuse mère me vint voir ces jours passés, je pleurai comme un enfant.

Portez-vous bien; vivez pour enseigner les sages et pour réprimer les fous.

Encore un petit mot. Je ne saurais m'accoutumer à voir un Fréron protégé; je pense qu'il est aussi important pour tous les gens de lettres de faire connaître ce lâche scélérat, qu'il l'était à tous les pères de famille de faire arrêter Cartouche. Thiriot ne sera pas assez lâche pour nier qu'il m'ait envoyé l'original des *Anecdotes* imprimées. Pour peu que La Harpe ou quelque autre se donne la peine d'interroger ceux qui sont nommés dans ces anecdoctes, on découvrira aisément la vérité; le monstre sera reconnu, et je me charge, moi, de faire instruire tous ceux dont il a surpris la protection. Je trouve qu'il y aurait une faiblesse inexcusable à laisser jouir en paix ce monstre du fruit de ses crimes. Conférez-en, je vous en prie, avec M. de

Marmontel; quand on a des armes pour tuer une bête puante, il ne faut pas les laisser rouiller; cependant portez-vous bien, vous dis-je.

282. — DE M. D'ALEMBERT.

Ce 25 de juillet.

Vous voulez savoir, mon cher maître, ce que je pense du *Système de la nature?* je pense, comme vous, qu'il y a des longueurs, des répétitions, etc., mais que c'est un terrible livre; cependant je vous avoue que, sur l'existence de Dieu, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le septicisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous* est, selon moi, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. Le roi de Prusse vous a-t-il envoyé une réfutation qu'il a faite de ce livre? A propos de ce prince, j'ai écrit, il y a quinze jours, et de la manière la plus pressante, et peut-être la plus efficace; demandez à Chabanon et au comte de Rochefort s'ils sont contents de ma lettre.

Quant à Jean-Jacques Rousseau, je vous ai déjà répondu sur sa souscription; je vous invite de nouveau à vous détacher de cette idée, que vos amis désapprouvent, quoiqu'ils ne veuillent rien faire qui vous déplaise.

Non, on ne jouera point cette infamie du *Satirique*; et je puis vous dire, sous le secret, que c'est à moi que

la philosophie et les lettres ont cette obligation. J'ai fait parler à M. de Sartine par quelqu'un qui a du pouvoir sur son esprit, et qui lui a parlé de manière à le convaincre. Il était temps, car la piéce devait être annoncée le soir même, pour être jouée le lendemain.

On écrira ou l'on fera écrire au procureur-général Riquet, soyez tranquille. La personne à qui vous me priez de recommander cette affaire m'a promis tout ce qui dépendra d'elle. Cette personne doit être chère à la philosophie par sa manière de penser; elle prêche hautement la tolérance et les vœux à vingt-cinq ans.

Fréron est un maraud digne des protecteurs qu'il a; mais il n'est pas digne de votre colère. Je crois les *Anecdotes* très vraies, mais cela ne fera ni bien ni mal à ses feuilles, qui d'ailleurs vont en se décriant de jour en jour: il y a plus de douze ans que je n'en ai lu une seule.

Adieu, mon cher et illustre maître; nous avons déjà plus qu'il ne nous faut pour la statue, mais nous recevons toujours les souscriptions, car bien d'honnêtes gens n'ont pas souscrit encore. Êtes-vous sûr que M. le duc de Choiseul ait souscrit? je sais que c'est son dessein, mais je doute qu'il l'ait encore exécuté. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

283. — DE M. DE VOLTAIRE.

27 de juillet.

Premièrement, mon cher philosophe, ayez soin de votre santé. Vie de malingre, vie insupportable, mort

continuelle avec des moments de résurrection; j'en sais des nouvelles depuis plus de soixante ans.

2° Vous avez sans doute l'écrit du roi de Prusse contre le *Système de la nature;* vous voyez qu'il prend toujours le parti de son tripot, et qu'il est fâché que les philosophes ne soient pas royalistes. Je ne trouve pas ces messieurs adroits: ils attaquent à-la-fois Dieu et le diable, les grands et les prêtres. Que leur restera-t-il?

Le *Système de la nature* est trop long, à mon avis; il y a trop de répétitions, trop d'incorrections.

C'est apparemment pour ne pas paraître écolier de Spinosa et de Straton qu'il n'admet point une intelligence éternelle répandue, je ne sais comment, dans ce monde. Il me semble qu'il y a de l'absurdité à faire naître des êtres intelligents du mouvement et de la matière, qui ne le sont pas; au moins le roi de Prusse relève fort bien cette bizarrerie.

Voilà une guerre civile entre les incrédules. Je connais une autre réfutation qui va, dit-on, être imprimée. Nos ennemis diront que la discorde est dans le camp d'Agramant.

Toutefois il faut que les deux partis se réunissent. Je voudrais que vous fissiez cette réconciliation, et que vous leur dissiez, Passez-moi l'émétique, et je vous passerai la saignée.

Le roi de Prusse ne me parle pas plus de certaine statue que de celle du *Festin de Pierre:* ne lui avez-vous pas écrit? ne vous a-t-il pas répondu?

Il ne me sied pas d'en parler à Catherine l'héroïne. Ce serait à Protagoras-Diderot d'en écrire à cette ama-

zone; mais surtout il faudrait dire qu'on ne recevra que peu : on doit ménager sa bourse, que Moustapha épuise. Je ménagerai certainement celle de Jean-Jacques, et je réprimerai l'orgueil de Diogène. Je ne connais point de plus méprisable charlatan : quelle différence de ces joueurs de gobelets à vous!

Je vous embrasse bien fort, mon cher ami.

283. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguste.

Je n'ai point encore de réponse, mon cher et illustre maître, à la lettre très pressante que j'ai écrite au roi de Prusse le 7 de juillet dernier; il faut cependant qu'elle ait produit son effet, car voici ce que M. de Catt, son secrétaire, m'écrit du 22 : « Le roi « souscrira à ce que vous desirez; quand il vous fera « sa réponse je vous l'enverrai. » Dès que j'aurai cette réponse, je ne perdrai pas un moment pour vous en instruire.

J'ai une autre nouvelle à vous apprendre, c'est que vraisemblablement j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie pour rétablir ma tête; j'y suis comme résolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Ferney, soit en allant, soit en revenant. La difficulté est d'avoir un compagnon de voyage; car, dans l'état où je suis, je ne voudrais pas aller seul. Une autre difficulté encore plus grande, c'est l'argent, que je n'ai pas. Beaucoup d'amis m'en offrent, mais je ne serais pas en état de le rendre, et je ne veux l'au-

mône de personne. J'ai pris le parti d'écrire, il y a huit jours, au roi de Prusse, qui m'avait déjà offert, il y a sept ans, quand j'étais chez lui, les secours nécessaires pour ce voyage, que je me proposais alors de faire. J'attends sa réponse, ainsi que celle d'un ami à qui j'ai proposé de m'accompagner, et pour lors je vous écrirai ma dernière résolution.

Jean-Jacques est un méchant fou et un plat charlatan ; mais ce fou et ce charlatan a des partisans zélés. C'est, sans doute, tant pis pour eux. Cependant je veux éviter, si je puis, et les noirceurs de Rousseau et le mal que ses partisans me pourraient faire. Ainsi je n'aurai ni de près, ni de loin, ni en bien, ni en mal, aucune relation avec ce Diogène. Ne trouvez-vous pas bien étonnant que depuis un mois il aille tête levée dans Paris, avec un décret de prise de corps? Cela n'est peut-être jamais arrivé qu'à lui; et cela seul prouve à quel point il est protégé.

Je vous ai déjà mandé mon sentiment sur le *Système de la nature; non*, en métaphysique, ne me paraît guère plus sage que *oui; non liquet* est la seule réponse raisonnable à presque tout. D'ailleurs, indépendamment de l'incertitude de la matière, je ne sais si on fait bien d'attaquer directement et ouvertement certains points auxquels il serait peut-être mieux de ne pas toucher. J'ai reçu l'écrit du roi de Prusse, et je lui ai fait part de mes réflexions sur ces objets, *grands ou petits: grands* par l'idée que nous y attachons, *petits* par le peu d'utilité dont ils sont pour nous, comme le prouve leur obscurité même. L'essentiel serait de se bien porter, soit en ce monde, soit en l'autre; mais *hoc opus*,

hic labor est. Adieu, mon cher ami; je me fais d'avance un plaisir de l'espérance de vous embrasser encore.

285. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 d'auguste.

Je ne perds pas un moment, mon cher et illustre ami, pour vous apprendre que je reçois à l'instant même la réponse du roi de Prusse[1]; non seulement il souscrira et ne refusera rien, dit-il, pour cette statue, mais la grace qu'il y met est mille fois plus flatteuse pour vous que sa souscription même; la manière dont il parle de vous, quoique juste, mérite, j'ose le dire, toute votre reconnaissance; je voudrais que cette lettre pût être gravée au bas de votre statue; je voudrais vous envoyer copie de cette lettre, ainsi que de la mienne; bien entendu que ni l'une ni l'autre ne sortiront de vos mains; mais le courrier presse en ce moment, et je ne veux pas différer votre plaisir. Adieu, mon cher ami; j'espère toujours vous embrasser; j'espère aussi que le même prince qui souscrit si dignement et si noblement pour votre statue me mettra en état de faire ce voyage d'Italie, si indispensable pour ma santé. Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu, adieu; il est bien juste que la philosophie et les lettres aient quelques consolations au milieu des persécutions qu'elles souffrent. *Vale, vale. Tuus ex animo.*

[1] Voyez, dans le *Commentaire historique*, tome I de cette édition.

286. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguste.

Je ne pus, mon cher maître, vous envoyer par le dernier courrier copie de ma lettre au roi de Prusse et de sa réponse. Je vous envoie l'une et l'autre par celui-ci[1]. Personne au monde n'a copie de ces deux lettres que vous, très peu de personnes même connaissent la mienne; mais je ferai lire celle du roi de Prusse à tout ce que je rencontrerai. Cependant je serais très fâché que cette lettre fût imprimée, le roi en serait peut-être mécontent; et, en vérité, il se conduit trop dignement et trop noblement en cette occasion pour lui donner sujet de se plaindre. J'espère donc, mon cher et illustre ami, que vous vous contenterez de faire part de cette lettre à ceux qui desireront de la voir, sans souffrir qu'elle sorte de vos mains. Je serais infiniment affligé si elle paraissait sans le consentement du roi, et vous m'aimez trop pour vouloir me faire tant de mal. J'espère aussi que vous ne manquerez pas d'écrire au roi de Prusse; son procédé me paraît digne de votre reconnaissance, de la mienne, et de celle de tous les gens de lettres. Adieu, mon cher et ancien ami. Je regarde comme un des plus heureux événements de ma vie le bonheur que j'ai eu de réussir dans cette négociation.

J'espère vous embrasser avant la fin de septembre, et vous dire encore une fois avant que de mourir combien je vous aime, je vous admire, et je vous révère.

[1] Voyez dans le *Commentaire historique*.

287. — DE M. DE VOLTAIRE.

11 d'auguste.

Mon cher philosophe, mon cher ami, vous êtes donc dégoûté de Paris; car assurément on ne se porte pas mieux sur les bords du Tibre que sur ceux de la Seine. M. de Fontenelle, à qui vous tenez de fort près, a vécu cent ans, sans en avoir eu l'obligation à Rome; mais enfin, *ognuno faccia secundo il suo cervello.*

Je souhaite que Denys[1] fasse ce que vous savez; mais je doute que le viatique soit assez fort pour vous procurer toutes les commodités et tous les agréments nécessaires pour un tel voyage; et, si vous tombez malade en chemin, que deviendrez-vous?

Ma philosophie est sensible; je m'intéresse tendrement à vous; je suis bien sûr que vous ne ferez rien sans avoir pris les mesures les plus justes.

Un de mes amis[2], qui n'est pas Denys, a fait imprimer une réponse fort honnête au *Système de la nature*, je compte vous l'envoyer par la première poste. Il ne faudra vraiment pas l'envoyer à Denys; il n'en serait pas content, non seulement parcequ'il en a fait une qui est sans doute meilleure, mais par une autre raison.

On me mande que le ministère a donné quatre à cinq mille livres de rente à des gens de lettres sur l'évêché[3] de Fréron : cet homme, qui ne devrait être

[1] Le roi de Prusse. — [2] Voltaire lui-même. — [3] L'*Année littéraire*.

qu'évêque des champs, a donc vingt-quatre mille livres de rente pour dire des sottises!

Sæpè mihi dubiam traxit sententia mentem,
Curarent superi terras, an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu.

CLAUDIANUS, I, in Rufinum.

Je vous embrasse du fond de mon cœur.

288. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 d'auguste.

Tous les honneurs, mon cher maître, vous viennent à-la-fois, et j'en suis ravi. Je lus hier à l'académie française la lettre du roi de Prusse, et elle arrêta d'une voix unanime que cette lettre serait insérée dans ses registres comme un monument honorable pour vous et pour les lettres. Je donnerai à ce monument si flatteur pour vous, et même pour nous tous, toute la publicité qui dépendra de moi, à l'impression près, que je vous prie surtout d'éviter, parceque le roi de Prusse pourrait en être mécontent. Je me souviens que la czarine me fit des reproches dans le temps d'avoir laissé imprimer la lettre qu'elle m'avait adressée, et, depuis ce temps, j'ai fait vœu d'être extrêmement circonspect à cet égard.

A propos de czarine, il faut, si vous desirez qu'elle souscrive, que Diderot lui en écrive, car je ne saurais m'en charger, parceque vraisemblablement je ne serai pas à Paris dans un mois, et par conséquent hors de portée d'avoir sa réponse. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur, et compte tou-

jours vous embrasser bientôt en réalité. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà écrit au roi de Prusse, et je crois que vous devez aussi un petit mot de remerciement à l'académie, que vous adresserez au secrétaire.

289. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'auguste.

Denys a raison, mon très cher philosophe, c'est à vous qu'il en faut une. Après votre lettre, la sienne est celle dont je suis le plus charmé. Je sais taire les faveurs des vieilles maîtresses avec qui je renoue. Ce rapatriage ne durera pas long-temps, par la raison que je m'affaiblis tous les jours.

Vous partez, dit-on, avec M. de Condorcet; je vous avertis que vous épargnez vingt-cinq lieues en passant par Dijon et par chez nous. Vous aurez le plaisir de voir, en passant, Genève punie par la vengeance divine, et vous pourrez en faire votre cour à frère Ganganelli.

Voici un petit morceau qui est à peu près en faveur du maître dont il est vicaire. Je ne crois pas que Denys [1] trouve bon que je chasse sur ses terres; mais je ne crois pas non plus qu'il ose paraître fâché. Quoi qu'il en soit, voici la drogue que je vous ai promise. Je vous prie surtout de lire mon aventure avec M. Rouelle. Mon petit cheval de trois pieds me paraît une démonstration assez forte contre certain conte des *Mille et une Nuits*.

Adieu, mon très cher voyageur. Madame Denis se

[1] Voyez les lettres 282 et 287.

joint à moi pour vous prier de passer par chez nous en allant voir le saint-père, à qui vous ne manquerez pas de faire mes tendres compliments.

290. — DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'auguste.

Mon cher ami, vous mettez le comble à vos bontés. J'écris à M. Duclos une lettre pour l'académie; c'est bien tout ce que je puis faire, car je tombe dans un état qui ne me permettra pas de voir l'œuvre de Pigalle. Vraiment c'est bien autre chose que la faiblesse dont vous vous vantiez.

J'écris au souscrivant [1], comme de raison; mais tout cela n'est que *vanitas vanitatum*, quand la machine est épuisée. C'est une plaisante chose que la pensée dépende absolument de l'estomac, et que malgré cela les meilleurs estomacs ne soient pas les meilleurs penseurs.

Si je suis mort quand vous passerez par Ferney, madame Denis vous fera les honneurs de la maison. En attendant, je vous embrasse comme je peux, mais le plus tendrement du monde.

291. — DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

Mon cher et véritable philosophe, il y a d'étranges rencontres. Le réquisitorien arrive à Ferney le même jour que vous, et Palissot arrive à Genève la veille de

[1] Le roi de Prusse.

votre départ. Il y est encore; on dit qu'il y fait imprimer un bel ouvrage contre la philosophie. Je n'ai eu l'honneur de voir ni l'ouvrage ni l'auteur.

On prétend qu'un jeune philosophe[1], avocat-général de Bordeaux, amoureux de la tolérance, de la liberté, et d'Henri IV, a été enlevé par lettre de cachet, et conduit à Pierre-Encise. C'est apparemment pour ces trois délits; mais Palissot aura probablement une place considérable à son retour à Paris, et Fréron sera fait maître des requêtes.

Si vous pouvez vous arracher de Montpellier, où il y a tant d'esprit et de connaissances; si vous allez à Aix, comme c'était votre intention, on vous recommandera une affaire auprès de M. Castilhon, qui pense comme M. Dupaty, et qui cependant n'habitera point, à ce que j'espère, le château de Pierre-Encise; il vaudrait pourtant mieux y être que d'avoir fait certain réquisitoire.

J'ai peur que vous ne trouviez le requérant à Montpellier; vous venez toujours après lui partout où il va.

Persequitur pede pœna claudo[2].

Bien des respects et des regrets à votre très aimable compagnon de voyage, autant à M. Duché, à M. Venel, et à quiconque pense. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Mon cœur est à vous jusqu'au moment où j'irai trouver Damilaville.

[1] M. Dupaty.

[2] Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.
HOR., lib. III, od. II.

292. — DE M. DE VOLTAIRE

2 novembre.

Mon cher philosophe, j'aurais bien embrassé votre voyageur qui m'apportait une lettre de vous, mais j'étais dans un accès violent des maux qui m'accablent sans cesse.

Un grand mal moral, qui pourra bien aller jusqu'au physique, c'est la publication du *Système de la nature*. Ce livre a rendu tous les philosophes exécrables aux yeux du roi et de toute la cour. M. Séguier, que j'ai vu, n'a rien fait que par un ordre exprès du roi. L'éditeur de ce fatal ouvrage a perdu la philosophie à jamais dans l'esprit de tous les magistrats et de tous les pères de famille, qui sentent combien l'athéisme peut être dangereux pour la société.

J'ignore si les *Questions sur l'Encyclopédie* oseront paraître. Les esprits sont tellement irrités qu'on prendra pour athée quiconque n'aura pas de foi à sainte Geneviéve et à saint Janvier. En tout cas, voilà deux feuilles d'épreuves que je soumets à vos lumières. L'ouvrage, en général, est fort médiocre; mais il y a des articles curieux.

Les progrès de l'impératrice, dont vous me parlez, augmentent tous les jours. Si son armée passe le Danube, je crois l'empire Ottoman détruit, et l'Europe vengée.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher ami: les malades ne peuvent écrire de longues lettres.

Cependant encore un mot: je vous demande en grace de me dire des nouvelles de la Le Rouge.

293. — DE M. DE VOLTAIRE.

5 de novembre.

Mon cher et grand philosophe, mon cher ami, je m'anéantis petit à petit sans souffrir beaucoup. Il faut encore remercier la nature, quand on finit sans ces maladies intolérables qui rendent la mort de tant d'honnêtes gens si affreuse.

J'ai reçu vos deux lettres de Montpellier, qui m'ont servi de gouttes d'Angleterre. Il me paraît indubitable que c'est vous qui, de manière ou d'autre, m'avez joué le tour que me fait le roi de Danemarck. Si ce n'est pas vous qui lui avez écrit, c'est vous qui lui avez parlé quand il était à Paris, et c'est à vous que je dois sa belle souscription pour la statue.

Nous avons pour nous, mon cher philosophe, toutes les puissances du nord; *sed libera nos a domino meridiano.* Le midi est encore encroûté comme les soleils de Descartes; ce ne sont pas des avocats généraux de nos provinces méridionales dont je parle; vous allez d'un M. Duché à un M. de Castilhon. Grenoble se vante de M. Servan; il est impossible que la raison et la tolérance ne fassent de très grands progrès sous de tels maîtres. Paris n'aura qu'à rougir. Je respecte fort son parlement, mais il n'a personne à mettre à côté des hommes éclairés et éloquents dont je vous parle.

Je serai très vivement affligé, s'il est vrai que mon Alcibiade [1], dans sa vieillesse, persécute mon jeune

[1] Richelieu.

Socrate [1] de Bordeaux. Ou je suis bien trompé, ou mon Socrate est un philosophe intrépide.

Vous me mandez qu'il est gai dans son château; mais moi je m'attriste en songeant qu'il suffit d'une demi-feuille de papier pour ôter la liberté à un magistrat plein de vertu et de mérite; mais, comme il n'en a pas fallu davantage à M. l'abbé Terrai pour me ravir tout mon bien de patrimoine, j'admire le pouvoir de l'art d'écrire.

Je crois Palissot encore à Genève, et je suppose qu'il y fait imprimer un recueil de ses ouvrages; il se pourrait bien faire que cette entreprise ne lui procurât ni gloire ni repos. Il veut à toute force se faire des ennemis célèbres, c'est un assez mauvais parti.

M. de Condorcet m'a écrit une lettre comme vous en écrivez, pleine d'esprit et d'agrément, et de bonté pour moi.

Je vous expliquerai, dans quelque temps, l'affaire dont il s'agit avec M. de Castilhon; elle peut être très glorieuse pour lui, et sûrement vous vous y intéresserez. Je ne puis actuellement entrer dans aucun détail; cela serait peut-être un peu long, et je suis trop malade.

Madame Denis vous présente toujours ses regrets et à M. de Condorcet; aussi fais-je, et du fond de mon cœur; mais il n'est pas juste que nous vous possédions seuls, *oportet fruatur famâ sui.*

[1] Dupaty.

294. — DE M. DE VOLTAIRE.

23 de novembre.

De tous les malades, mon cher philosophe, le plus ambulant c'est vous, et le plus sédentaire c'est moi.

J'ai d'abord à vous dire que votre archevêque de Toulouse, si tolérant, a fait mourir par son intolérance le pauvre abbé Audra, l'intime ami de l'abbé Mords-les et le mien. Il a fait un mandement cruel contre lui, et a sollicité sa destitution de la place de professeur en histoire, qui lui valait plus de mille écus par an. Cette aventure a donné la fièvre et le transport au pauvre abbé; il est mort au bout de quatre jours : je viens d'en apprendre la nouvelle; on me l'avait cachée pendant plus de six semaines. Vous voyez, mon cher ami, que les philosophes n'ont pas beau jeu en France.

Voici une petite persécution à la Décius contre notre primitive Église; mais nous avons pour nous l'empereur de la Chine, l'impératrice Catherine II, le roi de Prusse, le roi de Danemarck, la reine de Suède et son fils, beaucoup de princes de l'Empire, et toute l'Angleterre. Dieu aura toujours pitié de son troupeau.

Je crois que vous feriez fort bien de donner pour successeur à Moncrif M. Gaillard, au lieu d'un archevêque, à condition qu'il ne parlera pas des cantiques sacrés que ce Moncrif fesait pour la reine. Ne m'oubliez pas auprès de votre compagnon de voyage; et, quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi si vous

êtes revenu en bonne santé. Je vous embrasse le plus tendrement du monde.

295. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 de décembre.

Il y a dix jours, mon cher maître, que je suis ici; j'y ai reçu trois de vos lettres, dont deux m'ont été renvoyées d'Aix et de Montpellier. J'y répondrai par ordre et en peu de mots, car il ne faut pas vous ennuyer de mon bavardage. Je ne doute point que Palissot ne soit à Genève pour y faire imprimer quelque satire contre la philosophie, et je lui dirai comme les gens du peuple, *J'en retiens part;* tant ses satires me paraissent redoutables!

M. Dupaty était encore au secret quand j'ai repassé à Lyon; j'appris hier qu'il était sorti de Pierre-Encise, et exilé à Roanne en Forez. On n'en fera pas autant au réquisitorien que j'ai trouvé partout, à Lyon et à Montpellier, sans vouloir me rencontrer avec lui; j'aurais pu lui dire, dans chaque ville où j'ai séjourné durant mon voyage,

> Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore!
> Trouverai-je partout un *maraud* que j'abhorre [1]?

On prétend que, dans son discours des mercuriales, il a chanté la palinodie, et fait réparation d'honneur aux gens de lettres; mais personne n'est tenté de l'en remercier, non plus qu'un barbet qu'on a rossé, et qui vient vous lécher les jambes.

[1] Dans *Andromaque*, act. V, sc. v, au lieu de *maraud* on lit *rival*.

Je ne chercherai point, mon cher ami, à me faire valoir auprès de vous, en vous laissant croire que j'ai écrit le premier au roi de Danemarck. Il est très vrai que ce prince m'a prévenu, sans même que je l'eusse fait solliciter par personne; mais il ne l'est pas moins que, durant son séjour à Paris, je lui ai parlé de vous avec les sentiments que vous m'avez depuis si long-temps inspirés. Il est encore plus vrai que je ne désespère pas d'obtenir pour cette statue d'autres souscriptions, qui peut-être vous flatteront encore davantage; mais ce projet n'est pas mûr encore, et je vous en rendrai compte dans quelques mois, si, comme je l'espère, il vient à bien. En attendant, ne parlez de ceci à personne.

J'ai prié un des amis intimes de l'archevêque de Toulouse, et des miens, de lui écrire au sujet des plaintes que vous en faites. Je vous demande en grace, mon cher maître, de ne point précipiter votre jugement, et d'attendre sa réponse, dont je vous ferai part. Je gagerais cent contre un qu'on vous en a imposé, ou qu'on vous a du moins fort exagéré ses torts. Je connais trop sa façon de penser pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en cette occasion que ce qu'il n'a pu absolument se dispenser de faire, et il y a sûrement bien loin de là à être déclamateur, persécuteur, et assassin.

Nous avons, dites-vous, pour notre Église, l'empereur de la Chine, le roi de Prusse, la czarine, le roi de Danemarck, etc., etc. Hélas! mon cher confrère, je vous répondrai par ces deux vers de votre charmante épître au roi de la Chine:

Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici;

C'est de l'esprit français la devise éternelle.

Mon compagnon de voyage, qui regarde le temps où il a été chez vous comme un des plus heureux de sa vie, vous embrasse et vous aime de tout son cœur. Ma santé est passable; j'espère que l'exercice et le régime achèveront de la rétablir. *Vale et me ama.*

Il y a apparence que M. Gaillard sera notre confrère. Votre recommandation n'est pas le moindre de ses titres.

296. — DE M. DE VOLTAIRE.

10 de décembre.

Mon cher philosophe, mon chér ami, il est important que nous ayons, avec M. Gaillard, un littérateur, quel qu'il soit, attaché à l'académie, philosophe et intrépide ennemi des cagots. On m'a parlé beaucoup de M. de Malesherbes.

On dit aussi que le président Debrosses se présente. Je sais qu'outre *les Fétiches* et *les Terres australes*, il a fait un livre sur les langues, dans lequel ce qu'il a pillé est assez bon, et ce qui est de lui, détestable.

Je lui ai d'ailleurs envoyé une consultation de neuf avocats qui tous concluaient que je pouvais l'arguer de dol à son propre parlement. Il a eu un procédé bien vilain avec moi, et j'ai encore la lettre dans laquelle il m'écrit en mots couverts que, si je le poursuis, il pourra me dénoncer comme auteur d'ouvrages suspects que je n'ai certainement point faits. Je puis

produire ces belles choses à l'académie, et je ne crois pas qu'un tel homme vous convienne.

J'ignore s'il se présente quelque évêque ou quelque balayeur du collége de Sorbonne. Si on veut un homme de lettres, il me semble qu'il en faut un qui puisse servir la littérature et l'académie. Il n'y en a peut-être pas de plus propre à remplir ces deux objets que M. Marin; il a réussi dans quelques histoires bien écrites; il a fait de jolis vers; il a obligé tous les gens de lettres; il est dans un âge et dans une place qui répondent de sa conduite: voyez ce que vous pouvez faire. Je crois que de tous les littérateurs, c'est celui dont vous serez le plus content. Je devine très bien quelle est la souscription dont vous me parlez; cela serait charmant.

L'aventure de l'archevêque de Toulouse n'est que trop vraie, et vous ferez très bien de savoir s'il a eu des ordres supérieurs; c'est un mystère qu'il faut absolument éclaircir.

Permettez-moi d'embrasser M. de Condorcet et vos autres amis.

297. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de décembre.

Je vous ai déjà averti, il y a quelques jours, mon cher et illustre maître, que le président Debrosses est sur les rangs pour l'académie, et qu'il a des partisans. J'ai été depuis aux informations, et j'ai su que le nombre de ses partisans est en effet considérable, et que nous sommes menacés de cette plate acquisition,

si nous ne fesons pas l'impossible pour la parer. Or vous saurez que le grand promoteur de ce plat présisident est le doucereux Foncemagne, qui peut-être craindrait de vous désobliger s'il savait que vous serez offensé d'un pareil choix. Je voudrais donc que vous en écrivissiez, sans dire de quelle part l'avis vous vient, à M. d'Argental, intime ami de Foncemagne, et que M. d'Argental parlât à Foncemagne de votre part. Vous auriez soin de mettre dans votre lettre quelque chose d'honnête pour Foncemagne, qui en serait flatté, qui vraïsemblablement aurait égard à ce que vous lui feriez dire, et qui ignore aussi vraisemblablement que vous avez à vous plaindre du président Debrosses. Il serait bon aussi que vous en écrivissiez fortement à l'abbé de Voisenon, qui sans cela pourrait être favorable au président, étant gagné, à ce que je crois, par l'archevêque de Lyon, qui assure que nous ne pouvons faire un meilleur choix à la place du président Hénault.

Il paraît jusqu'à présent que la place de Moncrif sera pour Gaillard; ce choix n'est pas délicieux, mais passable : encore ne faut-il pas trop dire l'intérêt que vous y prenez, car ce motif pourrait lui faire perdre des voix qu'il aurait eues. Pour La Harpe, je vois clairement qu'il n'y faut pas penser en ce moment, et que nous ne réussirions pas, si ce n'est peut-être à lui casser le cou. Je ne vois que deux moyens pour nous sauver d'un mauvais choix, c'est de prendre l'abbé Delille, ou d'engager quelqu'un de la cour à se présenter. Je ne désespère pas que nous ne réussissions à l'un ou à l'autre. Adieu, mon cher et illustre maître; écrivez à

M. d'Argental et à l'abbé de Voisenon, et surtout ne dites pas que l'avis vous vienne de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et serai jusqu'à la fin *tuus ex animo.*

298. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

Je suis bien embarrassé, vrai ami, vrai philosophe. Si j'étais à Paris, je ferais le moulinet; mais des bords du lac Léman je ne peux rien. Vous savez ce que je vous ai écrit sur Marin; quels bons ouvrages a-t-il faits? dira-t-on. Je réponds qu'il n'a pas fait *les Fétiches*, et qu'il est très utile aux gens de lettres. Le président nasillonneur a fait *les Fétiches*, et même *les Terres australes*, et n'a jamais été utile à personne. Si j'écris au petit abbé, il se mettra à rire, montrera ma lettre, comme cela lui est arrivé plus d'une fois; si j'écris à d'Argental, il n'en parlera pas à Foncemagne, parcequ'il ne sagit pas là de comédie : la seule ressource est Delille. Sa traduction des *Géorgiques* de Virgile est la meilleure qu'on fera jamais; on dit d'ailleurs que c'est un honnête homme.

Si vous ne le prenez pas, ne pourriez-vous pas avoir quelque espèce de grand seigneur?

Vous avez bien remarqué, sans doute, dans l'édit du roi contre le parlement, ce qu'on dit de l'esprit de système. Il se trouve que les philosophes ont gâté le parlement; on dit qu'ils font actuellement enchérir le pain, et qu'ils sont l'unique cause de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. N'est-ce pas aussi la philosophie qui nous a pris nos rescriptions? Par ma foi, il

n'y a de plaisir à être philosophe que comme le roi de Prusse, avec cent cinquante mille soldats.

Le roi philosophe de Danemarck a-t-il fait ce qu'il disait? Laleu prétend que non, mais c'est que Laleu n'était pas encore apparemment au fait.

Parbleu, je prends mon parti; vous pouvez faire lire habilement la déclaration ci-jointe à l'abbé de Voisenon et à tous les gens de lettres intéressés à la chose[1].

299. — DE M. DE VOLTAIRE.

21 de décembre.

Cher et digne philosophe, c'est pour vous dire que je fais part à Thomas de la petite menace de l'*infulatus* de province. Je souhaite que cet auteur des *Fétiches*, petit persécuteur nasillonneur, n'ait point la place due aux La Harpe, aux Delille, aux Caperonnier, à Marin même, qui peut rendre des services aux gens de lettres; mais tâchez que MM. Duclos, Thomas, Marmontel, Saurin, Voisenon, gardent le secret. J'ai écrit à M. d'Argental, et l'ai prié de parler à Foncemagne, comme je vous l'ai mandé, et même j'écrirai encore. Je crains bien que l'*infulatus* ne le sache et ne me joue un mauvais tour; mais il faut savoir mourir pour la liberté. C'est une petite douceur de voir les assassins du chevalier de La Barre humiliés; mais n'importe par qui nous soyons écrasés, nous le serons toujours.

[1] Il s'agit d'une déclaration par laquelle M. de Voltaire renonçait au titre d'académicien, si on lui donnait le président Debrosses pour confrère.

Frédéric m'a écrit des vers à faire mourir de rire de la part du roi de la Chine.

Je vous prie de me mander ce que vous savez du roi de Danemarck.

Puisque je suis en train de vous parler de rois, je vous avoue que Catau me néglige fort, et que le grand-turc ne m'a pas écrit un mot; vous voyez que je ne suis pas glorieux.

Je vous prie, mon très cher ami, quand vous n'aurez rien à faire, de m'écrire tout avec toute la liberté de votre sublime caractère. Envoyez vos lettres (et pour cause) chez Marin, secrétaire de la librairie, rue des Filles-Saint-Thomas, et mettez simplement pour adresse, à V., à Ferney.

300. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de décembre.

J'étais bien sûr, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'était pas, à beaucoup près, aussi coupable qu'on l'avait fait. Voici ce qu'il écrit à une personne de ses amis et des miens. Son mandement n'a que quatre petites pages; il ne parle que de l'ouvrage, et point du tout de l'auteur. L'abbé Audra aurait pu se l'épargner; il avait d'abord donné de lui-même sa démission, et l'avait envoyée à l'archevêque, qui l'avait acceptée; alors tout était fini, il n'y aurait eu ni mandement ni rien de semblable. Il a retiré cette démission; l'archevêque lui a rendu sa parole comme il l'avait reçue, sans même s'être pressé d'en faire usage; car, s'il se fût pressé, l'abbé aurait pu avoir un succes-

seur avant ses regrets. Cependant tout le monde était après l'archevêque; le parlement voulait brûler le livre. Si l'auteur n'eût pas été professeur, l'archevêque se serait tu malgré les clameurs. L'abbé a voulu rester professeur, il a presque accusé un des grands-vicaires d'avoir approuvé le livre; alors l'archevêque a été forcé de le condamner. L'abbé n'a pas mal pris le mandement, et a paru même fort content de n'y être ni nommé ni désigné. Quand l'archevêque a été de retour à Toulouse, il a vu l'abbé, et lui a dit qu'il était impossible que l'auteur d'un livre condamné comme irréligieux pût être professeur d'histoire et de religion; qu'il lui conseillait de quitter, et qu'il tâcherait de lui procurer quelque dédommagement. L'abbé a refusé de quitter; il a répondu qu'il en appellerait au parlement, si on l'y forçait. L'archevêque lui dit qu'il ne s'y opposait pas, et qu'il s'en tiendrait là, si le parlement le renvoyait dans sa chaire; mais que l'abbé prît garde de s'exposer devant le parlement. Il y avait entre cette conversation et le mandement deux grands mois. Huit jours et plus se sont écoulés; au bout de ces huit jours il lui a pris une fièvre maligne dont il est mort. Il se peut faire que le chagrin en soit la cause; mais vous voyez que l'archevêque a fait tout ce qui était en lui pour l'adoucir et le lui épargner en partie; il lui a même épargné dans le fait, à ce qu'il assure, d'autres désagréments qu'on avait voulu lui donner. L'abbé a forcé l'archevêque à donner son mandement, en manquant à sa parole, en retirant sa démission, en voulant compromettre un des grands-vicaires. L'archevêque, avant ce temps-là, avait résisté pour lui

pendant un an aux clameurs du parlement, des évêques, de l'assemblée du clergé; à la fin on lui a forcé la main.

Vous voyez, par ce détail, mon cher maître, que l'archevêque de Toulouse n'a fait, à l'égard de l'abbé, que ce qu'il n'a pu se dispenser de faire. Vous pouvez être bien sûr qu'il ne persécutera jamais personne; mais il est dans une place et dans une position où il n'est pas toujours le maître de s'abandonner tout-à-fait à son caractère et à ses principes également tolérants. Je l'avais vu moi-même avant qu'il partît pour Toulouse, et je puis bien vous assurer qu'il n'était rien moins que malintentionné pour l'abbé Audra. Ne vous laissez donc pas prévenir contre lui, et soyez sûr, encore une fois, que jamais la raison n'aura à s'en plaindre. Nous avons en lui un très bon confrère, qui sera certainement utile aux lettres et à la philosophie, pourvu que la philosophie ne lui lie pas les mains par un excès de licence, ou que le cri général ne l'oblige d'agir contre son gré.

Mais un confrère qu'il faut bien nous garder d'acquérir, c'est ce plat et ridicule président Debrosses, dont vous avez tant à vous plaindre. Vous feriez bien, je crois, d'écrire à ceux de nos confrères qui connaissent les égards qu'on vous doit, combien vous seriez offensé d'un pareil choix.

Foncemagne et l'archevêque de Lyon sont ses partisans zélés. Foncemagne n'a jamais eu à se plaindre de vous: au contraire. Pourquoi ne lui écririez-vous pas directement? cette lettre pourrait le déterminer. Je ne vous dirai point d'écrire à l'archevêque de Lyon,

qui est un janséniste hypocrite ; mais il pourrait gagner le duc de Nivernois, et vous feriez bien d'écrire à ce dernier, qui sûrement ne voudra pas vous déplaire. Quant à nos amis, qui sont au nombre de huit à dix, je vous en réponds. N'oubliez pas surtout d'écrire fortement à l'abbé de Voisenon, à qui d'ailleurs je parlerai, ainsi que Duclos, et à M. d'Argental, qui parlera à Foncemagne de son côté. M. Marin nous conviendrait certainement mieux que le président Debrosses, et à tous égards; mais je doute fort que nous puissions réussir, et il ne faut pas le compromettre. Parmi les dix ou douze concurrents qui se présentent, et dont j'ai perdu le compte, il en est surtout deux qu'il nous importe d'écarter, et même de dégoûter pour toujours. Comme il y en a au moins un des deux qui pourra avoir beaucoup de voix, il faut nécessairement nous réunir pour quelque autre; et, d'après les informations que j'ai prises, il ne serait pas possible, à ce que je vois, de nous réunir pour M. Marin. Je le verrai ce matin, et je lui parlerai sur ce sujet avec amitié et confiance.

Adieu, mon cher maître; priez Dieu *ne quid respublica detrimenti capiat*, et ne négligez pas au moins d'écrire sur cet objet à tous les académiciens que vous en croirez dignes; car il s'en faut de beaucoup qu'ils le soient tous. *Vale et me ama.*

Le roi de Prusse vient d'envoyer deux cents louis pour la statue, je l'apprends dans ce moment.

301. — DE M. DE VOLTAIRE.

28 de décembre.

Ah! mon cher ami, mon cher philosophe, c'est une chose bien cruelle qu'un homme qui veut faire du bien soit obligé de faire du mal, parcequ'il est prêtre. Enfin l'abbé Audra en est mort, et c'est, je vous le jure, une très grande perte pour les gens de bien; personne n'avait plus de zèle que lui pour la bonne cause.

Je passe le Rubicon pour chasser le nasillonneur délateur et persécuteur; et je déclare que je serai obligé de renoncer à ma place, si on lui en donne une. J'ai si peu de temps à vivre, que je ne dois point craindre la guerre.

Vous me mandez que le roi de Prusse vient d'envoyer sa noble quote part pour la statue; vous avez mis apparemment Prusse pour Danemarck. La statue vous doit tout, à Copenhague comme à Berlin.

Messieurs ont donc résolu de ne point obtempérer. Les meurtriers du chevalier de La Barre ont donc pleuré. Quoi! les bœufs-tigres pleurent! On ne juge donc plus de procès? les plaideurs seront réduits à la dure nécessité de s'accommoder sans frais? Cependant la moitié de la France manque de pain.

Il faudra quelque jour que je vous envoie une *Épître au roi de Danemarck*[1], afin qu'il fasse pendant avec le roi de la Chine. C'est un grand soulagement, en temps de famine, de faire des vers alexandrins.

Je vous prie, quand vous verrez madame Necker,

[1] Voyez tome XIII.

de lui dire combien je lui suis attaché pour le reste de ma vie. Adieu, mon très cher confrère.

302. — DE M. DE VOLTAIRE.

2 de février 1771.

Mon très cher philosophe, c'est une consolation bien faible que les assassins du chevalier de La Barre soient à leurs maisons de campagne; mais nous ne pouvons pas espérer plus de justice dans ce monde.

Avez-vous entendu parler de ce nouveau législateur de la littérature, nommé Clément, qui juge à mort M. de Saint-Lambert et l'abbé Delille [1]? J'ai lu cet animal, et me suis figuré que *Messieurs* auraient tous une pareille dose d'orgueil. Est-il vrai que ce maroufle a l'honneur d'être mis au For-l'Évêque? J'admire ce ton décisif que prennent aujourd'hui tous les gredins de la littérature. Ce polisson, qui juge si impérieusement ses maîtres, présenta, il y a deux ans, une tragédie aux comédiens, qui ne purent en lire que deux actes. Ne pouvant parvenir à l'honneur d'être jugé, il s'est mis à juger les autres : c'est un petit élève de Fréron.

On me mande que M. de Mairan est fort malade; voilà une quatrième place à donner bientôt. La mienne fera la cinquième : mais ne me donnez le nasillonneur ni pour confrère ni pour successeur.

[1] Clément venait de publier des *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile, et les poèmes des Saisons, de la Déclamation, et de la Peinture*, 1 volume petit in-8°.

Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous disais dans mon dernier billet. Je parlais par économie (comme disent les pères de l'Église). Si l'abbé Delille est un homme sociable, un philosophe, et un homme ferme, ne pouvez-vous pas l'acquérir? Il mérite par son ouvrage cette réfutation de Clément; mais il est de l'université, et je crains toujours que ces gens-là ne soient des Riballier, des Cogé, des Tamponet.

Je vous demande en grace, mon cher ami, de dire à M. de Condorcet combien je lui suis dévoué.

Je ne sais si madame Necker a reçu un paquet de ma part. Je vous envoie le premier volume des *Questions:* vous aurez ensuite le second, puis le troisième: je continuerai ainsi autant que je pourrai.

Pleurons sur Jérusalem, et soyons tranquilles. L'oncle et la nièce vous embrassent bien tendrement.

303. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de février.

Je vous suis infiniment obligé, mon cher ami, de votre discours prononcé devant le roi de Danemarck. Jamais vous n'avez rendu la philosophie plus respectable. Ce discours est un bien beau monument. Toutes les académies de l'Europe doivent vous en remercier.

Je n'ose encore vous envoyer ma facétie sur la liberté de la presse, que ce monarque établit si hardiment dans ses états. Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le temps de la faire copier. Ma colonie, qu'il faut soutenir malgré l'orage qui l'a presque renversée, des occupations forcées, et mes maladies continuelles,

ne m'ont pas laissé un moment dont je puisse disposer.

Je m'attendais bien que le maréchal de Richelieu se mettrait à la tête de la faction pour le nasillonneur. Il m'avait fait entendre, dans une de ses lettres, qu'il aimait mieux me servir dans mes amours que dans mes aversions. Il a passé sa vie à me faire des plaisirs et des niches, à me caresser d'une main et à me dévisager de l'autre; c'est sa façon avec les deux sexes. Il faut prendre les gens comme ils sont. Je lui ai écrit pourtant, et j'avoue ma honte à M. Gaillard. J'espère qu'après tout notre homme trouvera à qui parler. Il ne fera qu'en rire; mais tout en plaisantant, sa faction aura le dessous, et cela est fort amusant. Si je vis, je dirai deux mots à l'ami Lebeau; chaque chose vient en son temps.

Adieu, mon cher philosophe; adieu, l'honneur des lettres. Madame Denis est enchantée, comme moi, de votre discours.

304. — DE M. DE VOLTAIRE.

13 de février.

Je crois notre doyen converti, et je me flatte qu'il ne s'opposera point à M. Gaillard.

Vous devez avoir reçu, mon cher philosophe, trois volumes l'un après l'autre. Je n'ai pu vous les envoyer plus tôt; tout devient difficile.

J'ai peur que l'*Épître au roi de Danemarck sur la liberté de la presse* ne paraisse dans un temps bien peu favorable. J'ai pourtant grande envie que vous m'en

disiez votre sentiment, mais je tremble toujours de la laisser courir le monde.

Est-il bien vrai qu'on va restreindre le ressort du parlement de Paris à l'Ile-de-France? ce pourrait être un grand bien : il est cruel de se ruiner pour aller plaider en dernier ressort à plus de cent lieues de chez soi.

Je ne sais comment je suis avec madame Necker; j'ai peur qu'elle ne m'ait entièrement oublié.

Ne comptez-vous pas un jour avoir parmi vos quarante M. le marquis de Condorcet?

Je vous embrasse bien tendrement, mon très cher philosophe. Je suis bien malade. Est-il vrai que M. de Mairan se meure?

Il faut passer dans ma barque.

305. — DE M. DE VOLTAIRE.

2 de mars.

Mon cher philosophe ne m'a point répondu quand je lui ai demandé s'il avait reçu trois volumes par la voie de M. Marin; je le prie instamment de vouloir bien m'en informer. Je hasarde enfin de lui envoyer l'*Épître au roi de Danemarck*, avec un peu de prose versifiée, adressée à lui-même. Ce n'est pas trop le temps de s'occuper de ces coïonneries; mais j'aime mieux m'égayer sur les excréments de la littérature que sur d'autres excréments.

Je supplie mon cher philosophe de ne donner aucune copie des fadaises à lui envoyées. Il peut les lire tant qu'il voudra à ses amis, mais il ne faut pas mettre le public dans sa confidence.

Voilà donc une quatrième place à remplir ; donnez-la à qui vous voudrez : pourvu que ce ne soit pas à ce fripon de nasillonneur [1], je suis content. Demandez à Lalande, qui est voisin de ses terres, s'il n'est pas célèbre dans le pays par les rapines les plus odieuses. M. de Condorcet pourrait-il succéder à M. de Mairan? il n'a rien fait, dira-t-on, tant mieux ; nous avons plus besoin de gens qui jugent que de gens qui fassent.

Je n'ai rien à dire sur tout ce qui se passe aujourd'hui ; tout ce que je puis me permettre, c'est de détester du fond de mon cœur les assassins du chevalier de La Barre jusqu'au dernier moment de ma vie : c'est ainsi que je vous aimerai.

306. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mars.

Je m'apercois, mon cher philosophe, que je ressemble à Le Clerc de Montmerci, je fais trop de vers. Je vois, à ma confusion, que j'ai parlé deux fois des harpies ; l'une dans l'épître au roi de Danemarck, l'autre dans votre épître. Il y a dans la danoise,

Qui vous rendit chez vous puissants sans être impies?
Qui sut, de votre table écartant les harpies,
Sauver le peuple et vous de leur voracité?
Qui sut donner une ame au public hébété?

Je mettrai à la place, si vous le trouvez bon,

Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadèmes?
Et qui, du fond du puits tirant la vérité,
A su donner une ame au public hébété?

[1] Le président Debrosses.

Faites-moi l'amitié, je vous en prie, de mettre ces quatre vers sur la danoise, si mieux n'aimez en faire de meilleurs.

Voici une autre idée en prose dont vous ferez ce que vous croirez convenable; je m'en remets à vous.

J'ai été extrêmement content de l'édit; et à deux petites phrases près, que j'ai trouvées un peu obscures, le discours de monsieur le chancelier m'a paru parfaitement beau.

307. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 de mars.

On me mande, mon cher ami, qu'on a élu Lemierre; en ce cas, vous avez sans doute rengaîné ma lettre en faveur du traducteur de Virgile, que je ne connais point du tout. Je n'avais écrit que pour la décharge de ma conscience. Je vous avoue, par le même motif, que j'aurais donné ma voix à celui qui a mis par écrit l'édit du roi pour la création des six parlements ou conseils nouveaux. Non seulement les jugements en dernier ressort au parlement de Paris épuisaient les pauvres plaideurs, obligés de faire cent cinquante lieues pour se ruiner; mais les criminels qu'on tranférait à Paris, du fond de l'Auvergne et du Limousin, coûtaient à l'état des sommes immenses. En un mot, cet édit me paraît jusqu'à présent un service essentiel rendu à la nation; et puis d'ailleurs vous savez si j'ai sur le cœur le sang du chevalier de La Barre et du comte de Lally.

308. — DE M. DE VOLTAIRE.

18 de mars.

Mon très cher philosophe, je pense comme vous que le sujet en question serait excellent pour l'académie de Zug ou de Schaffhouse. Je n'avais jamais vu l'extrait baptistaire du traducteur des *Géorgiques*. N'est-il pas majeur? Nous avions plus d'un conseiller au parlement qui décidait de la fortune, de l'honneur, et de la vie des hommes à vingt-cinq ans ; et puisque l'abbé Delille a été en âge de traduire Virgile, il me semble qu'il était assez âgé pour être auprès du traducteur de Milton [1].

Je ne le connais point, encore une fois. Il ne saura point mes bonnes intentions. Je me bornais à être juste ; mais il me paraît que je ne suis qu'un franc provincial qui ne connaît pas le monde.

J'apprends, par un autre provincial qui est à Paris, qu'on m'attribue une petite feuille qui paraît sur le parlement de Paris et sur les conseils souverains. Elle est, Dieu merci, d'un jésuite qui est en Piémont ; c'est le même qui fit *Il est temps de parler*, et *Tout se dira* [2].

Vous savez que je n'ai point approuvé la conduite du parlement de Paris, et que j'approuve infiniment les six conseils ; mais assurément je suis bien loin de rien imprimer sur de telles affaires. Je suis le prête-nom de quiconque veut écrire hardiment et ne se point compromettre : cette situation est triste.

[1] Dupré de Saint-Maur. — [2] C'est à l'abbé Dazès que M. Barbier attribue le *Il est temps de parler*, 1763, 2 vol. in-12.

Quant à votre triple bandeau, on a dû mettre,

Qui du triple bandeau vengea cent diadèmes;

et il m'a semblé qu'on disait tous les jours la tiare pour le pape, et les diadèmes pour les rois. On venge le trône de l'autel; si je me trompe, je passe condamnation.

Voici une autre querelle. Madame Necker me fait ses plaintes amères de ce que Pigalle veut me faire absolument nu. Voici ma réponse : Décidez de mon effigie, c'est à vous que je la dois; c'est à vous de me donner un habit, si cela vous plaît. Soyez sûr que, vêtu ou non, je suis à vous jusqu'à ce que je ne sois plus rien.

Adieu; je n'ai jamais été si malade! je suis aveugle et goutteux; il faut supporter tous les maux du corps et de l'ame. Pour me consoler, je vous demande en grace de m'envoyer vos deux discours. En vérité vous soutenez seul l'honneur des lettres, et je ne sais point d'homme plus nécessaire que vous.

309. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 d'avril.

Mon très cher philosophe, je vous rends mille graces des moments agréables que vous m'avez fait passer. J'ai entendu la lecture de vos deux discours, car il ne m'est pas permis de les lire. Nos neiges ont mis mes yeux dans un si triste état, que me voilà un petit Tirésie ou un petit OEdipe; et j'ai bien la mine de rester aveugle pour le peu de temps que j'ai encore à vivre.

Je n'entendrai jamais rien dans les champs élysées, où je compte bien aller, qui vaille votre *Dialogue entre Descartes et Christine*. Je ne sais rien de plus beau que votre éloge du roi de Prusse. Il ne vous avouera pas tout le plaisir qu'il aura eu d'être si bien peint par vous dans l'académie des sciences; mais il le sentira de toutes les puissances de son ame. Non, personne n'a rendu la philosophie et la littérature plus respectables. Il n'y a peut-être à présent que notre cour qui n'en sente pas le prix; mais je lui pardonne, si elle établit en effet six conseils pour rendre hardiment la justice, et si elle paie les frais que les pauvres diables de seigneurs de paroisse font pour la rendre dans leurs taudis. Cela me paraît un des plus beaux réglements du monde. Je serai attaché jusqu'à mon dernier soupir à un ministre qui m'a fait beaucoup de bien. Je ne le serai point du tout à des corps qui ont fait du mal; et puis d'ailleurs comment aimer une compagnie? on ne peut aimer que son ami ou sa maîtresse.

Je pense, puisqu'il faut servir, qu'il vaut mieux servir sous un lion de bonne maison que sous des rats mes confrères, dont la conduite est insolente et ridicule. Vous savez d'ailleurs que le sang crie vengeance; vous savez que le premier a persécuté l'*Encyclopédie;* et quand on voit les oppresseurs opprimés à leur tour, on doit bénir Dieu.

Adieu, mon cher ami; je vous recommande beaucoup de courage, et beaucoup de mépris pour le genre humain.

310. — DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

Je ne sais pas ce qui arrivera, mon cher ami; mais goûtons toujours le plaisir d'avoir vu chasser les jésuites, et d'avoir vu ensuite casser les assassins. « Et « ego in interitu vestro ridebo vos et subsannabo, » dit la sainte Écriture[1].

J'avais envoyé à la chambre syndicale, avec laquelle je n'ai pas grand commerce, trois volumes d'un livre nouveau qui m'est venu de Hollande, intitulé *Questions sur l'Encyclopédie*, adressés à M. Briasson, pour les remettre à M. le marquis de Condorcet. Je ne sais si M. Briasson m'a rendu ce petit service; cela pouvait passer pourtant pour ma dernière volonté, car j'ai été très malade. Je crois avoir perdu entièrement les yeux, et je serai aveugle jusqu'à ce que je sois mort tout-à-fait.

Je viens de voir, ou plutôt de me faire lire, dans le *Journal encyclopédique*, l'épître au roi de Danemarck, non pas telle que vous l'avez, mais telle que je l'ai envoyée à ce monarque, avec un petit bout de lettre qui accompagnait l'envoi. Cela vient sûrement de Copenhague; le mal est très médiocre.

Pourriez-vous me dire quel est l'auteur d'un éloge de l'abbé Trublet, qui est dans le même *Journal encyclopédique* d'avril? Ce journal-là ne vaut pas le *Dictionnaire encyclopédique*.

Savez-vous qu'on a déjà imprimé quatre tomes du

[1] *Proverbes*, chap. 1, verset 26.

Dictionnaire d'Yverdun, où il y a plusieurs articles de M. de Lalande qui paraissent à la lettre *A*? Mon état ne m'a pas permis de les lire.

Voudriez-vous bien avoir la bonté de me mander si on a imprimé à Paris un recueil des ouvrages de M. de Mairan?

Je voulais écrire aujourd'hui à M. de Saint-Lambert, mais je ne sais si ma faiblesse me le permettra.

Adieu, mon très cher philosophe; j'ai bien peur que la philosophie n'ait pas plus beau jeu que l'ancien parlement de Paris. Les adeptes font fort bien de se tenir tranquilles. Vous savez que j'applaudis au choix qu'on a fait de M. l'abbé Arnaud. Si ce n'est pas à moi que l'abbé Delille succède quelque jour, j'applaudirai aussi, car j'aime toujours les vers; on meurt comme on a vécu.

311. — DE M. DE VOLTAIRE.

14 de juin.

Je ne sais plus, mon très cher philosophe, comment faire pour vous envoyer le quatrième et le cinquième volume de ces *Questions*. Le paquet est tout prêt depuis près d'un mois, mais plus d'une route qui m'était ouverte auparavant m'est aujourd'hui bouchée.

Je persiste toujours dans ma bonne volonté pour les assassins de Calas et du chevalier de La Barre. Quelque chose qu'il arrive, je ne crois pas qu'on voie de pareils cannibales dans la nature, sans quoi j'irais mourir auprès d'Azof, qu'on dit être un pays fort

chaud, et où l'on m'assure qu'on est à l'abri du vent du nord, que je hais presque autant que les assassins en robe.

Vous ne connaissiez pas, sans doute, la comédie de *l'Homme dangereux*, lorsque, sur son titre, l'on empêcha qu'on ne la jouât. Si vous l'aviez lue, vous auriez sollicité vivement sa représentation; c'était le plus sûr moyen de dégoûter l'auteur du théâtre. Les trois volumes qu'il a fait imprimer à Genève avec vos louanges, celles de Vernet, et même les miennes, se vendent aujourd'hui publiquement, et encore plus rarement. Ils pourront avoir plus de débit à Paris, attendu qu'il y a environ quatre cents personnes d'outragées; ce qui peut fournir environ huit cents lecteurs. Il est singulier que cet ouvrage soit permis, et que l'*Encyclopédie* soit défendue.

Si vous voyez M. de Schomberg, je vous prie de lui dire combien je lui suis attaché à lui et à ses anciens amis. Mais, pour mes assassins, je leur soutiendrai toujours qu'ils ont tort; et je crois que, dans le fond de son cœur, il sera de mon avis.

J'ai pensé mourir hier: c'est un état qui n'est pas si désagréable qu'on le croit; je souffrais beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Portez-vous bien, mon cher ami; la vie est horrible sans la santé; mais, lorsqu'à la maladie il se joint une petite pointe de persécution, cet état n'est point plaisant.

Ne m'oubliez pas auprès de M. de Condorcet. Soyez sûr que, tant que je vivrai, ma faculté de penser et de sentir, mon entéléchie sera entièrement à vous.

312. — DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juillet.

Comme je suis quinze-vingts, mon cher philosophe, et que je n'ai pas grand soin de mes papiers, j'ai perdu une lettre de M. de Condorcet, par laquelle il me donnait une adresse pour lui envoyer les quatrième et cinquième volumes des *Questions*. Je vous prie de me rafraîchir la mémoire de cette adresse, car ma mémoire ne vaut pas mieux que mes yeux.

Il est fort à présumer, mon cher ami, que la philosophie sera peu respectée. *Notre royaume n'est pas de ce monde*[1]. Cependant il est sûr qu'on tolèrera votre grande *Encyclopédie* comme un objet de commerce et de finances. Messieurs les auteurs seront, dans cette occasion, protégés par messieurs les libraires; et je crois que messieurs les libraires donnent quelque argent à messieurs les commis de la douane des pensées. Nous ne jouons pas un beau rôle. Notre consolation est d'écraser des pédants barbares qui nous ont persécutés. Ils sont plus maltraités que nous, mais c'est la consolation des damnés. Portez-vous bien, et riez du monde entier; c'est le parti le meilleur et le plus honnête.

Je vous embrasse, mon cher ami, mais je ne peux pas rire pour le présent.

[1] Évangile de S. Jean, XVIII, 36.

313. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'auguste.

Mon cher ami, j'ai vu le descendant du brave Crillon, qui est venu avec le prince de Salm, tous deux instruits et modestes, tous deux très aimables et dignes d'un meilleur siècle.

Quel homme de lettres donnerez-vous pour successeur à un prince du sang[1]? Il se présente beaucoup de poëtes: ne faut-il pas donner la préférence à M. de La Harpe ou à M. Delille?

Vous savez ce que c'est qu'un banneret, qu'à Berne on appelle banderet. Or le banderet de la république de Neuchâtel, ayant joint à sa dignité celle d'imprimeur, fesait une très belle édition du *Système de la nature*. Les dévotes de Neuchâtel, éprises d'une sainte rage, sont venues brûler son édition. Le gonfalonnier de la république a été obligé de se démettre de sa charge; mais on ne lui a point fait d'autre mal; il n'en aurait pas été quitte à si bon marché dans Abbeville.

On a battu des mains à Rennes quand l'ancien parlement a été cassé, et qu'on en a érigé un nouveau.

On a déjà six volumes de l'*Encyclopédie* d'Yverdun; personne ne la lit, mais on l'achète. Je doute fort que celle de Genève entre de sitôt à Paris. Nous revenons au temps où l'on agitait la question *de mathematicis ab urbe expellendis*.

Je suis tout étonné, moi malingre et aveugle, de

[1]. M. le comte de Clermont.

vous dire des nouvelles du fond de ma solitude et de mon lit.

J'ai donné des paperasses pour vous à monsieur de Crillon.

Adieu, mon cher et grand philosophe, que j'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie.

314. — DE M. DE VOLTAIRE.

13 de septembre.

Mon très cher philosophe, tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de Crillon et de princes de Salm à la cour de France, et quelques rois de Prusse à l'académie, alors tout ira bien.

Je vois qu'on réforme tous les parlements; mais je suis sûr qu'aucun ne prêtera son ministère au rappel des jésuites. S'ILS REPARAISSAIENT, CE NE SERAIT QUE POUR ÊTRE EN HORREUR A LA FRANCE; et la philosophie y gagnerait, bien loin d'y perdre. Nous aurions le plaisir de voir les loups et les renards se mordre, et le petit troupeau des philosophes serait en sûreté.

On dit que vous avez prononcé à l'académie un discours aussi agréable qu'instructif. Ne permettrez-vous pas qu'on l'imprime dans les papiers publics? Vous ne dites jamais que des vérités éloquentes; il n'est pas juste que nous en soyons privés.

On m'a envoyé un imprimé d'un autre genre. C'est une *Apparition de notre Seigneur Jésus-Christ* dans une paroisse de l'évêché de Tréguier en Basse-Bretagne, et un discours qu'il a prononcé devant monsieur l'évêque sur les péchés des Bas-Bretons; le tout avec

approbation et privilége[1]. Cela est bien consolant, et vaut assurément tous vos discours académiques.

Adieu, mon cher et respectable ami; je suis toujours souffrant et aveugle. Si j'étais Bas-Breton, Jésus-Christ m'aurait guéri; mais je vois bien qu'il ne se soucie pas des Suisses.

315. — DE M. DE VOLTAIRE.

28 de septembre.

Mon cher ami, voici donc de quoi exercer la philosophie. La Harpe persécuté pour avoir fait un chef-d'œuvre d'éloquence dans l'éloge de Fénélon! j'ai eu de la peine à croire cette aventure. Vous me direz que plus elle est absurde, plus je la dois croire, et que c'est le cas du *credo quia absurdum*. Cette extravagance aura-t-elle des suites? l'académie agira-t-elle? est-ce à l'académie qu'on en veut? la chose est-elle sérieuse, ou est-ce une plaisanterie? Je vous demande en grace de me mettre au fait; cela en vaut la peine.

Nous avons ici madame Dixneufans[2], dont vous êtes le médecin. Elle a perdu de son embonpoint, mais elle a conservé sa beauté. Son mari nous a dit des choses bien extraordinaires; tous deux sont très aimables; ils méritent de prospérer, et ils prospèreront. Pour moi, je me meurs tout doucement. Bonsoir, mon très cher et très grand philosophe.

J'ajoute que La Harpe m'ayant pressé très vivement d'écrire à monsieur le chancelier, j'ai pris cette

[1] Voyez le *Dictionnaire philosophique*, t. XLII, p. 257.

[2] Madame la comtesse de Rochefort.

liberté, quoique je la croie assez inutile; mais enfin je lui ai dit ce que je pensais sur les discours académiques, sur la Sorbonne, et sur l'*Encyclopédie*.

316. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 d'octobre.

Il n'est que trop vrai, mon cher maître, qu'il y a un arrêt du conseil qui supprime le discours de La Harpe. Cet arrêt a été sollicité par l'archevêque de Paris et par l'archevêque de Reims. Ils voulaient d'abord faire condamner l'ouvrage par la Sorbonne, mais le syndic Riballier s'y est opposé; il se souvient de l'affaire de Marmontel. L'académie a fait ce qu'elle a pu pour empêcher cette suppression, ou du moins qu'elle ne se fît par un arrêt du conseil; mais tout ce qu'elle a pu obtenir, encore avec beaucoup de peine, a été que l'arrêt ne serait ni crié ni affiché; mais il est imprimé, et il a été donné à l'imprimerie royale, à ceux qui l'ont demandé. Vous noterez que, de tous nos confrères de Versailles, M. le prince Louis est le seul qui ait servi l'académie dans cette occasion: les autres, ou n'ont rien dit, ou peut-être ont tâché de nuire. Voilà où nous en sommes. Cet arrêt nous enjoint de faire approuver désormais, comme autrefois, les discours des prix par deux docteurs de Sorbonne. Il y a quatre ans que nous avions cessé d'exiger cette approbation, par des raisons très raisonnables: 1° parceque lorsqu'on annonça, dans une assemblée publique que l'Éloge de Charles V devait être ainsi approuvé, le public nous rit au nez, et nous le méri-

tions bien; 2° parcequ'il y a des éloges, comme celui de Molière, qui auraient rendu ridicule l'approbation de deux théologiens; 3° parcequ'il y en a, comme ceux de Sulli, de Colbert, où il faut parler d'autre chose que de théologie, et où l'approbation de deux docteurs de Sorbonne ne mettrait point l'académie à couvert des tracasseries; 4° enfin parceque ces docteurs abusaient scandaleusement du droit d'effacer ce qu'il leur plaisait, témoin l'éloge de Charles V, dans lequel ils avaient effacé tout ce qui était contraire aux prétentions ultramontaines, à l'inquisition, etc. Il faudra pourtant désormais se soumettre à ce joug; à la bonne heure. Je gémis, et je me tais. Si on vous envoie l'arrêt du conseil, vous verrez aisément que ceux qui l'ont rédigé n'avaient pas pris la peine de lire le discours de La Harpe. Je sais que plus d'un évêque désapprouve fort cette condamnation; mais ils risqueraient trop à s'expliquer.

Nous sommes bien heureux en cette circonstance, que le feu parlement n'existe plus; car il n'aurait pas manqué de faire à cette occasion quelques nouvelles sottises.

Adieu, mon cher ami; j'ai le cœur navré de douleur.

317. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'octobre.

Mon cher et vrai philosophe, vous aviez grand besoin de cette philosophie qui console le sage, qui rit des sots, qui méprise les fripons, et qui déteste les fanatiques. Je vois que, par tous les réglements qu'on

a faits sur les blés, on a presque empêché les Welches de manger, et on s'efforce à présent de nous empêcher de penser. La persécution va jusqu'au ridicule, et c'est le partage des Welches que ce ridicule. Il y a une ligue formée contre le bon sens, ainsi que contre la liberté. Que vous reste-t-il pour votre consolation? un petit nombre d'amis auxquels vous dites ce que vous pensez, quand les portes sont fermées. Si vous aviez été en Russie, on vous y aurait vu honoré, respecté, et enrichi. Vous seriez, partout ailleurs qu'à Paris, l'ami des rois ou de ceux qui instruisent les rois; et vous serez, chez vous, en butte aux bêtises d'un cuistre de Sorbonne, ou à l'insolence d'un commis. C'est dans de telles circonstances que le stoïcisme est bon à quelque chose:

> Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
> Intaminatis fulget honoribus.
>
> Hor., lib. III, od. II.

Qui prendrez-vous donc pour succéder à notre confrère le prince du sang? Un philosophe nous serait plus utile qu'un prince; mais où le trouver? Gardez-vous bien de prendre un mauvais poète; c'est la pire espèce de toutes et la plus méprisable. Ne pourrez-vous trouver dans Paris un homme libre qui ait du goût, de la littérature, et surtout cette honnête fierté qui ne craint ni les prêtres ni les commis? Il faut se flatter que les nouveaux parlements seront, pendant quelques années, moins insolents et moins barbares que les anciens.

Voici de petites affaires parlementaires que je vous envoie par un voyageur qui vous les rendra, pourvu qu'il ne soit pas fouillé aux portes.

Adieu, mon cher ami, mon cher philosophe; je ne sais comment vous envoyer le six et le septième volume des *Questions*. Paris est une ville assiégée, où la nourriture de l'ame n'entre plus. Je finis, comme Candide, en cultivant mon jardin; c'est le seul parti qu'il y ait à prendre.

Je vous embrasse bien tendrement.

318. — DE M. DE VOLTAIRE.

14 de novembre.

Je vous ai écrit, mon cher philosophe, par monsieur Bacon, non pas Bacon de Vérulam, mais Bacon substitut du procureur-général, et pourtant philosophe.

J'ai demandé à Marin si je pouvais vous faire tenir par lui le six et le septième volume des rogatons alphabétiques[1], que je vous prie de mettre dans votre bibliothéque, sans avoir l'ennui de les lire; il ne m'a pas répondu. Je vous les envoie par madame Legendre, sœur de M. Hénin notre résident. Cela fera nombre parmi vos livres; ce n'est qu'un hommage que je mets à vos pieds.

Il paraît un ouvrage très curieux et très bien fait, intitulé l'*Histoire critique de Jésus-Christ*. Il n'est pas difficile d'en avoir des exemplaires à Genève; mais aussi il n'est pas aisé d'en faire passer en France. Dieu me préserve de servir à répandre cet ouvrage abominable, capable de dessécher toutes les semences de la religion chrétienne dans les consciences les plus timo-

[1] *Questions sur l'Encyclopédie.*

rées! Je ne l'ai lu qu'avec une sainte horreur, et en fesant des signes de croix à chaque ligne.

Il paraît encore deux autres petits livres qui sont des canons de douze livres de balles, tandis que l'*Histoire critique* est une pièce de vingt-quatre. L'un est l'*Examen des prophéties;* et l'autre, l'*Esprit du judaïsme*[1]. On nous en fait craindre encore plusieurs autres de mois en mois. Belzébuth ne se lasse point de persécuter les fidèles. Nous touchons aux derniers temps, sans doute.

L'expulsion des jésuites annonce la fin du monde, et nous allons voir incessamment paraître l'Antechrist. Je me prépare pour cette grande révolution, puisque nous en avons déjà vu tant d'autres. En attendant, je vous embrasse le plus tendrement du monde, avec vénération et amour.

319. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de novembre.

Je ne sais, mon cher maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que depuis deux jours votre lettre du 19 d'octobre, et le paquet qui y était joint. J'ai lu le beau *Discours d'Anne Dubourg*[2], qui ne corrigera point les fanatiques, mais qui du moins rendra le fanatisme odieux; les *Pourquoi*[3] auxquels on ne répondra point, parcequ'il n'y a point de bonne réponse à y faire que de réformer les Welches, qui resteront Welches encore long-temps; et la *Méprise d'Arras*[4], qui me paraît

[1] Ces trois ouvrages sont du baron d'Holbach. — [2] Voyez t. XXIX, page 3. — [3] Voyez t. XLI, page 478. — [4] Voyez t. XXIX, page 383.

bien modestement appelée *méprise*, et qui n'empêchera point que les successeurs de ces assassins, aussi fanatiques, plus ignorants et plus vils, ne fassent souvent des *méprises* pareilles, sans compter tout ce qui nous attend d'ailleurs. Quand je vois tout ce qui se passe dans ce bas monde, je voudrais aller tirer le père éternel par la barbe, et lui dire, comme dans une vieille farce de la Passion : *Père éternel, quelle vergogne?* etc. Je suis navré et découragé. Je finirai, et je crois bientôt, par ne plus prendre aucun intérêt à toutes les sottises qui se disent, et à toutes les atrocités qui s'exercent de Pétersbourg à Lisbonne, et par trouver que tout ira bien quand j'aurai bien digéré et bien dormi. Je vous en souhaite autant, mon cher ami. Je fais du genre humain deux parts l'opprimante et l'opprimée; je hais l'une et je méprise l'autre. Que ne suis-je au coin de votre feu pour épancher mon cœur dans le vôtre! je suis bien sûr que nous serions d'accord sur tous les points.

Il y a ici un abbé Duvernet, bon diable, zélé pour la bonne cause, et votre admirateur enthousiaste depuis long-temps, qui se propose d'élever à votre gloire, non pas une statue, comme Pigalle, mais un monument littéraire, et qui vous a écrit pour cet objet. Il dit que vous l'invitez d'aller à Ferney. Je vous demande vos bontés pour lui; et j'espère que vous l'en trouverez digne[1].

C'est samedi prochain 23 que nous donnerons un successeur à ce prince, dont le nom a si stérilement

[1] On a de l'abbé Duvernet une *Vie de Voltaire*, 1786, in-8°, réimprimée en 1797.

chargé notre liste. Je ne vous réponds pas que nous ayons un bon poëte; nous en aurions un et même deux si j'en étais cru, mais je tâcherai du moins que nous ayons un homme de lettres honnête, et qui prenne intérêt à la cause commune. C'est à peu près tout ce que nous pouvons faire dans les circonstances présentes, et vous penseriez de même, si vous voyiez de près l'état des choses. Adieu, mon cher et illustre maître; je vous embrasse tendrement.

320. — DE M. DE VOLTAIRE.

27 de novembre.

Mon cher philosophe, je vous envoie ce rogaton, qui sort de la presse. Il y a quelques articles qui pourront vous amuser. Vous n'avez pas été content de Memmius[1], car vous n'en dites mot. Il me paraît clair pourtant qu'il y a dans la nature une intelligence; et, par les imperfections et les misères de cette nature, il me paraît que cette intelligence est bornée; mais la mienne est si prodigieusement bornée, qu'elle craint toujours de ne savoir ce qu'elle dit; elle respecte infiniment la vôtre; elle gémit, comme vous, sur bien des choses; elle vous est tendrement attachée. V.

321. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mars 1772.

Il y a un siècle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez tou-

[1] Les *Lettres de Memmius* font partie du tome XXXI, page 240.

jours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant, et l'ami le plus dévoué.

Vous ignorez peut-être qu'un polisson, nommé Clément, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y sont maltraités; mais on ajoute encore, et on assure même que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur est M. l'abbé de Mably, qui mène M. Clément sur le poing de porte en porte, et qui le présente à toutes ses connaissances. Ce M. l'abbé de Mably est frère de l'abbé de Condillac, dont il n'a sûrement pas pris les conseils en cette occasion. La haine que ce protecteur de Clément affiche contre les philosophes est d'autant plus étrange, qu'assurément personne n'a plus affiché que lui, et dans ses discours, et dans ses ouvrages, les maximes antireligieuses et antidespotiques qu'on reproche à tort ou à droit à la plupart de ceux que Clément attaque dans sa rapsodie. Voilà, mon cher confrère, ce qu'il est bon que vous sachiez; car enfin il est bon de ne pas ignorer à qui l'on a affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail, sinon que la littérature est dans un état pire que jamais; que je deviens presque imbécile de découragement et de tristesse; mais que cet imbécile vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse et vous recommande les polissons et leurs protecteurs.

322. — DE M. DE VOLTAIRE.

12 de mars.

Mon très cher philosophe, je conçois par votre lettre, et par ce qu'on m'écrit d'ailleurs, que la littérature et la philosophie sont, comme nos finances, un peu sur le côté. Notre gouvernement a besoin d'économie, et les philosophes, de patience. C'était dans ce temps-ci qu'il vous fallait voyager. Pour moi, dans tous les temps, il faut que je reste dans ma retraite; ma santé s'affaiblit tous les jours. Il n'y a pas d'apparence que je vienne vous faire une visite à Paris, et j'en suis bien fâché.

Je n'ai point vu *la Clémentine*[1]; M. de La Harpe m'en parle, M. de Chabanon aussi, et ils n'en disent pas plus de bien que vous. S'il y a de bons vers, j'en ferai mon profit, car j'aime toujours les bons vers, tout vieux que je suis : mais on prétend que l'ouvrage est très ennuyeux; c'est un grand mal. Une satire doit être piquante et gaie. J'ai peur que ce Clément ne soit un petit pédant, fort vain, fort sot, fort étourdi, de fort mauvaise humeur. Il se flatte qu'à force d'aboyer contre d'honnêtes gens il sera entendu à la cour, et qu'il obtiendra une pension comme le savetier Nuttelet en eut une du clergé pour avoir insulté des jansénistes dans la rue.

M. de Condorcet m'a parlé d'une tragédie des *Druides*[2], qui est, dit-on, l'abolition de l'ancienne prêtraille. Il dit que la pièce est philosophique; c'est

[1] Voyez la lettre précédente. — [2] Par Leblanc.

peut-être pour cela qu'on ne la joue point. Il y a deux choses que je voudrais voir à Paris, vous et l'opéra de *Castor et Pollux;* mais il faut que je renonce à tous les plaisirs.

Madame Denis et moi nous vous embrassons, nous vous regrettons, nous vous aimons très tendrement.

J'ai arrangé avec Gabriel Cramer la petite affaire avec l'enchanteur Merlin.

A l'égard de ses tomes de *Mélanges*, il faut que vous sachiez que ce sont bêtises de typographie, tours de libraire, mensonges imprimés. Il a plu à Gabriel de débiter, sans me consulter, tous les rogatons qu'il a trouvés sous mon nom dans les *Mercures* et dans les feuilles de Fréron. Il en a même farci son édition in-4°. Je l'ai grondé terriblement, il n'en a fait que rire; il dit que cela se vend toujours, que cela s'achéte par les sots pendant un certain temps, qu'ensuite cela se vend quatre sous et demi la livre aux épiciers, et qu'il y a peu à perdre pour lui. Je suis une espéce d'agonisant qui voit vendre sa garde-robe avant d'avoir rendu le dernier soupir. Bonsoir; mon agonie est votre très humble servante.

323. — DE M. DE VOLTAIRE.

22 d'avril.

Sage digne d'un autre siécle, mon cher ami, vous voilà donc secrétaire perpétuel [1]; c'est un titre que les secrétaires d'état n'ont pas. Il me semble qu'il y a une

[1] Le 9 avril 1772 d'Alembert avait été nommé secrétaire perpétuel de l'académie française à la place de Duclos.

pension sur la cassette attachée à cette place. M. de Condorcet m'apprend cette nouvelle. Je vous pardonne de n'en avoir rien dit; vous avez dû être un peu occupé.

Vous ne mettrez point dans les archives de l'académie le petit conte [1] que je vous envoie pour vous égayer. On m'écrit que Diderot est l'auteur d'un libelle contre moi, intitulé *Réflexions sur la jalousie.* Je n'en crois rien du tout; je l'aime et l'estime trop pour le soupçonner un moment.

Comment va le commerce des lettres avec les rois? qui aurons-nous cette année pour confrères? La Harpe a donné dans le *Mercure* une dissertation qui me paraît un chef-d'œuvre.

Je compte que ma lettre est pour vous et pour M. de Condorcet. J'ai une peine infinie à écrire, je n'en puis plus. *Vale*, *amice.*

324. — DE M. DE VOLTAIRE.

1er de juillet.

« J'en appelle aux étrangers, qui ont poussé les « hauts cris, qui ont répété, après des Français, *que « nous étions une nation frivole qui savait rouer et ne sa- « vait pas combattre.* Qui a donné le plus grand scan- « dale, ou un enfant indiscret, ou des juges qui le font « périr dans les plus affreux supplices? La mort de « l'infortuné chevalier de La Barre est un bien plus « grand crime que celle de Calas. Au moins, dans « celle-ci, un juge peut alléguer d'avoir été séduit par

[1] *La Bégueule.*

« des présomptions et par le cri public; dans celle-là, « c'est une indécence punie comme le prétendu par« ricide de Toulouse.

« Obscurs fanatiques, qui du fond de vos tanières, « où vous rongez les os et sucez le sang des sages, ap« prenez à l'univers que vous êtes les colonnes des « mœurs et du culte; phraseurs mitrés ou sans mitres, « avec un capuchon ou sans capuchon, quand cesse« rez-vous de faire des homélies sur la charité, pour « apprendre que c'est au bourreau d'instruire, et non « pas au savant? »

Voilà, mon cher philosophe, ce qui a été prononcé à Cassel, le 8 d'avril, en présence de monsieur le landgrave, de six princes de l'Empire, et de la plus nombreuse assemblée, par un professeur en histoire, que j'ai donné à monseigneur le landgrave. J'espère qu'il ne lui arrivera pas la même chose qu'à l'abbé Audra. On peut chez vous faire pendre des philosophes, mais la philosophie subsistera toujours.

Virtutem videant, intabescantque relicta.

PERS., sat. III.

M. Marmontel vous a-t-il montré les *Systèmes*[1]? quel profane a si cruellement estropié *les Cabales*[2]? C'était un bizarre effet de la destinée, qui préside au petit comme au grand, qu'on travaillât en même temps à Paris et à Ferney, au sujet des *Druides*, sous des noms différents, et qu'on fît les mêmes difficultés à ces deux ouvrages.

Il faut que les Français écrivent, et que l'étranger les imprime.

[1] Tome XIV. — [2] Ibid.

Le parti est pris d'écraser les lettres.

Tenez-vous bien. Adieu, Platon; vivez chez vos barbares.

325. — DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juillet.

Mon très cher ami, mon très illustre philosophe, madame de Saint-Julien, qui veut bien se charger de ma lettre, me fournit la consolation et la liberté de vous écrire comme je pense.

Vous sentez combien j'ai dû être affligé et indigné de l'aventure des deux académiciens. Vous m'apprenez que celui qui devait être le soutien le plus intrépide de l'académie en a voulu être le persécuteur. Le présent et le passé me font une égale peine, je ne vois que cabales, petitesses, et méchancetés. Je bénis tous les jours les causes secondes ou premières qui me retiennent dans la retraite. Il est plus doux de faire ses moissons que de faire des tracasseries; mais ma solitude ne m'empêchera pas d'être toujours uni avec les gens de bien, c'est-à-dire avec vos amis, à qui je vous supplie de me bien recommander.

Votre *chut* est fort bon, mais il n'est pas mal d'ordonner, de la part de Dieu, à tous ceux qui voudraient être persécuteurs, de rire et de se tenir tranquilles [1].

Je vois qu'en effet on cherche à persécuter tous les gens de lettres, excepté peut-être quelques charlatans heureux, et quelques faquins sans aucun mérite. Il

[1] Voyez *les Systèmes*, t. XIV.

faut un terrible fonds de philosophie pour être insensible à tout cela; mais vous savez qu'ainsi va le monde.

Ce qui se passe dans le nord n'est pas plus agréable. Votre Danemarck a fourni une scène qui fait lever les épaules et qui fait frémir[1]. J'aime encore mieux être Français que Danois, Suédois, Polonais, Russe, Prussien, ou Turc; mais je veux être Français solitaire, Français éloigné de Paris, Français Suisse et libre.

Je m'intéresse beaucoup à l'étrange procès de M. de Morangiés[2]. Mes premières liaisons ont été avec sa famille. Je le crois excessivement imprudent. Je pense qu'il a voulu emprunter de l'argent très mal à propos, et au hasard de ne point payer; que dans l'ivresse de ses illusions et d'une conduite assez mauvaise, il a signé des billets avant de recevoir l'argent. C'est une absurdité; mais toute cette affaire est absurde comme bien d'autres. Si vous voyez M. de Rochefort, je vous prie de lui dire qu'il me faut beaucoup plus d'éclaircissements qu'on ne m'en a donné. Les avocats se donnent tant de démentis, les faits qui devaient être éclaircis le sont si peu, les raisons plausibles que chaque partie allègue sont tellement accompagnées de mauvaises raisons, qu'on est tenté de laisser tout là. Un traité de métaphysique n'est pas plus obscur: et j'aime autant les disputes de Malebranche et d'Arnauld que la querelle de Dujonquai. C'est partout le cas de dire, *Tradidit mundum disputationi eorum*[3].

[1] L'affaire de Brandt et Struensée. — [2] Voyez les écrits de Voltaire sur ce procès, t. XXIX. — [3] *Ecclésiaste*, III, 2.

J'en reviens toujours à conclure qu'il faut cultiver son jardin, et que Candide n'eut raison que sur la fin de sa vie. Pour vous, il me paraît que vous avez raison dans la force de votre âge. Portez-vous bien, mon cher philosophe; c'est là le grand point. Je m'affaiblis beaucoup; et si je suis quelquefois *Jean qui pleure et qui rit*[1], j'ai bien peur d'être Jean qui radote, mais je suis sûrement Jean qui vous aime.

326. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

Je voudrais, mon cher et très grand philosophe, qu'on donnât rarement des prix, afin qu'ils fussent plus forts et plus mérités. Je voudrais que l'académie fût toujours libre, afin qu'il y eût quelque chose de libre en France. Je voudrais que son secrétaire fût mieux renté, afin qu'il y eût justice dans ce monde.

Je voudrais... je m'arrête dans le fort de mes je voudrais; je ne finirais point. Je voudrais seulement avoir la consolation de vous revoir avant que de mourir.

On m'a parlé des *Maximes du droit public des Français*. On m'a dit que cela est fort; mais cela est-il fort bon? et avons-nous un droit public, nous autres Welches? Il me semble que la nation ne s'assemble qu'au parterre. Si elle jugeait aussi mal dans les états-généraux que dans le tripot de la comédie, on n'a pas mal fait d'abolir ces états. Je ne m'intéresse à aucune assemblée publique qu'à celle de l'académie, puisque

[1] Voyez tome XII.

siffler incessamment. Dans ces *Lois de Minos*, le roi Teucer dit au sénateur Mérione,

Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

Le sénateur lui répond,

Je vous offre mon bras, mes trésors, et mon sang;
Mais, si vous abusez de ce suprême rang
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, seigneur, au péril de ma vie, etc.
Acte V, scène I.

C'était le roi de Pologne qui devait jouer ce rôle de Teucer, et il se trouve que c'est le roi de Suède qui l'a joué.

Quoi qu'il arrive, je me trouve d'accord avec madame Geoffrin dans son attachement pour le roi de Pologne, et dans son estime pour M. le comte d'Hessenstein; mais je l'avertis que Mérione n'est qu'un petit fanatique, et qu'il n'a pas la noblesse d'ame de son Suédois. J'admire Gustave III, et j'aime surtout passionnément sa renonciation solennelle au pouvoir arbitraire; je n'estime pas moins la conduite noble et les sentiments de M. le comte d'Hessenstein. Le roi de Suède *lui* a rendu justice; la bonne compagnie de Paris et les Welches même la lui rendront. Pour moi, je commence par la lui rendre très hardiment.

Je vous envoie, mon cher ami, l'*Épître à Horace* [1]; cette copie est un peu griffonnée, mais c'est la plus correcte de toutes. Je deviens plus insolent à mesure que j'avance en âge. La canaille dira que je suis un malin vieillard.

[1] Voyez tome XIII.

André Ganganelli a heureusement assez d'esprit pour ne point croire que la lettre de l'abbé Pinzo soit de moi; un sot pape l'aurait cru et m'aurait excommunié. On ne connaît point cet abbé Pinzo à Rome. C'est apparemment quelque aventurier qui aura pris ce nom, et qui aura forgé cette aventure pour attraper de l'argent aux philosophes. Il m'a passé quelquefois de pareils croquants par les mains.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer un service de porcelaine de Berlin qui est fort au-dessus de la porcelaine de Saxe et de Sèvres; je crois que Dantzick en paiera la façon.

Adieu; vous verrez un beau tapage le jour des *Lois de Minos*. Il y a encore des gens qui croient que c'est l'ancien parlement qu'on joue. Il faut laisser dire le monde. Les Fréron et les La Beaumelle auront beau jeu.

Bonsoir; madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Faites les miens, je vous prie, à M. le marquis de Condorcet; et surtout dites à madame Geoffrin combien je lui suis attaché.

329. — DE M. DE VOLTAIRE.

8 de décembre.

J'ai pensé, mon cher ami, qu'il faut un successeur à Thiriot auprès du roi de Prusse. Je suppose que le prophète Grimm est déjà en fonction; mais si cela n'était pas; si ce grand prophète [1] était employé ailleurs,

[1] Allusion à l'opuscule de Grimm, intitulé *le petit Prophète de Boehmischbroda*, etc.

vous y parlez. On vous a cousu la moitié de la bouche; mais ce qui vous en reste est si bon qu'on vous entendra toujours avec le plus grand plaisir.

Nous attendons une histoire détaillée de l'aventure du Danemarck; on la dit très curieuse; on prétend même qu'elle est vraie : en ce cas, ce sera la première de cette espéce.

Le roi de Prusse me mande qu'il m'envoie un service de porcelaine; vous verrez qu'elle se cassera en chemin. Il jouira bientôt de sa Prusse polonaise; en digèrera-t-il mieux? en dormira-t-il mieux? en vivra-t-il plus long-temps?

J'ai à vous dire pour nouvelle que nous nous moquons ici de la foudre, que les conducteurs, les anti-tonnerres deviennent à la mode comme les dragées de Kaiser. Si Nicolas Boileau avait vécu de notre temps, il n'aurait pas dit si crûment,

> Je crois l'ame immortelle, et que c'est Dieu qui tonne.

Vivez *memor nostri;* je suis à vous passionnément.

327. — DE M. DE VOLTAIRE.

16 de septembre.

Mon cher philosophe, ce siécle-ci ne vous paraît-il pas celui des révolutions, à commencer par les jésuites, et à finir par la Suède, et peut-être à ne point finir? Voici une révolution qui m'arrive à moi. Vous avez sans doute entendu parler d'un abbé Pinzo, qui a écrit ou laissé écrire sous son nom une lettre à Jean-Jacques, prodigieusement folle et insolente. On

a imprimé cette lettre; l'imprimeur s'est servi de mon orthographe; les sots l'ont crue de moi, et un fripon l'a envoyée au pape: voilà où j'en suis avec sa sainteté. Elle est infaillible, mais je ne sais si c'est en fait de goût, et s'il démêlera que ce n'est pas là mon style.

Mandez-moi, je vous prie, ce que c'est que cet abbé Pinzo; et, au nom du grand être dont Ganganelli est le vicaire, *dammi consiglio.*

Nous avons ici Le Kain; il enchante tout Genève. Il a joué dans *Adelaïde du Guesclin;* il jouera Mahomet et Ninias, après quoi je vous le renverrai.

Voici mon petit remerciement au remerciement de M. Watelet.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

328. — DE M. DE VOLTAIRE.

13 de novembre.

Mon cher et grand philosophe, mon véritable ami, j'ai reçu par une voie détournée une lettre que je n'ai pas cru d'abord être de vous, parceque voici la saison où je perds la vue, selon mon usage. Je ne savais pas d'ailleurs que vous fussiez l'ami de madame Geoffrin; je vous en félicite tous deux: mais mettez un D dorénavant au bas de vos lettres, car il y a quelques écritures qui ressemblent un peu à la vôtre, et qui pourraient me tromper. Il est vrai que personne ne vous ressemble; mais n'importe, mettez toujours un D.

Pour vous satisfaire sur votre lettre, vous et madame Geoffrin, il faut d'abord vous dire que je brochai, il y a un an, *les Lois de Minos*, que vous verrez

il me semble que cette petite place conviendrait fort à frère La Harpe, et que le roi de Prusse serait bien content d'avoir un correspondant littéraire aussi rempli de goût et d'esprit. Je crois que personne n'est plus en état que vous de lui procurer cette place; et si la chose est praticable vous y avez déjà songé. J'en ai écrit un petit mot au roi.

Voudriez-vous bien me mander où l'on en est sur cette petite affaire?

Vous souvenez-vous d'un nommé d'Étallonde, fils de je ne sais quel président d'Abbeville, à qui on devait pieusement arracher la langue, couper la main droite, et appliquer tous les agréments de la question ordinaire et extraordinaire; après quoi il devait être brûlé à petit feu, conjointement avec le chevalier de La Barre, petit-fils d'un lieutenant-général des armées du roi; le tout pour avoir chanté une chanson gaillarde, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins welches? Le roi de Prusse vient de donner une compagnie à ce petit d'Étallonde, auquel il avait donné une lieutenance à l'âge de dix-sept ans, âge auquel le sénateur Pasquier et d'autres sages et doux sénateurs l'avaient condamné à la petite réparation publique que d'Étallonde esquiva, et qui fut prescrite au chevalier de La Barre, pour l'édification des fidèles.

Je crois qu'il n'y a plus que moi chez les Welches qui parle encore de cette scène; mais j'admire encore ces Welches de prendre part pour ces bourgeois assassins. Je vous prie de faire souvenir de moi tous ceux qui ne sont pas welches, et particulièrement M. de Condorcet.

Adieu, mon cher philosophe : je vous aime inutilement, car je ne suis bon à rien dans ce monde ; mais je vous aime de tout mon cœur.

Madame Denis a été très malade, et moi je le suis toujours.

330. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de décembre.

Oui, oui, assurément, mon cher et illustre ami, je ferai lire à tout le monde, sans néanmoins en laisser prendre de copies, la charmante lettre que le roi de Prusse vous a écrite. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui sait écrire ainsi, ensuite à vous qui n'en avez pas trop besoin, et enfin aux lettres et à la philosophie, qui ont besoin de cette consolation, dans l'état d'oppression où elles gémissent. Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à la douane des pensées, se disant *censeurs royaux*, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de *Superstition*, de *Tyrannie*, de *Tolérance*, de *Persécution*, et même de *Saint-Barthélemi* ; car soyez sûr qu'on voudrait en faire une de nous tous.

Voilà les cuistres de l'université qui viennent de sonner un nouveau tocsin. Dirigés par le recteur *Coge pecus*, qui est à leur tête, ils viennent de proposer pour le sujet d'éloquence latine qu'ils proposent tous les ans pour prix à tous les autres cuistres du royaume, « Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ « vocatur hodie philosophia. » Admirez néanmoins avec quelle bêtise cette belle question est énoncée ;

car ce beau latin, traduit littéralement, veut dire que *la philosophie n'est pas plus ennemie de Dieu que des rois*, ce qui signifie, en bon français, qu'elle n'est ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marauds savent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me semble que ce serait bien le cas de répondre à leur belle question, non en latin, mais en bel et bon français, pour être lu par tout le monde [1]. Il faudrait que l'auteur fît semblant d'entendre l'assertion de ces cuistres dans le sens très vrai et très naturel qu'elle présente, mais qu'ils n'avaient pas intention d'y donner.

Que de bonnes choses à dire pour prouver que la philosophie n'est ennemie ni de Dieu ni des rois, et quels coups de foudre on peut lancer à cette occasion sur ses ennemis, en rappelant les Damiens, les Ravaillac, les Alexandre VI, et tous les monstres qui leur ont ressemblé! Ce serait à vous, mon cher maître, plus qu'à personne, à rendre ce service aux frères persécutés.

Vous ignorez vraisemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature contre vous et vos amis. Vous ignorez encore plus que ces libelles, et surtout le sieur Clément, un de leurs principaux auteurs, sont prônés et protégés par tous les tartufes de Versailles, entre autres par un abbé de Radonvilliers, notre digne confrère, qui ressemble à Tartufe, comme son espion de valet Batteux ressemble à Laurent. Vous ignorez que *Coge pecus* a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Reims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux

[1] Voyez le discours de M. Belleguier, t. XXXI, p. 557.

nommé Sabatier, venu de Castres avec des sabots, que j'ai chassé de chez moi comme un laquais, parce qu'il imprimait des impertinences contre ce que nous avons de plus estimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, est entré en qualité de décrotteur bel esprit chez un comte de Lautrec qui avait des procès, écrivait lui-même ses mémoires, et les donnait à Sabatier à mettre en français. Le comte de Lautrec s'aperçut que sa partie adverse était instruite de ses moyens avant que ses mémoires parussent. Il alla chez son avocat et son procureur, qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur se défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent si bien qu'ils découvrirent une lettre de Sabatier aux gens d'affaires de la partie adverse.

Le comte de Lautrec, instruit, fit venir Sabatier, lui montra sa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chassa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, sous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en présence de son avocat et de son procureur, qui, par sa friponnerie, avaient été exposés à un soupçon qu'ils ne méritaient pas, et cela fut fait. Voilà, mon cher ami, les canailles qu'on protége; ce n'est pas de ces canailles qui ne méritent que le mépris, c'est de leurs protecteurs qu'il faudrait faire justice.

Il faut que je vous dise encore un trait de *Coge pecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver Larcher, ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux, et excitant Larcher à se joindre à lui pour demander vengeance. Larcher, qui vous a

contredit sur je ne sais quelle sottise d'Hérodote, mais qui au fond est un galant homme, tolérant, modéré, modeste, et vrai philosophe dans ses sentiments et dans sa conduite, du moins si j'en crois des amis communs qui le connaissent et l'estiment, Larcher donc le pria de lire l'article qui les regardait, le trouva fort plaisant, écrit avec beaucoup de graces et de sel, et lui dit qu'il se garderait bien de s'en plaindre.

331. — DE M. DE VOLTAIRE.

1[er] de janvier 1773.

Mon cher et digne soutien de la raison expirante, je pourrais vous dire, Si vous voulez voir un beau tour, faites-le; mais vous êtes nécessaire à la bonne cause, vous êtes dans la fleur de l'âge, vous êtes secrétaire de quarante gens pleins d'esprit; je suis inutile, je suis sur le bord de ma fosse, je n'ai rien à risquer; je serai très volontiers le chat qui tirera les marrons du feu. Le *non magis* m'a tant fait rire, tout malingre que je suis, que je n'en ai pu dormir de la nuit, et que j'ai passé les premières vingt-quatre heures de l'année 1773 à me brûler la patte en tirant vos marrons.

Tout ce que je crains c'est que les pauvres diables ne se doutent de leur sottise, et ne changent leur *non magis* en *non minùs*, ce qui rendrait ma nuit blanche absolument inutile.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez sur ces belles choses, et tout ce qui peut ranimer ma vieillesse; car j'ai résolu de me moquer des gens jus-

qu'à mon dernier soupir. Je suis volontiers comme Arlequin condamné à la mort, à qui le juge demanda de quel genre de mort il voulait périr : il choisit fort sensément de mourir de rire.

N'oubliez pas le charmant *Savatier*. Dites-moi, si vous le savez, le nom du procureur et de l'avocat; car, après tout, il s'agit du salut de la république, et il ne faut rien négliger.

Vous ne me parlez point des *Lois de Minos*, que M. de Rochefort doit vous avoir prêtées à vous seul. Je vous avertis, en honnête conjuré, que si ces *Lois* sont sifflées, les pattes du chat sont coupées. Je n'aurai point le prix de l'université, et la bonne cause ira à tous les diables.

On m'a envoyé un livre de maître Pompignan, évêque du Puy-en-Velai, contre le théisme, le déisme, l'athéisme, et le jansénisme : cela m'a paru parfait en son genre. C'est, ou je me trompe fort, un chef-d'œuvre de bavarderie et de bêtise. Dieu nous conserve ce cher homme !

Vous ne m'avez point répondu sur la correspondance de Luc.

Adieu, mon très cher ami; mes respects à Laurent et à Tartufe [1], mais mille sincères et tendres amitiés à tous vos amis.

[1] Voyez la lettre précédente.

332. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier.

J'ai découvert, mon cher ami, que l'auteur du discours pour les prix de l'université s'appelle Belleguier [1], ancien avocat dans je ne sais plus quelle classe du parlement. Son style m'a paru médiocre : mais tous les faits qu'il rapporte sont si vrais et si incontestables, que je tremble pour lui.

Souvenez-vous, dans l'occasion, de l'avocat Belleguier, et ne vous moquez pas trop de l'université, de peur qu'elle ne se rétracte.

La belle Catau m'a envoyé copie de la lettre qu'elle vous a répondue. J'aurais voulu qu'elle y eût joint la vôtre. Vous voyez qu'elle est une bonne philosophe, et qu'elle est bien loin d'envoyer en Sibérie des étourdis de Welches qui sont venus faire le coup de pistolet pour l'honneur des dames dans un pays dont ils n'avaient nulle idée. Vous verrez qu'elle finira par les faire venir à sa cour, et par leur donner des fêtes, à moins qu'on n'envoie encore de nouveaux Don Quichottes pour conquérir l'aimable royaume de Pologne. Pour moi, j'imagine que tout se traitera paisiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, et même qu'on paiera nos rentes.

Je suppose que je dois une réponse à M. de Condorcet ; il ne signe point, et je prends quelquefois son écriture pour une autre. Cette méprise même m'est arrivée avec vous, mon cher philosophe. Je crois qu'il

[1] Voyez tome XXXI, page 557.

faudrait avoir l'attention de mettre au bas de ce qu'on écrit la première lettre de son nom, ou quelque autre monogramme pour le soulagement de ceux qui ont mal aux yeux comme moi. Par exemple, je signe *Raton*, et Raton aime Bertrand de tout son cœur.

333. — DE M. DE VOLTAIRE.

Du 9 de janvier.

Raton tire les marrons pour Bertrand, du meilleur de son cœur; il prie Dieu seulement qu'il n'ait que les pattes de brûlées. Il compte que, vous et M. de Condorcet, vous ferez taire les malins qui pourraient jeter des soupçons sur Raton; cela est sérieux au moins.

J'ai deux graces à vous demander, mon cher et grand philosophe: la première est de vouloir bien me faire envoyer sur-le-champ, et sous l'enveloppe de Marin, ou sous quelque autre contre-seing, la dissertation de M. de La Harpe sur Racine, qu'on dit un chef-d'œuvre.

La seconde, c'est de me dire comment se nommait le curé de Fresnes. Il y a une fameuse prière à Dieu d'un curé de Fresnes du temps de M. d'Aguesseau. Ce bon prêtre parle à Dieu, avec effusion de cœur, de la tolérance qu'on doit à toutes les religions, et qu'elles se doivent toutes les unes aux autres, attendu qu'elles sont tout-à-fait ridicules; mais, pénétré de l'amour de Dieu et des hommes, il chérit Dieu autant que Damilaville le haïssait. J'ai son manuscrit, il est cordial. Je voudrais savoir le nom de ce philosophe tondu.

M. le chevalier de Chastellux, qui devait être na-

turellement le seigneur de ce curé, fera ma félicité, s'il veut bien vous dire tout ce qu'il sait sur cet honnête pasteur. Rendez-moi donc ces deux bons offices, qui pressent, et le tout pour le maintien de la bonne cause. Raton embrasse Bertrand de tout son cœur, et lui est bien attaché pour le reste de sa fichue vie.

334. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de janvier.

Je me hâte, mon cher maître, de vous tirer d'inquiétude au sujet du plaisant *non magis*. N'ayez pas peur que ces cuistres y changent rien ; ils prétendent même qu'il est beaucoup plus latin de dire *non magis Deo quàm regibus*, etc., que *non minùs regibus quàm Deo*, etc. : c'est-à-dire apparemment, selon cette canaille, que rien n'est plus latin que de dire tout le contraire de ce qu'on veut dire. Ils ont mieux fait; ils ont signé eux-mêmes leur ineptie, en marquant bêtement la crainte qu'ils avaient qu'on ne les entendît à rebours. *Coge pecus* a écrit lui-même de sa main, au-dessous de la proposition latine, dans le programme imprimé, cette traduction, « La prétendue philosophie « de nos jours n'est pas moins ennemie du trône que de « l'autel, » et j'ai sous les yeux un de ces programmes. Voilà une cascade de sottises qui donnera beau jeu aux rieurs, et que je recommande à votre bonne humeur et à vos nuits blanches à force de rire. Tâchez pourtant, tout en riant, de dormir un peu.

J'ignore le nom du procureur et de l'avocat témoins des coups de bâton donnés au charmant *Savatier*. Mais

le fait est certain, et Marin, de qui je l'ai appris, peut vous l'attester.

Au reste la rapsodie de ce polisson n'est pas son ouvrage; il n'est là que comme le bouc émissaire, pour recevoir toutes les nasardes qu'on voudra lui donner. Cette infamie est l'ouvrage d'une société, et dans le sens le plus exact; car je suis bien informé que les jésuites y ont la plus grande part.

A propos de ces marauds-là, qui, par parenthèse, vont être détruits, malgré la belle défense que fait Ganganelli pour les conserver, vous ai-je dit ce que le roi de Prusse me mande dans une lettre du 8 de décembre? « J'ai reçu un ambassadeur du général des ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le « protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que, lors« que Louis XV avait jugé à propos de supprimer le « régiment de Fitz-James, je n'avais pas cru devoir « intercéder pour ce corps, et que le pape était bien le « maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à « propos, sans que les hérétiques s'en mêlassent. » J'ai donné copie de cet endroit de la lettre aux ministres de Naples et d'Espagne, qui partagent notre tendresse pour les jésuites, et qui ont envoyé cet extrait à leurs cours respectives, comme dit la *Gazette de Hollande*. J'espère que le roi d'Espagne en augmentera d'amour pour la société, et que cette petite circonstance servira, comme dit Tacite, à *impellere ruentes*.

Je n'ai point vu cette vilenie du Puy-en-Velai dont vous me parlez; mais, ce qui vous étonnera, c'est que, dans le mandement que l'archevêque de Paris vient de donner au sujet de l'incendie de l'Hôtel-Dieu, il

n'y a pas un mot contre les philosophes. Le prélat dit seulement que ce sont *nos crimes* qui sont cause de ce malheur. Il n'en ordonne pas moins des prières pour remercier Dieu de ce qu'il n'y a eu que trois ou quatre cents de ces malheureux qui aient été brûlés. Je m'imagine que Dieu répondra *qu'il n'y a pas de quoi*. Mais, ce qui vaut mieux que le mandement, c'est qu'on va établir dans le diocèse une fête qui se célébrera tous les ans sous le titre du *Triomphe de la foi*, et dans laquelle il y aura un sermon de fondation contre les philosophes, où on leur promet bien de les dépeindre chacun en particulier, de manière qu'il n'y aura que leur nom à ajouter au bas du portrait. Je disais l'autre jour à l'académie française, en présence de Tartufe et de Laurent, « Je suis bien étonné que monsieur « l'archevêque n'ait pas dit dans son mandement que « c'étaient les philosophes qui avaient mis le feu à « l'Hôtel-Dieu; pendant qu'on est en train de bien « dire, qu'est-ce que cela coûte? d'autant plus, ajou- « tais-je, que ces éloquentes sorties sont devenues style « de notaire » : et les philosophes riaient, et Tartufe et Laurent ne disaient mot.

Le roi de Prusse ne veut plus de correspondant littéraire; c'est du moins ce qu'il m'a mandé : il est trop dégoûté de nos rapsodies, et il a raison. Je lui avais proposé M. Suard, avant que La Harpe y eût songé, ou que vous y eussiez songé pour lui. N'êtes-vous pas enchanté de l'*Éloge de Racine?*

J'ai lu *les Lois de Minos*, le sujet est beau; mais je crains pour le cinquième acte, et je trouve de la langueur dans le second et une partie du troisième; je

crains d'ailleurs que les amateurs de l'ancien parlement, qui ne valait pourtant guère mieux que le moderne, ne trouvent dans cette pièce, dès le premier acte, et même dès les premiers vers, des choses qui leur déplairont, et que l'auteur, en se mettant à la merci des sots, ne les ait pas assez ménagés. Voilà mon avis, qui peut-être n'a pas le sens commun, mais que je donne bien pour ce qu'il est. Adieu, mon cher maître; le ciel vous tienne en joie! Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur; tous nos amis en font autant.

335. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de janvier.

Encore une lettre, direz-vous, mon cher maître! oui vraiment, et c'est pour vous divertir d'une idée qui m'a passé par la tête. Je me suis avisé, après en avoir conféré avec quelques uns de nos frères de l'académie, de proposer à l'assemblée de samedi dernier, 11 du mois, d'envoyer à monsieur l'archevêque de Paris douze cents livres, au nom de la compagnie, pour les pauvres de l'Hôtel-Dieu. J'ai dit que je ne proposais pas une plus grande somme, parcequ'il fallait de toute nécessité qu'elle fût répartie également entre les quarante, et que plusieurs de nous n'étaient pas assez riches pour donner plus de trente livres. La proposition, comme vous croyez bien, a été unanimement acceptée : cependant Laurent Batteux aurait été récalcitrant, s'il l'avait osé; mais il a dit que, pour faire cette aumône, il se retrancherait de son nécessaire. Vous noterez qu'il n'a que huit à neuf mille

livres de rente tout au moins. Les dévots de l'académie auraient bien voulu que cette idée ne fût pas venue à un philosophe encyclopédiste et damné comme moi; mais enfin il faudra qu'ils l'avouent, et j'ai fait dire à monsieur l'archevêque, en lui envoyant, le lendemain dimanche, les douze cents livres, que c'était moi qui en avais fait la proposition. Il s'habillait dans ce moment pour aller à Saint-Roch dire la messe de cette belle fête instituée contre les philosophes; et j'avais recommandé à mon commissionnaire, qui est intelligent, d'aller trouver monsieur l'archevêque dans la sacristie de Saint-Roch, s'il n'était pas chez lui, et de lui donner, dans cette sacristie même, l'argent des philosophes pour les pauvres, dans le temps où il s'habillait pour les exorciser.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que votre contingent est de trente livres; vous me le ferez remettre quand vous voudrez; j'ai écrit à tous les absents. Pompignan se fera peut-être prier; mais laissez-moi faire, il paiera, ou il verra beau jeu. Le roi et l'archevêque seront très exactement instruits de tous ceux qui ne paieront pas. J'en fais mon affaire. Peut-être ne feriez-vous pas mal, mais je laisse ceci à votre prudence, d'envoyer dix ou quinze louis, plus ou moins, à monsieur l'archevêque, indépendamment des trente livres qu'il faut me remettre. En ce cas, chargez-moi de les envoyer, je vous réponds que votre commission sera bien faite, et que les pierres mêmes la sauront.

On vient de jouer un plaisant tour à *Coge pecus* et aux cuistres ses consorts dans *l'Avant-coureur*. On a

traduit littéralement sa belle proposition latine... « La « philosophie..... n'est pas plus ennemie de Dieu que « des rois, » et on ajoute que « ce sujet lui-même est « très philosophique. » Je sais qu'on se prépare à se moquer de lui dans d'autres journaux, sans compter peut-être ce qui lui viendra d'ailleurs.

Le comte d'Hessenstein, pénétré de reconnaissance pour vous, a écrit à madame Geoffrin pour la prier de faire insérer dans le *Mercure* et dans le *Journal encyclopédique*, l'un et l'autre fort lus dans le nord, l'extrait de la lettre que vous m'avez écrite à son sujet. J'ai répondu que je n'en ferais rien sans votre aveu: ainsi réponse à ce sujet, si vous le voulez bien. Pour que vous n'achetiez pas chat en poche, voici ce que vous m'avez mandé, et que je ferai imprimer si vous le trouvez bon.

« Je me trouve [1] d'accord avec madame de *** (ma- « dame Geoffrin), dans son attachement pour le roi « de Pologne, et dans son estime pour M. le comte « d'Hessenstein... J'admire Gustave III, et j'aime sur- « tout passionnément sa renonciation solennelle au « pouvoir arbitraire: je n'estime pas moins la conduite « noble et les sentiments de M. le comte d'Hessenstein. « Le roi de Suède lui a rendu justice; la bonne compa- « gnie de Paris et les Welches mêmes la lui rendront: « pour moi, je commence par la lui rendre très hardi- « ment. »

Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur. Je travaille à la continuation de l'*Histoire de l'académie française.* Il y est souvent question de

[1] Voyez la lettre 328.

vous, et vous pouvez vous en rapporter à moi. *Vale.* Mes respects à madame Denis; j'espère que sa santé sera meilleure.

336. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 de janvier.

Raton convient que Bertrand a raison par sa lettre du 9 de janvier. Bertrand a mis le doigt sur la plaie; mais il faut qu'il sache qu'on a retranché à Raton deux scènes assez intéressantes, auxquelles il a été obligé de substituer des longueurs. On ne fera jamais rien de passable, et le commerce de l'esprit ira toujours en décadence, quand les commis à la phrase retourneront vos poches à la douane des pensées.

C'est dommage, car le sujet était heureux, et il a donné lieu à des notes qui feront dresser les cheveux à la tête des honnêtes gens, à moins qu'ils ne soient chauves. On reconnaissait les bœufs-tigres dans une des scènes supprimées; c'est une plaisante contradiction d'avoir chassé les bœufs, et de ne vouloir pas qu'on parle de leurs cornes.

M. Belleguier m'a écrit que vous auriez reçu son discours pour le prix de l'université, il y a plus de huit jours, si ses typographes n'avaient pas été fort inquiétés à Montpellier, où sa drôlerie s'imprime. Ce M. Belleguier n'est point plaisant, ou du moins il n'a pas cru que l'on dût plaisanter dans cette affaire. Il est quelquefois un peu ironique; mais il prouve tout ce qu'il dit par des faits authentiques auxquels il n'y a pas le petit mot à répondre. Je ne crois pas qu'il ait

le prix, car ce n'est pas la vérité qui le donne. La pauvre diablesse est toujours au fond de son puits, où elle crie, *Croyez cela et buvez de l'eau.*

Oui, vous m'avez dit, mon cher et grand philosophe, ce que Luc vous mandait au sujet des révérends pères, et vous m'aviez instruit du bon usage que vous aviez fait de sa lettre; mais vous ne m'avez point parlé de celle de Catau.

C'est une chose infame que je n'aie pas lu l'*Éloge de Racine;* je m'en suis plaint à vous. Cet ouvrage m'était absolument nécessaire; il est ridicule qu'on ne me l'ait point envoyé. Ce serait une bien bonne affaire si les Crétois[1] pouvaient avoir une espèce de petit succès, malgré la rigueur des temps et la dureté des commis. Je vous réponds que cela ferait du bien à la bonne cause, vu les choses utiles dont cette polissonnerie est accompagnée. Dieu veuille avoir pitié de nos bonnes intentions! Je me recommande à lui; je ne cesserai de le servir en esprit et en vérité jusqu'au dernier moment de ma pauvre vie; mais je me recommande à vous davantage.

Je vous trouve bien hardi de m'écrire par la poste en droiture. Est-ce que vous ne savez pas que toutes les lettres sont ouvertes, et qu'on connaît votre écriture comme votre style? que n'envoyez-vous vos lettres à Marin? il les ferait passer sous un contre-seing que la poste respecte.

Mille compliments à M. de Condorcet et à vos autres amis. Si jamais on me prend pour M. Belleguier, il est de nécessité absolue que vous rejetiez bien loin

[1] *Les Lois de Minos.* Voyez tome VIII, page 399.

cette horrible méprise; et surtout que vous tâchiez de ne point rire.

Je vous embrasse bien tendrement. RATON.

337. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de janvier.

J'ai entendu parler, mon cher maître, de cet avocat Belléguier; on m'a dit que c'est un jeune homme qui promet beaucoup; il a même écrit je ne sais quoi dans l'affaire des Calas qui a fait plus de bien, dit-on, à la cause de cette malheureuse famille, que toutes les bavardes déclamations des avocats Loyseau et Beaumont, que Dieu fasse taire.

Encore une fois, n'ayez pas peur que l'université se rétracte. Je ne doute point que nous ne voyons (ou voyions) incessamment, dans les feuilles d'Aliboron, une belle diatribe pour prouver qu'on ne pouvait pas dire en meilleur latin, que *la philosophie n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel.* Vous aurez vu, sans doute, le numéro trois de la *Gazette littéraire de Deux-Ponts* de cette année, où l'on traduit en bon français le beau latin de cette canaille, et où l'on félicite un corps aussi sage et aussi respectable que l'université de rendre un si éclatant hommage à la philosophie; tandis que des pédants, des hypocrites, et des imbéciles, déclament contre elle. Cet article a été lu samedi en pleine académie, en présence de Tartufe et de Laurent[1], qui n'ont dit mot, tandis que tout le reste applaudissait; et j'ai conclu, après la lecture,

[1] Voyez la lettre 330.

que ce n'était pas le tout d'être fanatique, qu'il fallait tâcher encore de n'être pas ridicule. Quoi qu'il en soit, j'attends avec impatience le plaidoyer de l'avocat Belleguier. Il me paraît qu'il a beau jeu pour prouver sa thèse. Pour moi, si j'avais l'honneur d'être sur les bancs, voici comme je plaiderais, en deux petits syllogismes, la cause de la philosophie. 1° Les deux plus grands ennemis de la divinité sont la superstition et le fanatisme; or les philosophes sont les plus grands ennemis du fanatisme et de la superstition; donc, etc.

2° Les plus grands ennemis des rois sont ceux qui les assassinent, et *poi* ceux qui les déposent ou les veulent déposer: or est-il que Ravaillac, Grégoire VII, et consorts, assassins et déposeurs ou dépositeurs de rois, n'étaient brin philosophes, *ergò*, etc. Voilà les marrons que Bertrand voit sous la cendre, et qui lui paraissent très bons à croquer; mais il a la patte trop lourde pour les tirer délicatement. Vous voyez bien qu'il est nécessaire que Raton vienne au secours de Bertrand; mais je puis bien vous répondre que Bertrand ne mangera pas les marrons tout seul, et qu'il en laissera même la meilleure part à Raton, pour sa peine de les avoir si bien tirés.

Vous voyez que ce pauvre Bertrand n'est pas heureux. Il avait demandé à la belle Catau de rendre la liberté à cinq ou six pauvres étourdis de Welches; il l'en avait conjurée au nom de la philosophie; il avait fait, au nom de cette malheureuse philosophie, le plus éloquent plaidoyer que de mémoire de singe on ait jamais fait; et Catau fait semblant de ne pas l'entendre;

elle esquive la requête; elle répond que ces pauvres Welches, dont on demandait la liberté, ne sont pas si malheureux qu'on l'a cru. Ne dites pourtant mot, d'ici à six semaines, de la réponse de Catau; car Bertrand ne s'en est pas vanté, il ne l'a montrée à personne. Il a récrit une seconde lettre, le plus éloquent ouvrage qui soit jamais sorti de la tête de Bertrand; il attend impatiemment l'effet de ce nouveau plaidoyer, et ne désespère pas même du succès. Raton devrait bien se joindre à Bertrand, et représenter à la belle Catau combien il serait digne d'elle de donner cette consolation à la philosophie persécutée : ce serait un beau *post-scriptum* à ajouter au plaidoyer de l'avocat Belleguier.

Il est inconcevable que vous n'ayez pas reçu l'*Éloge de Racine;* il y a plus de quinze jours que l'auteur vous l'a envoyé par Marin. Samedi dernier, sur mes représentations, il en a fait partir un nouveau par la même voie; j'espère que vous l'aurez enfin, et vous le trouverez tel qu'on vous l'a dit, très beau. Le chevalier de Chastellux n'a jamais entendu parler de ce curé de Fresnes; mais il ira aux informations, et promptement, et vous en rendra compte lui-même, et sera charmé d'avoir ce prétexte pour vous écrire.

Savez-vous que l'archevêque de Paris n'a pas osé aller officier à cette belle fête du *Triomphe de la foi?* Il s'habillait, dit-on, pour y aller; je ne sais qui est venu lui dire qu'il fesait une sottise, et il a envoyé dire qu'il ne viendrait pas au curé de Saint-Roch, qui en tombera malade.

C'est un petit abbé de Malide, évêque d'Avranches,

qui a eu la platitude de le remplacer. Il a bien prouvé ce jour-là qu'il était tout évêque d'Avranches.

Adieu, mon cher ami; mes compliments très tendres à l'avocat Belleguier, et mes sincères embrassements à Raton. *Tuus ex animo.*

338. — DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

On ne peut faire une aumône de cinquante louis plus plaisamment; on ne peut se moquer d'un sot avec plus de noblesse. Ce trait, mon cher ami, figurera fort bien dans l'*Histoire de l'Académie*, qui sera moins minutieuse que celle de Pellisson, et qui ne sera pas pédante comme celle de d'Olivet.

Je me garderai bien de rien offrir, en mon propre et privé nom, à Christophe; il me dirait, Que ton argent périsse avec toi! Alors il jouerait le beau rôle, et j'en serais pour mon ridicule.

En relisant ma lettre sur M. le comte de Hessenstein, je ne vois rien qui en doive empêcher l'impression. Nous verrons si le cuistre de Sorbonne qu'on a donné pour censeur aux journaux sera plus difficile que moi. Je vous remercie de votre attention et de votre délicatesse sur ce petit point.

Je ne connais point cet *Avant-coureur;* j'ignore quelle est la belle ame qui a si bien traduit le latin de *Coge pecus.*

L'avocat Belleguier est toujours persuadé qu'il aura un accessit le grand jour de la distribution des prix de l'université. Il voudrait vous avoir déjà confié son ou-

vrage; mais sûrement la semaine où nous entrons ne se passera pas sans qu'on vous en envoie quelques exemplaires, et vous en aurez de poste en poste : vous les pourrez faire circuler par l'homme intelligent qui fait si bien les commissions à la sacristie de Saint-Roch[1].

J'ai fait ce que j'ai pu auprès de M. Belleguier pour l'engager à être un peu plus plaisant, et à moins tourner le poignard dans la plaie; mais il n'est pas possible de donner de la gaieté et de la légèreté à un vieil avocat; ces gens-là aiment trop l'ithos et le pathos. J'ai peur que ce M. Belleguier ne se fasse des affaires; mais je m'en lave les mains.

Que Dieu vous tienne en joie! RATON.

339. — DE M. DE VOLTAIRE.

25 de janvier.

Oui, mon illustre Bertrand, j'ai lu l'annonce qui se trouve dans la *Gazette littéraire de Deux-Ponts*, par M. de Fontanelle. Jamais M. de Fontenelle n'aurait osé en dire autant. La diatribe de l'avocat Belleguier ne pourra partir, à ce qu'il m'a mandé, que mercredi prochain, 27 du mois. Ce pauvre avocat tremble; il a les meilleures intentions du monde; il n'a dit que la vérité, et c'est pour cela même qu'il tremble. Il dit qu'il vous en enverra d'abord un petit nombre d'exemplaires pour sonder le terrain.

Il avait autrefois une adresse pour M. de Condorcet, mais il ne s'en souvient pas exactement; il craint les

[1] Voyez la lettre 335.

fausses démarches, il est sur les épines; il met son sort entre vos mains.

Je suis persuadé que, s'il s'était agi d'autres prisonniers, Catau aurait fait sur-le-champ tout ce que vous auriez voulu; mais elle prétendait, et avec très grande raison, ce me semble, qu'un homme supérieur en dignité, qui peut-être n'est pas philosophe, la prévînt sur cette affaire par quelque honnêteté: il ne l'a pas fait, et cela est piquant. Si vous venez à bout d'obtenir ce que cet homme supérieur n'a pas osé demander, ce sera le plus beau triomphe de votre vie. J'attends la réponse que vous fera Catau, avec la plus grande impatience.

Je ne sais pas précisément ce que c'est que la fête du *Triomphe de la foi;* mais, en qualité de bon chrétien, ne pourriez-vous point nous faire savoir en quoi consiste cette fête, et quelle victime on y a immolée? Faites-moi savoir surtout comment ce pauvre avocat peut faire adresser un paquet à M. de Condorcet.

Le pauvre Raton, qui est très malade, se recommande à votre amitié.

N. B. Il n'est pas encore bien sûr que M. Belleguier puisse envoyer sa diatribe le 27, à cause des petits troubles qui régnent encore dans la ville; mais qu'elle se mette en route le 27 ou le 29, il n'importe. Le grand point est de soutenir qu'elle vient de Belleguier, et non pas de Raton.

340. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1er de février.

J'attends, mon cher maître, avec impatience, la diatribe de Raton-Belleguier, et je vous assure que Bertrand sent déjà de loin l'odeur des marrons, et qu'il a bien envie, non seulement de les croquer, mais de les faire croquer à tous les Bertrands et Ratons ses confrères.

Bertrand-Condorcet demeure rue de Louis-le-Grand, vis-à-vis la rue d'Antin. Vous pouvez compter sur son zèle. Vous recevrez dans le courant du mois un ouvrage de sa façon, qui, je crois, ne vous déplaira pas. Ce sont les éloges des académiciens des sciences morts avant le commencement du siècle, et que Fontenelle avait laissés à faire. Vous y trouverez, si je ne me trompe, beaucoup de savoir, de philosophie, et de goût. J'espère que, si notre académie des sciences a le sens commun, elle le prendra pour secrétaire; car il nous en faudra bientôt un autre.

Bertrand attend, avec impatience, la réponse de Catau; mais il craint bien qu'elle ne soit plus polie que favorable. Il a peur que la philosophie ne soit dans le cas de dire des rois ce que le pêcheur de Zadig dit des poissons, « Ils se moquent de moi comme « les hommes, je ne prends rien. » A tout événement, il vous informera sur-le-champ de ce qu'il aura pris ou manqué. Oh! si Raton voulait encore ici donner un coup de patte pour tirer du feu ces marrons russes, Bertrand ne douterait pas du succès; mais si Raton

ne fait pas encore ce plaisir à Bertrand, j'ai bien peur que Catau ne permette pas à Bertrand de tirer les marrons tout seul.

Tout ce que je puis vous dire sur cette belle fête du *Triomphe de la foi*, c'est qu'elle doit être célébrée tous les ans, à Saint-Roch, le dimanche dans l'octave des Rois; que l'office en est imprimé; qu'il est plein, comme vous le croyez bien, d'imprécations contre les philosophes, à six sous la pièce; que les hymnes, prose, et autres rapsodies, sont d'un petit cuistre ignoré du collége Mazarin, nommé Charbonnet; qu'il y a pourtant une de ces hymnes dont l'auteur est un abbé Pavé, oncle de madame de Rochefort, et que je croyais, sur ce qu'elle m'en a dit, à cent lieues du fanatisme. Comme elle est à Versailles avec son mari, je ne puis savoir si elle est au fait; car j'ai peine à croire qu'elle eût souffert cette sottise, si elle en eût été confidente. Au reste il est certain que l'archevêque, bien conseillé, a refusé d'officier à cette belle fête, qui a été, par ce moyen, très peu brillante et nombreuse. Comme on comptait sur lui pour la messe, et que tous les prêtres du quartier avaient mangé leur dieu de bonne heure, on a été obligé de prendre un curé de village qui passait dans la rue, et qui heureusement s'est trouvé à jeun. Le prédicateur, qui est un carme nommé le père Villars, a clabaudé beaucoup l'après-midi contre les philosophes; mais ses clabauderies ont été *vox clamantis in deserto*.

Toutes réflexions faites, je trouve que Raton fait fort bien de garder l'argent que Bertrand lui proposait de donner; c'est bien assez de tirer les marrons, sans

les payer encore. Il en coûte à Bertrand vingt écus pour l'honneur qu'il a d'être de deux académies; et il trouve que c'est payer des marrons d'Inde tout ce qu'ils valent. Il ne lui reste plus qu'à embrasser bien tendrement Raton, en l'exhortant beaucoup à ne faire patte de velours que pour les Bertrands, et à montrer la griffe et les dents aux chiens galeux, et même aux chiens du grand collier.

On vient d'imprimer ici *les Lois de Minos*, châtrées comme elles l'étaient par les chaudronniers de la littérature. Pourquoi l'auteur ne les redonnerait-il pas avec toutes leurs parties nobles, et les notes qui doivent en faire la sauce?

On dit que vous réimprimez le *Commentaire de Corneille* fort augmenté. Vous ferez bien. Je ne trouve de tort que de n'en avoir pas assez dit. Les pièces de Corneille me paraissent de belles églises gothiques. *Vale et ama tuum* Bertrand.

341. — DE M. DE VOLTAIRE.

1er de février.

Vous savez, mon cher Bertrand, la déconvenue arrivée à Raton. Un fripon du tripot de la comédie française a vendu à un fripon de la librairie, nommé Valade, une partie des *Lois* et constitutions *de Minos*, et y a joint une autre partie de la façon de quelque bonne ame sa complice. On débite cette rapsodie hardiment sous mon nom: ainsi on vole les comédiens, et on me rend ridicule. C'est assurément le plus petit malheur qui puisse arriver; cependant je vous prie

de dire à vos amis que je ne suis pas tout-à-fait aussi impertinent que Valade le prétend. Il n'y aura que Fréron qui gagnera à tout cela : il vendra cinq ou six cents de ses feuilles de plus. J'ai demandé justice à M. de Sartine contre ce brigandage; mais je n'ai pas l'honneur de le connaître, et l'on fait toujours mal ses affaires de cent trente lieues loin; mais je compte sur la justice que vous et vos amis me rendront.

La littérature est devenue un bois de voleurs; cela est digne du siécle. Soutenez ce malheureux siécle tant que vous pourrez, et aimez-moi. RATON.

342. — DE M. D'ALEMBERT.

4 de février.

Raton-Belleguier est un saint homme de chat, et le premier chat du monde pour tirer les marrons du feu sans se brûler trop les pattes. Ces marrons ont été reçus, et Bertrand les a distribués à tous les Bertrands ses confrères dignes de les manger. Tous pensent unanimement que Raton a rendu un précieux service à la cause commune des Bertrands et des Ratons : mais que Raton n'a rien à craindre pour ses pattes, et qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans la petite espiéglerie qu'il vient de faire. Les pauvres rats d'église pourront être un peu mécontents, mais, cette fois-ci, ils n'oseront pas trop sortir de leurs trous; il n'y aurait que des coups à gagner pour eux.

Pour remercier Raton de ses bons marrons, Bertrand ne lui renvoie que des marrons d'Inde. Il est impatient de savoir comment Catau aura trouvé le der-

nier marron du 31 décembre. Raton devrait bien écrire à Catau que ce marron est meilleur à manger qu'elle ne croit, et que, si elle y fesait honneur, tous les Ratons et les Bertrands feraient pour elle des tours et des gambades. Bertrand et ses confrères embrassent et remercient Raton-Belleguier de tout leur cœur.

N. B. Bertrand répète à Raton que le secret sur les marrons d'Inde est nécessaire jusqu'à ce que l'on sache comment les marrons d'Inde du 31 décembre auront été accueillis par Catau. Il le prévient aussi que personne, excepté Raton-Belleguier, n'a de copie de ce qu'il lui envoie, et il prie Raton de la garder pour lui seul, mais tout seul.

343. — DE M. D'ALEMBERT.

9 de février.

Bertrand a reçu successivement, et avec une exactitude édifiante, tous les marrons que Raton a si délicatement tirés. Tous les Bertrands les croquent avec délices, et répètent en les croquant, Dieu bénisse Raton et ses pattes! Les marmitons, qui avoient enterré les marrons afin de les garder pour eux, voudraient bien étrangler Raton; mais Raton a tiré les marrons si proprement, que les maîtres de la maison disent que Raton a bien fait, et se moquent des marmitons, qui en seront pour leurs marrons et leurs jurements.

Il est venu à Bertrand une idée qu'il croit excellente, et qu'il soumet aux pattes de Raton. Bertrand a rêvé que je ne sais quelle académie ou université huguenote du nord a proposé pour sujet d'un prix de

philosophie, *Non minùs deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodie theologia*. D'après ce programme, voici le nouveau thème que Raton pourrait essayer, et que Bertrand lui propose en toute humilité.

Première partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui *théologie*, est ennemie des rois. Raton le prouvera, *sans se répéter*, en rappelant les histoires de Grégoire VII, d'Alexandre III, d'Innocent IV, de Jean XXII, et compagnie. Cet article sera un excellent supplément au premier thème de Raton, qui n'a parlé des théologiens dans sa diatribe que comme assassins des rois, et qui les présenterait à présent comme voulant les priver de leurs couronnes.

Seconde partie du thème. Cette, qu'on nomme aujourd'hui *théologie*, est ennemie de Dieu, parcequ'elle en fait un être absurde, atroce, ridicule, et odieux. Oh! le beau champ pour Raton que cette seconde partie, et les bons marrons à tirer et à croquer!

Il ne faudrait pas oublier, si cela se pouvait faire délicatement, de joindre à la première partie un petit appendice ou postscript intéressant, sur le danger qu'il y a pour les états et les rois de souffrir que les prêtres fassent dans la nation un corps distingué, et qui ait le privilége de *s'assembler* régulièrement. Il faudrait faire sentir que la nation française est la seule qui ait permis cet abus; qu'en Espagne, où les évêques sont plus riches qu'en France, ils n'en sont pas moins les derniers polissons du royaume, parcequ'ils ne font point corps et n'ont point d'assemblées; et qu'il en est de même dans les autres états de l'Europe, excepté chez les Welches.

Allons, courage, mon cher Raton; je ne sais si le cœur vous en dit comme à Bertrand; mais ce gourmand de Bertrand sent déjà de loin l'odeur des marrons qui cuisent, comme M. Guillaume *sent qu'on apprête l'oie* que Patelin lui a promise.

Cependant, tout en croquant les marrons déjà tirés, et tout en encourageant Raton à en tirer d'autres, Bertrand serait presque tenté de le gronder de ce qu'il fait patte de velours au détestable marmiton Alcibiade, le vil et l'implacable ennemi des marrons, des Bertrands, des Ratons, et du Raton même qui ne devrait lui présenter la patte que pour l'égratigner. Il est vrai que le marmiton Alcibiade[1] a plus la rage que le pouvoir de nuire, grace au profond mépris dont il est couvert parmi les marmitons mêmes; mais c'est une raison de plus pour que Raton ne lui laisse pas croire qu'on le craint, et encore moins pour qu'il le flatte. Après tout, Raton sert si bien les Bertrands, qu'il faut bien lui pardonner quelques complaisances pour les marmitons; mes les Bertrands se croient obligés d'avertir Raton que ces complaisances sont en pure perte pour lui et pour la cause commune. Sur ce, Bertrand embrasse et remercie Raton de tout son cœur.

344. — DE M. DE VOLTAIRE.

12 février.

Monsieur Bertrand, dans un très éloquent discours, parle de sa tombe; c'est de trop bonne heure; il m'a volé mon sujet, car je suis attaqué actuellement d'une

[1] Richelieu. Voyez ci-après lettre 349.

strangurie violente qui pourrait bien mettre fin à tous mes tours de chat, tandis que vous ferez encore longtemps vos très beaux tours de singe.

On nous annonce que Fréron vient de mourir. C'est une terrible perte pour les belles-lettres et pour la probité. On dit que tous les écrivains des Charniers, et Clément à la tête, se disputent cette belle place. Elle n'en était point une, elle l'est devenue. La méchanceté l'a rendue très lucrative. J'imagine qu'il ne serait pas mal qu'on prévînt M. le chancelier : il ne voudra pas déshonorer à ce point la littérature. Je n'ose lui en écrire, parceque je l'ai déjà importuné au sujet de cette infame édition du libraire Valade. Les gens en place n'aiment pas qu'on les fatigue. L'étoile du nord n'est pas de ce caractère; vous demandez si bien et si noblement, que probablement vous ne serez pas refusé deux fois.

Vous croyez bien que j'ai vanté à cette étoile la noblesse de votre ame et de votre procédé; j'avais bien beau jeu; et vous savez bien encore qu'elle n'a pas besoin qu'on lui fasse sentir tout ce qu'il y a de grand dans une telle démarche.

Raton a un extrême besoin de savoir si Bertrand a reçu trois petits sacs de marrons, l'un venant de la cuisine de Marin; l'autre, des offices de M. d'Ogny, et le troisième, de la buvette de monsieur le procureur-général. On en fait cuire de nouveaux sous la braise.

Je vous avais demandé si on pourrait avoir une adresse sûre pour M. de Condorcet; cela était nécessaire; mais, ce qui est beaucoup plus nécessaire en-

core, c'est que ce pauvre Raton ne soit pas nommé. Vous ne sauriez croire à quel point ses pattes sentent le brûlé. Il est bien triste que ces deux bonnes gens ne puissent se trouver ensemble, et rire à leur aise du genre humain. RATON.

345. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 de février.

Raton a donné tout ce qu'il avait de marrons, et on n'en fera plus rôtir que dans une assez grande poêle, où l'on fait cuire, dit-on, des choses de plus haut goût; mais Raton n'a pas à présent envie de rire. Il est attaqué depuis quinze jours d'une strangurie avec la fièvre, et tous les ornements possibles qui décorent les gens dans cet état. Il est très affligé de l'aventure de la lettre lue si indiscrétement devant mademoiselle Raucourt. Il faut rendre justice. Celui à qui cette malheureuse lettre était écrite la donnait à lire, ne se souvenant plus de ce qu'elle contenait. Quand on fut à cet article fatal du pucelage, il voulut faire arrêter; mais il n'en était plus temps. Il me le manda lui-même avec candeur. Je lui ai fourni un moyen de réparer sa faute: je ne sais si la multitude de ses occupations et de ses voyages lui en aura laissé le temps.

Je suis bien embarrassé; c'est une chose respectable qu'un attachement de plus de cinquante années, qui n'a jamais été refroidi un moment. Je lui dédiais même la véritable tragédie des *Lois de Minos*. Il[1] était

[1] Le maréchal de Richelieu.

fait, sans doute, pour être le soutien des lettres; son nom seul, et sa qualité de doyen de l'académie, semblaient l'y engager. Que voulez-vous? il faut prendre ses amis avec leurs défauts. Ce n'est pas ainsi que je vous aime.

Bonsoir. Je crois, Dieu me pardonne, que je me meurs véritablement. Je n'ai pas la force de répondre à M. de Condorcet, mais je suis enchanté d'une lettre charmante qu'il m'a écrite.

RATON, *couché dans son trou.*

346. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de février.

Bertrand a reçu tous les sacs de marrons que Raton lui a envoyés; mais, quelque plaisir qu'il ait eu à les manger, il n'a guère, en ce moment, plus d'envie de rire que Raton. Cette strangurie maudite l'alarme et l'inquiéte, et elle alarme avec lui tous les Bertrands, qui aimeraient bien mieux que Raton pissât que de croquer tous les marrons du monde. Ils ont beau bénir la patte de Raton; ils ne tiennent rien, si pendant ce temps Raton maudit sa vessie. Ils exhortent, ils prient, ils conjurent Raton de ne plus songer qu'à pisser, et de laisser là les marrons, dont l'odeur pourrait porter à sa vessie.

Bertrand ne sait pas précisément quels sont les auteurs des *Trois Siècles;* mais il est sûr et même évident, en parcourant cette rapsodie, que plus d'un polisson y a travaillé, quoi qu'en dise le polisson qui a bien voulu barbouiller son nom de toute l'ordure

des autres. Bertrand a entendu nommer Clément, Palissot, Linguet, l'abbé Bergier, Pompignan, le jésuite Grou, auteur d'une mauvaise traduction de *Platon*, auquel on ajoute beaucoup d'autres jésuites sans les nommer.

Il est certain que cette canaille (qui, par parenthèse, va, dit-on, être enfin proscrite) a mis beaucoup de torche-culs dans cette garde-robe. Voilà tout ce que Bertrand a pu savoir là-dessus.

A l'égard de la lettre sur mademoiselle Raucourt, il s'en faut bien que l'histoire de la lecture soit telle que la vieille poupée[1] l'a mandé avec candeur à Raton; mais tant que Raton ne pissera pas, Bertrand croirait être cruel de lui ôter sa vieille poupée, et d'empêcher qu'il ne s'en amuse, et qu'il ne la coiffe à sa fantaisie. C'est sans doute par un juste jugement de Dieu que le libraire ou voleur Valade a imprimé ces *Lois de Minos*, pour empêcher qu'elles ne fussent dédiées à la poupée de Raton, ou à la vieille p... dont Raton écrivait il n'y a pas long-temps, *qu'elle avait passé sa vie à lui faire des niches et des caresses*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'*Histoire de l'Académie* ne sera pas dédiée à la vieille poupée, et qu'il y sera fait mention d'elle comme elle le mérite.

Raton doit avoir reçu un ouvrage qui l'aura consolé un moment de toutes les infamies qui avilissent la littérature; ce sont les éloges des anciens académiciens, par M. de Condorcet. Quelqu'un me demandait l'autre jour ce que je pensais de cet ouvrage; je répondis, en écrivant sur le frontispice, *justice*, *justesse*, *savoir*,

[1] Le maréchal de Richelieu.

clarté, *précision*, *goût*, *élégance*, *et noblesse.* Bertrand se flatte que Raton aura été de son avis; et sur ce, il embrasse tendrement Raton, et le conjure de pisser et de ne faire autre chose.

On assure que Pompignan est auteur, dans *les Trois Siècles*, de l'article de Raton, que Bertrand n'a point lu, et, ce qui est plus plaisant, de son propre article à lui Pompignan. Savatier l'avait fait et l'avait montré à Simon Le Franc. Simon Le Franc n'a pas été content, et a pris le parti de s'en charger.

347. — DE M. DE VOLTAIRE.

1er de mars.

J'ai lu en mourant le petit livre de M. de Condorcet; cela est aussi bon en son genre que les *Éloges* de Fontenelle; il y a une philosophie plus noble et plus hardie, quoique modeste. M. de Condorcet est bien digne d'être votre ami. Le siècle avait besoin de vous deux.

Je vous supplie de vous efforcer de lire ma *Réponse* [1] à l'avocat Lacroix, dans l'affaire de M. de Morangiés. Je me trouve, par une fatalité singulière, partie au procès. Décidez si je me suis défendu en honnête homme et en homme modéré.

Je serai mort ou guéri quand *les Lois de Minos* paraîtront. J'ose croire que vous ne serez pas mécontent de l'épître dédicatoire et du tour que j'ai pris.

Vous verrez que Raton y ronge quelques mailles pour Bertrand.

[1] Voyez la *Réponse*, tome XXIX, page 486.

Soyez surtout bien sûr que Raton mourra digne de vous.

348. — DE M. DE VOLTAIRE.

27 de mars.

Mon très aimable Bertrand, votre lettre a bien attendri mon vieux cœur, qui pour être vieux, n'en est pas plus dur. Je ne sais pas bien positivement si je suis encore en vie, mais en cas que j'existe, c'est pour vous aimer.

Le gros Gabriel Cramer, pendant ma maladie, a imprimé un petit recueil dans lequel vous trouverez d'abord *les Lois de Minos*, précédées d'une épître dédicatoire; et, si la page 8 de cette épître dédicatoire ne vous plaît pas, je serai bien attrapé [1].

Je sais d'ailleurs que Raton aime Bertrand depuis trente ans, et que Bertrand pardonnera à une liaison de plus de cinquante.

Après la pièce sont des notes que probablement on ne réimprimera pas dans Paris, tant elles contiennent de vérités. Vous trouverez dans ce recueil la seule bonne édition de l'*Épître à Horace*, le discours de l'avocat Belleguier, des réflexions sur le panégyrique de saint Louis, prononcé par l'abbé Maury, lesquelles ne sont pas à l'avantage des croisades.

Le Philosophe par Dumarsais, qui n'a jamais été imprimé jusqu'à présent, se trouve dans ce recueil.

Il y a deux lettres très importantes de l'impératrice de Russie sur les deux puissances.

Le principal ornement de cette collection est votre

[1] Tome VIII, page 404, l'alinéa qui commence par ces mots, *C'est à vous de maintenir*, etc.

dialogue entre Descartes et Christine. On y a fourré aussi la lettre du roi de Prusse, dont l'original est conservé dans les archives de l'académie, et dont Cramer prétend qu'on a trouvé une copie dans les papiers de votre prédécesseur Duclos.

Presque toutes ces pièces sont accompagnées de remarques, dont quelques unes sont assez curieuses.

J'oubliais de vous dire que, dans l'épître dédicatoire, M. de La Harpe est désigné comme le seul qui peut soutenir le théâtre français, et qui n'a éprouvé que persécutions et injustices pour tout encouragement.

Comment m'y prendrai-je pour vous faire parvenir ce petit paquet de facéties allobroges? elles sont de contrebande, et moi aussi.

Si j'ai encore quelque temps à vivre, je le passerai à cultiver mon jardin. Il faut finir comme Candide, j'ai assez vécu comme lui. Ma grande consolation est que vous soutenez l'honneur de nos pauvres Welches, en quoi vous serez bien secondé par M. le marquis de Condorcet.

Adieu, mon philosophe très cher, et très nécessaire. Adieu; vivez long-temps.

349. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 d'avril.

Mon cher et ancien et respectable ami, j'ai fait part de votre lettre à tous ceux qui en sont dignes, ils en ont baisé les sacrés caractères, et souhaitent de les baiser long-temps; et ils espèrent que la Providence, quoique ce meilleur des mondes possibles ait si sou-

vent à s'en plaindre, ne les frustrera pas de cette espérance. Pour moi, elle fait toute ma consolation, et il ne me restera quelque courage que tant que les lettres et la philosophie vous conserveront.

J'attends, avec grande impatience, le recueil dont vous me parlez. Vous pourriez me le faire parvenir par une des voies dont vous vous êtes servi pour m'envoyer les paquets de l'avocat Belleguier. Je suis très fâché que Cramer ait inséré dans cette collection mon dialogue de Descartes et de Christine: c'est mal connaître mes intérêts que de me mettre à côté de vous. Ce qui me console, c'est qu'il est question de vous dans ce dialogue; car je ne sais par quelle fatalité vous vous trouvez toujours au bout de ma plume. Je n'ai presque point fait d'article dans mon *Histoire de l'Académie* où je n'aie eu occasion soit de parler de vous comme j'en pense, soit de vous citer en matière de goût. Je ne sais si cette rapsodie paraîtra jamais; mais, comme je suis très résolu d'y dire la vérité sans attaquer d'ailleurs les sottises reçues, je vous promets qu'elle ne sera pas imprimée en France. C'est bien assez de me châtrer moi-même à moitié, sans qu'un commis à la douane des pensées vienne me châtrer tout-à-fait. Vous savez que la destruction des chats est la besogne des chaudronniers. Ne trouvez-vous pas qu'on traite les gens de lettres comme des chats, en les livrant, pour être châtrés, aux chaudronniers de la littérature? Or le pauvre Bertrand pense comme Raton, et ne veut pas être livré aux chaudronniers.

Je suis persuadé, sur votre parole, que je serai content de la page 8 de votre épître dédicatoire des *Lois*

de Minos. Cette page contient apparemment les conseils dont vous m'avez parlé dans une autre lettre; mais je vous répondrai, mon cher maître, par un proverbe bien trivial, mais bien vrai, *qu'à laver la tête d'un mort*, ou *d'un maure*, *on y perd sa peine*. Ce que je puis vous assurer, c'est que l'*Histoire de l'Académie*, qui ne vaudra pas *les Lois de Minos*, ne sera pas dédiée à votre Alcibiade ou à votre Childebrand, comme vous voudrez l'appeler. Je lui pardonnerais, s'il vous payait ou vous obligeait; mais j'entends dire qu'il ne fait ni l'un ni l'autre.

Je serai fort aise de voir les deux lettres de l'impératrice de Russie sur les deux puissances; quoiqu'à vous dire le vrai, je me défie d'une lettre sur les deux puissances écrite par l'une des deux. Chacune veut, comme l'on dit encore, car je suis en train de citer des maximes triviales, *tirer toute la couverture à soi*. L'intérêt de l'humanité demanderait, à la vérité, que la puissance spirituelle fût mise nue comme la main; mais il demanderait aussi que la puissance temporelle ne fût qu'honnêtement vêtue, et non pas affublée de couvertures.

A propos de Catau, je n'ai point de réponse à ma dernière lettre; je n'en suis pas trop surpris, car les circonstances ne sont pas trop favorables pour obtenir ce que je demande. Vous devriez bien lui représenter quel service elle rendrait à la philosophie et aux lettres, en ayant égard à mon humble requête. Que dites-vous de tout ce qui se passe dans le nord? ne croyez-vous pas que la guerre va s'allumer de plus belle? et ne trouvez-vous pas étrange quetrois ou quatre êtres,

au fond du nord, décident du malheur de cinquante ou soixante millions d'hommes qui veulent bien le souffrir? Ce phénomène-là est plus difficile à expliquer que la pesanteur ou le magnétisme.

Vous avez bien raison sur le pauvre La Harpe. Il y a bien long-temps que je lui ai rendu justice pour la première fois, et je suis indigné, comme vous, des persécutions et des injustices qu'il éprouve; mais la littérature est dans la plus déplorable situation où elle ait jamais été. Je ne saurais y penser sans fiel, et presque sans fureur. Je vous le répète, mon cher maître, il ne me restera de courage que tant que vous vivrez. Vivez donc long-temps, et aimez-moi comme je vous aime.

BERTRAND.

350. — DE M. DE VOLTAIRE.

11 d'avril.

J'ai bien des choses à vous dire, mon cher et vrai philosophe. Je commencerai par les deux puissances. Figurez-vous que les évêques russes ne les connaissent pas, et qu'ils regardent cette opinion comme la plus grande des hérésies, tandis que chez vous autres la couronne elle-même reconnaît les deux puissances. A l'égard de la puissance de Catherine, je crois qu'elle boude Bertrand et Raton, car elle ne répond ni à l'un ni à l'autre sur la belle proposition qu'on lui avait faite d'exercer sa puissance bienfesante. Il faut qu'elle nous ait pris tous deux pour deux Welches.

Je viens à votre grand grief. Vous ne connaissez pas ma situation. Vous ne savez pas que de bonnes ames, dans le goût de Clément et de Savatier, ont fait impri-

mer sous mon nom deux gros diables de volumes farcis de toutes les impiétés et de toutes les horreurs possibles; que la chose peut aller très loin, et qu'à mon âge il est dur d'être obligé de se justifier. Les scélérats ont mêlé leurs propres ordures à des choses indifférentes, qui sont en effet de moi; et, par ce mélange assez adroit, ils font croire que tout m'appartient. Cette nouvelle façon de nuire est mise à la mode depuis quelques années par la canaille de la littérature. C'est un brigandage affreux, c'est le comble de l'opprobre. Ces malheureux-là trouvent de la protection; il faut bien que j'en cherche aussi. Nommez-moi quelque autre qui puisse me défendre auprès du roi dans de pareilles circonstances; et si je veux faire représenter *les Lois de Minos*, à qui m'adresserai-je? Je me flatte que quand vous aurez bien pesé les termes, vous serez content.

Il est bien plus difficile que vous ne le pensez de faire venir aujourd'hui par la poste des livres reliés. J'ai grand'peur que mon premier paquet ne soit actuellement entre les mains du syndic des libraires et de quelque exempt. On ne peut plus ouvrir son cœur à ses amis qu'en tremblant. Les consolations de l'absence nous sont ôtées; on empoisonne tout: mais, malgré cette triste situation, je vois qu'on est beaucoup plus malheureux en Pologne que chez vous. Pour moi, tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse finir ma pauvre carrière sur les bords de mon lac, au pied du mont Jura. Ma véritable affliction est d'être loin de vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami; ma santé est encore bien chancelante.

351. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'avril.

Il faut, mon cher et grand philosophe, que je vous fasse part d'une petite anecdote. Voici ce que la personne très singulière me mande : « J'ai reçu de lui une « seconde et troisième lettre sur le même sujet; l'élo- « quence n'y est pas épargnée : mais que ne plaide-t-il « aussi pour les Turcs et pour les Polonais?..... Il est « vrai que les vôtres ne sont pas à Paris; mais aussi « pourquoi l'ont-ils quitté?..... J'ai envie de répondre « que j'ai besoin d'eux pour introduire les belles ma- « nières dans mes provinces. »

Je vous prie de me mander si on vous a écrit en effet sur ce ton. Je suis persuadé que dans toute autre circonstance on aurait fait ce que vous avez voulu. Votre projet était admirable; il vous aurait fait un honneur infini à vous et à la sainte philosophie. Vous voyez bien que ce n'est pas vous qu'on refuse, et que ce n'est pas aux philosophes qu'on s'en prend; au contraire, ce sont les ennemis de la philosophie que l'on veut punir de leurs manœuvres. J'avais eu la même idée que vous il y a long-temps. Je consultai des gens au fait qui craignirent même de me répondre. Je craindrais aussi de vous écrire, si la pureté de vos intentions et des miennes ne me rassurait contre le danger que courent aujourd'hui toutes les lettres. On ne verra jamais dans notre commerce que l'amour du bien public, et des sentiments qui doivent plaire à

tous les honnêtes gens. Ce sont là les vrais marrons de Bertrand et de Raton.

Je vous ai mandé, mon cher et respectable ami, qu'il était très difficile actuellement de vous faire parvenir le petit recueil où se trouve le très ingénieux dialogue de Christine et de Descartes. On y a mis des lettres de la personne qui veut qu'on enseigne les belles manières chez elle. Ces lettres ont alarmé des gens qui ont de fort mauvaises manières. Je trouverai pourtant un moyen de vous faire parvenir ce petit proscrit; mais songez que j'ai l'honneur de l'être moi-même, et de plus, très malade, très embarrassé, très persécuté, mais vous aimant de tout mon cœur, et autant que je vous révère.

352. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 d'avril.

Mon cher et ancien ami, mon cher maître, mon cher confrère, si je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines, ce n'est pas faute d'avoir été occupé de vous : c'est au contraire parceque je l'étais trop douloureusement. Je croyais faire bien mon devoir de vous aimer; mais jamais je n'ai mieux senti qu'en ce moment combien vous êtes cher et nécessaire à mon cœur. J'ai écrit deux lettres à madame Denis pour savoir de vos nouvelles; elle ne m'en a point encore donné : mais je me flatte qu'elle vous aura bien dit le tendre intérêt que je prends à votre état. On nous assure que vous êtes beaucoup mieux, mais très faible:

conservez-vous, mon cher maître; ménagez-vous, et songez que vous ne pouvez faire aux sots et aux fripons un meilleur tour que de vivre et de vous bien porter. Ne m'écrivez point: quelque chères que me soient vos lettres, elles vous fatigueraient; mais faites-moi donner en détail de vos nouvelles. Tous nos confrères de l'académie, aux Tartufe et Laurent près, sont aussi tendrement occupés que moi de votre santé et de votre conservation. J'ai reçu votre nouvelle *Défense* de M. de Morangiés[1], et je l'ai lue avec plaisir; mais laissez là tous les Morangiés du monde, et portez-vous bien. Dédiez *les Lois de Minos* à qui vous voudrez, et portez-vous bien.

Vous avez bien raison dans tout ce que vous me dites de l'ouvrage de M. de Condorcet: le succès en a été unanime; il y a long-temps que le sot public n'a été si juste. L'académie des sciences vient de lui donner l'adjonction et la survivance à la place de secrétaire, qui, depuis trente ans, était si mal remplie[2].

Adieu, mon cher et illustre ami; portez-vous bien, portez-vous bien, portez-vous bien: voilà tout ce que je desire de vous. J'embrasse Raton de tout mon cœur. BERTRAND.

[1] Voyez la lettre 348.

[2] Grandjean de Fouchy, successeur de Mairan en 1743.

353. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'avril.

Mon cher maître, mon cher ami, je répondrai à ce que vous me mandez de Catau :

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine [1].

Je doutais fort, malgré toute l'éloquence de Bertrand, qu'il obtînt d'elle la délivrance des rats qui se sont allés jeter, assez mal à propos, dans sa ratière. Les circonstances ne permettent peut-être pas que Catau leur donne la clef des champs, et Bertrand, tout philosophe qu'il est, est en même temps raisonnable; mais Bertrand pouvait au moins, et devait même s'attendre à une réponse honnête et raisonnable, et non au persiflage que vous lui transcrivez. Voilà une nouvelle note à ajouter à toutes celles que j'ai déjà sur les Catau et compagnie. Je ne sais de qui la philosophie a le plus à se plaindre en ce moment, ou de ses vils ennemis, ou de ses soi-disants protecteurs. Je sais du moins, et j'apprends tous les jours davantage, et à mon grand regret, qu'elle doit prendre pour sa devise, *Ne t'attends qu'à toi seule ;* bien entendu que ceux qui la persiflent n'attendront non plus d'elle que la justice et la vérité. Quoi qu'il en soit, je desirerais au moins de la personne que vous appelez singulière, et qui pourrait mériter un plus beau nom si elle le voulait, une réponse quelconque, honnête ou non, philosophique ou impériale, grave si elle le veut, ou plai-

[1] *Zaïre*, acte II, scène I.

sante si elle le peut; je la joindrai à mes deux lettres, et je mettrai au bas ces deux mots de Tacite, *per amicos oppressi*[1], qui me paraissent si bien convenir aux malheureux philosophes.

Quant à Childebrand[2], je souhaite qu'il vous soit utile, et à cette condition je vous pardonnerais de l'amadouer, je vous y exhorterais même.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir.

Mais j'ai peur que vous n'en soyez pour vos caresses, et que Childebrand ne se moque de vous. Il est trop vil pour oser élever sa voix, dans le pays du mensonge, en faveur du génie calomnié et persécuté.

Quoi qu'il en soit, mon cher ami, *ô et præsidium et dulce decus meum*, j'attends avec impatience le recueil proscrit que vous m'annoncez du bel esprit génevois; j'y verrai la lettre sur les deux puissances, et je souhaite d'être convaincu, après cette lecture, que la puissance temporelle n'a rien à se reprocher. Ainsi soit-il! Mais ce que je désire bien davantage, c'est de vous savoir en meilleure santé, et de pouvoir dire aux ennemis de la philosophie qui me demanderont de vos nouvelles, Il se porte trop bien pour vous. Adieu, mon cher maître; conservez-vous et aimez-moi comme je vous aime.

354. — DE M. DE VOLTAIRE.

8 de mai.

Mon très cher et très intrépide philosophe, Dieu

[1] *Hist.*, lib. I, §. 2. — [2] Le maréchal duc de Richelieu.

veuille que cette fois-ci ma petite offrande arrive à votre autel. Il y a trois volumes de rapsodies, l'un pour vous, l'autre pour M. le marquis de Condorcet, et un troisième dans lequel M. de La Harpe est intéressé à la page 10.

Ce qu'il y a de meilleur assurément dans ce recueil, que le gros Cramer s'est avisé de faire pendant ma maladie, est un certain dialogue entre l'illustre fou de la matière subtile, et la cruelle folle qui assassina Monaldeschi [1].

Que vous dirai-je sur une personne plus illustre et qui n'est point folle? elle garde sans doute ses reclus dans un pays qui fut grec autrefois, pour en faire un beau présent aux Welches, quand elle se sera raccommodée avec eux. Elle a pensé, sans doute, que vous aviez pénétré ce dessein; et je la crois très embarrassée à vous faire réponse, d'autant plus que vous êtes à Paris, et que toutes les lettres sont ouvertes.

Vous êtes trop juste pour être mécontent des conseils honnêtes que je donne vers la page 8. Vous êtes trop éclairé pour ne pas voir dans quel esprit on fit *les Lois de Minos*, qui n'ont pas, en vérité, coûté plus de huit jours pour le travail, dans le temps qu'on proscrivait les druides. Le détestable Valade, par sa friponnerie, et un autre homme par ses vers encore plus détestables, ont empêché la promulgation de ces *Lois* sur le théâtre. On est exposé à mille contre-temps quand on est loin de Paris. Je n'avais pas besoin de ces nouvelles anicroches pour être fâché de mourir sans vous embrasser. La vie est pleine de misères, on

[1] Voyez la lettre 348.

le sait bien ; mais peu de gens savent qu'une des plus grandes est de mourir loin de ses amis. Je ne reçois aucune des visites qu'on me fait, mais j'aurais voulu vous en faire une. Je suis réduit à vous embrasser de loin, et c'est avec tous les sentiments que je vous ai voués.

355. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 de mai; je ne voudrais pas dater du 14 [1].

Je me hâte, mon cher et illustre ami, de vous faire part d'une nouvelle qui ne peut manquer de vous être agréable : M. le duc d'Albe, un des plus grands seigneurs d'Espagne, homme de beaucoup d'esprit, et le même qui a été ambassadeur en France, sous le nom de duc d'Huescar, vient de m'envoyer vingt louis pour votre statue. La lettre qu'il m'écrit à ce sujet est pleine des choses les plus honnêtes pour vous. « Condamné, « me dit-il, à cultiver en secret ma raison, je saisirai « avec transport cette occasion de donner un témoi- « gnage public de ma gratitude et de mon admiration « au grand homme qui le premier m'en a montré le « chemin. » M. le chevalier de Magalon, qui est ici chargé des affaires d'Espagne, m'a mandé, en m'envoyant la souscription de M. le duc d'Albe, que cet amateur éclairé des lettres et de la philosophie me priait d'être auprès de vous l'interprète de tous ses sentiments. Vous ne feriez pas mal, mon cher maître, d'écrire un mot de remerciement à M. le duc d'Albe, à Madrid. Vous pourriez lui parler, dans votre réponse,

[1] Sans doute parceque le 14 mai est l'anniversaire de l'assassinat de Henri IV.

d'une traduction espagnole de Salluste [1], faite par l'infant don Gabriel, que peut-être l'infant vous aura déjà envoyée, et qui est, à ce que disent les Espagnols, très bien écrite. On dit ce jeune prince fort instruit et passionné pour les lettres. Elles ont grand besoin de trouver quelques princes qui les aiment; ils s'en faut bien que tous pensent ainsi.

Votre Childebrand (car je ne puis me résoudre à lui donner un autre nom) n'en agit pas à votre égard comme M. le duc d'Albe, qui aurait mieux mérité que lui la dédicace des *Lois de Minos*. Il a demandé à Le Kain (le fait n'est que trop vrai, et M. d'Argental pourra vous l'assurer, si vous en doutez) une liste de douze tragédies, pour être jouées aux fêtes de la cour et à Fontainebleau. Le Kain lui a porté cette liste, dans laquelle il avait mis, comme de raison, quatre ou cinq de vos pièces, et entre autres *Rome sauvée* et *Oreste*. Childebrand les a effacées toutes, à l'exception de *l'Orphelin de la Chine*, qu'il a eu la bonté de conserver: mais devinez ce qu'il a mis à la place de *Rome sauvée* et d'*Oreste; Catilina* et *Électre* de Crébillon. Je vous laisse, mon cher maître, faire vos réflexions sur ce sujet, et je vous invite à dédier à cet amateur des lettres votre première tragédie. Vous voyez qu'il a bien profité des leçons que vous lui avez données. Vous pourrez au moins lui faire vos remerciements du zèle qu'il témoigne pour vous servir.

En vérité, mon cher maître, je suis navré que vous soyez dupe à ce point, et que vous le soyez d'un homme si vil. Si vous cherchez de l'appui à la cour,

[1] Magnifiquement imprimée à Madrid, par J. Ibarra, 1772, in-fol.

vous avez cent personnes à choisir, dont la moindre aura plus de crédit et de considération que lui. Vous vous dégoûteriez de votre confiance, si vous pouviez voir à quel point il est méprisé, même de ses valets. C'est pour l'acquit de ma conscience et par un effet de mon tendre attachement pour vous, que je crois devoir vous instruire de ce qui vous intéresse, agréable ou fâcheux; car *interest cognosci malos.* Plus je relis l'extrait que vous m'avez envoyé de la lettre de Pétersbourg, plus j'en suis affligé. Il était si facile à cette personne de faire une réponse honnête, satisfesante, et flatteuse pour la philosophie, sans se compromettre en aucune manière, et sans accorder ce qu'on lui demandait, comme j'imagine aisément que les circonstances peuvent l'en empêcher. Je vous aurais, mon cher ami, la plus grande obligation de me procurer cette réponse, que je desire. Vous voyez par vous-même combien la cause commune en a besoin. Le déchaînement contre la raison et les lettres est plus violent que jamais. Faudra-t-il donc que la philosophie dise à la personne dont elle se croyait aimée, *Tu quoque, Brute!* Adieu, mon cher maître; la plume me tombe des mains, de douleur du mal qu'on lui fait en moi, et d'indignation des trahisons qu'elle éprouve en vous. *Interim tamen vale et nos ama.*

356. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 de mai.

S'il est coupable de la petite infamie dont vous me parlez, j'avoue que je suis une grande dupe; mais

vous, qui parlez, vous l'auriez été tout comme moi. Si vous saviez tout ce qui s'est passé, vous seriez bien étonné. Un jeune homme n'a jamais été trahi plus indignement par sa maîtresse. On dit que c'est l'usage du pays. Comme il y a environ trente ans que j'y ai renoncé, il m'est pardonnable d'en avoir oublié la langue. Je devais me souvenir que, dans ce jargon, *Je vous aime*, signifiait, *Je vous hais*, et que, *Je vous servirai*, voulait dire positivement, *Je vous perdrai*.

Il se peut encore que l'on ait été choqué des conseils qui, au fond, ne sont que des reproches.

Il se peut aussi qu'un certain histrion ait fait ce qu'on impute à un autre, car il y a bien des histrions. Quand on est à cent lieues de Paris, il est difficile de prévoir et de parer les effets des petites cabales, des petites intrigues, des petites méchancetés qu'on y ourdit sans cesse pour s'amuser.

Le seul fruit que je tirerai de ma duperie sera de n'avoir plus aucune espérance; mais on dit que c'est le sort des damnés.

Il faut, mon cher philosophe, que je me sois trompé en tout; car j'ai cru que ces conseils, assez délicatement apprêtés, auraient dû vous plaire, attendu qu'un conseil qui n'a pas été suivi est un reproche, et que c'était au fond lui dire à lui-même ce que vous dites de lui.

Je dois vous faire à vous-même un reproche que vous méritez, c'est que vous traitez de déserteur le martyr de la philosophie. Bertrand doit employer Raton, mais il ne faut pas qu'il lui morde les doigts.

Au bout du compte, je suis sensible, et je vous

avouerai que la perfidie dont vous m'instruisez m'afflige beaucoup, parcequ'elle tient à des choses que je suis obligé de taire, et qui pèsent sur le cœur.

Je m'aperçois que ma lettre est une énigme; mais vous en déchiffrerez la plus grande partie. Soyez bien sûr que le mot de l'énigme est mon sincère attachement pour vous, et mon dégoût pour tout ce qui n'est que vanité, faux air, affectation de protéger, plaisir secret d'humilier et de nuire, orgueil et mauvaise foi. Je vois qu'actuellement nous ne devons être contents ni des Esclavons ni des Welches, et qu'il faut se rejeter du côté des Ibères. J'écrirai donc en Ibérie, mais ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'arranger pour l'autre monde, et de ne pas laisser périr ma colonie, quand il faudra la quitter.

Jugez de toutes mes tribulations par celle que je vais vous confier, qui est assurément la plus petite de toutes.

Ma colonie avait fourni des montres garnies de diamants pour le mariage de monsieur le dauphin; elles n'ont point été payées, et cela retombe sur moi. Il me paraît qu'en Espagne on est plus généreux. Ce que j'éprouve des beaux messieurs de Paris, en ce genre, est inconcevable. Ces beaux messieurs ont bien raison de détester la philosophie, qui les condamne et qui les méprise.

Adieu; je ne vous dis pas la vingtième partie des choses que je voudrais vous dire; mais, encore une fois, que Bertrand ne gronde point Raton; que Bertrand au contraire encourage Raton à s'endurcir les pattes sur la cendre chaude; que plusieurs Bertrands

et plusieurs Ratons fassent un petit bataillon carré bien serré et bien uni.

357. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 de mai.

Ce que vous m'avez mandé, mon cher ami, est très vrai, et beaucoup plus fort qu'on ne vous l'avait dit. Ces conseils et ces souhaits ont été regardés comme une injure. Il vaudrait beaucoup mieux se corriger que de se fâcher. Il arrive fort souvent que ce qui devrait faire du bien ne produit que du mal. Que vous dirai-je, mon cher philosophe?

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire.

Il n'y a d'autre parti à prendre que celui de cultiver librement les lettres et son jardin, et surtout l'amitié d'un cœur aussi bon que le vôtre, et d'un esprit aussi éclairé.

Je ris des folies des hommes et des miennes.

A propos de folies, on m'a mandé que la moitié de Paris croyait fermement que, ouï le rapport de M. de Lalande, une comète passerait aujourd'hui, 20 de mai, au bord de notre globule, et le mettrait en miettes. Il y a bien long-temps que les hommes font ce qu'ils peuvent pour le détruire, et ils n'ont pu en venir à bout. Je vous avoue que je soupçonne un peu de ridicule dans l'idée de Newton, que la comète de 1680 avait acquis, en passant à un demi-diamètre du soleil, un embrasement deux mille fois plus fort que celui du fer ardent.

Il me semble d'ailleurs que messieurs de Paris jugent de toutes choses comme de la prétendue comète, que M. de Lalande n'a point annoncée.

Je vous prie, quand vous le verrez, de lui faire mes très sincères compliments sur le gain de son procès contre l'ami Cogé. Ce Cogé n'a pas fait grand bien, à ce que je vois, au *pecus* de l'université.

Je suis toujours bien malade : j'égaie mes maux par les sottises du genre humain. Je vous aime et vous révère.

Mon cher ami, mon cher philosophe, vous n'aviez pas pu soupçonner le motif de cette méchanceté; mais vous avez fort bien connu le caractère de la personne. Vous connaissez aussi celui de son maître; donc il faut cultiver son jardin et se taire.

358. — DE M. DE VOLTAIRE.

2 de juin.

Je suis tenté, mon très cher philosophe, de croire, avec messieurs de l'antiquité, qu'il y a des jours, des mois, et des années, malheureux. Mon étoile est en effet très désastreuse cette année. Je ne sais pas ce que sont devenus les quatre exemplaires que je vous annonçais; mais j'ai reçu un ordre, en forme de conseil, de ne plus en envoyer par la voie que j'avais choisie, et qui seule me restait.

Mon étoile s'est encore chargée de la singulière ingratitude d'un homme de qui je devais attendre de bons offices; il m'avait tout promis, et vous savez ce qu'il m'a tenu. Vous ne savez pas tout, je ne puis dire

tout. Mon étoile est devenue une cométe qui annonce un peu ma destruction. S'il est vrai qu'une cométe puisse incendier la terre, je serai sûrement un des premiers brûlés.

Le maraud qui s'est avisé de vous écrire est un fripon de Normand, formé autrefois par l'abbé Desfontaines, autre Normand. Je ne sais qui des deux était le plus impudent; je crois pourtant que c'était l'abbé Desfontaines, parcequ'il était prêtre. J'ai eu la bêtise de lui faire des aumônes très considérables, dont j'ai même les reçus. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à Nonotte, qui voulait me vendre son libelle deux mille écus. Voilà comme la basse littérature est faite. Le malheureux dont vous me parlez vend du baume dans les pays étrangers, et m'arrache de l'argent par toutes sortes de moyens.

Pour les vendeurs ou vendeuses d'orviétan, qui tantôt vous préviennent, et tantôt font les difficiles, il est bien clair qu'ils ne valent pas mieux que nos fripons subalternes. Que faire à cela? encore une fois, se cacher dans un antre, et cultiver les laitues qui croissent dans son ermitage. Tous ces fléaux du genre humain mourront comme nous; c'est une petite consolation.

Je n'aime point du tout Ovide *de Ponto*, mais j'estime assez Chéréas[1]. J'estime encore plus ceux qui daignent instruire les hommes et leur plaire; c'est votre lot. Celui de Raton est d'aimer Bertrand de tout son cœur.

[1] Centurion qui tua Caligula.

359. — DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juin.

Il[1] me mande, mon cher ami, que c'est un malentendu et un mensonge infame débité par un histrion. Il y a d'ailleurs dans cette affaire de petits secrets très intéressants pour ce pauvre vieillard qui vous aime de tout son cœur.

Je vous ai déjà dit que je devais me taire, et je me tais.

La grande femme est très irritée contre certains prisonniers qui ont dit d'elle des choses affreuses. Ils sont courageux, mais ils ne sont pas discrets. Voilà tout ce qu'elle me fait entendre sur cette affaire, qui aurait fait un honneur infini à la philosophie et à vous.

Le jugement de ce pauvre Morangiés me paraît une de ces contradictions dont le monde est plein. S'il n'était pas suborneur de témoins, pourquoi le mettre en prison? Si les juges sont assez romanesques pour croire qu'il a reçu les cent mille écus, pourquoi ne l'ont-ils pas condamné comme calomniateur, et comme ayant voulu faire pendre ceux dont il a volé l'argent? Le feu et l'eau, dont les cométes nous menacent, ne sont pas plus contradictoires.

Encore une fois, il faut cultiver son jardin. Ce monde est un chaos d'absurdités et d'horreurs, j'en ai des preuves. J'ai tâché au moins de ne me point contredire dans ma manière de penser. Soyez sûr que

[1] Le duc de Richelieu. Voyez la lettre 355.

je ne me contredirai jamais dans ma tendre amitié pour vous, et dans ma vénération pour vos grands talents et pour votre caractère ferme et inébranlable.

Mes compliments, je vous en prie, à ceux qui se souviennent de moi dans l'académie. J'espère trouver un moyen d'envoyer des Crétois[1].

360. — DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juin.

Mais pourtant, mon cher philosophe, vous m'avouerez que je dois être un peu embarrassé, et que vous ne devez point l'être du tout. Vous conviendrez que je suis dans une position gênante. Je cultive mon jardin; mais le fils de mon maître maçon, devenu évêque, a voulu m'en chasser. Jean-Jacques, décrété de prise de corps, est tranquille à Paris, en qualité de charlatan étranger, et moi je suis dans le pays où il devrait être. Quatre ou cinq abbés m'ont maudit dans leurs livres, pour avoir des bénéfices; et ces malédictions, portées aux oreilles de l'arrière-petit-fils de Henri IV, ont été un peu funestes au chantre de Henri IV. Mes pensions, qu'on ne me paie point, et dont je ne me soucie guère, en sont une preuve. J'abrége la kyrielle, pour ne vous pas ennuyer.

Je supporte assez gaiement toutes ces tribulations attachées à mon métier; mais je vous avoue qu'il faudrait plus de force que je n'en ai, pour être insensible à la trahison d'une amitié de plus de cinquante années dans le temps même qu'on me témoignait la con-

[1] *Les Lois de Minos.*

fiance la plus intime. On nie fortement cette trahison. Je n'ai point le mot de cette énigme. Puis-je faire autre chose que de mettre toutes mes angoisses aux pieds de mon crucifix?

On dit qu'il y a dans l'Inde une caste toujours persécutée par les autres; c'est apparemment la caste des philosophes.

Vous avez sans doute le livre posthume d'Helvétius[1], que M. le prince Gallitzin vient de faire imprimer en Hollande. Cela ressemble un peu au *Testament de Jean Meslier*, qui débute par dire naïvement qu'il n'a voulu être brûlé qu'après sa mort. Ce livre m'a paru du fatras, et j'en suis bien fâché. Il faut faire de grands efforts pour le lire; mais il y a de beaux éclairs. Que vous dirai-je? cela m'a semblé audacieux, curieux en certains endroits, et en général ennuyeux. Voilà peut-être le plus grand coup porté contre la philosophie. Si les gens en place ont le temps et la patience de lire cet ouvrage, ils ne nous pardonneront jamais. Nous sommes comme les apôtres, suivis par le petit nombre, et persécutés par le grand. Vous voyez qu'on arrive au même but par des chemins contraires.

Bonsoir, mon cher ami; soutenez *pusillum gregem*. Je ne suis plus de ce monde; je m'en vas, ou je m'en vais. Restez long-temps pour instruire ceux qui en sont dignes, et pour faire rougir tant de fripons persécuteurs de la vérité, à laquelle ils rendent hommage au fond de leur cœur.

A propos, Helvétius cite un nommé Robinet comme

[1] *De l'Homme et de ses facultés*, 2 vol. in-8°. Il s'agit de la seconde édition que le prince Gallitzin avait dédiée à Catherine II.

auteur du *Système de la nature*[1], page 161; du moins il attribue à Robinet des paroles qui ne se trouvent que dans ce *Système*, à l'article *Déistes*. Ce Robinet est encore du fatras. Je ne connais que Spinosa qui ait bien raisonné; mais personne ne le peut lire. Ce n'est point par de la métaphysique qu'on détrompera les hommes; il faut prouver la vérité par les faits. Nous avons quantité de bons livres en ce genre depuis environ trente ans: ils font nécessairement beaucoup de bien. Le progrès de la raison est rapide dans nos cantons; mais dans votre pays, et dans l'Espagne, et dans l'Italie, les gens vous répondent, Nous avons cent mille écus de rentes et des honneurs, nous ne voulons pas les perdre pour vous faire plaisir: nous sommes de votre avis; mais nous vous ferons brûler à la première occasion, pour vous apprendre à dire votre avis.

Adieu, encore une fois, mon cher ami.

361. — DE M. DE VOLTAIRE.

26 de juin.

L'œuvre posthume de ce pauvre Helvétius, ou plutôt de ce riche Helvétius, est-elle, ou est-il parvenu jusqu'à vous, mon très cher philosophe? M. le prince Gallitzin, qui en est l'éditeur, veut le dédier à la sublime Catau. Il est bon de la mettre en commerce avec les morts, car elle ne répond point aux vivants. Je m'imagine que les impératrices n'aiment pas plus les

[1] Voyez la lettre 146. *Le Système de la nature* est différent du livre intitulé *De la Nature*.

conseils que les généraux d'armée et les gouverneurs de province ne les aiment.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici.
Hor., lib. I, ep. XVIII.

Quoi qu'il en soit, on sera fort étonné, si on lit ce livre, de voir le papisme traité de religion abominable, qui ne peut se soutenir que par des bourreaux, le despotisme traité à peu près comme le papisme, et le tout dédié à la puissance la plus despotique qui soit sur la terre.

Je ne sais plus comment faire pour vous envoyer de ces petits recueils [1] dont le principal mérite est dans le *Dialogue de René et de Christine.* Les commis à la douane des pensées sont impitoyables.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de l'éloquent M. Thomas, que je préfère sans contredit à Thomas d'Aquin, et surtout à Thomas Didyme, comme je vous préfère à tous les charlatans qui réussissent dans les cours, et qui même réussissent pour un temps auprès d'un public ignorant et sans goût.

Adieu, mon cher philosophe; consolons-nous tous deux du siècle.

362. — DE M. DE VOLTAIRE.

3 de juillet.

Voici, mon cher et grand philosophe, ma réponse à l'abbé philosophe.

N'êtes-vous pas bien content de ces petits mots d'Helvétius, tome I, page 107?

[1] Voyez la lettre 348.

« Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion « païenne, celle de la religion papiste étonnera bien « davantage la postérité. »

Et, page 102, « Pourquoi faire de Dieu un tyran « oriental ? pourquoi mettre ainsi le nom de la Divinité « au bas du portrait du diable ? ce sont les méchants « qui peignent Dieu méchant. Qu'est-ce que leur dévo- « tion ? un voile à leurs crimes. »

C'est dommage que ce ne soit pas un bon livre ; mais il y a de très bonnes choses : c'est une arme qui tiendra son rang dans l'arsenal où nous avons déjà tant de canons qui menacent le fanatisme. Il est vrai que les ennemis ont aussi leurs armes : elles sont d'une autre espèce ; elles ont tué le chevalier de La Barre : elles ont blessé à mort Helvétius : mais le sang de nos martyrs fait des prosélytes. Le troupeau des sages grossit à la sourdine.

Bonsoir, mon sage, bonsoir, mon cher Bertrand ; il ne me reste plus qu'un doigt pour tirer les marrons du feu, mais il est à votre service.

363. — DE M. DE VOLTAIRE.

14 de juillet.

Je trouve une occasion, mon cher ami, de vous faire parvenir, s'il est possible, trois exemplaires d'un petit recueil dont un de vos petits ouvrages fait tout l'ornement. Il me semble que nous n'en avons point donné à M. Saurin, à qui je dois cet hommage plus qu'à personne.

Il n'y a plus de correspondance, plus de confiance,

plus de consolation; tout est perdu, nous sommes entre les mains des barbares. Je vous ai écrit deux lettres concernant l'œuvre posthume d'Helvétius, imprimée par les soins du prince Gallitzin. Je tremble qu'elles ne vous soient pas parvenues. Les *curiosi* sont en grand nombre; ils furent les précurseurs des inquisiteurs, comme vous savez.

Catau a bien autre chose à faire qu'à nous répondre. Je me flatte pourtant que les bruits qui courent ne sont pas vrais, et qu'elle n'ira point passer le Carnaval à Venise avec Diderot.

Il faut cultiver les lettres ou son jardin.

A propos, plus j'y pense, et plus j'ose trouver que le calcul de la densité des planètes, la cométe deux mille fois plus chaude qu'un fer rouge, l'élasticité d'une matière déliée qui serait la cause de la gravitation, la création expliquée en rendant l'espace solide, et le commentaire sur l'*Apocalypse*, sont à peu près de même espéce. *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de M. de Condorcet et de vos autres amis qui soutiennent tout doucement la bonne cause.

364. — DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juillet.

Raton sera toujours prêt à tirer les marrons du feu pour le déjeuner des Bertrands. Raton ne craint point de brûler ses pattes. Le temps approche où il n'aura bientôt ni pieds ni pattes; il faut qu'il s'en serve jus-

qu'au dernier moment pour l'édification du prochain. Donnez donc, mon cher ami, cette lettre à Marmontel-Bertrand, second du nom. Il faut absolument que j'aie la correspondance du bienheureux abbé Sabatier. En attendant, priez Dieu pour moi. Le vieux RATON.

365. — DE M. DE VOLTAIRE.

2 d'auguste.

Je crois, mon cher et illustre Bertrand, qu'il faudra bientôt vous pourvoir d'un autre Raton. Vous n'en trouverez guère dont les pattes vous soient plus dévouées et plus faites pour être conduites par votre génie.

J'ai reçu M. de Saint-Remi avec la cordialité d'un frère rose-croix. Il est encore chez moi. Je jouis de sa conversation dans les intervalles de mes souffrances; quelquefois même je soupe avec lui, ou je fais semblant de souper.

Vous savez sans doute quelle foule de princes et de princesses de Savoie et de Lorraine est venue à Lausanne et à Genève, les uns pour Tissot, les autres pour se promener. Les évêques, ne sachant que faire dans leurs diocèses, y viennent aussi. L'évêque de Nyon loge à Lausanne dans une maison que j'avais achetée, et que j'ai revendue; il y donne à souper aux ministres du saint Évangile et aux dames [1].

On fait actuellement à La Haye une seconde édition de l'ouvrage posthume d'Helvétius. Elle est dédiée à

[1] Voyez des vers de M. de Voltaire à cette occasion, dans une lettre à M. d'Argental, du 19 de juillet 1773.

l'impératrice de toutes les Russies; cela est curieux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami.

366. — DE M. DE VOLTAIRE.

1er d'octobre.

Mon cher et grand philosophe, il faut mourir en servant la raison et la vertu, et en les vengeant des abbés Sabatier. Je me flatte que si ce petit ouvrage[1] peut parvenir à l'évêque protecteur d'un Sabatier, il connaîtra du moins le personnage, et il est bien nécessaire que ce coquin soit connu. Faites passer, je vous prie, un exemplaire à M. Saurin, et mettez les autres dans d'aussi bonnes mains. Si vous jugez que le petit écrit puisse faire du bien, on vous en fera tenir dans l'occasion.

Il y a de très honnêtes athées, d'accord; mais un Sabatier, ennemi de Dieu et des hommes, ne doit point être ménagé. Raton tire hardiment les marrons du feu en cette occasion. Raton recommande ses pattes à son cher et illustre Bertrand, qu'il aimera tendrement jusqu'au dernier moment de sa vie.

367. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 de novembre.

Mon cher philosophe, aussi intrépide que circonspect, et qui avez grande raison d'être l'un et l'autre,

[1] Il doit être question du *Dialogue de Pégase et du Vieillard*, tom. XIV. Ce dialogue serait donc de la fin de 1773.

voici une petite assiette de marrons que Raton envoie à son Bertrand. Je les avais adressés à M. de Condorcet; mais je crois qu'il est toujours à la campagne, et je vous les fais parvenir en droiture. Ces marrons sont comme les livres de mon libraire Caille, ils ne valent *rien qui vaille*[1]; mais il est juste que je vous fasse lire ma satire contre M. de Guibert, qui m'a d'ailleurs paru un homme plein de génie, et, ce qui n'est pas moins rare, un homme très aimable. Je m'intéresse à son *Connétable de Bourbon*[2], d'autant plus que ce grand homme passa par Ferney en se réfugiant chez les Espagnols. Tous les jésuites aujourd'hui, qui ne sont pas de si grands hommes, veulent se réfugier en Silésie et dans la Prusse polonaise, chez le révérend père Frédéric. Riez donc, et riez bien fort.

La dédicace d'une église catholique a été faite, comme vous savez, à Berlin. Je ne sais si les sociniens en obtiendront une.

Ne croyez-vous pas lire les *Mille et une Nuits*, quand vous voyez combien de millions Catherine II donne aux princesses de Darmstadt et au comte Panin? où prend-elle tant d'argent, après quatre ans d'une guerre si vive et si dispendieuse, tandis que monsieur l'abbé Terrai ne me paie pas, après dix ans de paix, un pauvre petit argent qu'il m'avait pris chez M. Magon?

Mon cher philosophe, vous seriez actuellement aussi riche que M. Necker, si vous aviez été en Russie. C'était à la cour de France de récompenser dignement

[1] Voyez les deux premiers vers de *la Tactique*, tome XIV.

[2] Titre d'une tragédie de Guibert.

votre noble désintéressement; mais vous en êtes dédommagé par les bontés de l'abbé Sabatier : c'est toujours quelque chose.

Je ne sais où est Diderot; il était tombé malade à Duisbourg, en partant de La Haye pour aller chez l'impératrice des *Mille et une Nuits*.

Nous avons actuellement à Ferney l'ancien empereur Schouvalof; c'est un des hommes les plus polis et les plus aimables que j'aie jamais vus. Tout ce que je vois de Russes me persuade toujours qu'Attila était un homme charmant, et que la sœur d'Honorius fit très bien de partir en poste pour aller l'épouser. Si malheureusement elle ne s'était pas fait faire en chemin un enfant par un de ses valets de chambre, nous pourrions avoir aujourd'hui de la race d'Attila sur quelque trône de l'Europe, et peut-être sur la chaire de Saint-Pierre.

Bonsoir, mon très cher et très illustre Bertrand.

Le vieux malingre RATON.

368. — DE M. DE VOLTAIRE.

5 de décembre.

Votre lettre, mon cher philosophe, vaut beaucoup mieux que ma *Tactique*. Nous en avons bien ri, madame Denis et moi. Raton avale sans aucune répugnance la pilule que lui présente Bertrand. Ce n'est point une pilule, c'est une dragée du bon fesceur; et sur-le-champ nous fesons venir les deux tomes, pour lire au plus vite la page 101; c'est du moins une consolation. Il y a certaines petites ingratitudes, certains

petits caprices, certaines niches qu'il faut savoir supporter en silence, surtout lorsqu'on a quatre-vingts ans; et lorsqu'on n'a pas vécu toujours tranquille, il faut tâcher au moins de mourir tranquille.

J'écris à M. de Condorcet, et je le supplie de vouloir bien m'envoyer son *Fontaine;* car, en vérité, je trouve qu'il est le seul qui écrive comme vous, qui emploie toujours le mot propre, et qui ait toujours le style de son sujet.

Madame Necker dit qu'elle craint que le roi de Prusse ne soit mécontent [1] de ce que je le donne au diable; et à qui donc veut-elle que je le donne? et puis, s'il vous plaît, peut-on donner quelqu'un au diable plus honnêtement?

J'ai un autre scrupule que je vous prie de me lever. Je ne sais si j'ai reçu une lettre de M. le chevalier de Chastellux, et je ne sais si je lui ai répondu. Je n'ai pas un grand ordre dans mes paperasses. Si j'avais manqué de répondre à M. de Chastellux, je serais bien fâché contre moi; c'est un des hommes que j'estime le plus. J'aime à voir un brave officier qui ne croit pas que son métier soit absolument le plus propre à faire la félicité publique. J'apprends que son ouvrage n'est pas aussi connu à Paris qu'il devrait l'être. Je pense en savoir la raison, c'est qu'il est au-dessus de son siécle.

A propos, je ne vous ai pas envoyé une copie correcte de ma petite *Tactique;* mais qu'importe? J'ai envie de l'envoyer à votre Rominagrobis [2], pour voir

[1] Il le fut en effet; il en eut une attaque de goutte.

[2] Le roi de Prusse.

s'il se fâchera que je l'envoie où il doit aller. Il n'a rien fait de si plaisant en sa vie que de se déclarer général des jésuites. Il faudrait, pour lui répondre, que le pape se déclarât huguenot. Je ne désespère pas de voir cette facétie, et celle que vous proposez entre Diderot et Catau.

Adieu, mon très cher sécrétaire perpétuel, qui vivrez perpétuellement.

369. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 de décembre.

Vraiment Raton s'est brûlé les pattes jusqu'aux os. L'auteur de la page 101 dit précisément les mêmes choses que moi, et il les répété encore à la page 105. Cher Bertrand, ayez pitié de Raton; vous sentez qu'il est dans une position critique. Il a tant tiré de marrons du feu, que les maîtres des marrons, dont il a plus d'une fois gâté le souper, ont juré de l'exterminer à la première occasion; et il n'y a point de chat que ces drôles-là ne se promettent de prendre, fût-il réfugié dans la cuisine ou dans le grenier. Il faut donc absolument que Raton fasse patte de velours.

Je trouve la manière dont on traite La Harpe bien injuste et bien dure. Il a du génie, et il est, à mon gré, le seul qui pourrait soutenir le théâtre tragique.

J'ai supplié M. le marquis de Condorcet de vouloir bien m'envoyer l'*Éloge de Fontaine*, en cas que ma demande ne soit pas indiscréte. Ce Fontaine, autant qu'il peut m'en souvenir, était un compilateur d'*ana*, tout farci d'idées creuses. M. de Condorcet me pa-

rait bien au-dessus de tous ceux dont il fait l'éloge.

N'est-ce pas vous, mon illustre Bertrand, qui m'avez adressé M. Delisle, capitaine de dragons? en ce cas, il faut que je vous en remercie; car il a bien de l'esprit, bien du goût, et il est, de plus, un des meilleurs cacouacs que nous ayons.

La nouvelle édition de l'*Encyclopédie* va paraître à Genève.

On y imprime in-4° un *Corneille*, avec un commentaire de Raton. Ce commentaire est plus ample de moitié. On se prosterne devant les belles tirades, à qui on doit d'autant plus de respect, que ce sont des beautés dont on n'avait pas d'idée dans notre langue; mais on donne des coups de griffe épouvantables à tout le reste. On ne doit de respect qu'à ce qui est beau. C'est se moquer du monde que de dire, Admirez des sottises, parceque l'auteur a fait autrefois de bonnes choses.

Je vous embrasse bien tendrement. Miaau.

370. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de février 1774.

Il y a long-temps, mon cher et illustre maître, que je n'ai entendu parler de vous, et que, de mon côté, je ne vous ai donné signe de vie. Je veux pourtant vous dire un mot, mais un mot seulement, et ce mot est que je vous aime toujours. Je vous crois fort occupé; tant mieux pour moi, et tant pis pour d'autres. On m'a dit que vous aviez été malade; mais on m'a depuis rassuré. *Sophonisbe* n'a pas vécu aussi long-

temps que les chefs-d'œuvre de *Régulus* et d'*Orphanis*. Qu'on dise à présent que le parterre n'est pas connaisseur! A propos d'*Orphanis*, avez-vous lu le terrible extrait que La Harpe vient d'en faire dans le *Mercure?* Ce jeune homme est bien digne par ses talents, son bon goût, et son courage, de l'intérêt que vous prenez à lui; mais il aura une rude carrière à parcourir, bien semée d'épines et de chausse-trappes par ses ennemis. Je suis vraiment affligé de le voir sans fortune. On dit que vous avez du crédit auprès du contrôleur-général, qui se ferait un plaisir de vous obliger, ne fût-ce que par vanité. Vous devriez l'engager à faire quelque chose pour ce jeune homme, qui trouve tant de portes fermées, et qui ne parviendra que tard à les briser et à les renverser par ses succès.

Que dites-vous de Sémiramis-Catau? Il me semble que les Turcs commencent à se moquer d'elle. Quand on se laisse battre par ces marabous, il ne faut pas persifler la philosophie. Rira bien qui rira le dernier. Cette Sémiramis m'avait mandé que les prisonniers français faits à Cracovie étaient très bien traités. M. de Choisy, un de ces prisonniers, qui est ici, assure qu'ils ont été traités indignement. Vous devriez bien écrire à cette grande princesse que Sémiramis est bien mal obéie, et Catau bien mal instruite. Adieu, mon cher maître; je vous aime plus que toutes les Sémiramis, et même que toutes les Catau. Dites-moi un mot de votre santé, et songez au pauvre La Harpe. Mes respects à madame Denis.

371. — DE M. DE VOLTAIRE.

25 de février.

Mon très cher philosophe, la nature donne furieusement sur les doigts, à la fin de chaque hiver, aux vieilles pattes de Raton. Il a reçu ces jours-ci un avertissement très sérieux; c'est une des raisons péremptoires qui l'ont empêché de vous écrire; et si, après cette raison, il pouvait en exister encore une, la voici: M. le marquis de Condorcet m'avait averti qu'il ne voulait plus recevoir de lettres par les bons offices d'un homme [1] qui était soupçonné de les ouvrir, soupçonné d'être espion, soupçonné d'être, d'être, etc. On s'est trop aperçu enfin que cette défiance de M. de Condorcet était très fondée. Il n'était pas étonnant que Raton eût les pattes un peu brûlées, puisqu'il marchait depuis si long-temps sur des charbons ardents. Quel homme je vous avais recommandé! quel présent je vous aurais fait! j'en tremble encore..... Mes lettres, fort inutiles, ont été lues par des personnes qui..... Voilà autant de points que Beaumarchais en reproche à madame Goëzmann. Toute cette algèbre vous développera l'inconnue; et cette inconnue est que nous sommes trop connus. Je n'en suis pas moins occupé de vous plaire. *Καὶ μετὰ μὸν θάνατον, aliquid de tuo amico videbis quod ejus memoriam menti tuæ revocabit.*

Où diable ce jeune homme, qui porte le nom de l'instrument d'un roi juif [2], a-t-il pêché que j'étais

[1] Il s'agit probablement de Marin. Voyez les lettres 251, 279, 296, 305, etc. — [2] La Harpe.

fort gracieusement traité par milord grand-trésorier? *Tutto il contrario l'istoria converte. Amice*, je ne compte ni sur aucun satrape, ni sur aucun monarque de l'Orient, non plus que vous ne comptez sur les puissances du nord.

Si vous voyez M. de Rochefort, je vous demande en grace de lui dire les raisons qui me forcent à ne lui point écrire. Je ne lui en suis pas moins attaché ; et je lui demande en grace, à lui et à madame sa femme, de passer par chez nous quand ils iront voir leur mère.

Ma consolation serait de vous revoir encore dans ma chaumière, auprès de Lyon, vous et monsieur de Condorcet; mais ni vous ni lui n'avez de mère dans le Gévaudan.

La mort de ce pauvre Lacondamine, qui croyait avoir exactement mesuré un arc du méridien, m'avertit qu'il faut que je fasse mon paquet. Je suis un peu sourd comme lui, et de plus aveugle. Les cinq sens dénichent l'un après l'autre; et puis reste zéro.

De tous les ouvrages dont on régale le public, le seul qui m'ait plu est le *quaterne* de Beaumarchais. Quel homme! il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence, et il n'en recherche aucun, et il confond tous ses adversaires, et il donne des leçons à ses juges. Sa naïveté m'enchante; je lui pardonne ses imprudences et ses pétulances.

Je ne vous dis rien de votre *Childebrand*[1]. J'espère que vous me pardonnerez d'avoir respecté un ancien attachement. Je m'enveloppe, autant que je le puis,

[1] Le maréchal duc de Richelieu.

du manteau de la philosophie; mais ce manteau est si étriqué, si percé de trous, que la bise y entre de tous les côtés. Adieu, mon très cher philosophe, dont le manteau est d'un bien meilleur drap que le mien. Vivant ou mourant, *tuus sum*. RATON.

372. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de février.

Je viens de lire, mon cher maître, avec le plus grand plaisir, une suite de l'*Histoire de l'Inde*, avec quelques douceurs pour Nonotte et consorts[1]. J'avais déjà la première partie, et je voudrais bien avoir la seconde; je me recommande bien vivement à l'auteur.

Tandis qu'il s'égaie aux dépens des Nonotte et des Patouillet, il ne sait peut-être pas ce qui se passe au sujet de la canaille dont ils fesaient partie. Cette canaille, quoique coupée en mille morceaux par les souverains et par le pape, cherche à se réunir, et ne désespère pas d'y réussir. Il y a actuellement un projet de les rétablir en France, sous un autre nom; et j'ai appris avec douleur que l'archevêque de Toulouse, qui, comme je le lui ai cent fois entendu dire à lui-

[1] Les *Fragments sur l'Inde, sur le général Lally*, etc., 1773, in-8°, ne contenaient que vingt chapitres. Ce fut en 1774 que Voltaire imprima les autres chapitres de cet ouvrage. Voyez tome XXV, page 467. Les nouveaux chapitres étaient au nombre de seize; et parmi les morceaux ajoutés à leur suite, il y avait ce qui forme aujourd'hui les articles I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XVIII, XIX, XVII, XIV, et XVI des *Fragments sur l'histoire* (voyez tome XXVII); et sous le titre de *Des Dictionnaires de calomnies*, la vingt-septième des *Honnêtetés littéraires* (voyez tome XXVII).

même, n'aime ni n'estime ces marauds, et les connaît bien pour ce qu'ils sont, est à la tête de ce beau projet, parcequ'il en espère apparemment ou le cordon bleu, ou le chapeau, ou la feuille des bénéfices, ou l'archevêché de Paris. Heureusement le pape y est jusqu'à présent fort opposé, et le roi d'Espagne encore plus; et il faut espérer que le roi de France trouvera des serviteurs fidèles qui lui feront sentir que cette vermine ne lui pardonnera jamais de l'avoir écrasée, et ne se croira pas dédommagée par le consentement qu'il pourrait donner à leur nouvelle existence; et qu'ainsi il y aurait le plus grand risque pour lui à les laisser ressusciter, sous quelque forme que ce puisse être.

Voici le projet de la nouvelle forme qu'on prétend leur donner. Ils formeront une communauté de prêtres, qui n'aura point de général à Rome, mais qui fera des vœux, excepté celui de pauvreté, afin qu'ils soient susceptibles de bénéfices. On recevra dans cette communauté d'autres prêtres que les ex-jésuites, et même ces prêtres seuls auront l'administration des biens. De plus l'étude de la théologie sera interdite dans cette congrégation, et ils ne pourront jamais diriger les séminaires; mais ils serviront de pépinière pour donner des maîtres aux colléges de provinces, sans néanmoins être membres de l'université.

Vous sentez, mon cher maître, tout ce qu'il y a d'insidieux dans ce projet, et que, dès qu'une fois la canaille sera établie, elle se mettra bientôt en possession de tous les avantages auxquels elle feint de renoncer dans ce moment, pour ne pas trop effaroucher les contradicteurs. D'abord les bénéfices dont ils sont

susceptibles leur donneront moyen d'entrer dans le clergé et de devenir évêques; nouveau moyen de pouvoir qui manquait à la société défunte. Les prêtres séculiers, prétendus administrateurs des biens, seront bientôt culbutés par eux, dès qu'ils trouveront un peu de faveur; et d'ailleurs ces prêtres, choisis par l'archevêque de Paris, seront leurs créatures et leurs valets. Ils ne tarderont pas à représenter qu'il est absurde d'interdire à une communauté de prêtres l'étude de la théologie, et ils obtiendront ce point d'autant plus facilement que leur demande sera raisonnable. Ils représenteront de même qu'étant destinés à peupler les colléges de provinces, il est impossible qu'ils y suffisent en n'ayant qu'une seule maison dans Paris (car le prétendu projet ne leur permet pas d'en avoir ailleurs); et ils obtiendront de même fort aisément d'en avoir au moins dans les principales villes.

Enfin il est clair que ces marauds ne demandent rien, dans ce moment, que d'obtenir un souffle de vie, qui deviendra bientôt, grace à leurs intrigues, un état de vigueur et de santé. Je vous avoue, mon cher ami, que j'ai le cœur navré, quand je vois la protection que le roi de Prusse accorde à cette canaille, et qui servira peut-être d'exemple à d'autres souverains, quoiqu'il y ait bien de la différence entre souffrir des jésuites en pays protestant, et les avoir en pays catholique.

Voilà, mon cher ami, un sujet bien intéressant, et qui mériterait bien autant d'exercer votre plume que les Morangiés et les La Beaumelle. Vous allez dire que je fais encore le Bertrand, et que j'ai toujours recours

à Raton; mais songez donc que Bertrand a les ongles coupés. Ce que je desire et que j'attends de vous, serait l'ouvrage d'un bon citoyen et d'un bon Français, attaché au roi et à l'état. Vous pouvez répandre à pleines mains sur ce projet l'odieux et le ridicule dont vous savez si bien faire usage. Vous pouvez faire voir qu'il est dangereux pour l'état, pour l'Église, pour le pape, et pour le roi, que les jésuites regarderont toujours comme leurs ennemis, et traiteront comme tels, s'ils le peuvent. Ce sont les Broglie, si bien faits pour brouiller tout, qui, malgré leur disgrace, intriguent actuellement de toutes leurs forces pour cet objet; mais j'espère qu'ils trouveront en leur chemin le duc d'Aiguillon et tous les honnêtes gens du royaume, dont le cri va être universel. On dit que votre Catau conserve aussi les jésuites, à l'exemple du roi de Prusse.

373. — DE M. DE VOLTAIRE.

5 de mars.

Oui, vraiment, M. Bertrand, ce que vous dites là m'amuserait fort, mais croyez-vous que j'aie encore des pattes? pensez-vous que ces marrons puissent se tirer gaiement? Si on n'amuse pas les Welches, on ne tient rien. Voyez Beaumarchais, il a fait rire dans une affaire sérieuse, et il a eu tout le monde pour lui. Je suis d'ailleurs pieusement occupé d'un ouvrage plus universel. Vous ne me proposez que de battre un parti de housards, quand il faut combattre des armées entières. N'importe; il n'y a rien que le pauvre Raton ne fasse pour son cher Bertrand.

Je m'arrête, je songe; et, après avoir rêvé, je crois que ce n'est pas ici le domaine du comique et du ridicule. Tout Welches que sont les Welches, il y a parmi eux des gens raisonnables, et c'est à eux qu'il faut parler sans plaisanterie et sans humeur. Je vais voir quelle tournure on peut donner à cette affaire, et je vous en rendrai compte. Il faudra, s'il vous plaît, que vous m'aidiez un peu, *nihil sine Theseo.*

Vous n'aurez qu'à m'envoyer vos instructions chez M. Bacon, substitut de monsieur le procureur-général, place Royale, elles me parviendront sûrement. Il serait plus convenable que nous nous vissions; mais il est plus plaisant que Jean-Jacques soit chez moi, et que je sois chez lui.

Je me sers aujourd'hui de mon ancienne adresse. Ayez la bonté de me dire si vous avez reçu le fatras de l'Inde, que j'envoie par le même canal avec cette lettre.

On me mande de Rome que M. Tanucci n'a point encore rendu Bénévent à saint Pierre; et je n'entends point dire qu'il soit en possession d'Avignon. Toutes les affaires sont longues; surtout quand il s'agit de rendre.

Catau n'est point du tout embarrassée du nouveau mari qui se présente dans la province d'Orenbourg. Elle m'a écrit une lettre assez plaisante sur cette apparition. Elle passe sa vie avec Diderot; elle en est enchantée. Je crois pourtant qu'il va revenir, et que vous avez très bien fait de ne point passer dix ans dans un climat si dur, avec votre santé délicate. Je vous aime mieux à Paris que partout ailleurs. Adieu, mon très

cher maître; ne m'oubliez pas auprès de votre ami M. de Condorcet.

Encore un mot. Je ne suis point surpris de ce que vous me mandez d'un archevêque qui a fait mourir de chagrin ce pauvre abbé Audra[1].

Encore un autre mot. Voici l'esquisse de la lettre que vous demandez; tâchez de me la renvoyer contresignée, et voyez si on en peut faire quelque chose.

Et puis un autre mot. Vous n'aurez point l'Inde cet ordinaire.

Pour dernier mot, écrivez-moi par M. Bacon.

374. — DE M. DE VOLTAIRE.

21 de mars.

Raton s'est trop pressé de servir Bertrand, et par conséquent il craint de l'avoir très mal servi[2]. Les typographes suisses ont plus mal servi encore, en donnant douze cents lieues carrées à l'empire de Russie, au lieu de douze cent mille. S'il n'y avait que cette faute, un zéro la corrigerait; mais il trouve que la feuille intitulée *Demande de l'extinction absolue*, etc., est une pièce beaucoup plus importante et plus décisive que tout ce qu'on pourrait écrire sur cette matière. Il faudrait que cette feuille fût entre les mains de tout le monde.

Raton est très affligé qu'on débite dans Paris un *Taureau*[3] qui pourrait lui écraser ses vieilles pattes, et lui donner de terribles coups de cornes. Ces bœufs-

[1] Voyez la lettre 294. — [2] Il lui avait envoyé la *Lettre d'un Ecclésiastique*, etc., t. XXIX, p. 580. — [3] *Le Taureau blanc*, t. XLIV.

là se mettent, depuis quelque temps, à frapper à droite et à gauche; les Ratons ne peuvent plus trouver de trous pour se cacher. Une strangurie, qui m'avait voulu tuer l'année passée, est revenue cette année; elle me tient au col, mais c'est à celui de la vessie: cela m'avertit de faire mon paquet et de déloger incessamment.

Je suis tendrement attaché aux deux secrétaires [1], et je serai très fâché de partir sans les avoir embrassés.

375. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de mars.

Pulchrè, *benè*, *rectè*. Bertrand a reçu trois ou quatre paquets de marrons, qu'il a trouvés cuits très à propos et très croquants: mais il reste encore sous la cendre de très friands marrons à tirer, que Bertrand recommande à la patte de Raton. Il ne s'agit plus aujourd'hui de rétablir hautement et impudemment cette vermine malfesante, comme l'appelait, il y a quatre ou cinq ans, le roi de Prusse dans les lettres qu'il écrivait à Bertrand, ce même roi qui depuis...., et qui ne protége aujourd'hui cette canaille que pour faire une niche de page à des souverains plus sages que lui; le projet actuel, comme Bertrand l'a dit à Raton, c'est d'établir une communauté de prêtres, destinée à l'instruction de la jeunesse, qui, tout prêtres qu'ils seront, ne pourront étudier la théologie ni diriger les séminaires. Les jésuites pourront être associés ou du moins affiliés à cette communauté (car on ne s'explique pas

[1] D'Alembert et Condorcet.

clairement sur cet objet); bien entendu que, quand une fois ils y auront le pied, tout le corps suivra bientôt, et qu'ils sauront bien se faire rendre et l'étude de la théologie, et la direction des séminaires; car tout ce qu'ils desirent, tout ce que veulent leurs amis, c'est de s'ouvrir un guichet de rentrée qui deviendra bientôt porte cochère. Il faut que Raton insiste sur ce danger, sur celui qui en résulterait pour l'état, où ces marauds mettraient le trouble plus que jamais; pour le roi, à qui ils ne pardonneront jamais d'avoir consenti à leur destruction; pour les ministres les plus attachés au roi, comme M. le duc d'Aiguillon, qu'ils feront repentir, s'ils le peuvent, d'avoir consommé cette destruction sous son ministère. Le premier usage qu'ils feront de leur crédit sera de se venger, et il ne leur coûtera pas de mettre le feu pour cela aux quatre coins du royaume. D'ailleurs à quoi bon cette communauté de prêtres? que fera-t-elle de mieux que les universités et que les autres communautés déjà occupées de l'éducation? Ce ne sont point des communautés nouvelles qu'il faudrait établir; il faudrait rendre plus utiles, pour l'éducation, les communautés qui s'en occupent, en réformant le plan de cette éducation, qui en a tant de besoin, et en attachant aux universités plus d'argent et de considération. Il y a tant d'hommes de mérite qui sont sans fortune, et qui ne demanderaient pas mieux que de se livrer à ce travail, s'ils y trouvaient une existence honnête, etc. Voilà, mon cher Raton, de bons marrons de Lyon à cuire, sans compter ceux que Raton trouvera de lui-même dans sa poche. Bertrand lui recommande avec instance cette nouvelle fournée. Peut-

être même pourrait-il essayer un marron qui vaudrait mieux que tous les autres; c'est l'inconvénient de mettre la jeunesse entre les mains d'une communauté de prêtres quelconques, ultramontains par principes, et anticitoyens par état; mais ce marron demande un feu couvert, et une patte aussi adroite que celle de Raton: et, sur ce, Bertrand baise bien tendrement les chères pattes de Raton.

376. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 de juin.

Mon cher maître, le petit discours patriotique de M. Chambon a réussi chez tous les étrangers; c'est le premier éloge vrai que j'ai jamais lu. Si Louis XV pouvait revivre, il le signerait; mais il l'a signé, puisqu'il dit précisément la même chose dans son testament.

Je vois que vous êtes mécontent de ces mots, « Ce « que Louis XV a établi, et ce qu'il a détruit, mérite « notre reconnaissance.[1] » Mais ce qu'il a établi, c'est l'École militaire; ce qu'il a détruit, c'est la faction intolérable des jésuites; j'ose y ajouter la faction de MM. Crépin, Quatresous, Quatrehommes, Gilet, Poirau, qui firent la guerre de la fronde, et leurs successeurs, qui ont fait la guerre aux beaux arts et à la raison. Ce n'est pas à vous de prendre le parti des éternels ennemis de ces arts et de cette raison dont vous êtes le soutien.

Le feu roi ne voulait et ne pouvait vouloir que le bien, mais il s'y prenait mal. Son successeur semble

[1] Voyez tome XXI, page 477.

inspiré par Marc-Aurèle : il veut le bien, et il le fait. S'il continue, il verra son apothéose avant l'âge où les badauds sont majeurs.

Je suis fâché de mourir avant d'avoir vu les prémices du beau régne dont vous allez jouir. Je sens que je n'en ai que jusqu'à la chute des feuilles.

J'emploie mes derniers jours à faire réformer, si je puis, la plus détestable injustice que l'ancien parlement ait jamais faite : si j'y réussissais, je mourrais content. La seule chose dont Raton soit très mécontent, c'est de partir sans avoir embrassé son cher Bertrand.

377. — DE M. DE VOLTAIRE.

17 d'auguste.

Mon très cher Bertrand, le discours de M. Suard est hardi, mais sage ; il peut faire beaucoup de bien et nul mal.

S'il n'y avait pas dans la *Lettre d'un théologien à Sabatier*[1], une douzaine de traits sanglants et terribles, contre des gens puissants qui vont se venger, l'auteur de cette lettre, qui est assurément Pascal second du nom, serait le bienfaiteur de tous les honnêtes gens ; mais voilà une guerre affreuse déclarée.

Si vous saviez ce qu'on entreprenait, ce qu'on demandait, ce qu'on était près d'obtenir, vous seriez fâché comme moi qu'on ait fait paraître si mal à propos un si excellent et si funeste ouvrage.

Vous savez qu'un nommé Chirol, autrefois domes-

[1] Par Condorcet.

tique de Cramer, a reçu le manuscrit de Paris, qu'il l'a fait imprimer à Genève, qu'il a employé mon orthographe : il sait pourtant, aussi bien que vous, que je ne l'ai pas fait ; il l'avoue hautement, et il le dira juridiquement.

Les circonstances où cet admirable écrit paraît me mettent dans la nécessité de publier combien je suis incapable d'atteindre à ce genre d'éloquence. J'attends de la probité et de la candeur de l'auteur qu'il fera au moins comme Chirol, et qu'il ne me laissera pas accuser publiquement d'avoir rendu un si dangereux service à la raison. Il faut avoir cent mille hommes à ses ordres pour faire de tels écrits.

Coré et Dathan, ne faites pas de moi le bouc émissaire ; vous ne serez pas engloutis, mais ne perdez pas un innocent.

Il est bien étrange qu'un gueux comme Sabatier devienne le prétexte d'une persécution ou d'une révolution entière dans l'opinion des hommes.

378. — DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'auguste.

La femme du frère de feu Damilaville m'écrit, de Landernau en Basse-Bretagne, une lettre lamentable. Ils prétendent qu'on persécute en eux le philosophe qui est mort entre vos bras ; ils disent que depuis sa mort on a toujours cherché à les dépouiller d'un emploi qui les fesait vivre, et qu'on vient enfin de le leur ôter. Ils imaginent que M. Turgot peut donner à ce frère de Damilaville une place de sous-commissaire

de la marine. Ils paraissent réduits à la dernière misère, et ils ont des enfants.

C'est à mon cher Bertrand et à M. de Condorcet à voir s'ils peuvent obtenir cette place de sous-commissaire pour le frère d'un de leurs Ratons. Je ne connais point ce nouveau martyr, et je me trouve dans une situation qui me rend bien inutile aux fidèles et à moi-même. Je ne parle point cette fois-ci de la *Lettre du théologien*, qu'on attribue à l'abbé Duvernet, et que je n'impute à personne.

J'ai vu dans ma retraite un grand-vicaire de Toulouse qui m'a paru très instruit et très bien intentionné. Il dit que nos ennemis sont plus acharnés que jamais. Dans la tempête adorez l'écho, disait Pythagore; et vous savez que cela veut dire, Tenez-vous à la campagne loin des méchants; mais aussi il est bien triste d'être loin de ses amis.

379. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 de septembre.

Mon cher philosophe, Cramer s'est avisé d'imprimer séparément cette petite diatribe [1], qui était destinée à une nouvelle édition assez curieuse des *Questions sur l'Encyclopédie*; je vous l'envoie.

J'avais minuté deux lettres pour vous et pour M. de Condorcet; mais je ne vous les envoie point, parceque le roi de Prusse est en Silésie. Vous me direz, Quel rapport y a-t-il entre vos deux lettres, la Silésie, et le

[1] Je pense qu'il s'agit du petit morceau intitulé *de l'Enclyclopédie*, qui fait partie du volume des *Facéties*, tome XLV.

roi de Prusse? Vous le verrez quand vous les recevrez. Il s'agit d'une bonne œuvre. Puissé-je vivre assez long-temps pour la voir accomplie [1] !

380. — DE M. DE VOLTAIRE.

28 de septembre.

Oh! Bertrands! Bertrands! Raton a été près (je crois) de mourir de douleur et de vieillesse dans sa gouttière, à cent lieues de vous. Ne dites point qu'on ne m'attribuait pas à Compiègne la *Lettre du théologien;* on avait l'injustice de me l'imputer. Sans M. le chancelier, qui, dans tous les temps, a eu pour moi une extrême bienveillance, j'étais perdu, grace à un prêtre de cour. D'ailleurs l'abbé de Voisenon, mon ami depuis quarante ans, très injustement outragé dans cet ouvrage, puisqu'il n'a jamais rimé d'ordures, m'a mis dans la douloureuse nécessité de me justifier auprès de lui. Enfin, pour achever mon malheur, on avait envoyé ce fatal écrit de Paris à Genève; c'était assurément trop prodiguer son éloquence contre un malheureux comme Sabotier.

J'ai vu à Ferney un grand-vicaire de Toulouse qui m'a dit que son archevêque avait chassé ce Sabotier parcequ'il volait dans les poches, et que sa langue, sa plume, et ses mains, sont également criminelles. Voilà donc nos ennemis.

[1] C'était la révision du procès des jeunes gens d'Abbeville. M. de Voltaire espérait que le roi de Prusse, protecteur du jeune d'Étallonde, qu'il avait pris à son service, pourrait favoriser cette entreprise, et l'appuyer de son crédit.

Quoique je miaule toujours un peu contre vous, je vous confie une affaire plus intéressante, et je la mets sous votre protection.

Je ne crois pas que vous soyez pour le nouveau plus que pour l'ancien; mais j'ai des neveux dans le nouveau qui frémissent encore, comme vous et moi, qu'un bœuf-tigre et consorts aient fait couper le poing et la langue, élevé un grand bûcher de deux voies de bois à un petit-fils d'un lieutenant-général âgé de dix-huit ans, et au fils d'un président âgé de dix-sept, le tout pour n'avoir pas salué une procession de capucins, et pour avoir récité l'ode de Piron, à qui, par parenthèse, le feu roi fesait une pension de douze cents livres sur sa cassette pour cette ode.

Le chevalier de La Barre subit son horrible supplice en personne, et le fils du président d'Étallonde fut exécuté en effigie sous les yeux de son père, qui demanda aussitôt pour lui la confiscation du bien que le jeune homme tenait de sa mère. Il garda ce bien, et n'a jamais assisté son fils. Il y a de belles ames!

Ce martyr alla se faire soldat à Vésel.

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

Le roi de Prusse lui a donné une sous-lieutenance, et me l'a envoyé au mois d'avril dernier. Vous saurez que ce jeune homme est le plus sage, le plus doux, le plus circonspect que j'aie jamais vu; ce qui prouve qu'il ne faut jamais couper la langue et le poing aux enfants, ni leur donner la question ordinaire et extraordinaire, ni les brûler à petit feu, parceque, après tout, ils peuvent se corriger.

Je voulais d'abord lui faire obtenir sa grace par la protection du feu roi, et même de madame Dubarri; le roi mourut au mois de mai, et madame Dubarri alla au Pont-aux-Dames.

Je m'adressai, au commencement du mois d'auguste (que les barbares nomment août), à M. le chancelier de Maupeou, qui me promit la grace, qui arrangea tout pour favoriser pleinement d'Étallonde, et aussitôt il est parti pour Roncherolles.

Comme je vais partir bientôt pour l'autre monde, je vous lègue d'Étallonde, mais sous le plus grand secret, parceque, si vous parlez, on me déterrera pour me brûler avec lui.

Pouvez-vous faire réussir cette affaire, et secourir l'humanité contre les cannibales? la philosophie peut-elle réparer les maux affreux qu'a faits la superstition? Je vous enverrai le précis de ce que demande le jeune d'Étallonde. Cette bonne œuvre est au-dessus de celle que je vous proposais pour le frère de Protagoras-Damilaville.

Je vais écrire au roi de Prusse. Il m'avait donné permission de dire qu'on lui ferait plaisir de rendre justice à son officier. Je vais lui écrire que c'est vous qui êtes le protecteur de cet infortuné, et que je le supplie de vous adresser un certificat signé et scellé de lui, qui dépose de la sagesse et de la bonne conduite de d'Étallonde. S'il vous envoie ce certificat, l'un des deux Bertrands est en droit de le montrer au ministre des affaires étrangères, et de le presser de faire plaisir à un monarque dont quelque jour on pourrait avoir besoin. M. Turgot vous appuiera de tout son pouvoir, et

M. de Miroménil ne refusera pas de condescendre aux volontés de deux ministres qui demanderont la chose du monde la plus juste, et même la plus honorable, l'expiation du crime abominable des Pilates d'Abbeville.

Bertrands, Bertrands, cette négociation est digne de vous et de votre courage.

Voilà, mon digne philosophe, ce que je vous écrivais. Vous attendrez *mollia fandi tempora*. Je garderai chez moi l'officier du roi de Prusse, et je vous le résignerai par mon testament.

Je viens de lire le chef-d'œuvre de M. Turgot, du 13 de septembre [1]; il me semble que voilà de nouveaux cieux et une nouvelle terre.

Vivez, instruisez, faites du bien; ceci est pour vous et pour M. de Condorcet.

381. — DE M. DE VOLTAIRE.

29 d'octobre.

Mon cher et grand philosophe, je vous ai légué d'Étallonde, comme je ne sais quel Grec [2] donna en mourant sa fille à marier à je ne sais quel autre Grec. Il s'agit de voir si on peut obtenir en France la grace d'un brave officier prussien, accusé d'avoir chanté, à l'âge de seize ans, une vieille chanson de corps-de-garde, et d'avoir récité l'*Ode à Priape* de Piron, connu par cette seule ode à la cour, et récompensé par une pension du roi de douze cents livres sur la cassette. Certainement le poing coupé, la langue arrachée, la

[1] C'était l'édit qui permettait le libre commerce des blés. Voyez tome XXIX, page 589. — [2] Eudamidas.

torture ordinaire et extraordinaire, la roue et le bûcher, n'étaient pas en raison directe du crime.

J'avais supplié le roi de Prusse de vous envoyer ou un passe-port pour d'Étallonde, dit Morival, ou une attestation de son général, qui servira de ce qu'elle pourra. Il me mande qu'il vous l'envoie, et peut-être avez-vous déjà reçu cette pancarte. Vous en ferez, après la Saint-Martin, l'usage que votre bienfesance et votre sagesse vous conseilleront; rien ne presse. Ce jeune homme reste toujours chez moi, et madame Denis le gardera, si je meurs avant que son affaire soit consommée.

Le roi de Prusse me dit qu'il charge son ministre de recommander d'Étallonde au garde des sceaux. Madame la duchesse d'Enville a déjà disposé M. de Miroménil à être favorable à d'Étallonde. Nous avons, dans l'ancien parlement et dans le nouveau, des hommes sages et justes, qui m'ont donné parole de faire réparer, autant qu'il sera en eux, l'arrêt des cannibales qui d'un trait de plume ont assassiné La Barre en personne, et d'Étallonde en peinture, arrêt qui, par parenthèse, ne passa que de deux voix [a].

Il reste à voir s'il faut, ou qu'il fasse juger son procès, ou qu'il demande des lettres honteuses de grace. Je suis absolument pour la révision, parceque j'ai vu les charges: une grace n'est que l'aveu d'un crime. Il serait bien beau à la philosophie de forcer l'ancienne magistrature à expier ses atrocités, ou d'obtenir de la pauvre nouvelle troupe une réparation solennelle des infamies punissables de l'autre tripot. Ce problème des

[a] J'avais cru et j'avais dit de cinq.

deux corps est aussi digne d'être résolu par vous que le problème des trois corps.

Nous en parlerons dans quelque temps. Je recommande aux deux Bertrands cette bonne œuvre ; Raton mourant n'est plus bon à rien.

Ne voyez-vous pas quelquefois M. d'Argental? il connaît cette affaire, il a un grand zéle.

Tout cela n'est pas trop académique, mais cela est humain et digne de vous. Ce n'est plus Damilaville *minor* dont je vous parle ; j'espère qu'il ne vous importunera plus.

Adieu, digne homme.

N. B. Un fils du comte de Romanzof vient de faire des vers français, dont quelques uns sont encore plus étonnants que ceux du comte de Schouvalof. C'est un dialogue entre Dieu et le révérend père Hayer, auteur du *Journal chrétien*. Dieu lui recommande la tolérance, Hayer lui répond,

Ciel ! que viens-je d'entendre? Ah ! ah ! je le vois bien,
Que vous-même, seigneur, vous ne valez plus rien.

Tout n'est pas de cette force.

382. — DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

Mon digne philosophe, aussi humain que sage, je viens encore de recevoir une lettre du roi de Prusse sur l'affaire de ce jeune homme. « J'ai chargé, dit-il, « le ministre que j'ai en France, d'intercéder pour lui, « sans trop compter sur le crédit que je puis avoir à

« cette cour[1]. » Et moi, j'y compte beaucoup, et encore plus sur votre humanité et sur votre sagesse.

Vous savez bien qu'il ne sera pas à propos qu'une certaine canaille sache que c'est vous qui protégez un infortuné, livré à la fureur des hypocrites et des fanatiques. Je ne saurais trop vous répéter combien ce jeune homme mérite vos bontés. Il apprend à force son métier d'ingénieur; il est parvenu, en très peu de temps, à lever des plans, et à dessiner parfaitement. Il se rendra très utile dans le service où il est. Rien ne presse encore pour son affaire; il faut voir auparavant à quel parlement il devra s'adresser. Mon avis est toujours qu'il demande à faire juger son procès. Je n'aime point qu'on demande grace quand on doit demander justice. Je m'en rapporterai à votre opinion et à celle de M. le marquis de Condorcet. C'est à des philosophes tels que vous deux à détruire l'œuvre infernale du fanatisme, et à venger l'humanité, sans vous compromettre.

Si nous ne réussissons pas, je me flatte que le roi de Prusse n'en sera que plus déterminé à favoriser un bon sujet, et qu'il l'avancera d'autant plus qu'il sera secrétement offensé du peu d'égard qu'on aura eu pour sa recommandation.

Le ministère d'ailleurs paraît trop sage pour refuser à un roi tel que celui de Prusse une petite satisfaction qui n'intéresse en rien la politique.

Il est vrai, mon cher ami, que M. le maréchal de Richelieu ne m'a point payé depuis cinq ans la rente qu'il me doit; mais je n'impute cette négligence qu'à

[1] Voyez la lettre du 20 octobre 1774. Correspondance générale.

ses grandes affaires, et non pas à un manque de bonne volonté. Cinquante ans d'intimité sont une chose si respectable, que je ne crois pas devoir me plaindre. Je me flatte que lui et d'autres grands seigneurs, entre les mains de qui j'avais mis ma fortune, ne me laisseront pas mourir sans me mettre en état d'achever ce que j'ai commencé pour ce jeune homme si malheureux.

J'ai lu les mémoires de madame de Saint-Vincent et du major. Il me paraît clair qu'on a fait de faux billets. Cette affaire est très grave pour madame de Saint-Vincent, et très triste pour M. de Richelieu.

Adieu, mon cher ami; les pattes toutes brûlées et toutes retirées du pauvre Raton embrassent les mains des heureux Bertrands.

383. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 de novembre.

Messieurs les deux Ajax, qui combattez pour la raison et l'humanité, voici le fait.

Je vous écrivis, au commencement du mois, une lettre très intéressante pour des cœurs comme les vôtres, et dans laquelle je vous priais hardiment de vous adresser à M. Turgot, parcequ'il est juste et humain.

Un M. Bacon, ci-devant substitut du ci-devant procureur-général, M. de Fleury, était en possession de se charger de toutes mes lettres, que je lui envoyais sous l'enveloppe de monsieur le procureur-général, et qu'il fesait passer fidèlement à leurs adresses. Ma

lettre arriva tout juste dans le temps du voyage de M. de Fleury à Maubeuge. Elle est probablement sous le scellé avec ses autres papiers. Voici, autant qu'il m'en souvient, ce qu'elle contenait à peu près.

Je vous disais que le jeune gentilhomme d'Abbeville, nommé d'Étallonde, ayant été condamné, à l'âge d'environ seize ans, avec le chevalier de La Barre, à la question ordinaire et extraordinaire, au supplice de la langue arrachée avec des tenailles, de la main coupée, et du reste du corps jeté vivant dans le feu, comme accusé d'avoir mis son chapeau devant des capucins pendant la pluie, d'avoir chanté une mauvaise chanson, faite il y a cent ans, et d'avoir récité à deux autres jeunes gens l'*Ode à Priape* de Piron, pour laquelle ce Piron avait obtenu une pension de douze cents francs sur la cassette; que ce jeune d'Étallonde, dis-je, avait prévenu, par une prompte fuite, l'exécution de sa sentence; que, mourant de faim, il s'était fait soldat à Vésel dans les troupes du roi de Prusse; qu'en ayant été informé par un officier prussien qui vint chez moi, et ayant su que c'était un enfant de très bonnes mœurs, et qui remplissait tous ses tristes devoirs, je pris la liberté d'en instruire le roi son maître, qui voulut bien le faire officier sur-le-champ.

Je vous disais que le roi de Prusse avait eu la bonté de me l'envoyer, et de lui accorder un congé beaucoup plus long qu'il ne les donne ordinairement.

Je vous certifiais qu'il étudiait chez moi les mathématiques, qu'il apprenait les fortifications, qu'il levait déjà des plans avec une facilité et une propreté

singulières; que sa sagesse, sa circonspection, son assiduité au travail, et son extrême politesse, lui avaient gagné les cœurs de tous ceux qui sont à Ferney, et le nombre n'en est pas petit.

Je vous avouais avec douleur, que son père, président d'Abbeville, avait obtenu la confiscation du bien que cet enfant avait de sa mère, et ne lui en fesait pas la plus légère part.

Je vous parlais du dessein de cet infortuné si estimable d'obtenir en France sa réhabilitation, moins pour jouir de son bien, qui est très peu de chose, que pour se laver d'un arrêt que le sot peuple appelle un opprobre, et qui n'est un opprobre que pour ses juges.

Je vous disais que j'avais une partie de la procédure, mais qu'il fallait que je l'eusse tout entière; que cette abominable affaire n'avait été que l'effet d'une tracasserie de province entre un dévot d'Abbeville et madame de Brou, abbesse de Villancourt[1], près d'Abbeville, tante de M. le chevalier de La Barre.

Je répondais que d'Étallonde n'était point chargé dans la partie du procès criminel qui m'a été remise.

Je vous exposais mon idée d'obtenir des lettres d'attribution au parlement de Paris, pour juger en premier et dernier ressort ce procès aussi exécrable que ridicule. Je pensais et je pense qu'il vaut mieux purger la contumace au parlement que de demander des lettres de grace, parceque grace suppose crime, et que certainement ce jeune homme d'un rare mérite, brave

[1] Le véritable nom est Willencourt.

officier, et de mœurs irréprochables, n'a point commis de crime.

Enfin je vous priais d'implorer pour lui la protection de M. Turgot, dans un moment de loisir, s'il peut en avoir; mais je ne pouvais ni ne voulais rien hasarder avant d'avoir vu toute la procédure que j'attends avec impatience.

Voilà donc tout ce que je vous mandais, et probablement ce que vous n'avez pas reçu. Si ma lettre a été saisie dans les papiers de M. Joly de Fleury, je ne vois pas qu'il y ait un grand risque. On saura seulement que M. d'Alembert et M. le marquis de Condorcet ont pitié d'un infortuné innocent. On verra qu'il faut proportionner les peines aux délits, et qu'il y a eu parmi nous des hommes beaucoup plus absurdes et beaucoup plus cruels que les cannibales.

Plus je fais mon examen de conscience, et moins je me souviens d'avoir mis dans ma lettre un seul trait qui pût compromettre personne. J'espère que celle-ci sera plus heureuse.

Je supplie M. d'Alembert de garder l'attestation que le roi de Prusse lui a envoyée en faveur de d'Étallonde, dit Morival, officier dans le régiment d'Eickmann, à Vésel. Je le supplie de ne point faire agir le ministre du roi de Prusse avant que nous sachions quelle route nous devons tenir. Mais ce qui est très essentiel, et ce qui est bien dans le caractère de M. d'Alembert, c'est qu'il emploie toute la supériorité de son esprit à rendre cette affaire aussi intéressante pour le roi de Prusse qu'elle l'est pour nous. Il faut que ce prince y mette son honneur. Dès qu'il a fait une démarche, il ne doit

pas reculer. Il a assez affligé l'humanité; il faut qu'il la console. Il avait pris d'abord la chose un peu légèrement et en roi; je veux qu'il la consomme en philosophie et en homme sensible, d'une manière ou d'une autre. Je lui écris dans cette idée. M. d'Alembert fera beaucoup mieux et beaucoup plus que moi.

Raton met ses vieilles petites pattes entre les mains habiles des deux Bertrands, il remet tout à leur généreuse amitié.

384. — DE M. DE VOLTAIRE.

9 de décembre.

Le vieux malade a reçu une lettre du 1er de décembre de M. Bertrand, le secrétaire des sciences, et une du 3 de décembre de l'autre secrétaire. Il n'importe à qui des deux Bertrands bienfesants le Raton aux pattes roussies écrive. Tout ira bien, encore une fois, et rien ne presse. Il faut laisser passer le froid mortel que nous éprouvons. Nous sommes entourés de neiges et de glaces, et persécutés d'un vent du nord qui nous met en Sibérie. Nous ne nous occupons, au coin du feu, qu'à rendre grace aux deux sages et généreux Bertrands; mais voyez ce que c'est que de nous! voyez, mon très cher sage, dans quelle prodigieuse erreur vous êtes tombé; dans quel tome des *Mille et une Nuits* avez-vous pris *que je parais avoir envie d'employer dans cette affaire le crédit* d'un de nos académiciens? il faudrait que la tête m'eût tourné, pour que j'eusse une telle envie. Je vous ai mandé que je devais respecter une ancienne liaison et d'anciens bons offices; mais

certainement il n'a jamais été ni dans ma pensée ni au bout de ma plume que j'eusse dessein de me servir de lui dans notre affaire. Je me flatte qu'avec votre secours et celui de l'autre Bertrand elle réussira d'une manière ou d'autre. Nous ne mettrons dans la confidence que les personnes qui y sont déjà. Nous ne compromettrons qui que ce puisse être. On ne rejettera sûrement pas la demande d'un grand prince. Madame la duchesse d'Enville nous appuiera de toute la chaleur qu'elle met dans sa profession de faire du bien.

J'ignore lequel des deux Bertrands a le bonheur d'être lié avec elle. Peut-être ont-ils tous deux cet avantage, tant mieux. Il faut que tous les honnêtes gens se tiennent bien serrés par la main. Ce que j'aime de madame la duchesse d'Envillle, c'est qu'elle a un peu d'enthousiasme dans sa vertu courageuse. Je suis comme cet autre qui disait, à ce qu'on prétend, qu'il n'aimait pas les tièdes, et qu'il les vomissait de sa bouche. L'expression n'est ni noble ni juste; mais cela lui arrive souvent.

La personne qui veut bien avoir la bonté de vous faire parvenir la lettre de Raton, a bien autre chose à faire qu'à la lire. Il a un furieux fardeau à porter; mais il le portera toujours heureusement, ou je me trompe fort [1].

Philosophez, réjouissez-vous, aimez-moi comme je vous aime. Raton.

[1] C'était Turgot.

385. — DE M. DE VOLTAIRE.

28 de janvier 1775.

Le jeune écolier qui vous adresse ce chiffon, mon cher philosophe, craint beaucoup de vous ennuyer. Cependant il y a dans ce fatras une petite pointe de vérité et de philosophie qui pourra obtenir votre indulgence pour mon jeune étourdi.

Il se sert d'abord de la permission que lui a donnée M. de Rosni-Colbert-Turgot de lui adresser de petits paquets pour vous et pour M. de Condorcet.

N. B. Je crois avoir découvert les manœuvres infernales dont se servit un dévot pour perdre madame l'abbesse de Villancourt, le chevalier de La Barre, et d'Étallonde. Si je vis encore six mois, nous verrons beau jeu.

386. — DE M. DE VOLTAIRE.

8 de février.

Un secrétaire de l'académie devrait bien avoir ses ports francs. Je suis persuadé, mon cher et vrai philosophe, qu'il vous en coûte par an, en lettres inutiles, beaucoup plus que votre secrétariat ne vous rapporte. Cependant il faut que je vous mande, par la poste, que je suis très en peine d'un ministre à qui j'ai adressé quatre paquets de rogatons pour vous, parmi lesquels rogatons il y a quelques marrons de Raton pour les Bertrands.

Je m'aperçois, par une lettre de M. de Condorcet,

que ni vous ni lui n'avez reçu aucun de ces rogatons académiques. Cependant, la première chose qu'avait faite le ministre était de me dire, Envoyez-moi tous les marrons pour les Bertrands, et je les leur ferai tenir. Je vois que vous ne tenez rien, et que vous n'avez pas perdu grand'chose.

Dites donc à M. de Condorcet qu'il aille à l'office, et qu'il se fasse rendre son plat et le vôtre; car, lorsque je brûle mes pattes pour vous, je veux du moins que vous mangiez un peu de mon plat.

Je ne doute pas que vous n'ayez écrit à Luc beaucoup de bien de mon jeune homme, que vous ne connaissez pas, et que vous aimeriez si vous le connaissiez; car il est devenu un très bon géomètre praticien; et c'est assurément tout ce qu'il faut dans son métier. On n'ouvre point une tranchée, on ne bat point en brèche avec des x x. Le maréchal de Vauban n'aurait pas résolu le problème des trois corps; mais Euler conduirait peut-être fort mal un siége.

Ut ut est, je ne quitte pas prise: j'écris lettre sur lettre à son maître Luc. Je ne démordrai de mon entreprise qu'en mourant. Vous me direz que je mourrai bientôt; cela est vrai: donc il faut se hâter; cela est conséquent.

Raton vous embrasse bien vivement, bien tendrement, du fond de son trou et du milieu de ses neiges.

387. — DE M. DE VOLTAIRE.

26 de février.

Cher seigneur et maître, cher Bertrand, il y a longtemps que je n'ai pu vous dire combien je vous aime, combien je vous suis obligé d'avoir écrit en faveur de mon jeune homme. J'ai été très malade, je le suis encore, et je crois que je pourrai bientôt laisser une place vacante dans l'académie, que vous rendez si respectable. On dit que vous avez *élogié* l'abbé de Saint-Pierre[1] : c'est l'expression des gazettes de Berne, ma voisine. On dit que le prédicateur est fort au-dessus de son saint, et que votre discours est charmant. Vraiment je le crois bien. Vraiment vous avez ressuscité notre académie ; elle était morte sans vous. Voilà bientôt, ce me semble, le temps de se passer des docteurs de Sorbonne, qui ne sont pas faits pour juger de la prose et des vers.

Croyez-vous que ce fût aussi le temps de donner pour sujet des prix, non des éloges, dans lesquels il y a toujours de la déclamation, de l'exagération, et qui par là ne passeront jamais à la postérité ; mais des discours tels que vous en savez faire, des jugements sur les grands hommes, à la manière de Plutarque ? Rien ne serait, ce me semble, plus instructif ; rien ne formerait plus le jugement et le goût de nos jeunes écrivains.

Je vous envoie la seconde édition de *Don Pèdre*,

[1] Le 16 février 1775, d'Alembert avait lu à l'académie française l'*Éloge de l'abbé de Saint-Pierre*.

que je reçois dans le moment. Je vous prie de jeter un coup d'œil sur la note[1] qui est à la fin de la *Tactique*. Elle ne corrigera personne sur la rage de faire la guerre; mais pourrons-nous corriger les monstres qui assassinent gravement l'innocence en temps de paix?

Le pauvre Raton vous embrasse comme il peut avec ses misérables pattes.

388. — DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'avril.

RATON A MM. BERTRANDS.

Raton a reçu la petite histoire de Jean-Vincent-Antoine[2], et remercie MM. Bertrands.

Mais Raton est désespéré qu'on lui impute pour la troisième fois, depuis si peu de temps, des marrons qu'il n'a jamais tirés du feu, et qui peuvent causer de terribles indigestions.

La dernière aventure du chevalier de Morton et du comte de Tressan est aussi ridicule que dangereuse. Il est bien indécent que ce chevalier de Morton veuille se cacher visiblement sous la fourrure du vieux Raton. Il est bien mal informé, quand il parle des petits soupers d'Épicure-Stanislas, qui ne soupa jamais, et qui empêcha long-temps ses commensaux de souper.

Il est bien extraordinaire que le comte de Tressan ait attribué cette pièce à Raton, et lui ait répondu en conséquence avec des notes.

1. C'est la note *h*. Voyez tome XIV. — 2 Voyez la lettre 386.

Le grand référendaire, dont Raton a un besoin extrême dans le moment présent, doit réprouver cette brochure, et être très piqué contre l'auteur indiscret. Les pastophores vont s'assembler, et tout est à craindre. Cette saillie, très mal placée dans le temps où nous sommes, peut surtout faire un tort irréparable au jeune homme à qui MM. Bertrands s'intéressent. Raton est très affligé, et a grande raison de l'être.

On aurait bien dû empêcher M. de Tressan de faire une si dangereuse équipée. On est obligé de suspendre tout dans l'affaire de notre jeune ingénieur, devenu aide-de-camp du roi son maître. Il faut se taire pendant quelque temps; mais surtout il est absolument nécessaire de rendre justice à Raton, et de ne lui point imputer un ouvrage si mal conçu, si mal rimé, dans lequel il y a quelques beaux vers, à la vérité, mais qui sont absolument hors de saison, et qui ne peuvent que gâter des affaires très sérieuses.

Raton prie instamment MM. Bertrands de détourner de lui un calice si amer; ses vieilles pattes sont assez brûlées. Ils sont conjurés de ne pas faire brûler le reste de son maigre corps. Sa nièce est très mal, et lui aussi; il faut qu'il meure en paix.

389. — DE M. DE VOLTAIRE.

1er de mai.

A MESSIEURS LES DEUX SECRÉTAIRES.

Je comptais envoyer aujourd'hui à l'un des Bertrands l'ouvrage très utile sur le commerce des blés.

Je ne conçois pas pourquoi on ne m'a pas envoyé encore l'imprimé.

L'un des Bertrands me mande qu'on ne sait point ce que c'est que ce Jean-Vincent-Antoine. Cependant j'ai reçu un mémoire concernant Jean-Vincent-Antoine Ganganelli, écrit de la même main, et envoyé sous le même contre-seing que l'écrit sur la liberté du commerce des blés. Mais certainement on ne fera nul usage de l'histoire de Jean-Vincent-Antoine.

On se confie entièrement au zèle généreux des Bertrands, au sujet de l'officier prussien. D'Ornoi s'obstine, pour disculper sa compagnie, à vouloir des lettres de grace que ce brave officier rejette avec horreur. Il manquerait d'ailleurs essentiellement au roi son maître, et il se déshonorerait, s'il allait faire entériner à genoux ces lettres de grace par ses bourreaux, en portant l'habit uniforme des vainqueurs de Rosbach. La seule idée d'une telle infamie fait bondir le cœur. Il ne veut absolument qu'un mot de consultation. Trois avocats de Paris ne peuvent refuser ce mot en 1775, après que huit avocats ont signé, en 1766, la même chose que nous demandons.

Voilà l'unique point sur lequel nous insistons. Il ne s'agit que d'un oui ou d'un non de la part de ces avocats. S'ils refusent, il n'y aura autre chose à faire qu'à nous renvoyer le mémoire à consulter. On pourra en adresser un autre au roi très chrétien en personne, ou s'en tenir uniquement à ce qu'on doit espérer du roi son maître.

Voilà tout ce qu'on peut dire sur cette exécrable affaire.

A l'égard de celle du chevalier de Morton et du comte de Tressan, elle est très ridicule et très dangereuse dans les circonstances présentes. M. de Condorcet est très instamment supplié d'imposer silence, s'il le peut, à ceux qui exposent ainsi les fidèles à la persécution. On met Raton dans la cruelle nécessité de montrer publiquement que ce Morton est absurde et ne sait pas la langue française. Il en faudra venir nécessairement à ce scandale, pour peu que la malheureuse épître de ce Morton soit connue. En vérité cette disparate est la chose la plus désespérante. Il serait affreux d'immoler son ami à la démangeaison d'imprimer des vers.

M. de Tressan n'a-t-il pas dû sentir que cet imprimé ne pouvait faire qu'un effet affreux?

Voici la lettre qu'on écrit au maître de ce malheureux officier persécuté par les bœufs-tigres.

L'article *Monopole* sera envoyé le 3 de mai.

390. — DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juillet.

Vous n'avez probablement point reçu, mon cher philosophe, une lettre que je vous avais écrite, il y a près d'un mois, sous l'enveloppe de M. Devaines. Je vous priais de dire un petit mot au roi de Prusse au sujet de M. d'Étallonde de Morival. Ce monarque vient de combler nos vœux et de surpasser nos espérances. Il appelle M. de Morival auprès de lui, il le fait son ingénieur et capitaine, il lui donne une pension. Cela vaut mieux, ce me semble, que d'aller se mettre à ge-

noux à Paris devant Messieurs, et de leur avouer qu'on est un impie qui vient faire entériner sa grace.

Le roi de Prusse, en fesant cette belle action, m'écrit la lettre la plus touchante et la plus philosophique.

Je vous envoie la requête *au roi très-chrétien*, par laquelle M. de Morival ne lui demande rien[1].

391. — DE M. DE VOLTAIRE.

17 de juillet.

Mon cher ami, mon cher philosophe, je suis bien affligé. Votre lettre du 11 de juillet me pétrifie. Vous me dites qu'il y a long-temps que vous n'avez reçu de mes nouvelles. Je vois que mes paquets envoyés à M. Devaines n'ont point été rendus à leurs adresses. Il y en avait un pour vous, et un autre pour M. de Condorcet.

Vous avez bien voulu vous intéresser tous deux au jeune homme qui a été si long-temps victime. Je vous mandais que son maître l'appelait auprès de lui, l'honorait d'une place distinguée, et lui donnait une pension. Le paquet contenait surtout une espèce de requête à un autre maître, dans laquelle il ne demandait rien. Il se contentait de démontrer la vérité, et d'essayer de faire rougir ses persécuteurs.

Il vaut mieux, sans doute, ne rien demander que de solliciter sa grace quand on n'est point coupable; mais peut-être que cette requête un peu fière ne serait pas bien reçue dans le moment présent. Elle est plus faite

[1] Voyez tome XXIX, page 359, *le Cri du sang innocent*.

pour être lue par des hommes éclairés et justes que par des gens de robe; et peut-être même ne faudrait-il pas qu'elle fût connue des gens d'église: c'est un petit monument secret qui doit rester dans vos archives, ou je suis bien trompé.

M. Turgot est le seul homme d'état à qui on ait osé en envoyer un exemplaire. Il n'aura pas le temps de le lire; les édits qu'il prépare pour le bonheur de la nation ne doivent pas lui laisser de temps pour les affaires particulières.

Je vous demande en grace de vous informer chez M. Devaines des paquets que je lui ai envoyés pour vous depuis plus d'un mois. Vous ne sauriez croire combien j'en suis inquiet; cela tire à conséquence.

J'ignore si M. de Condorcet est à Paris ou en Picardie. Probablement mes lettres ne lui sont pas parvenues plus qu'à vous. Je me trouve dans le même cas avec M. d'Argental. Me voilà comme un pestiféré à qui toute communication est interdite.

Luc me paraît changé en bien. Madame Denis est condamnée à un triste régime, et moi à mourir bientôt.

Deo consecratori est de la basse latinité. On dit que Jérôme s'est servi le premier de ce mot. Vous pourriez charger M. Melon de ce jeton. Nous ferons bien mal les honneurs de Ferney à M. Melon et à son Anglais, mais ce sera de bon cœur. Le nom de Melon m'est cher, c'est une race de philosophe[1].

Je vous embrasse tendrement, mon illustre ami.

[1] J. F. Melon, secrétaire du régent, a écrit une *Lettre sur l'Apologie du luxe;* elle est imprimée tome XIV, à la suite du *Mondain.* Voyez aussi tome XXVIII, page 153.

Tirez-moi d'inquiétude. Je ne sais plus où est Mordsles.

392. — DE M. DE VOLTAIRE.

29 de juillet.

Vous ferez assurément une très bonne action, mon cher philosophe, d'écrire au roi de Prusse, et de lui donner cent coups d'encensoir, qui seront cent coups d'étrivières pour les assassins de nos deux jeunes gens. Soyez sûr que l'homme en question sera encouragé par vos éloges; il les regardera comme les récompenses de la vertu, et il s'efforcera d'être vertueux, surtout quand il ne lui en coûtera rien, ou que du moins il n'en coûtera que très peu de chose. Il mettra sa gloire à réparer les crimes des fanatiques, et à faire voir qu'on est plus humain dans le pays des Vandales que dans celui des Welches.

Le mémoire de d'Étallonde est trop extra-judiciaire pour l'envoyer à tout le conseil; d'ailleurs on ne fera jamais rien pour lui en France, et il peut faire une fortune honnête en Prusse. Il la fera, si vous fortifiez le roi son maître dans ses bons desseins. Il est comme Alexandre, qui fesait tout pour être loué dans Athènes. Soyez persuadé que ce sera à vous que mon pauvre jeune homme devra son bien-être. Je le ferai partir pour Potsdam dès que vous aurez écrit.

Je viens de lire *le Bon sens* [1]. Il y a plus que du bon

[1] *Le Bon sens, ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles* (par le baron d'Holbach), 1772, in-12. Voici ce que M. de Voltaire a écrit en tête d'un exemplaire de ce livre, sur lequel sont beaucoup de notes de sa main, et qui est en la possession de M. Renouard :

sens dans ce livre; il est terrible. S'il sort de la boutique du *Système de la nature*, l'auteur s'est bien perfectionné. Je ne sais si de tels ouvrages conviennent dans le moment présent, et s'ils ne donneront pas lieu à nos ennemis de dire, Voilà les fruits du nouveau ministère. Je voudrais bien savoir si les assassins du chevalier de La Barre ont donné quelque nouvel arrêt contre le bon sens.

Votre bon sens, mon cher ami, tire très habilement son épingle du jeu. Vous avez raison de ne jamais vous compromettre. Il faut aussi que les deux Bertrands prennent toujours pitié des pattes de Raton. Il faut qu'on laisse mourir le vieux Raton en paix. Il y a une chose qu'il préfèrerait à cette paix, ce serait de vous embrasser avant de quitter ce monde.

393. — DE M. D'ALEMBERT.

Ce mardi, 15 d'auguste.

Je ne sais, mon cher et illustre maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que samedi au soir 12 votre lettre du 29. J'ai écrit dès le lendemain au roi de Prusse une lettre telle que vous pouvez la desirer, et cette lettre a dû partir par le courrier d'hier. Je souhaite à cet honnête et intéressant jeune homme tout le succès et le bonheur qu'il mérite, et je n'oublierai rien pour en-

« Il y a du bon sens dans ce *Bon sens;* mais tout ne me paraît pas « bon sens. L'auteur abonde dans son sens, et prend quelquefois ses « cinq sens pour du bon sens. Mais en général son bon sens a un « grand sens; et ce serait manquer de sens que de ne pas tomber sou« vent dans son sens. »

tretenir son auguste protecteur dans les sentiments de bonté qu'il a pour lui. Voilà ce que j'ai fait à votre prière et à sa considération, et dont je vous donne avis sans délai par le courrier le plus prochain, afin que vous preniez vos mesures en conséquence. Êtes-vous content de moi? c'est au moins bien sûrement mon intention.

Vous l'êtes sans doute de ce que M. de La Harpe vient de remporter pour la quatrième fois le prix d'éloquence, et pour la quatrième fois encore, le prix de poésie, et pour la seconde fois, les deux prix dans le même jour, et de plus encore, le premier accessit en vers. Le voilà comblé de gloire, et ses ennemis, de rage; aussi ne s'endorment-ils pas, et ils lui suscitent, en ce même moment, une affaire désagréable, pour un article du *Mercure*[1], où sa faute, s'il en a fait une, est bien légère, mais sera bien grossie par l'envie et par la haine.

Je pense comme vous sur ce *Bon sens*, qui me paraît un bien plus terrible livre que le *Système de la nature*. Si on abrégeait encore ce livre (ce qu'on pourrait aisément, sans y faire tort,) et qu'on le mît au point de ne coûter que dix sous, et de pouvoir être acheté et lu par les cuisinières, je ne sais comment s'en trouverait la cuisine du clergé, qui dans ce moment ferait bien des sottises, si quelques évêques raisonnables ne l'empêchaient. Adieu, mon cher maître; vous avez peut-

[1] Le parlement de Paris, sur le réquisitoire de Séguier, sévit le 7 septembre contre les rédacteurs du *Mercure*, à l'occasion d'un extrait que La Harpe y avait donné de la *Diatribe à l'auteur des Éphémérides*. Voyez tome XXVIII, page 463.

être actuellement à Ferney madame la duchesse de Châtillon et M. le comte d'Anlezy, à qui j'ai donné pour vous une lettre dont ils n'auront pas besoin quand vous les connaîtrez. Nous attendons mille bonnes choses des ministres vertueux qui entourent le trône, et nous espérons de n'être pas trompés. *Vale iterùm.*

394. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 d'auguste.

M. François de Neufchâteau, que je ne connaissais pas, vint hier chez moi, mon cher et illustre ami. Il me parut indigné de cette infamie que l'ombre de La Beaumelle, menée par le squelette de Fréron, vient de publier contre *la Henriade* [1]; et il me dit qu'il avait fait un mémoire où il rendait plainte contre cette atrocité que je ne connais que par ce qu'il m'en a dit; car je fais justice de ces rapsodies en n'en lisant jamais aucune. Il m'a dit vous avoir écrit pour vous prier de l'autoriser à poursuivre cette canaille morte et vivante, et m'a prié de vous en écrire aussi. J'ai fort applaudi à l'honnêteté et au zèle de ce jeune homme, et je lui ai répondu de votre reconnaissance et de celle de tous les gens de lettres dignes de porter ce nom. Il serait temps, ce me semble, qu'on fît justice de pareils marauds. A quoi servirait-il d'avoir tant d'honnêtes gens dans le ministère, si les gredins triomphaient encore? M. de Neufchâteau attend, mon cher maître, une lettre de vous qui l'encourage, et dont il est bien digne. Je

[1] *Commentaire sur la Henriade, par feu M. de La Beaumelle, revu et corrigé par M. F.....* (Fréron), 1775, 2 vol. in-8°.

desire beaucoup et la publication et le succès du mémoire qu'il prépare, et j'espère que les Welches mêmes, tout Welches qu'ils sont, y applaudiront pour le moins autant qu'à l'opéra-comique. Adieu, mon cher et illustre maître; je vous embrasse, et vous souhaite autant de santé et d'années que vous avez de gloire. BERTRAND l'aîné.

395. — DE M. DE VOLTAIRE.

24 d'auguste.

Mon cher ami, mon cher soutien de la raison et du bon goût, mon cher philosophe, mon cher Bertrand, le vieux Raton, quoique n'en pouvant plus, a reçu de son mieux M. d'Anlezy et madame la duchesse de Châtillon. Il a fait son compliment à votre aide-de-camp La Harpe, sur les deux batailles qu'il vient de gagner. Il lève toujours les mains au Seigneur pour le succès de la bonne cause; mais il n'est pas heureux à la guerre. Il vient de perdre le procès de douze mille agriculteurs nécessaires à l'état, contre vingt moines inutiles au monde[1]. Le parlement de Besançon a condamné aux dépens et à la servitude douze mille sujets du roi qui ne voulaient dépendre que de lui, et non d'un couvent de moines. Nous verrons comment M. Turgot et M. de Malesherbes jugeront ce jugement de Besançon. Cette aventure m'attriste. Il faut passer toute sa vie à combattre; mais je ne combattrai point Fréron; il ne faut pas attaquer à-la-fois toutes les puissances.

[1] Voyez tome XXVIII, page 531.

Si vous voyez M. de Neufchâteau, dites-lui, je vous en prie, combien je suis touché de son amitié courageuse; mais détournez-le du dessein d'intenter un procès qui serait très ridicule. Il se peut très bien que Fréron et La Beaumelle aient fait une *Henriade* meilleure que la mienne; rien n'est plus aisé. Il n'y a pas moyen de présenter requête au conseil pour obtenir qu'on préfère ma *Henriade* à celle de Fréron: cette démarche serait d'ailleurs contre les principes de M. Turgot, qui donne toute liberté aux marchands de livres comme aux marchands de blé.

Considérez encore, s'il vous plaît, que la loi du talion est en vigueur dans la république des lettres. Je me suis tant moqué de l'ami Fréron, qu'il est bien juste qu'il me le rende. Si M. de Neufchâteau veut prendre mon parti et combattre en ma faveur en champ clos, dans le *Mercure*, ou dans quelque autre des mille et un journaux qui paraissent toutes les semaines, cela pourra faire un très grand effet sur l'esprit de trois ou quatre lecteurs désintéressés, et je lui en témoignerai ma juste reconnaissance.

Je renvoie ces jours-ci au roi de Prusse son capitaine ingénieur, et je crois lui faire un très bon présent. Je vous remercie mille fois, mon cher ami, de la bonté que vous avez eue de recommander ce jeune homme; c'est une de vos bonnes actions. Le roi de Prusse cherchera toujours à mériter vos suffrages, et toutes les fois qu'il agira en prince généreux et bienfesant, c'est à vous qu'on en aura l'obligation.

La Harpe me succédera bientôt dans votre acadé-

mie. J'ai eu une nourrice qui disait à mon âge, Les *De profundis* me battent les fesses.

Je vous embrasse bien tendrement.

396. — DE M. DE VOLTAIRE.

6 de novembre.

Vous devez être surchargé continuellement de lettres, mon cher et grand maître. Je n'augmenterai pas long-temps le fardeau. J'ai reçu, il y a quelque temps, un petit avertissement de la nature qui m'a dit, *Dispone domi tuæ; cras enim morieris.*

M. d'Argental m'a envoyé de petits billets charmants de mademoiselle d'Espinasse[1]. Je ne me sens pas la tête encore assez forte pour oser la remercier de la part qu'elle a daigné prendre à ma petite province. Vous lui parlerez bien mieux que je ne lui écrirais. Dites-lui, je vous en prie, combien je suis pénétré de ses bontés. Je ne veux pas mourir ingrat.

D'Étallonde est actuellement à Potsdam; le roi l'a très bien accueilli, très bien traité, très encouragé, et lui a dit qu'il aurait soin de sa fortune. Le jeune homme s'est conduit et a parlé avec la plus grande prudence. Il réussira beaucoup, ou je suis fort trompé. Cela fait voir qu'il ne faut pas tant se presser de couper le poing et la langue à un enfant, de lui donner

[1] Les *Lettres de mademoiselle de l'Espinasse, écrites depuis l'année* 1773 *jusqu'à l'année* 1776, forment deux volumes. Paris, 1809, réimprimées en 1811. On a publié de *nouvelles Lettres de mademoiselle de l'Espinasse*, 1820, un vol. in-8°.

la question ordinaire et extraordinaire, et de le jeter tout vivant dans un bûcher composé d'une corde de bois et d'une grande charrette de fagots ; car on ne sait jamais ce qu'un enfant deviendra. Un homme qui est aujourd'hui un ministre d'état cher à la France, et qui passe pour un des meilleurs généraux de l'Europe [1], commença par être camarade du père Adam dans la ville de Dôle; et le prince Eugène, à dix-sept ans, s'enivrait avec Dancourt, et couchait avec le reste de la famille.

Vous savez que le roi de Prusse vient d'essuyer un terrible accès de goutte aux quatre membres; c'est actuellement la mode des grands hommes [2].

Le roi établit donc à l'académie des sciences un prix pour du salpêtre. J'avais, en vérité, gagné ce prix; car j'avais équipé pour ma part un vaisseau qui amenait du salpêtre de Bengale en France. Notre salpêtre a été fondu par l'eau de la mer, qui est entré dans le vaisseau, et je n'aurai point le prix. Je ne m'étonne point que les Chinois aient inventé la poudre quinze cents ans avant nous; leur terre est pleine d'un salpêtre excellent, et nous ne savons encore que gratter des caves.

On dit que les bonzes ont voulu depuis peu faire du mal aux disciples de Confucius, et que le jeune empereur Kang-hi [3] a tout apaisé avec une sagesse au-dessus de son âge : cela donne envie de vivre encore quelque temps ; cependant il faut bien s'aller rejoindre à l'Être des êtres.

[1] M. de Saint-Germain. — [2] M. Turgot. — [3] Louis XVI.

Raton embrasse avec révérence les deux Bertrands de ses deux petites pattes moitié grillées, moitié desséchées.

397. — DE M. DE VOLTAIRE.

6 de février 1776.

Je vous avertis, illustre secrétaire de notre académie, que M. Poncet, l'un des plus célèbres sculpteurs de Rome, vient exprès à Paris pour faire votre buste en marbre. Il s'est, en passant, essayé sur moi pour arriver jusqu'à vous par degrés. Ce n'est pas un simple artiste qui copie la nature, c'est un homme de génie qui donne la vie et la parole.

Prêtez-lui votre visage pour quelques heures, et conservez votre amitié pour votre très humble et très obéissant serviteur et confrère. V.

398. — DE M. DE VOLTAIRE.

8 de février.

Notre maître à tous, notre grand Bertrand, vous abandonnez votre vieux Raton depuis que vous êtes secrétaire du clergé, sous le nom de secrétaire de l'académie. Je ne suis plus l'heureux Raton à qui vous fesiez quelquefois tirer les marrons du feu. Je ne tire que les marrons de mon petit pays de Gex; et, dans cette aventure, j'ai plus brûlé les griffes des fermiers-généraux que je n'ai brûlé mes pattes. Il est bien doux d'avoir délivré ma nouvelle petite patrie de la rapacité de soixante et dix-huit alguazils, qui n'étaient que

soixante et dix-huit voleurs de grand chemin, au nom du roi.

Vous souvenez-vous de celui qui disait à Jacques-Auguste De Thou, « Je travaille comme un diable, « pour avoir quelque part dans votre histoire? » Je pourrais vous en dire autant, puisque vous vous amusez quelquefois à faire passer vos confrères à la postérité.

A propos de postérité, je vous avertis, mon cher philosophe, que vous aurez bientôt un sculpteur de Rome, qui vient exprès à Paris pour faire votre statue en marbre. Je lui ai donné une lettre pour vous, et je vous préviens que je ne vous trompe pas dans cette lettre, quand je vous dis qu'il donne la vie et la parole.

Il aurait aussi une grande envie de sculpter M. Turgot:

Consule Fabricio, dignumque numismate vultum.

M. Turgot succèdera-t-il dans notre académie à M. le duc de Saint-Aignan, qui était, je pense, son beau-frère? et si vous ne choisissez pas M. Turgot, prendrez-vous M. de La Harpe? il nous faut un homme qui ose penser, soit ministre, soit poëte tragique.

Je ne peux pas vous dire au juste quand ma place sera vacante, mais je vous confie qu'il y a quelques fanatiques d'un tripot remis en honneur qui feront tout ce qu'ils pourront pour me rendre les mêmes honneurs qu'ils ont rendus au chevalier de La Barre et à d'Étallonde. Un misérable libraire, nommé Bardin, s'est avisé d'annoncer une édition en quarante volu-

mes, sous mon nom. Il ne se contente pas de m'étouffer sous ce tas énorme de sottises qu'il m'attribue, il veut encore me faire brûler avec elles. Le scélérat m'impute hardiment tous les ouvrages de milord Bolingbroke, *le Catéchumène* de M. Bordes, académicien de Lyon, *le Dîner de Boulainvilliers*, des extraits de Boulanger et de Fréret, et cent autres abominations de cette force. Ce procédé est punissable; mais que faire à un libraire qui demeure dans une république, où tout le monde est ouvertement socinien, excepté ceux qui sont anabaptistes ou moraves? Figurez-vous, mon cher ami, qu'il n'y a pas actuellement un chrétien de Genève à Berne; cela fait frémir. Il n'y a pas long-temps que les polissons qu'on nomme ministres ou pasteurs ont présenté une requête aux polissons de je ne sais quel conseil de Genève, pour obtenir une augmentation de leur pension, et une diminution du nombre de leurs prêches, attendu, disaient-ils, que personne ne venait plus les entendre. Nous n'avons plus de défenseurs de la religion que dans la Sorbonne et dans la grand'chambre; mais aussi il ne faut pas que ces messieurs persécutent ceux que le libraire Bardin calomnie si indignement. Je ne plaisante point, je sens combien il est dangereux d'être accusé, et combien il est ridicule de se justifier; je sens aussi qu'il serait bien triste, à mon âge de quatre-vingt-deux ans, de chercher une nouvelle patrie comme d'Étallonde. J'aime fort la vérité, mais je n'aime point du tout le martyre.

Je vous embrasse très tendrement; consolez-moi, je vous prie, si cela peut vous amuser quelques minutes.

399. — DE M. DE VOLTAIRE.

16 de mars.

Mon cher philosophe, il me paraît démontré par convenance, plus justice, moins bavarderie et ennui, plus intérêt du corps, divisé par véritable esprit et véritable éloquence, qu'il faut absolument que M. de Condorcet soit des nôtres, sans quoi notre académie sera un jour aussi méprisée que la Sorbonne. Nous avons été si touchés sur notre frontière de Suisse des remontrances de votre parlement de Paris, que nous en avons fait aussi dans notre province. Je vous les envoie. Ces pauvretés amusent un moment; mais, moi, je vous relis toujours, et je vous aime de même. V.

Je reçois dans ce moment une lettre de votre digne ami, M. de Condorcet, du 10 mars. Voici le siécle de Marc-Auréle, où je suis bien trompé.

Mais que dites-vous de *messieurs ?*

400. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de mars.

Bertrand plaint très sincèrement Raton de se croire obligé de se taire au sujet de Rossinante-Childebrand ; pour Bertrand, qui n'a jamais vu Childebrand-Adonis, qui ne l'a jamais cru Mars, mais tout au plus Mercure, il ne peut que se réjouir, avec tous les honnêtes Bertrands, de voir Childebrand dans l'opprobre, qu'il mérite.

Chabanon passe sa vie à dire des injures de l'académie, et à desirer d'en être. Il réussirait mieux avec moins d'injures et plus de bons ouvrages.

J'ai lu la lettre de Raton à Cormoran [1]; cette lettre est charmante, et Bertrand en fera l'usage que Raton desire. Il aurait pu l'augmenter d'un article intéressant, c'est que *messieurs* se proposaient, il y a peu de temps, de faire revivre, par leurs arrêts, les principes si raisonnables de la Sorbonne, au sujet de l'intérêt de l'argent : c'était à l'occasion d'une affaire où ils voulaient faire regarder M. Turgot comme *fauteur de l'usure*. Vous jugez du succès qu'aurait eu cette adroite imputation. Heureusement on leur a imposé silence sur cette affaire, et on leur a épargné le ridicule dont ils allaient encore se couvrir, quoiqu'ils soient déjà bien en fonds sur ce point.

Le rêve de Bailly sur ce peuple ancien, qui nous a tout appris, excepté son nom et son existence [2], me paraît un des plus creux qu'on ait jamais eus; mais cela est bon à faire des phrases, comme d'autres idées creuses que nous connaissons, et qui font dire qu'on est *sublime*. J'aime mieux dire avec Boileau, en philosophie comme en poésie, *Rien n'est beau que le vrai.*

Ce Poncet est venu chez moi avec une lettre de vous. Je lui ai demandé quels étaient les Italiens, si jaloux d'avoir ma figure, qui desiraient que je me soumisse encore à l'ennui de la faire modeler. Il m'a dit

[1] Le roi de Prusse.

[2] Dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne*, Bailly parle d'un peuple détruit et oublié, qui a précédé et éclairé les plus anciens peuples connus.

que c'était un *secret*. J'en ai conclu que ce grand sculpteur était encore un plus grand hâbleur, et je l'ai remercié de sa bonne volonté, en lui disant qu'un sculpteur célèbre de ce pays-ci venait de faire mon buste, et qu'il pouvait le copier s'il le voulait. Adieu, mon cher et illustre maître; je crois que La Harpe va enfin être de l'académie; nous en avons grand besoin. Ce n'est pas que nous manquions de postulants pour s'enrôler; mais ils ne sont pas de taille. *Vale et me ama.*

401. DE M. DE VOLTAIRE.

12 d'avril.

Vous vous moquez toujours du poète ignorant
Qui de tant de héros a choisi Childebrand.

Mais ce Childebrand a été vingt ans Adonis; il a été Mars. Je lui ai eu, dans deux occasions de ma vie, les plus grandes obligations. Je dois donc me taire. Je souffre un peu de la disgrace qu'il éprouve; car il me doit de l'argent: seconde raison pour me taire. Je lui avais conseillé de ménager des gens de lettres qui sont écoutés dans Paris; ce conseil lui a déplu: troisième raison pour me taire.

Vous savez, mon très cher philosophe, que Chabanon a la plus grande envie d'être des nôtres; mais comme les octogénaires de notre tripot ne sont pas encore morts, ni moi non plus, j'attends pour vous en parler que ma place soit vacante.

Je devrais me taire encore sur un homme qui m'a fait du mal, et qui vous a fait un très petit bien [1]; mais

[1] Le roi de Prusse.

il faut que je vous en parle. J'apprends qu'il y a quelques copies dans Paris d'une lettre [1] que je lui ai écrite; ces copies sont toutes défigurées; et c'est ce qui arrive fort souvent. Je me crois obligé, en conscience, de vous envoyer une copie très fidéle, où il n'y a pas un mot de changé, afin que, dans l'occasion, mon cher Bertrand puisse rendre à Raton la justice qui lui est due.

Je vous prie, quand vous serez de loisir, de me mander si vous croyez que les brachmanes aient autrefois reçu une astronomie compléte d'un peuple qui n'existe plus. M. Bailly, votre confrère, me paraît fort attaché à cette opinion; il a beaucoup d'esprit et de sagacité; son livre est un roman céleste. Pour l'anneau de Saturne, cela passe mes forces [2].

Ce qui ne passe pas ma portée, c'est de sentir une partie de votre mérite, de le révérer de loin, ce qui me fâche beaucoup, et de vous aimer de tout mon cœur, ce qui fait ma consolation.

Vous ne m'avez point mandé si ce sculpteur, nommé Poncet ou Poncetti, avait obtenu de vous la permission de faire votre buste. Son ambition était de sculpter M. Turgot et vous.

402. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'avril.

Mon cher ami, on me mande que mademoiselle d'Espinasse est très dangereusement malade. J'en suis très

[1] Voyez la lettre du 30 mars 1776, *Correspondance générale.*

[2] L'ouvrage de M. Dionis du Séjour, *sur l'anneau de Saturne.*

affligé; car je la connais mieux que personne, puisque je la connais par l'estime et par l'amitié que vous avez pour elle. Je vous prie, si vous avez le temps d'écrire un mot, de vouloir bien m'informer au plus vite du retour de sa santé.

Je vous embrasse bien tendrement, mon très cher philosophe. V.

403. — DE M. DE VOLTAIRE.

10 de juin.

C'est pour le coup, mon cher ami, que la philosophie vous a été bien nécessaire. Je n'ai appris que tard, et par d'autres que par vous, la perte que vous avez faite [1]. Voilà toute votre vie changée. Il sera bien difficile que vous vous accoutumiez à une telle privation. On dit que le logement que vous habitez peut-être déjà est triste. Je crains pour votre santé. Le courage sert à combattre, mais il ne sert pas toujours à rendre heureux.

Je ne vous parle point dans votre perte particulière de la perte générale que nous avons faite d'un ministre [2] digne de vous aimer, et qui n'était pas assez connu chez les Welches de Paris. Ce sont à-la-fois deux grands malheurs auxquels j'espère que vous résisterez.

Je n'ai point de nouvelles de M. de Condorcet. On le dit non seulement affligé, mais en colère. Lorsque vous aurez arrangé toutes vos affaires et fini votre dé-

[1] Mademoiselle de l'Espinasse était morte le 23 mai 1776.

[2] Turgot avait été renvoyé le 11 mai.

ménagement; lorsque vous aurez un moment de loisir, mandez-moi, je vous prie, s'il y a quelque chose à craindre pour cette malheureuse philosophie, qui est toujours menacée. Ah! que nous avons à souffrir de la nature, de la fortune, des méchants, et des sots! Je quitterai bientôt ce malheureux monde, et ce sera avec le regret de n'avoir pu vivre avec vous. Ménagez votre existence le plus long-temps que vous pourrez. Vous êtes aimé et considéré, c'est la plus grande des ressources. Il est vrai qu'elle ne tient pas lieu d'une amie intime; mais elle est au-dessus de tout le reste.

Adieu, mon vrai philosophe; souvenez-vous quelquefois d'un pauvre vieillard mourant qui vous est aussi tendrement dévoué qu'aucun de vos amis de Paris.

404. — DE M. D'ALEMBERT.

Ce 24 de juin.

Je ne vous ai point appris mon malheur, mon très cher et très digne maître; d'abord parceque je n'avais pas la force d'écrire, et ensuite parceque je n'ai pas douté que nos amis communs ne vous en instruisissent. Je ne m'apercevrai du secours de la philosophie que lorsqu'elle aura pu réussir à me rendre le sommeil et l'appétit, que j'ai perdus. Ma vie et mon ame sont dans le vide, et l'abîme de douleur où je suis me paraît sans fond. J'essaie de me secouer et de me distraire, mais jusqu'à présent sans succès. Je n'ai pu m'occuper, depuis un mois que j'ai essuyé cet affreux malheur, qu'à un éloge[1] que j'ai lu à la réception de

[1] *Éloge de M. de Sacy*, lu à l'académie française le 20 juin 1776.

La Harpe, et dans lequel il y avait plusieurs choses relatives à ma situation, que le public a bien voulu sentir et partager. Ce succès n'a fait qu'augmenter mon affliction, puisqu'il sera ignoré pour jamais de la malheureuse amie qu'il aurait intéressée.

Adieu, mon cher maître; quand ma pauvre ame sera plus calme et moins flétrie, je vous parlerai des autres chagrins que je partage avec vous, mais qui, en ce moment, sont étouffés par une douleur plus vive et plus pénétrante. Conservez-vous, et aimez toujours *tuum ex animo*.

405. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 de juillet.

Secrétaire du bon goût plus que de l'académie, mon cher philosophe, mon cher ami, à mon secours. Lisez mon factum contre notre ennemi M. Letourneur[1]. Faites-le lire à M. Marmontel et à M. de La Harpe, qui y sont intéressés. Voyez si vous pourrez, et si vous oserez m'écrire une lettre ostensible, un mot de votre secrétairerie, en réponse de ma requête.

Je suis un peu indigné contre ce Letourneur; mais il faut retenir sa colère quand on plaide devant ses juges. On veut nous faire trop Anglais, et je plaide pour la France. J'ai dit exactement la vérité, c'est ce qui fait que je m'adresse à vous.

Je vous crois actuellement très occupé des prix, mais je vous demande un demi-quart d'heure d'audience. Je suis bien malheureux de vous la demander

[1] *Lettre à l'académie française*, etc. Voyez tome XLVII, pag. 442.

de cent lieues loin. Conservez-moi un peu d'amitié; elle est la consolation des derniers jours de ma vie. Je ne sais si la vôtre est heureuse; la mienne serait moins déplorable si je pouvais vous embrasser.

406. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguste.

J'ai lu hier à l'académie, mon cher et illustre confrère, l'excellent ouvrage que vous m'avez adressé pour elle. Elle l'a écouté avec le plaisir que lui fait toujours ce qui vient de vous. Vos réflexions sur Shakespeare nous ont paru si intéressantes pour la littérature en général, et pour la littérature française en particulier, si utiles surtout au maintien du bon goût, que nous sommes persuadés que le public en entendrait la lecture avec la plus grande satisfaction, dans la séance du 25 de ce mois, où les prix doivent être distribués. Mais, comme nous ne pouvons disposer ainsi de votre ouvrage sans votre agrément, la Compagnie m'a chargé de vous le demander, et je m'acquitte avec empressement d'une commission qui m'est si agréable. Vous sentez cependant, mon cher et illustre confrère, que cet écrit, dans l'état où il est, aurait besoin de quelques légers changements, sinon pour être imprimé, au moins pour être lu dans une assemblée publique. Il est indispensable de taire le nom du traducteur, que vous attaquez, et de mettre seulement à la place le nom général de traducteurs; car ils sont en effet au nombre de trois[1]. Il serait convenable

[1] Letourneur, Catuelan, et Fontaine-Malherbe.

encore, même en ne nommant point ces traducteurs, de supprimer tout ce qui pourrait avoir l'air de personnalité offensante. Il serait nécessaire enfin de retrancher dans les citations de Shakespeare quelques traits un peu trop libres pour être hasardés dans une pareille lecture. L'académie desire donc, mon cher et illustre confrère, ou que vous nous autorisiez à faire ces corrections, dans lesquelles nous mettrons à-la-fois toute la sobriété et toute la prudence possible, ou, ce qui serait mieux encore, que vous fissiez vous-même ces légers changements, l'ouvrage ne pouvant que gagner de toute manière à être revu et corrigé par vous. J'attends incessamment votre réponse à ce sujet, et vous renouvelle, du fond de mon cœur, les assurances bien vives du tendre et respectueux attachement avec lequel je suis, depuis tant d'années, mon cher et illustre confrère, votre très humble et très obéissant serviteur,

D'ALEMBERT,
secrétaire perpétuel de l'académie française, au Louvre.

P. S. Après vous avoir parlé au nom de l'académie, permettez-moi, mon cher maître, de vous parler pour mon compte, et seulement entre vous et moi. Votre ouvrage, excellent en lui-même, me paraît plus excellent encore pour être lu dans une assemblée publique de l'académie, comme une réclamation, au moins indirecte, de cette compagnie, contre le mauvais goût qu'une certaine classe de littérateurs s'efforce d'accréditer. Je m'attends bien que vous donnerez votre con-

sentement à cette lecture, et que vous m'écrirez une lettre honnête pour l'académie. Vous pourriez, au lieu des grossièretés (inlisibles publiquement) que vous citez de Shakespeare, y substituer quelques autres passages ridicules et lisibles qui ne vous manqueront pas. Vous pourriez même ajouter à votre diatribe tout ce qui peut contribuer à la rendre piquante, quoiqu'elle le soit déjà beaucoup. Par malheur, le temps nous presse un peu; car notre assemblée publique est d'aujourd'hui en trois semaines, et il serait bon que votre diatribe corrigée me parvînt avant le lundi 19 de ce mois. Pour abréger le temps, envoyez-moi, si vous voulez, vos additions, en cas que vous en ayez à faire, et je me chargerai des retranchements, qui ne sont pas difficiles, et qui ne feront rien perdre à l'ouvrage. Au reste, si vous consentez à la lecture publique, comme je l'espère, il sera bon que l'ouvrage ne soit pas imprimé avant le 25, qui sera le jour de cette lecture.

Réponse, mon cher maître, sur tous ces points, et la plus prompte qu'il sera possible. Je vous embrasse tendrement.

407. — DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'auguste.

Mon très cher grand homme, premièrement je vous supplie de présenter mes remerciements et mes profonds respects à l'académie.

Souffrez à présent que je vous dise que vous ne pouvez trop vous dissiper, et que ma guerre contre l'Angle-

terre vous amusera. Ceci devient sérieux. Letourneur seul a fait toute la préface, dans laquelle il nous insulte avec toute l'insolence d'un pédant qui régente des écoliers. Voyez, mon cher ami, le ton de Letourneur, qui est aussi ennuyeux que l'auteur de *l'Année sainte*[1], et qui est beaucoup plus impertinent. J'ai été inondé de lettres de Paris; tous les honnêtes gens sont irrités contre cet homme; plusieurs ont retiré leurs souscriptions. Il faudrait mettre au pilori du Parnasse un faquin qui nous donne, d'un ton de maître, des Gilles anglais pour mettre à la place des Corneille et des Racine, et qui nous traite comme tout le monde doit le traiter.

Ayez donc la bonté de ne point prononcer son vilain nom. A l'égard des turpitudes qu'il est nécessaire de faire connaître au public, et de ces gros mots de la canaille anglaise, qu'on ne doit pas faire entendre au Louvre, serait-il mal de s'arrêter à ces petits défilés, de passer le mot en lisant, et de faire desirer au public qu'on le prononçât, afin de laisser voir le divin Shakespeare dans toute son horreur, et dans son incroyable bassesse? Si c'est vous qui daignez lire, vous saurez bien vous tirer de cet embarras, qui, après tout, est assez piquant. *Fils de p.....* est dans *Molière*[2]. Quand vous le trouverez dans les additions que je vous envoie, il ne vous en coûtera pas beaucoup de le supprimer; mais conservez, je vous en supplie, l'endroit où je demande justice à la reine; je com-

[1] Voltaire a voulu parler de *l'Année chrétienne*, dont l'auteur est Nicolas Letourneux (et non Letourneur), mort en 1685.

[2] *Monsieur de Pourceaugnac*, acte II, scène X.

bats pour la nation. Je ressemble à M. Roux de Marseille, qui fit la guerre aux Anglais, en 1756, en son propre et privé nom. Donnez-moi permission d'aller en course; cela s'appelle, je crois, des lettres de marque.

J'ignore si la séance commencera ou finira par cette bagatelle. Je souhaiterais qu'elle fût lue au début, et qu'on pelotât en attendant partie.

Adieu; je me console de ma triste existence en vous fournissant un moment pour vous amuser. Je me recommande à tous mes confrères qui voudront bien se ressouvenir de moi, et soutenir un Français contre quelques Welches.

408. — DE M. DE VOLTAIRE.

13 d'auguste.

Je sens bien, mon cher ami, que je n'ai pas assez travaillé ma déclaration de guerre à l'Angleterre; elle ne peut réussir que par votre art, très peu connu, de faire valoir le médiocre, et d'escamoter le mauvais par un mot heureusement substitué à un autre, par une phrase heureusement accourcie, par une expression sous-entendue, enfin par tous les secrets que vous avez.

Tout le plaisant de l'affaire consiste assurément dans le contraste des morceaux admirables de Corneille et de Racine avec les termes du bordel et de la halle que le divin Shakespeare met continuellement dans la bouche de ses héros et de ses héroïnes. Je suis toujours persuadé que, quand vous avertirez l'académie

qu'on ne peut pas prononcer au Louvre ce que Shakespeare prononçait si familièrement devant la reine Élizabeth, l'auditeur, qui vous saura bon gré de votre retenue, laissera aller son imagination beaucoup au-delà des infamies anglaises, qui resteront sur le bout de votre langue.

Le grand point, mon cher philosophe, est d'inspirer à la nation le dégoût et l'horreur qu'elle doit avoir pour Gilles Letourneur, préconiseur de Gilles Shakespeare, de retirer nos jeunes gens de l'abominable bourbier où ils se précipitent, de conserver un peu notre honneur, s'il nous en reste. Je remets tout entre vos mains. Soyez aujourd'hui mon Raton; coupez, taillez, rognez, surtout effacez. Mais je vous conjure de laisser subsister mon invocation à la reine et à nos princesses. Il faut les engager à prendre notre parti. Je dois surtout prendre la reine pour ma protectrice, puisqu'elle a daigné renoncer à Le Kain pendant un mois en ma faveur. Elle aime le théâtre tragique; elle distingue le bon du mauvais, comme si elle mangeait du beurre et du miel; elle sera le soutien du bon goût.

Je vous prierai de me renvoyer la diatribe, quand vous aurez daigné la lire et l'embellir. J'y retravaillerai encore; j'ai des matériaux, et je vous la renverrai par M. Devaines. Je crois que c'est au libraire de l'académie d'imprimer ce petit morceau. Il augmentera le nombre de mes ennemis; mais je dois mourir en combattant, quand vous êtes mon général.

409. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 d'auguste.

Vos ordres seront exécutés, mon cher et illustre maître; je vous lirai à l'assemblée de dimanche prochain, et je vous lirai de mon mieux, quoique vos ouvrages n'aient pas besoin d'être aidés par le lecteur. Je regarde ce jour comme un jour de bataille, où il faut tâcher de n'être pas vaincus comme à Crécy et à Poitiers, et où le sous-lieutenant Bertrand secondera de ses faibles pattes les griffes du feld-maréchal Raton. Bertrand est seulement bien fâché qu'on ait été obligé de couper quelques unes de ces griffes, par révérence pour les dames; mais l'imprimeur les rétablira, et Raton est prié de les aiguiser encore. Au reste, Bertrand ne pense pas qu'en laissant, comme de raison, subsister ces griffes, la grave académie puisse s'en charger, même à l'impression. Il vaudrait mieux imprimer l'ouvrage sans retranchements, en se contentant d'avertir qu'on en a retranché à la lecture publique, par respect pour l'assemblée et pour le Louvre, ce que le *divin Shakespeare prononçait si familièrement devant la reine Élisabeth.* Enfin, mon cher maître, voilà la bataille engagée, et le signal donné. Il faut que Shakespeare ou Racine demeure sur la place. Il faut faire voir à ces tristes et insolents Anglais que nos gens de lettres savent mieux se battre contre eux que nos soldats et nos généraux. Malheureusement il y a parmi ces gens de lettres bien des déserteurs et des faux frères; mais les déserteurs seront pris et pendus. Ce

qui me fâche, c'est que la graisse de ces pendus ne sera bonne à rien; car ils sont bien secs et bien maigres. Adieu, mon cher et illustre ami; je crierai dimanche, en allant à la charge, Vive Saint-Denis-Voltaire, et meure George-Shakespeare!

410. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'auguste.

M. le marquis de Villevieille a dû, mon cher et illustre maître, partir pour Ferney hier de grand matin. Il se proposait de crever quelques chevaux de poste, pour avoir le plaisir de vous rendre compte le premier de votre succès. Il a été tel que vous pouviez le desirer. Vos réflexions ont fait très grand plaisir, et ont été fort applaudies. Les citations de Shakespeare, *la Chronique de Metz*, *le roi Gorboduc*, etc., ont fort diverti l'assemblée. On m'en a fait répéter plusieurs endroits, et les gens de goût ont surtout écouté la fin avec beaucoup d'intérêt. Je n'ai pas besoin de vous dire que les Anglais qui étaient là sont sortis mécontents, et même quelques Français, qui ne se contentent pas d'être battus par eux sur terre et sur mer, et qui voudraient encore que nous le fussions sur le théâtre. Ils ressemblent à la femme du *Médecin malgré lui*, « Je veux qu'il me batte, moi [1]; » mais heureusement tous vos auditeurs n'étaient pas comme cette femme et comme eux. Je vous ai lu avec tout l'intérêt de l'amitié, et tout le zèle que donne la bonne cause, j'ajoute même avec l'intérêt de ma petite vanité; car j'a-

[1] Acte I, scène II.

vais fort à cœur de ne pas voir rater ce canon, lorsque je m'étais chargé d'y mettre le feu. J'ai eu bien regret aux petits retranchements qu'il a fallu faire, pour ne pas trop scandaliser les dévots et les dames; mais ce que j'avais pu conserver a beaucoup fait rire, et a fort contribué, comme je l'espérais, au gain complet de la bataille. Je vais faire mettre au net l'ouvrage tel que je l'ai lu, afin de vous le renvoyer comme vous le desirez. Vous y ferez les additions que vous jugerez à propos; mais je vous préviens qu'il sera nécessaire de retrancher les ordures de Shakespeare, si vous voulez que l'académie fasse imprimer l'ouvrage par son libraire; et peut-être l'ouvrage y perdra-t-il quelque chose. Au reste donnez-moi là-dessus vos ordres; et, quoique l'académie doive entrer en vacance le 1er de septembre, je prendrai mes mesures auparavant pour que cette impression puisse se faire de son aveu. Adieu, mon cher maître; je suis très flatté que vous m'ayez choisi pour sonner la charge sous vos ordres, et, en vérité, assez content de la manière dont je m'en suis acquitté. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

411. — DE M. DE VOLTAIRE.

3 de septembre.

Mon général, mes troupes ne peuvent actuellement recevoir leurs ordres immédiatement de vous. J'ai changé un peu mon ordre de bataille, et on imprime actuellement la campagne que j'ai faite sous vous. Je suis toujours émerveillé qu'une nation qui a produit

des génies pleins de goût et même de délicatesse, aussi bien que des philosophes dignes de vous, veuille encore tirer vanité de cet abominable Shakespeare, qui n'est, en vérité, qu'un Gille de village, et qui n'a pas écrit deux lignes honnêtes. Il y a, dans cet acharnement de mauvais goût, une fureur nationale dont il est difficile de rendre raison.

Je vois que M. de La Harpe fait la guerre de son côté, avec beaucoup de succès, contre messieurs les feseurs de drames en prose. Il rend en cela un très grand service à la saine littérature, et je l'exhorte à ne jamais mettre les armes bas. Mais quel sera le brave chevalier qui nous délivrera des monstres chimériques dont on accable la physique[1]. Je vois des folies pires que celles de la matière subtile et de la matière rameuse, pires que les imaginations de Cyrano de Bergerac, et de M. Oufle, se débiter avec le plus grand succès, et marcher le front levé. Je vois les auteurs de ces extravagances aller à la fortune et à la gloire, comme s'ils avaient raison. Chaque genre a donc son Shakespeare; et on n'aura pas même la liberté de siffler ce qui est sifflable. Prions Dieu pour la résurrection du sens commun. Raton se met tant qu'il peut sous la patte de son cher et digne Bertrand. Raton n'en peut plus; il est bien malade, il fera place bientôt à un nouveau quarantième.

[1] Mesmer.

412. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1er d'octobre.

Si vous desirez, mon cher maître, des nouvelles littéraires, j'en ai d'intéressantes à vous apprendre. Moureau, à qui j'ai donné votre lettre à l'académie, comme vous m'en aviez chargé, l'a imprimée sur-le-champ, ne doutant point qu'on ne lui accordât la permission de la vendre. Monsieur le garde des sceaux a refusé cette permission; *quod erat primum.*

Nous avions demandé au roi, notre protecteur, quinze cents livres par an pour augmenter nos prix, et exciter l'émulation des jeunes gens. Le roi nous a refusé cette somme, *quod erat secundum.* On dit que les dévots de Versailles lui ont persuadé que votre morceau sur Shakespeare était injurieux à la religion, quoiqu'on ait retranché soigneusement à la lecture publique tous les passages indécents du tragique anglais; *quod erat tertium.* Et, sur ce, je vous embrasse tendrement, en gémissant avec vous du crédit des hypocrites calomniateurs; *quod erat quartum.* Et je suis fâché qu'ils nous empêchent d'apprendre aux gens de lettres que le roi desire de les encourager, *quod erat quintum.*

413. — DE M. DE VOLTAIRE.

7 d'octobre.

Le vieux Raton, le malheureux Raton, est tout ébaubi d'avoir cette fois-ci brûlé ses pattes dans une

occasion si honnête. Il n'y entend rien ; il soupçonne que monsieur le traducteur, ne sachant comment se défendre, aura dit au hasard à l'homme dont il dépend : Monseigneur, il y a là de l'hérésie, du déisme, de l'athéisme, car il y en a partout. On l'aura cru sur sa parole, sans lire l'ouvrage, car on ne lit point.

Je vois bien que ni vous ni vos amis vous n'avez reçu les exemplaires que je vous avais envoyés. Je ne sais plus comment faire ; toute voie m'est interdite. La mauvaise volonté est plus forte que jamais. Je meurs désagréablement, mais je mourrai en vous aimant, mon très cher philosophe. J'aurai vu mourir la littérature en France ; vivez pour la ressusciter.

J'avais projeté une seconde lettre plus intéressante que la première, mais il ne m'appartient de faire aucun projet.

Je vous embrasse douloureusement.

414. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 15 d'octobre.

Il faut que Bertrand rassure un peu Raton, qui ne sera pas absolument brûlé, mais seulement pendu par la clémence des juges. On a levé apparemment la défense de rien dire contre le théâtre anglais, et contre Shakespeare ; car je vis, il y a quelques jours, la lettre exposée en vente aux Tuileries. Mais il n'est pas moins vrai que l'imbécile calomnie a persuadé à Versailles que cette lettre était un ouvrage impie, et qu'en conséquence on nous a refusé l'augmentation des prix que nous demandions, pour avoir une occasion (qui

ne se présentera pas sitôt) de remercier et de louer le ministère présent, qui apparemment ne s'en soucie guère. Grand bien lui fasse! En attendant, je vais pousser, comme je pourrai, le temps avec l'épaule, jusqu'au printemps, où j'irai revoir votre ancien disciple, qui m'a écrit deux lettres charmantes sur la perte que j'ai faite, et qui mérite bien que j'aille l'en remercier. Je suis à la veille de faire une autre perte qui m'est bien sensible, celle de madame Geoffrin, et d'autant plus sensible, que madame de La Ferté-Imbault, sa fille, qui joue la dévotion, mais qui ne joue pas la sottise, a écarté du lit de sa mère tout ce qu'on appelle philosophes, et qui n'ont pas plus d'envie que de besoin de parler de religion à sa mère en l'état où elle est. On peut dire de la philosophie ce que Despréaux disait de Dieu, en entendant déraisonner deux sots athées : *Vous avez là de sots ennemis.* Mais ces ennemis sont aussi méchants que sots, et aussi dangereux par leurs calomnies que méprisables par leur imbécillité. Que le ciel nous assiste et les confonde! mais le ciel n'en fera rien ; et je ferai comme l'abbé Terrasson fesait, à ce qu'il disait, de la Providence, je m'en passerai ; et je vous exhorte, mon cher Raton, à vous en passer aussi, et surtout à ne pas nous priver de votre seconde lettre, dussions-nous être condamnés à ne plus couronner de mauvaise prose et de mauvais vers. Adieu ; je baise bien tendrement vos pattes, et je les exhorte à ne se laisser ni brûler ni engourdir.

415. — DE M. DE VOLTAIRE.

22 d'octobre.

Raton n'a plus ni pattes, ni griffes, ni barbe, ni dents. Le pauvre Raton est plus malingre que jamais; il est presque dans l'état d'un contrôleur-général. C'est assez là le cas, comme vous dites, de se passer de la Providence. Madame Geoffrin est réellement une perte. Je ne crois pas qu'elle soit de mon âge; mais la mort consulte rarement les extraits baptistaires.

Si je suis encore en vie, mon cher philosophe, à votre retour de Berlin, n'oubliez pas, je vous en prie, votre vieux Raton.

Votre doyen m'avait vanté un livre intitulé *les Erreurs et la Vérité* [1]; je l'ai fait venir pour mon malheur. Je ne crois pas qu'on ait jamais rien imprimé de plus absurde, de plus obscur, de plus fou, et de plus sot. Comment un tel ouvrage a-t-il pu réussir auprès de monsieur le doyen? vous me le direz. Dites-moi aussi, je vous prie, quel est le chrétien qui a fait trois volumes de lettres à moi adressées sous le nom de trois juifs [2]; tâchez de vous en informer. Je viendrai à lui quand j'aurai achevé d'étriller Shakespeare. Je suis comme Beaumarchais, *à vous M. Marin, à vous M. Baculard.* Dieu merci, pour me consoler, j'ai lu Pascal-Condorcet [3]. Cela doit tenir lieu d'une biblio-

[1] Par L. C. de Saint-Martin.

[2] *Lettres de quelques Juifs*, etc., (par l'abbé Guénée). Voyez la réponse qu'y fit Voltaire, tome XXVI. *Un chrétien contre six juifs.*

[3] L'édition des *Pensées de Pascal*, donnée par Condorcet, avec des notes et un *Éloge de Pascal.*

thèque entière. Rien n'est plus propre à instruire ceux qui veulent penser, à fortifier ceux qui pensent, et à raffermir ceux qui chancellent. On avait un grand besoin de cet ouvrage.

Adieu, mon cher ami; si vous m'écrivez, n'oubliez pas de me dire des nouvelles de la santé de monsieur le contrôleur-général, de qui dépend, à ce que je crois, la faveur de vos quinze cents francs, pour encourager la jeunesse. Dites-moi aussi quelque chose de M. de Maurepas. Je suis honteux de paraître encore m'intéresser un peu à ce qui se passe dans le monde.

Je ne vous demande plus des nouvelles de la santé de M. de Clugny, attendu qu'il est mort; mais je vous prie de me dire le nom d'un ancien recteur du collége du Plessis, auteur des trois volumes de lettres sous le nom de quelques juifs. Cet homme est un des plus mauvais chrétiens, et des plus insolents qui soient dans l'Église de Dieu.

Vous savez que les troupes du docteur Franklin ont été battues par celle du roi d'Angleterre. Hélas! on bat les philosophes partout. La raison et la liberté sont mal reçues dans ce monde. Allons, courage, mon très cher philosophe.

416. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 5 de novembre.

Le triste Bertrand au malingre Raton, salut. Raton, tout malingre qu'il est, fera très bien de continuer à égratigner Gilles Shakespeare, quoique les coups de

patte qu'il lui a donnés aient fait couper les vivres à la jeunesse studieuse, *studiosæ juventuti.* Il faut qu'au moins la philosophie et la raison fassent justice dans leur petit domaine, puisqu'elles sont battues à la Nouvelle-York; mais on aura beau faire, cette chienne de philosophie sera, comme le prince d'Orange, souvent battue et jamais défaite.

Quand Gilles Shakespeare aura été dûment étrillé, Raton fera très chattement d'en venir aux *Lettres des Juifs portugais*, qui ne valent pas les *Lettres portugaises*, même pour de pauvres diables éreintés comme Raton et Bertrand. Le secrétaire de ces Juifs est un pauvre chrétien, nommé Guénée, ci-devant professeur au collége du Plessis, et aujourd'hui balayeur ou sacristain de la chapelle de Versailles. On dit que ses lettres lui ont valu quelques pour-boire du cardinal de La Roche-Aymon, un des plus dignes prélats qui soient dans l'Église de Dieu, et à qui il ne manque rien que de savoir lire et écrire. On assure que ce saint Ambroise qui, par humilité, a oublié d'apprendre l'orthographe (ce qui nous a empêchés de lui donner un de nos fauteuils, dont il avait grande envie et nous fort peu); on assure donc que ce Chrysostôme non lettré a représenté au gouvernement que, choisir pour ministre des finances un homme qui ne va pas à la messe, est un crime qui tient de la bestialité: on lui a répondu que sa remontrance tenait de la bêtise, et on l'a renvoyé dire sa messe, et Guénée la servir.

Bertrand reçoit journellement de l'ancien disciple de Raton de la prose charmante, et des vers qui ne valent pas tout-à-fait sa prose. Il me mande qu'il m'at-

tend à Berlin l'année prochaine; et Bertrand ira très volontiers faire avec lui de la prose, et même des vers, sur tout ce qui se passe depuis la Nouvelle-York jusqu'au Kamtschatka. En attendant, Bertrand finit ici sa prose à Raton, et l'exhorte à faire main-basse, en vers et en prose, sur les sots, dont ce meilleur des mondes fourmille.

417. — DE M. DE VOLTAIRE.

8 de novembre.

Vous ne vous vantez pas des faveurs de votre maîtresse, mais elle s'en vante. Le roi de Prusse, mon cher philosophe, m'a envoyé la belle épître qu'il vous a adressée. Je suis, malgré vous, le confident de vos amours; c'est le seul rôle que je puisse jouer à mon âge. Ce redoublement de coquetterie entre vous et Frédéric me fait juger que vous l'irez voir au printemps, comme vous me l'avez mandé. J'espère, si je suis en vie, que Ferney sera une de vos auberges dans votre voyage; mais je ne vous réponds pas que ma vieille et frêle machine puisse durer jusqu'au printemps. Qui sera notre secrétaire pendant votre absence? Il eût été bien nécessaire que M. de Condorcet fût des nôtres. Je me flatte que, si je meurs cet hiver, j'aurai le plaisir de le voir remplir ma place. Je veux même croire que la noble liberté avec laquelle il a écrit ne lui fermerait pas la porte de l'académie.

Raton vous prie, encore une fois, de lui faire savoir le nom de ce docte janséniste qui a fait imprimer, chez Moutard, trois scientifiques volumes contre lui, sous

le nom de six juifs. Il me traite comme Antiochus, il me donne six Machabées à combattre. M. de La Harpe, qui a fait un petit extrait, ou plutôt qui a donné une simple notice de son livre, doit savoir le nom de l'auteur. Parlez-en, je vous en prie, à M. de La Harpe. Il est bon de savoir à qui l'on a affaire.

Je suis fâché que M. Devaines quitte sa place; c'est une très belle action, si elle est absolument volontaire; mais elle me paraît triste pour la littérature. Restez-nous fidèle, mon cher ami:

> Cum tu inter scabiem tantam et contagia lucri,
> Nil parvum sapias, et adhuc sublimia cures.
>
> HOR., lib. I, ep. XII.

Souvenez-vous, au printemps, que Ferney est sur votre route. Raton vous embrasse bien tendrement de ses pauvres pattes.

418. — DE M. DE VOLTAIRE.

18 de novembre.

Mon très cher philosophe, on m'engage à vous prier de faire donner à M. l'abbé d'Espagnac la charge de panégyriste de saint Louis pour l'année prochaine. Si vous le pouvez, vous ferez une bonne action, dont je vous serai très obligé. S'il est vrai que vous soyez déjà engagé avec un autre concurrent, je retiens place pour l'année suivante. Ce jeune abbé d'Espagnac a eu les honneurs d'accessit à l'apothéose du maréchal de Catinat. Il a beaucoup d'esprit, il est né éloquent; car, à mon avis, il faut naître éloquent comme naître poète. Son père est un homme d'un rare mérite; il est,

de plus, neveu d'un conseiller de grand'chambre, qui rabat quelquefois les coups que le fanatisme porte à cette philosophie tant persécutée.

Raton joue actuellement avec la souris nommée Guénée, mais ses pattes sont bien faibles. Je ne sais si ce combat du chat et du rat d'église pourra amuser les spectateurs. Le parti du rat est bien fort; il est toujours prêt à étrangler Raton, et on viendrait le prendre dans sa chatière, si on ne disait pas quelquefois que ce n'est pas la peine, et que Raton est mort, ou autant vaut.

J'ai lu les deux lettres bien étonnantes que vous avez reçues d'un grand roi, plus étonnant encore. Le petit billet du marquis de Condorcet à M. de La Harpe rend la philosophie bien respectable; je ne sais point de plus belle époque pour elle. En vérité il n'y a rien au-dessus de la considération dont vous jouissez; c'est là ce qui doit faire frémir le fanatisme: il est écrasé sous votre char de triomphe.

Une autre gloire pour la philosophie, c'est que M. de Condorcet paraît tranquille dans les révolutions ministérielles. Je voudrais bien savoir de vous ce qu'il fait et ce qu'il pense.

Je voudrais bien encore que M. Devaines restât en place. Je voudrais bien aussi que vous me mandassiez votre avis sur tout cela, si vous avez un moment de loisir. Les pattes de Raton se raniment un moment pour vous embrasser le plus tendrement du monde.

419. DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de novembre.

Nos lettres, mon cher maître, se sont croisées sans doute. Vous avez dû recevoir, peut-être le même jour que vous m'avez écrit, celle où je vous apprenais le nom du pauvre chrétien devenu juif, qui voudrait vous faire circoncire bien plus que le prépuce, s'il en était le maître. Je vous ai dit qu'il se nomme Guénée, ci-devant professeur de basses classes dans un collége de Paris, et aujourd'hui sous-sacristain de je ne sais quelle chapelle à Versailles. Je vous apprenais aussi, dans ma lettre, les nouvelles galanteries du roi de Prusse, et les vers qu'il m'a adressés. Mon projet est bien en effet de l'aller voir au printemps prochain, et de passer l'été avec lui. En allant ou en revenant, j'irai vous embrasser. M. de Condorcet a lu, à la rentrée de la Saint-Martin, un éloge charmant du père Leseur, un des deux minimes commentateurs de Newton et ami de notre pauvre père Jacquier. Vous savez le triste état où est madame Geoffrin depuis trois mois. Sa fille, madame de La Ferté-Imbault, vendue à la cabale dévote, dont elle est la servante, a trouvé moyen d'écarter d'auprès de sa mère tous ses anciens et meilleurs amis, à commencer par moi. Elle m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne vaut pas celles du roi de Prusse, mais qui est une pièce rare pour l'insolence et la bêtise. Croiriez-vous que je ne sais quelle canaille vient de faire imprimer une comédie intitulée *le Bureau d'esprit*, où cette pauvre femme mourante est fort déni-

grée, à la vérité si platement, que cela ne se peut lire? On m'assure que cette rapsodie se trouve chez votre protégé Moureau, sur le quai de Gèvres. Ces libraires vendent de tout pour gagner de l'argent. Oh! que de canailles, grandes et petites, dans ce meilleur des mondes possibles! Ce que je trouve de plus fâcheux, c'est qu'il fait un temps du diable, et qu'il faut attendre six mois les beaux jours pour vous aller voir. Adieu, mon cher et illustre et ancien ami; je vous embrasse *corde et animo*.

420. — DE M. DE VOLTAIRE.

8 de décembre.

C'est à votre lettre du 30 de novembre, mon très cher philosophe, que je réponds aujourd'hui, et nous ne nous croiserons plus. Je vous remercie de votre bonne volonté pour l'apprenti prêtre et apprenti évêque d'Espagnac. J'ai quelque lieu d'espérer qu'un jour il sera un prélat assez philosophe. Vous pouvez lui confier saint Louis pour l'année 1778. Je crois qu'il a trop d'esprit pour justifier les croisades devant l'académie. Il me semble qu'il avait parlé de la philosophie de Catinat avec effusion de cœur.

Luc est un singulier corps. Profitez de l'extrême envie qu'il a de vous plaire. Il serait homme à faire comme Hume, si on avait le malheur de le perdre.

Le secrétaire juif, nommé Guénée, n'est pas sans esprit et sans connaissances, mais il est malin comme un singe, il mord jusqu'au sang, en fesant semblant de baiser la main. Il sera mordu de même. Heureu-

sement un prêtre de la rue Saint-Jacques, desservant d'une chapelle à Versailles, qui se fait secrétaire des juifs, ressemble assez à l'aumônier Poussatin[1] du comte de Grammont. Tout cela fait rire le petit nombre de lecteurs qui peut s'amuser de ces sottises.

Savez-vous bien que nos ennemis sont déchaînés contre nous d'un bout de l'univers à l'autre. Connaissez-vous le jésuite Ko[2], résidant actuellement à Pékin? C'est un petit Chinois, enfant-trouvé, que les jésuites amenèrent, il y a environ vingt-cinq ans, à Paris. Il a de l'esprit; il parle français mieux que chinois, et il est plus fanatique que tous les missionnaires ensemble. Il prétend qu'il a vu beaucoup de philosophes à Paris, et dit qu'il ne les aime, ni ne les estime, ni ne les craint; et où dit-il cela? dans un gros livre dédié à monseigneur Bertin. Il paraît persuadé que Noé est le fondateur de la Chine. Tout cela est plus dangereux qu'on ne pense. Son livre, imprimé à Paris chez Nyon, ne peut être connu de mon grand poète Kien-long, empereur de la Chine; et il est difficile de l'en instruire. Les jésuites qu'il a eu la bonté de conserver à Pékin sont plus convertisseurs que mathématiciens; ils aiment à travailler de leur métier. Il ne faut que deux ou trois têtes chaudes pour troubler tout un empire. Il serait assez plaisant d'empêcher ces marauds-là de faire du mal à la Chine. On pourrait y parvenir par le moyen de la cour de Pétersbourg; mais commençons par songer à Paris.

[1] Voyez les *Mémoires de Grammont*, chap. VIII.

[2] Voltaire a parlé de Ko dans le *Dictionn. philosoph.* t. XXXVI, page 333.

Raton se jette en mourant entre les bras de Bertrand.

421. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 de décembre.

Votre protégé d'Espagnac, mon cher et illustre maître, m'a bien l'air d'attendre au moins l'année 1778 pour débiter devant notre académie les sottises ordinaires sur l'atroce absurdité des croisades, et sur ce roi plus moine que roi, qui voulait donner la moitié de son corps aux *frères prêcheurs*, et l'autre aux *frères mineurs*, et qui disait à Joinville qu'il ne fallait répondre aux hérétiques qu'en *leur enfonçant l'épée dans le ventre jusqu'à la garde*. Il eût été digne de protéger et d'ordonner, comme a fait le roi d'Espagne, son centième petit-fils, ce qui vient de se passer à Cadix. Vous savez que l'inquisition, que le roi d'Espagne a remise en honneur et en vigueur plus que jamais, vient de faire une belle procession, plus magnifique et plus solennelle qu'elle n'avait été depuis long-temps; que le peuple, prosterné dans les rues pendant cette belle cérémonie, criait en se frappant la poitrine: *Viva la fé de Dios;* qu'ensuite on a publié les bulles de Paul IV et de Pie V, ces deux marauds de papes, qui ont tant fait brûler d'hérétiques, et qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'*inquisition*, *sans excepter le souverain*. C'est dommage qu'après cette insolence, cette canaille d'inquisiteurs n'ait pas donné les étrivières au roi d'Espagne, comme le pape les donna autrefois à notre Henri IV, sur le dos du cardinal Duperron, et comme les Algériens les ont données

l'an passé à sa très fidéle majesté catholique, qui leur avait déclaré la guerre, par ordre du puant récollet son confesseur. *O tempora, ô mores!* Voilà, mon cher ami, le fruit des lumières que tant d'écrits ont répandues! voilà le fruit de l'expulsion de ces gueux de jésuites, remplacés par des gueux plus insolents! voilà où tant de princes en sont encore dans le siécle de la philosophie! Je crois que votre ancien disciple rira bien de tant de sottises, s'il n'en est pas encore plus indigné; et j'espère, dans quelques mois, lui entendre dire de fâcheuses vérités sur quelques uns de ses chers confrères. En attendant, je vous recommande le prépuce de Jacob-Éphraïm Guénée, et même ce qui tient à son prépuce, et dont ce prêtre circoncis n'a sûrement que faire. Vous ne feriez pas mal aussi de recommander à votre ami Kien-long, par votre autre amie Catherine, le jésuite mandarin qui écrit tant de sottises. Pour moi, je commence à être las et honteux de toutes celles que j'entends dire, que je vois faire, et que j'ai le malheur de lire. Je serais bien tenté d'en dire et d'en faire aussi quelques unes; mais je m'abstiens d'être lu, de peur d'être brûlé. Savez-vous bien que je craindrais pour vous, si vous étiez à Collioure au lieu d'être à Ferney, que la sainte Hermandad ne vous fît enlever contre le droit des gens, pour vous brûler suivant toutes les régles du droit canon? Hélas! je ris, et je n'en ai guère envie. Il vaut mieux finir par où j'aurais dû commencer, par me taire et par vous embrasser avec douleur et tendresse.

422. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier 1777.

Mon très cher philosophe, il y a dans ma petite colonie un homme qui a passé vingt ans en Espagne, et qui m'assure que la cavalcade de la sainte inquisition est une cérémonie qui se pratique tous les ans pour vendre au peuple la bulle de la cruzade, moyennant laquelle on obtient le droit de manger gras les vendredis et samedis de l'année, et trois jours de la semaine en carême. Cela est consolant; mais si M. Benavidès ou Olavidès, qui est un philosophe très instruit et très aimable, est dans les prisons de l'inquisition, avec l'agrément de sa majesté catholique, il sera difficile de me consoler. Il a passé, il y a long-temps, huit jours aux Délices; cela m'attendrit pour lui: mais ne nous pressons pas de gémir, il n'y a peut-être pas un mot de vrai à tout ce qu'on nous dit.

Ce qui est très vrai, c'est que le *Pascal*, ou plutôt l'*anti-Pascal*, d'un homme très supérieur à Pascal, a le succès qu'il mérite auprès des gens de bien qui ont eu le bonheur de le lire; cela ne doit pas vous décourager. Le petit nombre des élus subsistera toujours. Il est probable qu'il ne sera jamais puissant; mais il sera indestructible. Je voudrais bien savoir quel est le protecteur du bon goût et de la probité qui a forcé MM. Palissot et Clément à augmenter le nombre des journaux. Nous avons, Dieu merci, plus de journaux que de livres: c'est avoir plus de juges que de plaideurs.

Je suis bien malade, mon cher ami, quoique nous ayons dans notre retraite M. de Villevieille, qui nous parle de vous et de M. de Condorcet. Je n'en peux plus au moment que je vous écris, et je finis parceque la tête me tourne; mais je vous embrasse aussi tendrement que si je me portais bien.

423. — DE M. DE VOLTAIRE.

15 de février.

Mon cher et grand philosophe, vous avez déchiré mon vieux cœur en m'apprenant que je m'étais trompé sur l'Espagne. Je l'avais crue raisonnable; mais je vois bien qu'il faut attendre encore trois ou quatre cents ans. Je présume qu'en attendant cette époque, on pourra bien être aussi sage à Versailles qu'à Buenretiro. Il faudra bien qu'un jour les honnêtes gens gagnent leur cause; mais, avant que ce beau jour arrive, que de dégoûts il faudra essuyer! que de sourdes persécutions, sans compter les chevaliers de La Barre, dont on fera des auto-da-fé de temps en temps!

On n'est point en état de lire le Pascal-Condor... à Madrid; mais il y a encore bien des gens dignes de le lire à Paris, et même en province: voilà ma consolation. Il serait bon qu'il y en eût une édition un peu plus répandue. Je me flatte qu'à la fin le journal de M. de La Harpe aura la faveur qu'il doit avoir; c'est le seul de tous les journaux où l'on trouve du goût et de la raison: mais ne fera-t-on pas quelque jour justice des comètes qui forment une terre avec une échancrure du

soleil, des enfants qui se font avec des molécules organiques, des Alpes et des Apennins qui s'élèvent par un coup de mer? Je ne vois partout que du charlatanisme. Votre prédécesseur, l'abbé d'Olivet, disait toujours, quand il voyait de tels livres, Cela ne fait mal à personne. Je ne suis point de son avis: cela fait grand mal; car ces lectures rendent l'esprit faux, et donnent de l'humeur au petit nombre de ceux qui n'aiment que le vrai.

Adieu, mon cher ami; quand vous irez voir des rois, n'oubliez pas, en passant, le vieux chat-huant, qui se meurt dans son trou au milieu des neiges.

424. — DE M. DE VOLTAIRE.

26 de février.

Voici, mon sage maître, la lettre ostensible, écrite à qui vous voudrez. Je me meurs de maladie et de chagrin. On n'est pas plus maître de chasser le chagrin que la fièvre. Ménagez votre santé. Dites avec Horace,

Gratia, fama, valetudo, contingit abundè.

Pour moi je suis persécuté sur la fin de ma vie comme dans ma jeunesse. On dit que c'est le sort des gens de lettres. Cela est-il vrai? Mon sort est de vous aimer tant que je vivrai. Raton.

425. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mars.

J'ai reçu, mon cher et illustre maître, la lettre ostensible que je vous demandais. J'en ai fait part à M. de La Harpe, qui doit vous écrire à ce sujet, et qui est très reconnaissant du témoignage que vous lui rendez[1].

Il pense pourtant, ainsi que moi, que vous pourriez dire quelque chose de plus positif en sa faveur; par exemple, qu'il était trop jeune quand ce pamphlet a paru, pour avoir eu connaissance des faits et des personnes dont on parle; que ce pamphlet n'a ni son ton ni son style, et que c'est tout au plus l'ouvrage de quelque regrattier de la littérature que maître Aliboron aura maltraité dans ses feuilles. Au reste il paraît que ses ennemis mêmes ont reconnu sur ce point la vérité des faits, et qu'ils ont renoncé à la querelle qu'ils voulaient lui faire. Mais des ennemis acharnés (vous l'avez éprouvé plus que personne) ne disent pas toujours la vérité, et il est bon d'avoir un bouclier tout prêt contre leurs mensonges.

Je suis bien persuadé, comme vous, que le Pascal-Condor (vous savez que le condor est le plus grand et le plus fort des oiseaux) vaudra beaucoup mieux que le Pascal janséniste, et qu'il est destiné à jouer le rôle le plus distingué dans les sciences et dans les lettres. Ce qui m'enchante, c'est qu'on a cru lui faire grace en le choisissant pour secrétaire de l'académie des sciences,

[1] Au sujet des *Anecdotes sur Fréron*, qu'on attribue à La Harpe.

qui est plus heureuse qu'elle ne mérite d'avoir un tel secrétaire. Celui-là ne parlera ni d'éclaboussures du soleil, ni de molécules organiques, ni des taupinières apennines. Je ris, ainsi que vous, de ces sottises et du style ampoulé, ou empoulé, dont on nous les étale; mais je ne ris pas moins d'un gros volume de lettres qui viennent de vous être adressées, et où l'on nous donne le feu central et le refroidissement de la terre comme des idées comparables au système de la gravitation[1]. Supplément de génie que toutes ces pauvretés; vains et ridicules efforts de quelques charlatans, qui, ne pouvant ajouter à la masse des connaissances une seule idée lumineuse et vraie, croient l'enrichir de leurs idées creuses, et nous persuader de l'existence d'un peuple qui nous a tout appris, excepté son histoire et son nom. Adieu, mon cher maître. En lisant tout ce qui s'imprime aujourd'hui (qu'heureusement pour moi je ne lis guère), je pourrais dire, comme Pourceaugnac, « Jamais je n'ai été si soûl de « sottises[2] ». Continuez de nous en consoler en vivant, en vous portant bien, et en écrivant. *Tuus ex animo.*

BERTRAND.

426. — DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'avril.

Raton n'a pu répondre à la lettre du 6 de mars de ce vrai philosophe Bertrand, au sujet de l'ancienne

[1] *Lettres sur l'origine des Sciences et sur celle des Peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire, par M. Bailly*, 1777, in-8°.

[2] Molière, *Monsieur de Pourceaugnac*, acte II, scène IV.

anecdocte touchant feu Cartouche-Fréron. La raison de son silence est qu'il reçut, il y a un mois, un avertissement de la nature qui le somma de comparaître bientôt au tribunal devant qui ce maraud de Fréron étale actuellement son ânerie littéraire. Il n'est pas encore bien rétabli de son accident, et il se trouve même bien hardi, dans l'état où il est, d'oser écrire à Bertrand.

Les anecdotes dont il est question sont quelque chose de si bas, de si misérable, de si crasseux; c'est un ramas si dégoûtant d'aventures des halles et de sacristies, qu'il n'y a qu'un porte-dieu ou un crocheteur qui ait pu écrire une pareille histoire. J'en ai quelque part un exemplaire que Thiriot le fureteur m'envoya; et, dès que je pourrai retrouver ce rogaton, je le ferai parvenir à M. de La Harpe. Je ne conçois pas pourquoi son journal a moins de vogue que celui de Linguet. Je suis persuadé qu'à la fin on préfèrera la raison et le bon goût à des paradoxes de forcené.

On m'a envoyé *la Philosophie de la nature*, prétendue troisième édition en six volumes; et on m'apprend que l'auteur [1] a été condamné par le Châtelet au bannissement perpétuel, et qu'il est à présent au cachot, les fers aux pieds et aux mains. On m'a envoyé aussi les noms des juges. On ne sait pas encore à quoi ils seront condamnés.

Je ne sais pas quel opéra-comique divise actuellement tout Paris. Je sais seulement que je mourrai

[1] Delisle de Sales.

bientôt, et que je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

427. — DE M. D'ALEMBERT.

Ce 2 de mai.

Vous avez cru, mon cher maître, aller voir les sombres bords, et moi j'ai un estomac qui, je crois, m'y ménera bientôt. Je viens d'écrire à votre ancien disciple que cet estomac maudit ne me permettait plus de projeter d'autres voyages que celui de l'autre monde (si autre monde y a), et que j'irais bientôt attendre sa majesté sur les rives du Styx, en fesant néanmoins des vœux, comme de raison, pour ne l'y pas voir sitôt. J'ai autant de peine à digérer ce que je mange que ce que je vois et ce que j'entends; et je ferai mes adieux, sans beaucoup de regret, à un monde où il se fait et se dit tant de sottises. Le pauvre Delisle est actuellement *aux pieds de la cour;* nous attendons son jugement, qui suivra de près celui de votre Childebrand et de sa gueuse. Je suis quelquefois tenté de croire à la Providence, quand je vois le sort de Cartouche-Fréron et de Mandrin-Childebrand; mais je change d'avis quand je vais à la garde-robe, et je ne vois pas quel plaisir cette Providence peut avoir à une mauvaise déjection. Quelque chose qu'elle fasse, je lui pardonnerai, mon cher et illustre ami, tant qu'elle vous conservera. Nous avons ici le comte de Falkenstein[1]; je ne sais s'il viendra à nos académies; il est déjà venu voir nos portraits, et peut-être aimera-

[1]. C'est le nom sous lequel voyageait Joseph II.

t-il mieux nos portraits que nos personnes. Il est bien le maître, et peut-être aura-t-il raison. Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous aime mieux que tous les comtes, tous les empereurs, et tous les rois, et je vous embrasse bien tendrement.

Tuus BERTRAND.

428. — DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

Votre estomac et votre cul, mon cher ami et mon cher philosophe, ne peuvent pas être en pire état que ma tête. Ma petite apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, vaut bien vos déjections à l'âge de soixante ans. Mettons l'un et l'autre, dans le même plat, vos entrailles et mes méninges, et présentons-les à la philosophie. Je meurs accablé par la nature, qui m'attaque par en haut, quand elle vous lutine par le bas. Je meurs persécuté par la fortune, qui s'est moquée de moi dans la fondation de ma colonie. Je meurs poursuivi par les mauvais livres qui pleuvent. Je meurs aboyé par les dogues qui déchirent ce Delisle. Je sais qu'étant en curée, ils veulent me dévorer aussi; mais ils feront mauvaise chère. Je suis un vieux cerf plus que dix cors, et je leur donnerai de bons coups d'andouillers avant d'expirer sous leurs dents. La cervelle me tinte si prodigieusement, à l'heure que je vous écris, que l'*amanuensis* et moi ne nous entendons plus. Mon cœur est encore sain; il sera à vous jusqu'au dernier moment.

Adieu, sage, adieu; mes compliments à Pascal-

Condorcet; il jouera un grand rôle. Adieu, cher Bertrand; souvenez-vous de Raton.

429. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de juin.

Il y a un siècle, mon cher et illustre ami, que je ne vous ai ennuyé de mon bavardage; je suis bien sûr au moins de ne pas vous ennuyer aujourd'hui. Celui qui vous portera ma lettre la rendra intéressante pour vous: c'est M. Delisle, qui a pensé être la victime du fanatisme atroce et absurde de ces plats jansénistes du Châtelet, qui mériteraient bien d'y être enfermés. Il va, comme les anciens chrétiens après les persécutions, vous présenter les cicatrices des fers qu'il a portés et des coups qu'il a reçus; et il sera plus glorieux, et avec plus de raison, de vous montrer ces honorables marques de ce qu'il a souffert pour la raison, que ne l'étaient, au concile de Nicée, ces évêques qui montraient, avec complaisance, leurs oreilles coupées *pour la foi*, et qui méritaient bien de les montrer *tout entières*. M. Delisle joint à ses talents, à ses vertus, et au mérite d'avoir été persécuté, un caractère et une douceur de mœurs qui vous le rendront encore plus cher, et qui intéressent pour lui tous ceux qui le connaissent, à moins qu'ils ne soient jansénistes.

Vous aurez déjà appris que nous avons perdu Gresset, si le mot de *perdu* n'est pas trop fort pour un homme qui ne disait plus que des *oremus*. Je ne sais quel successeur nous lui donnerons. Je ne connais

qu'un homme qui en soit digne; mais il a des raisons pour ne pas se présenter en ce moment, et je crois qu'il fait bien. Il est bien fâcheux qu'ayant à prendre Pascal, nous soyons forcés de lui substituer quelque Danchet ou quelque Flamen [1]. Heureusement l'académie vient de décider qu'attendu l'absence de plusieurs d'entre nous, l'élection ne se ferait qu'au mois de novembre, après Fontainebleau; et peut-être arrivera-t-il, dans cet intervalle de temps, quelque circonstance favorable à ce que je desire. « Multa quæ pro-« videri non possunt, fortuitò in melius cadent. » J'ai quelques raisons pour l'espérer, et je serais au comble de mes vœux, ainsi que vous.

On assure que cette canaille jésuitique va être rétablie en Portugal, à l'exception de l'habit. Cette nouvelle reine me paraît une superstitieuse imbécile, dirigée par des prêtres et par des moines. Si le roi d'Espagne vient à mourir, ou s'il devient tout-à-fait imbécile (ce qui est, dit-on, fort avancé), je ne réponds pas que ce royaume n'imite le Portugal. Cette canaille ressemble aux vers de terre, fort aisés à couper, mais fort difficiles à mourir. C'en est fait de la raison, si l'armée ennemie gagne cette grande bataille. Adieu, mon cher et illustre ami; je ne vous recommande pas M. Delisle; il est tout recommandé pour vous, et par sa personne, et par ses amis, et par ses ennemis. J'espère qu'il m'apportera de bonnes nouvelles de votre santé. Pour moi, je n'aurai bientôt plus ni tête ni estomac. Je pourrai bien ne pas tarder à aller joindre Gresset. Je ne serai guère plus seul en l'autre monde

[1] Premier prêtre.

que je le suis en celui-ci, après la perte que j'ai faite, et qui m'est aussi nouvelle que le premier jour. Adieu; conservez-vous, et aimez-moi.

430. — DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguste.

Notre martyr ne vous reverra pas sitôt, mon cher et sage confesseur. Il s'en va à Paris par Strasbourg et par Nanci, ce qui n'est pas le plus court chemin. J'ai imaginé que son véritable refuge devait être à Sans-Souci. Il me semble que c'est à Julien à prendre soin de Libanius, d'autant plus que Julien, second du nom, vient de faire un petit ouvrage beaucoup plus fort que tous ceux de son brave prédécesseur, et qu'il doit être bien content d'avoir un tel officier dans son armée. Il faut absolument que ce soit vous, mon très cher philosophe, qui lui ouvriez les portes de ce sanctuaire. Dieu vous a conservé pour secourir ceux qui souffrent pour son nom et pour sa gloire. J'ai actuellement avec Julien [1] une petite affaire qui ne me permet pas de lui écrire sur d'autres objets. Je ne pourrai lui écrire sur M. Delisle que dans cinq ou six semaines. Je vous supplie de commencer cette sainte négociation. Ce n'est pas assez de fuir loin de MM. Clément et compagnie, il faut vivre à son aise.

> Nam si *Libanio* puer et tolerabile desit.
> Hospitium.
>
> JUVEN., sat. VII.

Libanius ne pourra peut-être plus servir si bien la

[1] Voyez la lettre 434.

bonne cause. Les stoïciens, quoi qu'on en dise, ont des besoins comme les autres hommes.

Ayez donc la bonté, mon cher ami, de dire à Luc que, n'ayant pu le venir voir, vous lui envoyez un de vos disciples. Dès que vous aurez bien voulu m'instruire que votre lettre sera partie, je presserai Luc, je le conjurerai « per patrem suum Julianum, per om- « nes apostolos nostros, et per sanctum evangelium « nostrum, » et encore plus par son propre intérêt, d'admettre auprès de lui un homme aimable, qui lui sera nécessaire; car, après tout, Luc devient vieux, il a besoin d'un homme qui l'entende et qui l'amuse, qui lui serve quelquefois de secrétaire, de bibliothécaire.

Est-il vrai que nous serons assez heureux pour être renforcés par Pascal Condor...? Si vous venez à bout de cette grande affaire, les portes de l'enfer ne prévaudront plus contre nous. *Vale, et miserere mei.*

431. — DE M. DE VOLTAIRE.

22 de septembre.

Je vous prie, mon véritable et cher philosophe, d'avoir pitié de votre pauvre Suisse. Votre santé est, dit-on, raffermie, quand la mienne est rongée par le temps. Je vous ai écrit pour ce Delisle, qui me paraît un si bon enfant, et tout fait pour votre royal ami des bords de la Sprée.

Je ne sais si votre protégé est à Paris, s'il vous a vu, si vous avez écrit en sa faveur, s'il veut que j'écrive. Je n'entends parler ni de vous ni de lui.

J'ignore ce que c'est que M. Remy[1]. Je ne connais point son ouvrage ; mais il faut qu'il soit le philosophe le plus éloquent du royaume, puisqu'il l'a emporté sur le concurrent que vous connaissez. Comment cela s'est-il fait ? a-t-on eu tort ? a-t-on eu raison ? cassera-t-on le jugement de l'académie ? cette étrange aventure nous privera-t-elle d'un confrère dont nous avons tant de besoin ? Mettez-moi, je vous en prie, au fait avant que je meure. Je ne me soucie point des querelles sur la musique, je ne songe et je ne songerai à mon agonie qu'à la bonne cause, dont il paraît qu'on ne se soucie plus guère. Chacun a pris son parti tout doucement, et je crois qu'on en restera là. Les charlatans en tout genre débiteront toujours leur orviétan ; les sages, en petit nombre, s'en moqueront. Les fripons adroits feront leur fortune. On brûlera de temps en temps quelque apôtre indiscret. Le monde ira toujours comme il est toujours allé ; mais conservez-moi votre amitié, mon très cher philosophe.

432. — DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 d'octobre.

Je vous écris n'en pouvant plus, mon très cher et très grand philosophe. M. de Bitaubé l'Homérique est venu à Ferney, comme Ulysse alla voir les ombres dans l'*Odyssée ;* je n'ai jamais été si ombre qu'à présent. A peine ai-je eu la force de m'entretenir avec

[1] Le sujet du prix était l'éloge du chancelier l'Hospital. Remy avait pour concurrent Condorcet, et aussi Guibert et Doigny du Ponceau.

M. de Bitaubé de ce qui s'est passé autrefois à Troie. Je suis encore plus étranger à tout ce qui se fait aujourd'hui à Paris. J'entre passionnément dans vos vues sur le panégyriste très raisonnable de Pascal. Je ne me flatte pas de les seconder; mais je crois que nous n'avons de salut à espérer qu'en ayant pour notre confrère cet homme supérieur, que je ne compare qu'à vous.

Quoiqu'il ne soit pas rare que les gens de lettres oublient leurs amis, cependant il est assez étonnant que le martyr du Châtelet [1] ait si fort oublié des gens qui ne l'ont pas mal reçu, et qui se sont empressés de le servir.

Je vous embrasse de bien loin, mon cher ami. Je ne compte plus vous embrasser de près. Ma vie n'aura été qu'une longue mort.

433. — DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 18 de novembre.

Mon cher et illustre maître, M. Delille et M. Bitaubé m'ont rendu vos lettres. J'ai beaucoup causé avec le premier sur son projet et son desir de s'attacher à votre ancien disciple, et j'écris en conséquence à cet ancien disciple tout le bien que je pense de M. Delille, et tout l'avantage que le monarque trouverait à se l'attacher; je lui demande à quelles conditions il le voudrait, et je lui fais entendre que ces conditions doivent être avantageuses. Nous verrons sa réponse, qui sera, à ce que j'espère, telle que nous

[1] Delisle de Sales. Voyez la lettre 426.

la desirons. Joignez-vous à moi de votre côté, et écrivez tout de suite; car ma lettre est partie d'hier.

Voilà la Sorbonne qui veut condamner l'abbé Remy comme hérétique pour son éloge de l'Hôpital; mais ces messieurs sont, à ce qu'on dit, divisés entre eux, et d'ailleurs ils craignent le parlement dont on les menace.

Nous n'aurons pas Pascal [1] cette fois-ci; j'ai frappé à la porte de Rufin, et il m'a fait dire qu'il fallait encore attendre; mais j'espère au moins que nous n'aurons pas Cotin Chabanon, qui demande l'académie tout à-la-fois comme on demande l'aumône et comme on demande la bourse, et qui veut accumuler sur sa tête des titres au lieu de talents.

J'ai vu avec grand plaisir que vous avez donné cinquante louis à Berne pour ce prix intéressant, et j'ai lu avec plus de plaisir encore l'ouvrage que vous m'avez envoyé, et qui serait bien digne du prix. Mais je pense, mon cher et illustre maître, sauf votre meilleur avis, qu'il aurait fallu ne pas proposer les trois questions à-la-fois, et qu'il eût été bon de les séparer: 1° parceque la besogne est trop considérable, et que chacune des trois questions séparément vaut bien cent louis au moins; 2° parceque la troisième question ne peut guère être traitée à fond que par un jurisconsulte, et que les deux premières, et la première surtout, peuvent l'être par un homme qui ne serait que philosophe. Peut-être serait-il temps d'écrire encore là-dessus à l'académie de Berne, et personne n'y est plus propre que vous.

[1] M. de Condorcet.

Voilà encore la querelle sur la musique recommencée entre La Harpe et un de nos confrères, ou plutôt deux; car Suard et l'abbé Arnaud font bourse commune. Je pense que La Harpe a toute raison; mais cette querelle met bien de l'aigreur parmi nous. Nous sommes comme ces marauds de Grecs qui, pendant que Mahomet les assiégeait, s'égorgeaient entre eux pour la transfiguration. Pauvre espèce humaine! Tout cela ne sera rien, mon cher confrère, si vous vous conservez pour la philosophie et pour vos amis; pour moi, je deviens imbécile, et incapable d'écrire deux mots qui aient le sens commun. Quand je pense à tout ce que vous faites avec vingt-quatre ans de plus que moi, je dis avec Térence: *Homo homini quid præstat!* « Quelle distance entre un homme et un autre! » Mais je permets à nos esprits, mon cher et illustre maître, d'être à si grande distance qu'ils voudront, pourvu que nos cœurs soient bien proches: vous savez combien le mien a été de tout temps attiré vers le vôtre. Sur ce, je vous embrasse tendrement et vous demande votre bénédiction. *Tuus* BERTRAND.

434. — DE M. DE VOLTAIRE.

26 de novembre.

Non, vous n'êtes plus Bertrand, vous êtes Caton; vous êtes juste et intrépide....; mais je suis très fâché de tout ce qui se passe.

A l'égard d'un des martyrs de la raison, condamné par les petits cuistres, et à peine sauvé par les grands cuistres, je me joins à vous auprès de Julien *minor*

ou *major*, que vous appelez mon ancien disciple. Je lui écris le plus fortement qu'il m'est possible en faveur du martyr dont j'espère de nouvelles homélies moins longues, moins décousues, plus solides, plus neuves, et plus dignes d'un homme qui sera auprès de Julien. La belle bibliothéque qu'a fait bâtir cet homme amoureux de toute sorte de gloire est une belle occasion de placer Delisle très avantageusement. Julien est en train de faire du bien. Il vient de m'accorder deux grandes bontés : l'une a été de daigner être mon solliciteur auprès de son neveu le duc régnant de Virtemberg, sur lequel j'ai placé tout mon bien, et qui veut que je meure de faim, moi, qui ne voulais mourir que de vieillesse.

Je m'occupe actuellement de la conversion de M. de Villette, à qui j'ai fait faire le meilleur marché qu'on puisse jamais conclure. Il a épousé, dans ma chaumière de Ferney, une fille qui n'a pas un sou, et dont la dot est de la vertu, de la philosophie, de la candeur, de la sensibilité, une extrême beauté, l'air le plus noble, le tout à dix-neuf ans. Les nouveaux mariés s'occupent jour et nuit à me faire un petit philosophe. Cela me ragaillardit dans mes horribles souffrances, et cela ne m'empêche pas de vous regretter tous les jours de ma vie. Vous savez que ma plus grande consolation est de vous aimer.

435. — DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

Mon très cher philosophe, j'ai lu *la Bienfesance prouvée par les faits* [1]. On a dit jusqu'à présent que la philosophie n'est pas sensible : vous démontrez bien le contraire. Vous et l'abbé Morellet m'apprenez des choses dont on ne se doutait pas à Genève. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'exemple dans Paris de tant de générosité. Une femme d'un actionnaire de Saint-Gobin a fait plus de bien qu'aucune reine de France, et a fait ce bien avec une raison supérieure, qui n'était pas le partage de Marie Leczinska. Vous rendez son nom immortel, tandis que nous avons des grands seigneurs qui aspirent aux premières charges de l'état en friponnant au jeu, et en volant dans la poche.

On dit qu'il paraît un troisième éloge fait par M. Thomas. Je ne l'ai point encore. Je ferai relier ce trio respectable, et vous serez à la tête. Je ne puis trop vous remercier, mon cher ami, de m'avoir fait lire le chef-d'œuvre de votre cœur. Je ne sais pas encore si vous avez réussi auprès de Frédéric pour le martyr du Châtelet. Vous avez pourtant bien pris votre temps ; car, en bâtissant une très belle bibliothéque, il a besoin d'un bibliothécaire, et Delisle est tout propre pour cet emploi. J'ai écrit à Frédéric dans cette idée ; je n'ai point encore de réponse : mais sûrement Fré-

[1] Il s'agit d'un éloge de madame Geoffrin, par M. d'Alembert. Cette dame avait des actions dans la manufacture des glaces de Saint-Gobin. Thomas et l'abbé Morellet ont aussi écrit son éloge.

déric vous répondra, car il est coquet, il veut vous plaire. Vous avez dans Paris une voix prépondérante, et Alexandre voulait plaire aux Athéniens. Je ne sais si c'est en donnant douze cents francs de pension qu'il s'écriait, « O gens d'Athènes, voyez ce qu'il m'en coûte « pour être loué de vous ! »

M. de Villette a consommé son mariage dans la chaumière que vous avez daigné habiter quelque temps. C'est une belle conversion, et qui fera grand honneur à la philosophie si elle dure.

Je vous embrasse de toutes mes forces, et je suis fâché que ce soit de si loin.

436. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de décembre.

Ma négociation pour M. Delisle n'a pas été heureuse, mon cher maître. Le roi de Prusse me répond sèchement et laconiquement qu'il n'y a point de place à Berlin qui lui convienne, et qu'il lui conseille d'aller en Hollande, où il pourra faire le métier de tant d'autres qui lui ressemblent. Je vous adoucis même les termes de sa lettre, dont vous croyez bien que je n'ai pas régalé le pauvre Delisle. Notre Salomon a de l'humeur, et je le crois mécontent ou malade. Sa réponse est de nature à ne pas me permettre d'insister, et vous pouvez me dire comme Châtillon à Nérestan,

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine.

Peut-être au reste M. Delisle n'aurait-il pas été heureux dans la place que nous voulions lui procurer.

Vous savez, ainsi que moi, à quel maître il aurait eu affaire, sans compter qu'il eût été pour tous les alentours un grand objet de jalousie, et par conséquent de calomnie. Voyez si vous jugez à propos de faire, pour votre compte, une nouvelle tentative. On craindra plus de vous désobliger que moi; mais je doute que vous ne soyez pas éconduit sans doute avec politesse. Je suis étonné que M. Thomas ne vous ait pas envoyé ce qu'il a écrit sur notre vertueuse et respectable amie. Je crois que si elle revenait au monde, et qu'elle lût ses trois éloges, son esprit serait content de Thomas; son ame, de l'abbé Morellet; et son cœur, de moi: et il est bien vrai que c'est le cœur seul qui m'a dicté cette petite lettre.

Nous avons préféré, ne pouvant pas avoir Pascal-Condorcet, à Chapelain-Lemierre et à Cotin-Chabanon, Eutrope-Millot, qui a du moins le mérite d'avoir écrit l'histoire en philosophe, et de ne s'être jamais souvenu qu'il était jésuite et prêtre. C'est moi qui suis chargé de le recevoir. Buffon, directeur, s'en va à Montbard. Le prince Louis, chancelier, a des affaires; c'est comme dans le chapitre des rats,

> L'un dit, Je n'y vas pas, je ne suis pas si sot;
> L'autre, Je ne saurais;

si bien que me voilà endossé de l'oraison funèbre de Gresset. Je me tirerai de tout cela comme je pourrai.

On dit que vous aurez chez vous tout l'hiver monsieur et madame de Villette. Ce catéchumène a besoin, pour assuser sa conversion, de passer quelques mois dans votre église, et d'aller chez vous au catéchisme.

Je desire fort que vos instructions achèvent cette cure.

Adieu, mon cher et illustre ami; je vous embrasse tendrement, et suis plus que jamais *tuus ex animo*.

BERTRAND.

437. — DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier 1778.

Ce héros, mon cher philosophe, n'aime pas la métaphysique, et peut-être n'a-t-il pas grand tort; mais, croyez-moi, il n'aime pas davantage la géométrie; il me mande à peu près les mêmes choses qu'à vous.

Je crois qu'il se trompe sur notre pauvre Delisle, et que ce serait un sujet dont il serait fort content. Il est laborieux et exact, *ad nutus aptus heriles*. Il serait assurément plus satisfait de lui que d'un petit laquais qu'il me prit autrefois pour en faire son secrétaire.

Que voulez-vous, mon cher ami? il faut prendre les rois comme ils sont, et Dieu aussi. Il est triste que Delisle ne puisse prétendre à rien, et que Sabotier et Polissot aient fait une fortune; cela est capable de dégoûter les honnêtes gens. Peut-être se trouvera-t-il à Paris quelque soi-disant grand seigneur qui aura besoin d'un précepteur pour son fils. Le président de Maisons prit chez lui Dumarsais sur ce qu'on disait qu'il était athée; Delisle, qui n'est que déiste, pourrait trouver pratique.

J'ai lu les trois éloges[1], et surtout le vôtre, avec plaisir. Il me semble que le grand Condé et M. de Turenne n'avaient eu que deux oraisons funèbres. Il est

[1] Voyez la note des éditeurs de Kehl sur la lettre 435.

beau qu'une simple citoyenne en ait eu trois : aussi avait-elle fait beaucoup plus de bien qu'aucune de vos princesses, et même de vos reines. Cet exemple unique sera-t-il imité? Je ne crois pas que ce soit par sa fille.

Je ne suis ni fâché ni bien aise que le rédacteur des *Mémoires de Noailles* soit des nôtres; mais je voudrais bien mourir confrère de Pascal-Condorcet, ou, si vous voulez, d'Anti-Pascal.

Je vous souhaite, comme on dit, la bonne année, et je suis bien étonné d'avoir vu finir l'année des trois sept.

J'ai donné à Villette la plus belle et la meilleure femme du monde. J'ose espérer qu'il en sera digne; car, après tout, il a bien de l'esprit, et il est très aimable dans la société. Vivez heureux, mon très cher philosophe.

438. — DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 24 de janvier.

Mon cher et illustre confrère, vous recevrez vraisemblablement, avec cette lettre, le long cancan que je viens de faire à l'académie pour la réception de l'ex-jésuite Millot, qui a du moins le mérite d'être tout-à-fait ex-jésuite, et dans tous les sens. J'aimerais bien mieux avoir eu à recevoir le Pascal dont vous me parlez, qui vaut mieux que tous les ex-jésuites ensemble; mais j'espère que nous ne tarderons pas à faire cet acte de justice, qui devrait être déjà fait, et qui le serait déjà si la chose ne dépendait que de nous.

Vous croyez donc que le héros dont vous me parlez n'aime ni la métaphysique ni la géométrie; j'ai bien peur, et j'ai plus d'une raison pour le craindre, qu'il ne pousse ses haines encore plus loin, et que la philosophie ne soit guère mieux sur ses papiers. Il ne lui a pas pardonné le *Système de la nature*, dont l'auteur en effet a fait une grande sottise de réunir, contre la philosophie, les princes et les prêtres, en leur persuadant, très mal à propos, selon moi, qu'ils font bourse et cause communes. Il y a partout des gâte-métiers, et cet écrivain en est un. Je vois que vous n'avez pas eu plus de crédit que moi pour ce pauvre diable de Delisle; c'était pourtant bien l'homme qu'il fallait à votre disciple. Je suis fâché qu'à force d'humeur et de mauvaise santé, qui en est la cause, il connaisse si mal ce qui peut lui convenir: ce sont ses affaires. Tout cela n'est rien, si vous continuez à vous bien porter, et surtout à m'aimer comme je vous aime.

La petite diatribe que je vous envoie a été fort applaudie à la représentation; mais gare la lecture. J'ai bien peur d'être comme le fils de Dieu, triomphant le dimanche sur un âne, crucifié le vendredi, et enterré le samedi, pour ne pas ressusciter comme lui dans la huitaine.

Si ce rogaton ne vous ennuie pas à la mort (car c'est là toute mon ambition),

Sublimi feriam sidera vertice.

HOR., od. I.

Adieu, mon cher et illustre maître. Votre Bertrand embrasse bien tendrement les pattes de son cher et respectable Raton.

439. — DE M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 19 de mars.

J'aime à voir par vos vitres, mon cher maître, et surtout à voir par vos yeux. Vous êtes mon voyant. Tout mort que je suis, je compte venir aujourd'hui à l'académie. Je tâcherai de bien voir, et de faire bien voir, et de commencer dès demain à travailler sans discontinuer[1]. Je veux mourir en m'éclairant avec vous, et en vous servant.

440. — DE M. DE VOLTAIRE.

Le....

Très aimable chef de notre académie, je vous prie de m'apprendre si cette épître dédicatoire[2] n'est pas indigne d'elle et de vous, et si je pourrais espérer qu'elle fût de quelque utilité. Je voulais courir à l'académie; deux maladies cruelles me retiennent.

Mon très cher secrétaire et maître perpétuel, je vous recommande, et à mes respectables confrères, les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

[1] Au nouveau *Dictionnaire de l'académie française.*

[2] De la tragédie d'*Irène.*

FIN DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE ET DE M. D'ALEMBERT.

